

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

40^e

29 JUIN - 8 JUILLET

2012



REVUE DE PRESSE | 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

En 2012, nous avons présenté 142 longs métrages
et 61 courts métrages

au cours de 389 séances
sur 12 écrans

pour 82 429 spectateurs

Déléguée générale > Prune Engler

Direction artistique > Sylvie Pras

Administration générale > Arnaud Dumatin

Coordination artistique > Sophie Mirouze

Chargée de coordination > Anne-Charlotte Girault

Presse > matilde incerti

Conception et réalisation graphique > Aurélie Lamachère

Bureaux : 16, rue Saint Sabin 75011 PARIS - Tél : 01 48 06 16 66 / Fax : 01 48 06 15 40
10 quai Georges Simenon 17000 La Rochelle - Tél/Fax : 05 46 52 28 96

www.festival-larochelle.org

SOMMAIRE

Quotidiens nationaux

20 minutes	29 juin 2012	12
L'Humanité	27 juin 2012	13
La Croix (2 pages)	30 juin 2012	14-15
La Croix (3 pages)	13 septembre 2012	16-18
Le Figaro et vous	29 mai 2012	19
Le Figaro et vous (4 pages)	06 juillet 2012	20-23
Le Monde	16 mai 2012	24
Le Monde	24 juin 2012	25
Le Monde (8 pages)	30 juin 2012	26-33
Le Monde	11 juillet 2012	34
Le Monde	25 juillet 2012	35
Le Monde magazine	23 juin 2012	36
Le Quotidien du Médecin	20 juin 2012	37
Libération	13 juin 2012	38
Libération	27 juin 2012	39
Libération	27 juillet 2012	40

Quotidiens régionaux

Charente libre	30 juin 2012	41
Direct matin	29 juin 2012	42
La Nouvelle République	1er juillet 2012	43
La Nouvelle République	04 septembre 2012	44
Ouest-France	20 mai 2012	45
Sud Ouest	29 décembre 2011	46
Sud Ouest	03 janvier 2012	47
Sud Ouest	09 janvier 2012	48
Sud Ouest	26 janvier 2012	49
Sud Ouest	24 février 2012	50
Sud Ouest	03 mars 2012	51
Sud Ouest (3 pages)	05 mars 2012	52-54
Sud Ouest (3 pages)	27 mars 2012	55-57
Sud Ouest	02 avril 2012	58
Sud Ouest	06 avril 2012	59
Sud Ouest	19 avril 2012	60
Sud Ouest (2 pages)	29 mai 2012	61-62
Sud Ouest	25 juin 2012	63
Sud Ouest	29 juin 2012	64
Sud Ouest (6 pages)	30 juin 2012	65-70

Sud Ouest (3 pages)	02 juillet 2012	71-73
Sud Ouest (4 pages)	03 juillet 2012	74-77
Sud Ouest (6 pages)	04 juillet 2012	78-83
Sud Ouest	05 juillet 2012	84
Sud Ouest (5 pages)	06 juillet 2012	85-89
Sud Ouest (5 pages)	07 juillet 2012	90-94
Sud Ouest (3 pages)	09 juillet 2012	95-97
Sud Ouest	10 juillet 2012	98
Sud Ouest	05 septembre 2012	99
Sud Ouest	22 novembre 2012	100
Sud Ouest	26 novembre 2012	101
Sud Ouest magazine	23 juin 2012	102

Hebdomadaires nationaux

Ecran Total (4 pages)	23 mai 2012	104-107
Ecran Total	13 juin 2012	108
Ecran Total	27 juin 2012	109
Ecran Total	12 septembre 2012	110
Femme actuelle	25 juin 2012	111
La Nouvelle Vie Ouvrière	29 juin 2012	112
La Vie (2 pages)	28 juin 2012	113-114
Le Figaro magazine	29 juin 2012	115
Le Film français (2 pages)	25 mai 2012	116-117
Le Film français	22 juin 2012	118
Le Film français	29 juin 2012	119
Le Film français	13 juillet 2012	120
Le Journal du Dimanche (2 pages)	24 juin 2012	121-122
Les Inrockuptibles	30 mai / 05 juin 2012	123
Les Inrockuptibles	20 / 26 juin 2012	124
Les Inrockuptibles (2 pages)	27 juin / 03 juillet 2012	125-126
L'Officiel des spectacles	11 / 17 juillet 2012	127
Madame Figaro	07 / 13 juillet 2012	128
Télé Câble Satellite	25 juin 2012	129
Télé Ciné Obs (3 pages)	30 juin / 06 juillet 2012	130-132
Télérama	09 juin 2012	133
Télérama	30 juin 2012	134
Version femina	25 juin 2012	135

Hebdomadaires régionaux

Courrier Charente-Maritime	13 juillet 2012	136
L'Hebdo de Charente-Maritime	28 juin 2012	137
Le Littoral de la Charente Maritime	29 juin 2012	138
Le Phare de l'Île de Ré	27 juin 2012	139

Mensuels nationaux

Bref	juillet / août 2012	142
Bref	septembre / octobre 2012	143
CFDT magazine	juin 2012	144
Cosmopolitan	juillet 2012	145
Côté Cinéma (2 pages)	mai 2012	146-147
Côté Cinéma	juin 2012	148
Jazz News (3 pages)	novembre 2012	149-151
Jeune Cinéma (4 pages)	septembre / octobre 2012	152-155
Kostar (4 pages)	été 2012	156-159
La Presse Nouvelle	septembre 2012	160
LDH	juillet 2012	161
Le Journal CCAS	juin 2012	162
Les Fiches du Cinéma	juillet 2012	163
L'Univers Syndicaliste	juin 2012	164
MagSacem	mai / août	165
Milk	juin 2012	166
Petit Futé supplément	juillet / août 2012	167
Positif	juin 2012	168
Positif (7 pages)	juillet / août 2012	169-175
Positif	octobre 2012	176
Première	juillet 2012	177
So Film (2 pages)	juillet / août 2012	178-179
Studio Ciné Live	juillet 2012	180
Télé Star	juillet 2012	181
TGV magazine	juin 2012	182

Mensuels régionaux

L'Actualité Poitou-Charentes (3 pages)	juillet / août / septembre 2012	183-185
La Rochelle Le Journal	avril 2012	186
La Rochelle Le Journal (3 pages)	juin 2012	187-189
Sortir 17	juin 2012	190

Presse internationale

Scènes magazine	juin 2012	192
Scènes magazine	septembre 2012	193
The Hindu	juin 2012	194

Autres publications

A cette séance	mai 2012	196
A cette séance	septembre 2012	197
E-média	juin 2012	198
Média Films Festivals (European films festivals)		199
Les Carnets de Grégory	été 2012	200
Séquence (2 pages)	janvier 2012	201-202
Sortir 17	juillet 2012	203

Internet

Allociné		206
Au coeur du festival, le blog des lycéens (6 pages)		207-212
Carrefour des festivals		213
CCAS		214
Centre tchéque		215
Chine et films		216
Chinese Movies (3 pages)		217-219
Ciné + (2 pages)		220-221
Cinédié		222
Cinéphile m'était conté (15 pages)		223-237
Ciné Région (2 pages)		238-239

Ciné Tamaris (2 pages)	240-241
Cineuropa	242
Cultur'Agora	243
Culture	244
Culturebox (2 pages)	245-246
Dis-moi Paris	247
Doolittle	248
Droit et cinéma : Regards croisés (3 pages)	249-251
Ecran Large (5 pages)	252-256
Ecran Noir (10 pages)	257-266
Evene	267
Fondation Groupama Gan	268
France Culture (2 pages)	269-270
Grand Ecart	271
La Nouvelle République (2 pages)	272-273
La Sirène (2 pages)	274-275
Laterna Magica (2 pages)	276-277
Laura Laufer	278
Le Figaro	279
Le Nouvel Observateur	280
Libération Next	281
Lobster	282
Mouvement	283
Muséum d'Histoire Naturelle	284
Nightswimming (22 pages)	285-306
Paris Match	307
Passeurs d'images	308
RFI (2 pages)	309-310
Sacem	311
Slate	312
Snes (5 pages)	313-317
Sud Ouest (3 pages)	318-320
Toute La Culture (5 pages)	321-325
UnderScores	326

Radios et télévisions

327

Quotidiens



29 juin 2012

ANOUK AIMÉE

DES HOMMES ET UNE FEMME

STÉPHANE LEBLANC

Elle ne s'appelle pas Anouk Aimée pour rien. Sa carrière lui importe assez peu. Ce qu'elle veut, plutôt, « c'est être aimée ». L'héroïne d'*Un homme et une femme*, à qui le festival international du film de La Rochelle rend hommage, a croisé bien des hommes dans sa vie. Florilège.

► Prévert, le poète

Elle a 14 ans sur le tournage de son premier film et tout le monde l'appelle Anouk, comme l'héroïne du film. « Jacques Prévert m'a ensuite dit : "Tu ne peux pas t'appeler Anouk tout court", confie-t-elle à *20 Minutes*. Il a trouvé Aimée. »

► Papatakis, le beau gosse

Le réalisateur grec est vite devenu son premier mari. Elle

avait 17 ans. « C'était quelqu'un d'une grande beauté. Il a tout de suite voulu sortir avec moi, mais moi je ne voulais pas, raconte Anouk. Niko passait son temps à me présenter des gens intéressants, Jean Genet ou Jacques Prévert, que je connaissais déjà. Et puis Queneau, Sartre, Simone de Beauvoir, Giacometti aussi. »

► Fellini, le joueur

Federico Fellini avait vu Anouk Aimée en photo et croyait qu'elle était mannequin. « Il m'a appris à aimer être actrice, parce qu'avant *La Dolce Vita* (1960), ça ne m'amusait pas tellement. En France, voyez-vous, on se prend parfois un peu trop au sérieux. Si ce n'est pas sérieux, ça ne peut pas être sérieux. Avec Fellini, il fallait faire les choses sérieusement, sans se prendre au sérieux. »



Anouk Aimée en 1961 dans *Lola*, premier film de Jacques Demy qui ressort en salle le 25 juillet.

► Demy, le jeunot

Anouk Aimée a toujours cru à la magie des rencontres. « Jacques Demy, c'est Jean-Louis Trintignant et sa femme, Nadine, qui est l'une de mes plus vieilles amies, qui me l'ont présenté : "Il y a un jeune garçon qui pense à toi pour son premier film. C'était *Lola*." »

► Lelouch, la famille

C'est encore Trintignant qui a servi d'entremetteur pour *Un homme et une femme*. « Nous avons tourné neuf films avec Claude, mais il n'y a jamais eu d'histoire entre nous, prévient-elle. Sinon, nous l'aurions dit ! Avec Claude, on est très, très liés, comme une famille. »

► Attal, la relève

Dans *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants*, en 2004, Anouk Aimée joue la mère d'Yvan Attal, et Claude Berri, son père. « C'est ça qui m'a plu, mais je trouve aussi qu'Yvan a énormément de talent. » ■

* Du 29 juin au 8 juillet à La Rochelle. www.festival-larochelle.org.

27 juin 2012

Coup d'œil sur le borgne le plus clairvoyant qui soit

Pour sa quarantième édition, le Festival international du film de La Rochelle rend hommage à Raoul Walsh, un des maîtres mal connus du cinéma américain classique.

L'intérêt des rétrospectives du festival de La Rochelle n'est plus à démontrer. Ce n'est pas celle que la manifestation estivale consacre cette année à Raoul Walsh qui nous démentira. Pourtant, qui peut prétendre connaître Raoul Walsh ?

Certains, parmi les vétérans de la cinéphilie, se souviennent éventuellement du Carré d'as du Mac-Mahon où, dans la descente de marches de la célèbre salle parisienne, Walsh figurait parmi les quatre réalisateurs emblématiques de la politique éditoriale de la maison aux côtés de Fritz Lang, Otto Preminger et Joseph Losey.

D'autres n'oublient pas de le ranger parmi les borgnes admirés comme Lang, lui encore, mais aussi John Ford ou André de Toth, l'auteur du premier long métrage en 3D, qu'il ne vit donc jamais ainsi.

Rétrospective non exhaustive qui comporte une vingtaine de titres.

Mais pratiquement personne ne se souvient que Walsh avait encore ses deux yeux quand il était acteur, par exemple chez Griffith dans *Naissance d'une nation*.

Certains ont lu *Les Mémoires* de Raoul Walsh dès 1974, sortis en France en 1976 chez Calmann-Lévy sous le titre pâleux *Un demi-siècle à Hollywood* (on préfère le titre original *Each Man in His Time*), plus de trois cents pages croulant sous les anecdotes aussi picaresques que révélatrices, où il se définit comme irlandais poète, ivrogne et bagarreur. D'autres ont tâté de cette œuvre protéiforme dans laquelle on peut compter quelque cent vingt titres, les films des débuts, à partir de 1913, étant bien entendu des courts métrages d'une seule bobine. Mais qui peut de vanter de connaître l'œuvre de Raoul Walsh, qui traverse l'histoire du cinéma comme l'histoire de la variété de ses genres, autrement que résumée aux grands chènes qui dissimulent l'ensemble de la forêt ? D'où l'intérêt de cette rétrospective non exhaustive, une édition n'y suf-



Le Voleur de Bagdad, film muet de 1924, avec Anna May Wong dans le rôle d'une esclave.

firait pas, mais qui comporte quand même une vingtaine de titres, partant du rare *Génération* (1915), sautant au titre qui lui garantit la postérité, la superproduction quoique tournée en à peine plus d'un mois, *Le Voleur de Bagdad* (1924), pour s'achever avec le western qui est son dernier titre, la reconnue mais peu montrée *Charge de la huitième brigade* (1964).

Entre-temps, on aura pu avoir un reflet de la diversité de l'éclectisme des talents de l'auteur grâce à ces monuments que sont *Une femme dangereuse* (1940), ce classique du film noir, *Gentleman Jim* (1942), un des quatre plus beaux films de boxe de l'histoire du cinéma, ou *L'enfer est à lui* (1949), dont ne manquera pas la fin hallucinante et digne de toute anthologie.

A contrario, *l'Esclave libre* (1957) est une surprise relevant du drame romantique sis dans le Sud esclavagiste qu'on a du mal à attribuer à son auteur et qui, pour autant, n'en est pas moins beau.

Belle surprise, l'un des films va faire l'objet d'une réédition en copie neuve, *l'Entraîneuse fatale* (1941), sur les écrans le 11 juillet.

JEAN ROY

PAR ICI LES SORTIES

L'ÂGE DE GLACE 4, de Steve Martino et Mike Thurmeier.

ÉTATS-UNIS, 2012, 1.H.34.

Odysée. Le retour de la bande d'animaux préhistoriques de cette joyeuse saga givrée, notamment une famille de mammouths et un tigre. La famille est séparée par les circonstances, en l'occurrence la fonte des glaces, le père mammouth est emporté sur un fragment d'iceberg en compagnie du tigre. Ils affronteront toutes sortes de dangers sur les mers, à la manière d'Ulysse (il y a même des sirènes et des pirates). C'est sans doute l'épisode le plus gothique de la franchise, mais aussi l'un des plus mouvementés. Avec toujours, en contrepoint, les interludes où Scrat, le rat-écureuil aux dents de sabre, est confronté à des situations de plus en plus vertigineuses

(voire cosmiques). On peut dire que le niveau de ce dessin animé ne faiblit pas d'un poil. C'est l'une des rares productions de cette catégorie à contenter aussi bien les adultes que les enfants, car elle ne tombe jamais dans le gnan-gnan.

OFF WORLD, de Matéo Guez.

CANADA, 2010, 1.H.17.

Dérive. Un homme d'origine philippine, qui a passé toute sa vie au Canada, où il a été adopté, débarque à Manille pour retrouver sa famille biologique. Tourné avec des moyens restreints et en peu de temps par un cinéaste d'origine française, ce film, au scénario succinct, est avant tout une œuvre d'atmosphère. L'un des principaux « personnages » est une décharge, spectaculaire dépôt de plastique surnommé Smokey Mountain, où vivent une partie

des personnages. L'homme retrouve son frère, devenu transsexuel, qui l'emmène dans une dérive onirico-sensuelle. Malgré quelques effets un peu ostentatoires relevant du clip vidéo — grand-angle, mouvements de caméra tape-à-l'œil, ralentis, séquences aux couleurs désaturées —, le film demeure une belle proposition à la frange du documentaire, et décrit sans complaisance une misère palpable.

ONE O ONE, de Franck Guérin.

FRANCE, 2011, 1.H.35.

Rébus. Signalons ce film dont nous avons parlé en mai et dont la sortie fut décalée in extremis. Une fable très décalée, tournée dans les Alpes et à Taïwan, où une poignée de personnages sont confrontés à une sorte d'épidémie. Bien filmé, mais bien trop elliptique.

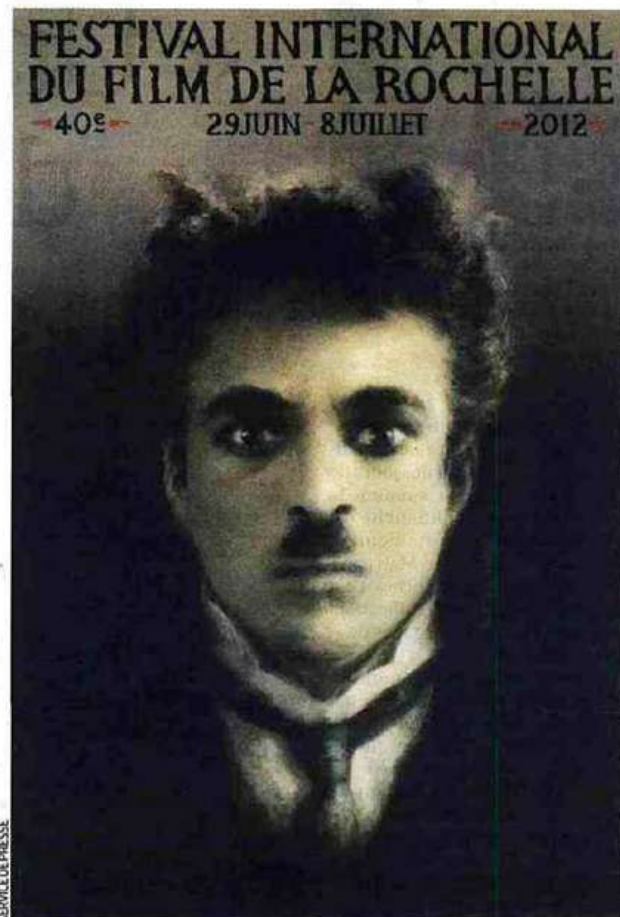
VINCENT OSTRIA

la Croix

30 juin 2012

FESTIVAL Loin de tout esprit de compétition, le festival international du film fête jusqu'au 8 juillet sa quarantième édition, entre un hommage à Anouk Aimée et de nombreuses rétrospectives

La Rochelle, une autre idée du cinéma



En plus de faire découvrir au public des œuvres méconnues, le festival, propose notamment une rétrospective Charlie Chaplin, sujet de l'affiche, signée, comme toujours, par le peintre Stanislas Bouvier.

la Croix

30 juin 2012

« **N**os spectateurs n'ont pas de cinématique près de chez eux, alors chaque été, ils viennent faire

une cure avec nous. » En une phrase, Prune Engler, déléguée générale du festival international du film de La Rochelle, résume l'esprit de cette manifestation née en 1973, rendez-vous « fait maison » sans compétition ni jury. Un événement où le 7^e art se vit en famille au milieu d'une programmation foisonnante, avec pour seul mot d'ordre la curiosité.

Mordue de cinéma qui, dans sa jeunesse, séchait les cours pour s'engouffrer dans les salles obscures, ancienne petite main entrée au festival en 1977, Prune Engler tient à ces fondamentaux qui font le succès de la manifestation rochelaise depuis quatre décennies. « *Nous voulons montrer le cinéma dans toute son étendue historique, du muet aux films les plus contemporains. Sans être élitistes, nous tenons à faire découvrir des œuvres méconnues, des cinéastes oubliés ou peu présentés en France.* » Ce sera cette année le cas avec une rétrospective consacrée au Danois Benjamin Christensen (1879-1959), une autre à l'Américain Raoul Walsh, une autre

encore au Finlandais Teuvo Tulio (1912-2000). Des hommages seront aussi rendus aux réalisateurs portugais Joao Canijo et Miguel Gomez, une « découverte » proposée autour du Tibétain Pema Tseden...

Cette ouverture sur l'inattendu n'empêche pas le festival d'accueillir classiques et grands noms. La rétrospective Charlie Chaplin, qui marque l'anniversaire et illustre

« Nous voulons montrer le cinéma dans toute son étendue historique, du muet aux films les plus contemporains. »

l'affiche - signée, comme toujours, par le peintre Stanislas Bouvier - en est un exemple. L'édition 2012 sera aussi marquée par la présence d'Anouk Aimée, dont 17 films seront présentés (à commencer par *Lola* en version restaurée), et celle d'Agnès Varda (avec notamment une reprise de son exposition « Patatutopia »)... Une quarantaine de films d'auteurs, parmi les plus marquants de l'année écoulée, seront également présentés, très souvent en présence de leur réalisateur :

l'occasion de découvrir *À perdre la raison*, de Joachim Lafosse, *Amour* de Michael Haneke (en ouverture), Palme d'or du Festival de Cannes, *Holy Motors* de Leos Carax, *Beirut Hotel* de Danielle Arbid, *J'enrage de son absence* de Sandrine Bonnaire ou *The We and I* de Michel Gondry... Au total, plus de 250 films, dont 200 longs métrages, sans parler des rencontres avec les cinéastes, de la leçon de musique (par Francis Lai) et des ciné-concerts organisés en toute complicité avec Stéphane Lerouge, grand spécialiste de la musique de films, et des séances pour enfants (au nombre de trois chaque jour cette année)...

Et le public en redemande ! L'an dernier, plus de 80 000 festivaliers avaient répondu présent, se nourrissant de leurs expériences mutuelles dans les files d'attente. « *Au final, le véritable esprit du festival, c'est celui qu'apportent les spectateurs*, note Prune Engler. *Il y a peu de chasseurs d'autographes. Ils sont très respectueux des cinéastes et de leurs œuvres. Il n'y a pas de barrières entre organisateurs, artistes et public. Nous voyons les films tous ensemble.* » La Rochelle, ou l'anti-Cannes.

ARNAUD SCHWARTZ

RENS. www.festival-larochelle.org

13 septembre 2012

Culture, où sont les femmes ?

Plusieurs rapports soulignent la faible présence des femmes aux postes de responsabilité dans le monde culturel et médiatique. Enquête et témoignages

PASCAL VICTOR/ARTCOMART



La chef d'orchestre Laurence Equibey lors des 10 ans des Victoires de la musique classique au Châtelet, à Paris.

13 septembre 2012

Culture et médias, les femmes sur un strapontin

► Alors que les écrans, les scènes et les cimaises des musées font la part belle aux figures féminines, les postes de responsabilité des grandes structures culturelles semblent majoritairement réservés aux hommes.
► Des femmes témoignent de leurs difficultés à accéder aux sièges de direction et proposent quelques pistes d'évolution.

Il y a quelques jours, les spectaculaires irruptions du collectif féministe La Barbe, lors des conférences de presse de rentrée de France Télévisions et Radio France, ont réactivé un débat répété dans la société française : les femmes sont rares, pour ne pas dire quasiment absentes, à la direction des grandes institutions culturelles, du théâtre au cinéma, des médias à l'art lyrique en passant par les musées et, dans une moindre mesure, l'édition. Diverses études ont été publiées ces dernières années dont les résultats parlent d'eux-mêmes (*lire les Repères*).

La dernière en date, réalisée en février 2012 à la demande de la chef d'orchestre Laurence Equilbey, souligne la trop discrète « place des femmes dans les institutions publiques du spectacle vivant, dans les postes à responsabilité ». Ainsi, par exemple, sur les 24 établissements que regroupe la réunion des Opéras de France, un seul est dirigé par une femme, Caroline Sonrier, à Lille.

Effectuée exclusivement auprès du secteur culturel public, cette enquête montre que l'État, censé donner l'exemple, a encore bien des

efforts à fournir en termes de parité. Dans le monde des musées, les femmes sont très largement surreprésentées dans le corps des conservateurs. Selon Christophe Vital, président de l'Association générale des conservateurs de collections publiques de France, « la médiocrité des salaires de la profession explique cette tendance. En revanche, les hommes deviennent très majoritaires dans les postes de direction. La très lourde charge de ces postes, exigeant notamment beaucoup de déplacements à l'étranger, pourrait être l'une des causes de ce déséquilibre. »

Directrice du Festival international du film de La Rochelle, Prune Engler analyse cet ostracisme dont sont victimes les femmes : « Il s'agit d'une ségrégation sournoise, pleine de non-dits. En dépit d'un désir affiché de parité, la situation s'est plutôt dégradée. Il est aussi plus complexe pour une femme de monter un film. » Les réalisatrices, en majorité intéressées par le cinéma d'auteur, « buttent contre le mur de l'argent pour mener à bien leurs projets », selon Jackie Buet, directrice du Festival de films de femmes de Créteil.

« On m'a laissé entendre que j'étais une mauvaise mère qui sacrifiait ses enfants à sa carrière ! Il faut un grand orgueil pour résister. »

Alors qu'elle dirige le Théâtre des Célestins à Lyon, Claudia Stavisky partage le même sentiment. « Les projets de femmes ne sont pas lus aussi vite et avec la même attention

que ceux des hommes. Ce n'est même pas une question de talent mais de réticences. » Sa consœur Julie Brochen, directrice du Théâtre national de Strasbourg, détaille les barrières qui freinent les parcours féminins : « On nous demande plus d'endurance, de pugnacité. Dès la sortie des écoles et le début de la professionnalisation, l'écart se creuse entre hommes et femmes. Je me suis entendu dire que je serais mieux chez moi à m'occuper de mon "intérieur" ! On m'a laissé entendre que j'étais une mauvaise mère qui sacrifiait ses enfants à sa carrière ! Il faut un grand orgueil pour résister. »

Geneviève Girard, présidente de l'Irma (centre d'information et de ressources pour les musiques actuelles), met elle aussi en lumière des ressorts psychologiques : « Les hommes ont plus de mal à être dirigés par des femmes que les femmes à diriger des hommes ! Cela leur semble encore souvent contre nature. C'est une affaire qui nous dépasse, un préjugé archaïque qu'il faudrait combattre dès l'école. » Pour Anne Ponce, directrice de l'hebdomadaire *Pèlerin* (édité par Bayard), « les femmes sont sans doute moins avides de pouvoir. Longtemps écartées des responsabilités, elles ont appris à cultiver d'autres jardins et leur identité dépend moins de leur reconnaissance sociale. »

Au-delà du constat que l'on peut juger accablant, certaines dirigeantes culturelles sont bien déterminées à voir – et faire – évoluer la situation. La parité coûte que coûte serait-elle la solution ? Julie Brochen ne la considère pas comme une panacée. « Je ne suis pas pour la guerre des sexes. Hommes et femmes doivent trouver un terrain d'entente,

un respect plus grand. » Nicole Gautier, forte de son expérience aux commandes du Théâtre de la Cité internationale à Paris, se « méfie », elle aussi, de toute parité imposée : « Ce qui importe, c'est la compétence, sachant que l'on demande toujours plus aux femmes qu'aux hommes. Je n'ai jamais "sexué" ma programmation. » Pour atteindre une réelle équité, ne faudrait-il pas, comme le préconise Julie Brochen, « que les projets de spectacles soient présentés de façon anonyme, comme c'est le cas pour les concours et examens ? Que l'on considère la pensée du postulant sans lui lier à son sexe, simplement pour ce qu'elle est. »

Dans l'audiovisuel, le CSA veut parier sur un nouveau levier : une norme, le « label diversité », engage l'entreprise à mieux représenter la société française au sein des instances dirigeantes et à l'antenne. Seule TF1 l'a obtenu. Et France Télévisions, Radio France, mais aussi le CSA se sont portés candidats. Sous le mandat de Rachid Arhab, président du groupe de travail sur la diversité au CSA, différents instruments (baromètre, charte, observatoire de la diversité...) ont été mis en place. Les chaînes ont souvent été houspillées, mais jamais sanctionnées. Le collectif La Barbe est plus radical dans ses propositions. « Dans le secteur public, financé par le contribuable, les postes de direction qui se libèrent devraient être attribués à des femmes pour équilibrer la situation, estime Alix Béranger, membre du collectif. Dans le privé, l'État peut mettre en balance certaines aides, sous réserve de parité. »

Entre volontarisme et désir de conciliation, Jackie Buet — — —

la Croix

13 septembre 2012



suggère, pour le grand écran, une mesure très concrète : « Il serait juste que de grands festivals de cinéma acceptent d'introduire dans leur compétition une vraie représentation des réalisatrices (une demi-palme d'or à Cannes en soixante-cinq ans...). Leur comité de sélection devrait être mixte et leur

« Une prise de conscience du problème de la part des hommes est nécessaire. »

direction confiée à une femme aussi

souvent que possible. » « L'exemple doit venir d'en haut, plaide Caroline Sonrier. Ce n'est pas un hasard si je dirige l'opéra d'une ville dont le maire est une femme, Martine Aubry. À mon tour, j'ai choisi une chef d'orchestre en résidence, Emmanuelle Haïm. » Elle est par ailleurs convaincue qu'une « prise de conscience du problème de la part des hommes est nécessaire. Ils ne sont pas forcément de mauvaise volonté, désireux de verrouiller tous les postes prestigieux et influents mais, tout simplement, la question ne se pose pas pour eux et ils sont tout étonnés quand on la met sur le tapis... »

SERVICE CULTURE

29 mai 2012



Francis Lai fêté pour ses 80 ans

À l'heure des 80 printemps de Francis Lai, un coffret collector de trois CD intitulé *Cinéma* réunit ses musiques de films, dont celle d'*Un homme et une femme*. Le 29 juin le Festival du film de La Rochelle rendra hommage à ce grand compositeur. ■

LE FIGARO et vous

06 juillet 2012



Anouk Aimée remonte le film du temps

CINÉMA Jusqu'à dimanche, le 40^e Festival du film de La Rochelle rend hommage à l'interprète de « Lola », de Jacques Demy, qui ressort en salle le 25 juillet en version restaurée. Pour « Le Figaro », elle commente quatre moments forts de sa carrière.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER DELCROIX

06 juillet 2012



Anouk Aimée en images

Le Festival de La Rochelle rend hommage à l'interprète de « Lola », de Jacques Demy, qui ressort en salle, le 25 juillet.



Anouk Aimée remonte le film du temps

CINÉMA Jusqu'à dimanche, le 40^e Festival du film de La Rochelle rend hommage à l'interprète de « Lola », de Jacques Demy, qui ressort en salle le 25 juillet en version restaurée. Pour « Le Figaro », elle commente quatre moments forts de sa carrière.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER DELCROIX

UN HOMME ET UNE FEMME (1966)

Ce film, ça a été la folle, quoi! *Un homme et une femme* a été l'équivalent à l'époque de *The Artist*. Un petit film dont personne ne parlait et qui reçoit la palme d'or. Je connaissais Jean-Louis Trintignant parce que sa femme, Nadine, était ma plus vieille amie. Un jour, ils m'ont fait rencontrer un jeune metteur en scène: Claude Lelouch. Je suis rentrée d'Italie pour le rencontrer. Avec sa manière inimitable, il nous a raconté son film. Tout simplement. A la fin, il a dit: « Vous aimez ? » Nous avons répondu: « Oui. » Et voilà! Ce couple de cinéma relève de l'évidence. La photo m'évoque un homme, une femme... et tout ce qui peut se passer entre eux. La vie les a rapprochés. C'est l'amour. Ça a une certaine allure, une certaine classe. Un abandon. C'est assez sensuel mais pas sexuel. Il y a une vraie tendresse.



CAUCHEMIER - RUE DES ARCHIVES
THE PICTURE DESK - AFF IMAGEFORUM
PHOTO1 - AFF IMAGEFORUM

LE FIGARO et vous

06 juillet 2012

LOLA (1961)

J'adore *Lola*. C'est sans doute le film dont je me sens le plus proche. Comme je dis souvent, « *Lola, je ne sais plus où elle commence et où je finis...* » Qui m'aurait dit qu'un jour je porterais une guêpière ? Et pourtant c'est arrivé. Je n'imaginai pas qu'une guêpière puisse être jolie et pas vulgaire. Pour moi, le personnage de Lola est très attendrissant. C'est une jeune femme un peu paumée. Elle n'a qu'une idée en tête, retrouver son premier amour. Ce geste qu'elle fait me rappelle son indecision. Lola dit souvent : « *Oh ! Mon Dieu !* », « *Quelle heure est-il ?* » ou « *Il faut que je me dépêche !* ». Elle est toujours dans le questionnement, dans la perpétuelle découverte du présent. Le chapeau, c'est Jacques Demy qui l'a voulu à un moment donné. C'était un accessoire sur le plateau. Dans le film, on sent que c'est un petit peu ringard, toutes ces danseuses qui se dandinent. Sur la photo, je m'essaye à une imitation de Marlene et de Marilyn, en y ajoutant le côté ingenu de Lola. C'est un morceau de moi, Lola. Indéniablement.



HUIT ET DEMI (1963)

Sur ce cliché, il y a beaucoup d'émotion, de culpabilité aussi. Je suis tout de blanc vêtue, avec un col officier, une perruque aux cheveux courts, des grosses lunettes et presque pas de maquillage. J'ai presque l'air d'une nonne. Tout le contraire de *La Dolce Vita*. Fellini me voulait très sévère. J'incarne un peu sa femme, Giuletta. Elle juge Marcello sans prendre parti. Ils n'ont pas eu d'enfants. C'est une chose importante dans leur vie. Lorsqu'elle était venue sur le plateau, Fellini l'avait assise à côté de moi. Elle a dit : « *Mais c'est moi, ça ?* » Federico a répondu : « *Mmmh ! Peut-être...* » C'est avec lui que j'ai eu le déclic : faire sérieusement mon travail d'actrice mais sans se prendre au sérieux. Je l'ai rencontré alors qu'il venait de tourner *La Strada*. La première fois qu'il m'a vue, j'ai eu la même impression qu'avec Picasso. Fellini avait le même regard perçant, cherchant à sonder votre âme. Il aimait qu'on se donne mais que l'on garde toujours quelque chose. « *Sinon, il n'y a plus rien à découvrir* », disait-il.

LE FIGARO et vous

06 juillet 2012



LA DOLCE VITA (1960)

Je me souviens parfaitement de cette image. C'était la première scène de *La Dolce Vita* que je tournais. C'était Via Veneto à Rome, un soir d'été. Conduire une Cadillac Via Veneto entourée de paparazzis, c'était quelque chose ! Terrible ! Tout le monde criait et je me disais : « *Mais comment je vais travailler dans tout ce bruit ?* » J'étais paniquée.

Je ne comprenais pas ce que l'on me disait. Tous ces techniciens qui hurlaient et Federico qui répétait : « *Presto! Presto!* » Je ne savais plus ce que je faisais. Pourtant, en fin de compte, tout s'est très bien passé. J'adorais Marcello. Nous n'avons jamais eu d'histoire, c'était mon frère. Sa fille aînée, Barbara, était la meilleure amie de ma fille. Nous partions en vacances ensemble. Federico, Marcello et moi étions très liés. Ils sont une partie de moi, tous les deux.

Le Monde

16 mai 2012

Crise : le cinéma portugais en première ligne

Malgré leur inventivité, les réalisateurs y sont sacrifiés sur l'autel de l'économie. Demain, le reste de l'Europe ?

Cinéma

Lisbonne
Envoyée spéciale

À Portugal, les cinéastes tournent... leurs pouces, à défaut de pouvoir tourner un film. Les caisses sont vides. Le signe ne trompe pas : en 2012, l'Institut du cinéma et de l'audiovisuel - ICA, l'équivalent du Centre national du cinéma en France - n'a pas réuni de commission en vue de soutenir de nouveaux projets.

Ce n'est pas faute de talents : le Portugal est peuplé de grands cinéastes, dont les figures historiques sont Manoel de Oliveira, 103 ans, toujours actif, et Joao Cesar Monteiro, mort le 3 février 2003, et la nouvelle génération a conquis la critique internationale et accumule les prix dans les plus grands festivals : Miguel Gomes (*Ce cher mois d'août, Tabu*), Joao Pedro Rodrigues (*Odete, Mourir comme un homme*), Sandro Aguilar, cinéaste expérimental, Joao Botelho, Joao Canijo... sans compter deux autres « Joao », plus jeunes, Nicolau (37 ans) et Salaviza (28 ans) - ce dernier a reçu la Palme d'or du court-métrage à Cannes, en 2009, avec *Arena*, puis l'Ours d'or de cette année à Berlin pour un autre court, *Rafa*.

Mais rares sont ceux qui, à l'instar de Pedro Costa, sont actuellement en tournage. De toute façon, l'auteur de *Dans la chambre de Vanda* (2000) a toujours réalisé ses films avec peu de moyens...

Tous ces réalisateurs, mais aussi des producteurs, des directeurs de festivals, de ciné-clubs, au total 1 500 personnes viennent de signer une pétition en forme d'*ultimatum* au gouvernement, dénonçant la « situation dramatique » d'un cinéma laissé « à l'abandon ». « Tout soutien a été coupé, l'Institut du cinéma est en rupture



De gauche à droite : Miguel Gomes, Joao Canijo, Luis Urbano et Joao Salaviza. SANDRA ROCHA/KAMERA PHOTO POUR L'E VOICE.

financière totale [...]. La production est paralysée, ainsi que les soutiens à la distribution, aux festivals, aux ciné-clubs. La plupart des entreprises de production sont sur le point de fermer leurs portes, envoyant des milliers de gens au chômage», écrivent les signataires.

Une loi, en cours d'élaboration, vise à soutenir la production et à conforter les moyens de l'Institut du cinéma. Mais le texte tarde à

voir le jour, les signataires s'impatientent et réclament une « mesure de secours » pour l'ICA. Le producteur Luis Urbano (Eugène Green, Miguel Gomes) est à la manœuvre. C'est économiste de formation, ancien directeur du festival du court-métrage de Vila do Conde, qui a vu naître la nouvelle vague actuelle, ne voulait pas rester les bras croisés. Cela fait plusieurs années que la profession est

menacée, et se mobilise. Depuis le milieu des années 1980, l'ICA est financé par une taxe de 4% assise sur la publicité des chaînes de télévision. « Mais la crise et la chute des recettes publicitaires ont fait chuter les réserves de l'ICA à partir de 2008-2009. Elles s'établissent aujourd'hui à 8 ou 9 millions d'euros », explique Luis Urbano.

On est loin de la période dorée de la fin des années 1990, dit-il,

« quand 20 ou 30 courts-métrages étaient soutenus par an, ainsi qu'une quinzaine de longs ». La nouvelle loi vise à faire contribuer de nouveaux acteurs à la taxe sur la publicité (chaînes de vidéo à la demande, plates-formes numériques). « La première version du texte, en février, nous paraissait intéressante. Mais, depuis, son contenu a changé et nous ignorons dans quel sens... Et nous ne voyons rien venir », ajoute le producteur.

Depuis l'arrivée de la droite au pouvoir, à l'issue des législatives de juin 2011, il n'y a plus de ministère de la culture au Portugal, mais un simple secrétariat d'Etat confié à l'écrivain Francisco José Viegas, ce portefeuille est rattaché au premier ministre. La culture n'a pas échappé au plan d'austérité budgétaire qui sévit à l'échelle du pays et, au-delà du cinéma, les coupes dans le spectacle vivant s'élevaient à 38% pour la période 2009-2012.

Interrogé par *Le Monde*, le secrétaire d'Etat à la culture se veut surarant : « La loi sur le cinéma sera adoptée en conseil des ministres fin mai. Nous misons sur un vote au Parlement fin juin. A travers un mécanisme de taxes, les moyens de

l'Institut du cinéma devraient augmenter de 20 millions d'euros, et atteindre un total de 28 millions d'euros : 80% seront alloués au cinéma, et 20% à la production audiovisuelle. Un proche de Francisco José Viegas précise : « A l'avenir, l'Institut du cinéma ne pourra s'engager sur un film que s'il a les moyens correspondants. Ce n'était pas le cas ces dernières années, sous l'ancien gouvernement socialiste. D'où les dérives... »

Mais les réalisateurs ont appris à se méfier. Jeudi 10 mai, nous avons rencontré trois cinéastes signataires de la pétition, à Lisbonne : Miguel Gomes, Joao Canijo et Joao Salaviza. Que font des cinéas-

« J'ai un projet de film pas cher. Je le ferai quand le gouvernement aura changé »
Joao Canijo
réalisateur portugais

tes quand ils n'ont pas les moyens d'exercer leur métier ? « Je fais la promotion de *Tabu*. Ce n'est pas ce que je préfère... », soupire Miguel Gomes. Le cinéaste dénonce une situation générale : « Il y a une sorte de furie idéologique, néolibérale, selon laquelle l'Etat n'aurait pas à financer des films qui ne plaisent pas au goût dominant. On subit la situation horripilante de l'Europe », explique-t-il.

Joao Salaviza, dont le court-métrage *Rafa* sortait en salles au Portugal ce jeudi 10 mai, s'interroge : « Est-ce que ce gouvernement a envie qu'on fasse des films ? Au moins, en Hongrie, c'est clair, c'est non. Cela fait « un an » qu'il attend de tourner son premier long... Joao Canijo, dont le dernier film, *Sangue do meu Sangue* (2011), a été primé au Festival de Saint-Sébastien, se fait grinçant : « J'ai un projet de film pas cher. Je le ferai dans quatre ans. Quand le gouvernement aura changé... Miguel Gomes lance très sérieusement une idée : « Proposons une rétrospective du cinéma portugais au MoMA de New York ou à la Cinéma-thèque française... »

Joint par téléphone, Manoel de Oliveira lance cet avertissement : « Le cinéma portugais a toujours connu des difficultés. Mais, aujourd'hui, il risque de s'effondrer. Sur le plan esthétique et technique, il est pourtant irremplaçable ». Sa fille, Adélaïde Trépa, qui assure la traduction, précise : « Notez bien, il a dit : "La culture, c'est ce qui reste après que tout a disparu"... »

CLARISSA FABRE

Tournages en souffrance en Italie, Espagne et Angleterre

DANS SES MALHEURS, le Portugal n'est pas seul. Le cinéma est en souffrance un peu partout en Europe. La situation italienne est un trompe-l'œil. Nanni Moretti va présider le jury du Festival des Cannes, du 16 au 27 mai. Bernardo Bertolucci y présentera sa dernière œuvre, *Io e Te* (« Toi et moi »), hors compétition. Et un hommage sera rendu à Sergio Leone, avec la projection d'une version restaurée de *Il était une fois l'Amérique*... Pourtant, Nicola Lusuardi, coordinateur de l'association 100 Autori, qui regroupe 490 auteurs, cinéastes et scénaristes, assure

que « L'Italie vit sur son passé ». En 2011, si 150 films ont été produits, seuls 70 sont sortis en salles. Les deux principales sources de financement du cinéma, la RAI (chaîne de télévision publique) et Mediaset (privée), ont réduit leurs budgets de production. Et les financements publics se sont taris.

L'Espagne ? Coupez ! On ne tourne plus. Durant les quatre premiers mois de l'année, le nombre de tournages s'est réduit de 74 à 33 films. Le budget alloué par l'Etat au cinéma a été amputé de 35% en 2012. Pour la directrice générale de l'Institut du cinéma espagnol

(ICAA), Susana de la Sierra, le cinéma espagnol « fonctionne très bien » sur les marchés internationaux. « Mais nous avons besoin d'un pacte social pour réconcilier le public espagnol avec son cinéma », dit-elle. Une allusion au manque de spectateurs : certains l'expliquent par la politisation du secteur, avec de nombreux artistes engagés à gauche, devenus les bêtes noires de la droite.

Quant au cinéma britannique, si les chiffres sont au beau fixe, avec 171 millions d'entrées en salles en 2011, et 1,5 milliard d'euros dans la production, ils cachent un

cinéma d'auteur exsangue. La dynamique tient avant tout aux coproductions américaines. Les films indépendants comptent pour seulement 5,5% du box-office en moyenne. L'avenir s'annonce encore plus difficile. Le UK Film Council, l'organisme public de soutien au cinéma, a été dissous. Ses compétences ont été transférées au British Film Institute. Mais sa stratégie n'est pas claire, entre une approche industrielle ou culturelle. ■

ERIC ALBERT (ROYAUME-UNI),
SANDRINE MOREL (ESPAGNE)
ET PHILIPPE RIDET (ITALIE)

Le Monde

24 juin 2012



29/06 ■ **Siège** C'est le 40^e Festival international du film de La Rochelle La ville royale pour revoir des vieux Raoul Walsh : *Une femme dangereuse*, *La Femme à abattre* ou *L'enfer est à lui...*

Le Monde

30 juin 2012

Chaplin, © comme Charlot

Si le vagabond au chapeau melon est une icône connue à Paris, Téhéran ou Bombay, c'est parce que son créateur a, dès l'origine, veillé à garder le contrôle de son œuvre. Premier volet de notre série d'été sur l'héritage et la postérité de grands artistes du XX^e siècle

Chaplin crée le personnage de Charlot, en 1914. Et très vite, devant son succès, il monte une société visant à contrôler le merchandising (figurines, cartes postales...)

ADOC PHOTOS

Le Monde

30 juin 2012

NILS C. AHL

Il fut un temps où les admirateurs de Chaplin lui reprochaient de « cacher » son œuvre. Et même de « l'enfermer à la cave ». C'était à la fin des années 1960, à une époque où le cinéaste, bien des années après avoir été chassé des États-Unis par le maccarthysme, vivait en famille dans un manoir, en Suisse, à Corsier sur Vevey – à quelques kilomètres du lac Léman. Pour ses admirateurs du monde entier, il était alors très difficile de voir ses films. Car jusqu'à sa mort, en 1977, l'artiste contrôla très strictement leur diffusion, rarefiant son image et gardant une main jalouse sur son trésor.

Aujourd'hui, ce geste protecteur peut faire sourire. Chaplin est partout. Sa créature burlesque, en guenilles et en moustaches, garde la vivacité d'un jeune homme, inondant salles obscures et salles de classe, bacs de DVD et boutiques de posters, grandes surfaces et Internet. Les hommages tournent en boucle. Ce 29 juin, à La Rochelle, le Festival international du film fête son 40^e anniversaire avec une rétrospective Chaplin. Seront projetés dix de ses onze longs métrages et trois Charlot sur les douze produits par la Mutual, en 1916 et 1917. Le festival Paris Cinéma, du 29 juin au 10 juillet, met également Chaplin à l'affiche, avec *Monsieur Verdoux* (1947) et *Le Cirque* (1928).

Que s'est-il passé pour qu'un réalisateur invisible devienne populaire ? Plus vivant que jamais outre-tombe ? En vérité, il pourrait s'agir d'un aboutissement. De l'invention d'un auteur par lui-même, le premier du cinéma. Pour comprendre, il faut revenir à 1969. Une copie du *Kid* est projetée

dans une salle, à Paris. Une première depuis la sortie du film, en 1921. Pres de cinquante ans d'absence. Chaplin, à cette époque, c'est à la télévision qu'on peut le voir. Cela ne suffit pas à l'Europe des cinéphiles, qui s'est reportée sur Buster Keaton pour en faire le seul génie du burlesque et du muet. Aussi, le 16 avril 1969, le jour du 80^e anniversaire de Chaplin, *Le Monde* publie en guise de déclaration d'amour un appel lourd de reproches. Des institutions et des écoles de cinéma, des associations éducatives et cinéphiles, et même le Conservatoire national d'art dramatique, adressent une supplique à l'artiste vibrante et amère à la fois : « Pourquoi cacher ces trésors ? Pourquoi avoir créé une œuvre que nous estimions précieuse, si c'est pour la dissimuler ? A-t-on vu Rembrandt ou Van Gogh enfermer leurs toiles dans leurs caves ? Imagine-t-on Beethoven ou Mozart interdisant que l'on joue leurs symphonies ? » Ce texte sera repris par Pierre Leprohon dans la deuxième édition de son classique, *Charles Chaplin*, paru en 1970.

Accusé de mettre son œuvre en danger, le cinéaste prétend au contraire qu'il la protège. Et que, avant de penser à la diffuser, il faut la posséder et la contrôler. Avec une ironie certaine, c'est ce qu'il répond à la lettre ouverte du *Monde*, quelques jours plus tard, dans un numéro de *Paris Match* de mai 1969 : « Tout cela est très gentil, j'en prends bonne note, mais si je n'avais conservé mes films avec beaucoup de soin, ils auraient été coupés, mutilés, et je tiens beaucoup à ces films, car je les ai financés moi-même. Et je pense aussi à mes enfants, car s'ils sont un jour ruinés, ils pourront toujours les montrer sous une tente. »

Le Monde

30 juin 2012

Chaplin, père du ciné-business

HÉRITAGES | 1/10

L'Association Chaplin, fondée à la mort du cinéaste par six de ses enfants, protège toujours son œuvre. L'héritage, considéré comme l'un des mieux gérés du septième art, avait été soigneusement préparé

Quand il fonde, en 1919, la société de production United Artists avec Mary Pickford, Douglas Fairbanks et David Griffith, Chaplin accomplit un acte commercial mais surtout un geste de modernité. C'est juste avant qu'il n'entreprene sa série de longs métrages qui deviendront classiques. *La Ruée vers l'or* (1925), *Le Cirque* (1928), *Les Lumières de la ville* (1931), *Les Temps modernes* (1936) et *Le Dictateur* (1940). Pour ces quatre artistes « unis », au sommet de leur gloire, il s'agit d'échapper au contrôle des majors d'Hollywood en train de s'affirmer. Mais il s'agit aussi de défendre les droits des artistes et une certaine idée de l'auteur de cinéma, très inhabituelle alors. Car c'est le producteur, et non le cinéaste, qui détient les droits sur un film, aux États-Unis. Cette vision pousse Chaplin à concentrer dans ses mains toutes les étapes créatrices du film. Et c'est ainsi qu'il pose la première pierre d'une œuvre et d'un héritage aussi indépendamment que possible de la ferveur populaire qui l'entoure.

Pour Nathanaël Karmutz, directeur général de MK2, société qui distribue aujourd'hui les films de Chaplin dans le monde entier, « il est le premier créateur à industrialiser sa création, le premier à posséder ses studios et à comprendre que la chaîne des droits est essentielle ». Francis Bordat, un des meilleurs spécialistes de Chaplin, ose une comparaison : « Si l'on pense, pour évoquer un autre géant du cinéma américain, que la quasi-totalité de l'œuvre muette de John Ford a disparu ! Il convient d'admirer chez Chaplin – car c'est aussi en cela qu'il fut un auteur – cette volonté rare de protéger et de continuer à faire connaître son œuvre. De ce point de vue, il fut aussi, entre autres facettes de son génie, un des pères de la cinéphilie ».

Sam Stourdze, qui a notamment conçu l'exposition « Chaplin et les images » (Musée du Jeu de paume, à Paris, en 2005), rappelle que, pour tous ses grands films, Chaplin est à la fois producteur, réalisateur, acteur et compositeur de la musique. Il est bluffé de voir à quel point Chaplin est conscient de ce qu'il entreprend : « S'il y a un héritage chez lui, c'est qu'on a quelqu'un qui contrôle tout ». Dans le cinéma, le cas est très rare, poursuit Sam Stourdze : « J'ai monté une exposition sur Fellini. Contrairement à Chaplin, il n'y avait pas d'archives unifiées, ce fut incroyablement compliqué ». Autre indice de ce contrôle sur l'œuvre et même du mythe dont il perçoit les retombées commerciales : Chaplin a fondé lui-même Bubbles Inc., une société expressément consacrée à son image qui gère aujourd'hui les produits dérivés (cartes postales, figurines, objets divers) de Charlie.

À la mort de Charlie Chaplin, en 1977, son héritage est d'abord défendu par sa veuve, Oona O'Neill (fille du dramaturge américain Eugene O'Neill, Prix Nobel de littérature en 1936). Cette dernière poursuit la même ligne,

très protectrice, voire protectionniste, voulue par son mari. Plutôt que de chercher à diffuser les films, le « bureau » Chaplin qu'anime alors Rachel Ford, véritable *business manager* du cinéaste depuis les années 1950, dépense son énergie à défendre l'image d'un homme assailli par des rumeurs malveillantes (ses frasques et son goût des très jeunes femmes) et à qui on reproche son supposé communisme en ces temps de guerre froide. « Quand la patronne [Rachel Ford] était absente, je lisais des romans parce qu'il n'y avait rien à faire », se souvient Kate Guyonvarch, qui a commencé à travailler pour le bureau Chaplin comme secrétaire au début 1980.

Les riches archives Chaplin dorment alors à la cave, à Corsier-sur-Vevey. Sauf pour Kevin

**« Il convient d'admirer
chez Chaplin cette volonté rare
de protéger et de continuer
à faire connaître son œuvre.
De ce point de vue, il fut
un des pères de la cinéphilie »**

FRANCIS BORDAT
auteur de « Chaplin cinéaste »

Brownlow et David Gill, auteurs d'un formidable documentaire télévisé, *Unknown Chaplin* (1983), et pour David Robinson, le biographe du cinéaste (*Chaplin His Life and Art*, McGraw-Hill, 1985). Ce dernier souligne l'énergie de Rachel Ford à défendre les intérêts de Chaplin et note que « son obstination à poursuivre la contrepartie [faisait] l'admiration de Charlie ».

Après la mort d'Oona O'Neill, en 1991, les enfants du cinéaste reprennent le flambeau. Six enfants, auxquels devaient s'ajouter « prochainement » certains petits-enfants, sont réunis dans une Association Chaplin, qui a vu le jour à Paris tout en étant régie par le droit suisse. Son objectif est « la protection du nom, de l'image et du droit moral attaché aux œuvres » du cinéaste et acteur. Un objectif classique. Mais, dans la réalité, l'évolution est spectaculaire. Au nom de la famille Chaplin, Kate Guyonvarch dirige ce nouveau « bureau » Chaplin. Elle le dit avec un certain humour : « Ce n'est pas un genre de club de fans ». Le bureau représente les intérêts de deux sociétés : Roy Export, propriétaire des archives du cinéaste et de celles des studios (photos, correspondance, etc.), et Bubbles Inc., qui gère les droits d'image de Chaplin et le merchandising.

Depuis vingt ans, le bureau dessine une politique patrimoniale bien plus dynamique et ouverte sur l'extérieur que par le passé. Mais sans faire n'importe quoi. Sans donner l'impression de vendre une marque ni de polluer l'œuvre par l'argent. Au point que cet héritage est considéré

Parcours

1889 Charles Spencer Chaplin naît à Londres.

1914 Il invente le personnage de Charlie à Hollywood.

1919 Il cofonde la United Artists avec les acteurs Mary Pickford, Douglas Fairbanks et le réalisateur David W. Griffith.

1931 *Les Lumières de la ville*.

1936 *Les Temps modernes*.

1940 *Le Dictateur*.

1943 Charles Chaplin épouse Oona O'Neill, sa quatrième femme.

1952 Accusé d'« activités anti-américaines », il quitte les États-Unis avec sa famille et s'installe en Suisse l'année suivante.

1967 Chaplin tourne son dernier film, *La Comtesse de Hongkong*.

1977 Il meurt le 25 décembre à Vevey.

Le Monde

30 juin 2012



En 1964, Charlie Chaplin et son épouse Oona avec six de leurs enfants (en partant du plus jeune, assis) Christopher, Annie, Jane, Eugene, Victoria et Josephine, dans leur maison de Corsier-sur-Vevey (Suisse).

YVES DEBRAINE DES ARCHIVES DE ROY EXPORT COMPANY ESTABLISHMENT

Le Monde

30 juin 2012

comme l'un des mieux gérés du septième art. Le résultat ? En vingt ans, Chaplin est redevenu le pionnier du muet et s'est hissé au rang de plus grand cinéaste du XX^e siècle. Sa postérité est vivante, ses films sont archi-diffusés, son image est au cœur de la culture populaire.

Pour les films, le bureau Chaplin a trouvé en 2001 un accord pour une exploitation mondiale avec MK2, la société de distribution de Marin Karmitz. Au moment même où la cinéphilie se réinvente en DVD et sur Internet, MK2 se lance ainsi dans une grande opération patrimoniale de restauration et de réédition, comparable à ce qui se fait dans les beaux-arts ou en littérature. Pour le cinéma, c'est une première. « *Et pour cause, c'est l'art le plus jeune* », sourit Nathanael Karmitz, à la tête de MK2. Dix-huit films sont concernés, de 1918 à 1959. Les précédents sont tombés dans le domaine public, et le dernier film réalisé par Chaplin, *La Comtesse de Hongkong*, est encore propriété d'Universal. Depuis plus de dix ans, le bureau Chaplin et MK2 ont organisé la ressortie mondiale en salles de certains de ces classiques, ainsi qu'une édition DVD intégrale et soignée. Avec succès. Ainsi, la ressortie en salles du *Dictateur* en copie restaurée, présenté comme s'il s'agissait d'un nouveau film, a fait plus de 300 000 entrées en 2002-2003.

Pour Nathanael Karmitz, cette réédition des films a permis au cinéaste d'être redécouvert dans certains pays. Comme aux Etats-Unis, où une version restaurée de *La Ruée vers l'or* est sortie en DVD le 12 juin « *Chaplin était l'un des personnages les plus universels, les mieux connus dans le monde, mais son œuvre n'était plus accessible. Les gens connaissaient Charlot, nous leur avons fait découvrir Chaplin* », résume le directeur général de MK2.

Faire redécouvrir les films, c'est l'obsession, aussi, de la famille. En 2001, Josephine Chaplin, l'actrice et fille du cinéaste, confiait au *Monde* : « *Nous sommes horrifiés quand nous apprenons que des enseignants n'ont pas osé montrer un film par peur des obstacles juridiques. Nous sommes là pour que les films soient vus et aimés* » En France, depuis près d'une décennie, les films

ont intégré des programmes pédagogiques d'initiation au cinéma dans les écoles, les collèges et les lycées « *Chaque année, ce sont plus de 300 000 enfants qui vont voir Chaplin, hors diffusion DVD* », souligne Nathanael Karmitz. Il existe un effort similaire en Suisse.

Le bureau Chaplin réfléchit aujourd'hui avec MK2 à la conception d'« *une sorte de coffret d'activités pour les écoles primaires* ». Dans beaucoup d'autres pays, des enseignants inscrivent fréquemment les films de Charlot à leur année scolaire. A l'université, le réalisa-

« Les gens connaissaient Charlot, nous leur avons fait découvrir Chaplin »

NATHANAËL KARMITZ
directeur général de MK2

teur est depuis longtemps dans le cycle des séminaires et des colloques. Encore récemment, en 2010, étaient organisées à l'université d'Ohio trois journées d'études.

Ces journées sont la preuve qu'aux Etats-Unis, où il tourna la grande majorité de ses films et où il a son étoile gravée dans le trottoir de l'Hollywood Walk of Fame, Chaplin conserve des admirateurs, même si l'œuvre reste diversement appréciée, sans doute en raison de ses convictions de gauche. Mais c'est au Royaume-Uni, où il est né, où sa statue trône sur le Leicester Square de Londres et où il fut anobli sur le tard, en 1975, que son rayonnement est bizarrement le plus mitigé. « *C'est le pays où l'œuvre de Chaplin est la moins connue* », concède Kate Guyonvarch, qui explique : « *Oona Chaplin a dit un jour que les Anglais ne pardonneraient jamais à son mari d'être mort "riche, heureux et en Suisse", et que s'il avait été pauvre et malheureux à la fin de sa vie son œuvre aurait été bien mieux appréciée par ses compatriotes !* »

Chaplin fait-il encore recette ? Sûrement,

Le Monde

30 juin 2012

mais difficile d'en préciser l'importance. Le bureau Chaplin refuse de parler d'argent et « ne donne jamais de chiffres ». Mais on a des indices. Les ventes mondiales de DVD de Chaplin se chiffrent en millions d'exemplaires. Des chaînes de télévision en Europe ont programmé des rétrospectives, tout comme une avalanche de salles et de festivals « *La première fois que l'on a rediffusé Chaplin avec Arte pour une programmation de Noël, fait remarquer Nathanael Karmitz, on a dépassé les 10 % de part d'audience. Je crois qu'il s'agit encore de l'un des trois meilleurs scores de la chaîne* »

On a un autre bon indicateur avec les ciné-concerts. un orchestre joue la partition de Chaplin devant l'écran où le film est projeté. Pour ces opérations lourdes, l'Association Chaplin est seule aux commandes. En 2011, leur nombre a doublé par rapport à 2010, une année pourtant déjà faste avec plus de 120 spectacles en France, Allemagne, Suisse, Italie, Luxembourg, Espagne, Scandinavie, Russie, Pologne, Japon, États-Unis, Canada... Aux mois de juillet et d'août 2012, une vingtaine de dates sont annoncées dans toute l'Europe – de Montreux à Odesa. Cette hausse n'est pas anodine, car seul Chaplin est moteur d'un phénomène qui n'a rien à voir avec un effet de mode, ou un revival du cinéma des années 1910 et 1920.

Autre indice, la cote de Charlot en salles des ventes. En avril, à Los Angeles (Californie), un chapeau et une canne en bambou utilisés par l'acteur pour son personnage ont été adjugés à 100 000 dollars, dont 58 000 pour le seul melon. Lors de la même vente, la toge de Charlton Heston dans *Les Dix Commandements* ou la veste de Clark Gable dans *Autant en emporte le vent* ont été cédées à des prix nettement moindres (respectivement 67 000 et 58 000 dollars).

En France, l'image de Chaplin demeure excellente et sa réputation sans tache. On donne son nom à des écoles ou lycées, notamment en banlieue parisienne et lyonnaise, à La Courneuve comme à Décines-Charpieu – un excellent indice des valeurs positives, de générosité et de solidarité qui accompagnent une figure publique. Des rues portent son nom à Lille comme à Brest,

à Dijon, Villeurbanne, Roubaix, Bourges, Valence, Niort, Roanne, Arles, Villeneuve-Saint-Georges... De même que des centres culturels (comme à Vaulx-en-Velin) et, évidemment, des salles de cinéma. Ainsi, à Paris, deux salles classiques de la cinéphilie de quartier, dans les 14^e et 15^e arrondissements, anciennement dénommées le Denfert et le Saint-Lambert, sont devenues les cinémas Chaplin – avec l'accord moral de la famille. De la même façon, il existe un Charlie Chaplin Comedy Film Festival, celui de Waterville, en Irlande. Et bien d'autres récompenses, événements et sites portant le nom de Chaplin dont la liste serait fastidieuse.

Mais ce sont peut-être les expositions qui témoignent au mieux de la popularité retrouvée de Charlot. Sam Stourdzé, directeur du Musée de l'Élysée, à Lausanne, y conserve depuis peu les archives photographiques de Chaplin – un véritable trésor visuel, qui permet de comprendre à la fois la vision d'un réalisateur et la construction d'une icône. Il avait extrait de ces archives la matière de l'exposition « Chaplin et les images », présentée au Musée du jeu de paume en 2005 avant de triompher dans une dizaine de villes dans le monde, elle tournait encore au Brésil au printemps. Sam Stourdzé affirme qu'« *il n'y a pas un pays où cette exposition n'a pas marché* ». Le cinéaste a attiré de 100 000 à 300 000 visiteurs dans des musées. « *Les parents ont amené leurs enfants, c'était pour eux une occasion de transmettre quelque chose. Après avoir cumulé le million d'entrées, nous avons arrêté de compter.* »

Cette exposition a profité de l'impulsion donnée par la famille Chaplin à l'exploitation des archives du cinéaste, désormais réparties entre Lausanne pour les photographies et Montreux pour les écrits – deux villes en bordure du lac Léman, à quelques kilomètres de la tombe de Chaplin. L'ensemble des archives est également en passe d'être numérisé par la Cinémathèque de Bologne, en Italie, afin d'être accessible aux chercheurs, mais aussi aux simples admirateurs. Certaines pellicules de films ont également été restaurées par l'institution italienne.

Le Monde

30 juin 2012

Le succès de l'exposition traduit autre chose, une notion déterminante pour la question de l'héritage esthétique. L'œuvre va largement au-delà des films. « On ne peut mettre de côté la personnalité de Chaplin et l'image de Charlot, tellement emblématiques du XX^e siècle », explique Sam Stourdzé. Du vagabond qui crève la faim au dictateur Hynkel, en passant par l'ouvrier dépassé par les cadences infernales, Chaplin est à la fois de son époque et de toutes les époques, moderne et contemporain, confirme Sam Stourdzé. Il est aussi le « petit bonhomme » (*the little fellow*), le « vagabond » (*the tramp*), donc un M. Tout-le-Monde qui incarne les masses. D'où un « héritage exceptionnellement tenace », conclut Sam Stourdzé.

Le créateur et sa créature furent ensemble la première grande vedette de l'histoire du cinéma « Madonna plus Michael Jackson », additionne Sam Stourdzé. On l'a oublié mais, il y a près d'un siècle, ce sont des foules ferventes qui l'acclament comme la première célébrité mondiale née d'une culture populaire massifiée. Les hommes politiques, les artistes, les personnalités veulent le connaître à tout prix – pour son plus grand plaisir. Le 9 septembre 1921,

« Chaplin, c'est Madonna plus Michael Jackson »

SAM STOURDZÉ
concepteur de l'exposition
« Chaplin et les images »

quand il rentre à Londres (pour la première fois depuis qu'il est devenu Charlot), Chaplin constate avec une certaine incrédulité « l'hystérie » du public qui l'attend. Il décrit ce retour au pays natal bien des années plus tard dans son autobiographie (*Histoire de ma vie*, Robert Lafont, 1964). Avec une prose encore saisie par la surprise : « En descendant du train, j'aperçus au bout du quai une grande foule maintenue der-

rière des cordons et des rangées de policemen. Tout n'était que haute tension, l'atmosphère vibrante. Et j'avais beau être incapable d'assimiler autre chose que toute cette excitation, je me rendis compte qu'on m'empoignait et qu'on me faisait traverser le quai comme si j'étais en état d'arrestation. » C'est un autre trait de génie de Chaplin avoir su créer un personnage qui, par son triomphe, aurait pu lui échapper, mais qu'il a su maîtriser, notamment avec le merchandising de Charlot.

Ainsi, il n'existe pas, à Hollywood ou ailleurs, de parc de loisirs qui porte son nom. En revanche, avec un personnage aussi visuel, comment expliquer l'absence d'un musée Chaplin ? Le succès de l'exposition « Chaplin et les images » montre bien qu'un tel lieu aurait de bonnes chances d'attirer les foules. Il y a bien un projet, mais qui traîne depuis le début des années 2000. Il devrait voir le jour dans le fameux manoir de Ban, à Corsier-sur-Vevey, où la famille Chaplin emménagea en 1953 et où le cinéaste est mort. Michael Chaplin, fils aîné du cinéaste et d'Oona O'Neill, a été associé au projet dès le début. Mais il n'a pu exprimer son « soulagement » qu'il y a quelques jours, lorsque le canton de Vaud a confirmé un prêt sans intérêt de 10 millions de francs suisses pour soutenir l'opération. Ce Chaplin's World – c'est son nom – devrait ouvrir en 2014, voire 2015. Un moyen de « redécouvrir » l'artiste, pour reprendre le mot de son fils, en recréant son univers esthétique. Le Chaplin's World, qui s'inscrit dans la politique patrimoniale creusée par les ayants droit, est soutenu par les édiles vaudois et une poignée de mécènes, dont Nestlé, l'autre institution célèbre de ce petit coin de la Riviera suisse dont le siège n'est qu'à quelques encablures.

Chaplin a un autre atout pour faire scintiller son nom. Et là, il n'y est pas pour grand-chose. Certains de ses héritiers ont repris, à leur façon, le flambeau du spectacle. Logique. Le petit Charles Spencer a embrassé au tout début du XX^e siècle la carrière de sa mère, sur les planches. Pour sa descendance, on a d'abord beaucoup parlé de l'actrice de cinéma Geraldine Chaplin, dans

Le Monde

30 juin 2012



La caméra Bell & Howell 2709, notamment utilisée pour « Le Kid » (1921) et « La Ruée vers l'or » (1925).

WENN/SIPA

les années 1970 et 1980. Puis de Victoria Chaplin et son mari, Jean-Baptiste Thierrée, grands novateurs du cirque. Et voilà que le petit-fils, James Thierrée, par ses spectacles au croisement du cirque, de la performance et du théâtre, est en passe de devenir une des attractions mondiales de la scène. Le voir, c'est faire face avec stupeur à un héritage génétique. Même taille, même corpulence, même allure, même corps caoutchouteux, même sourire, même aura que Chaplin... Mais ce n'est pas Chaplin. Et, pour cela, Jean-Baptiste Thierrée est devenu son plus flamboyant héritier.

Annonçant la programmation des treize films de Chaplin au Festival de La Rochelle, Stéphane Goudet avait fait dans la provocation : « Dites-moi, les snobs, les las-d'avance, les rabat-joie, pourquoi faudrait-il ne jamais projeter les films de Chaplin ? Déjà vus ? Ni tous, ni par tous, adultes comme enfants ? » Il insiste : « On le voit, on le sent, les font-la-moue ont un autre argument : est-ce si bien que cela, Chaplin ? » Oui, c'est bien. George Bernard Shaw disait qu'il était « le seul génie que le cinéma avait donné ». La première vedette de celluloid, céleste mais surtout terrestre, même près de cent ans après sa création. La preuve ? Il suffit de montrer quelques minutes d'un vagabond à petites moustaches pour que la magie fonctionne comme la première fois. « De 3 à 99 ans », dit Nathanael Karmitz. ■

NILS C. AHL

Prochain épisode : J. R. R. Tolkien



À VOIR

FESTIVAL PARIS CINÉMA
Le cinéma Grand Action, Paris 5^e, projette *Le Cirque* (1928), le 3 juillet, et *Monsieur Verdoux* (1947), le 5 juillet.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE
Treize films de Chaplin sont au programme de cette manifestation, jusqu'au 8 juillet.

EN DVD

Les films de Charles Chaplin réalisés après 1918 (sauf *La Comtesse de Hongkong*) sont édités par MK2, dans de très belles versions restaurées. Ses films antérieurs, ceux de la Mutual, d'Essanay et de la Keystone, sont édités par Arte Vidéo.



À LIRE

« **CHAPLIN** »
de David Robinson
(Ramsay, 2002).

« **HISTOIRE DE MA VIE** »
de Charles Chaplin
(Robert Laffont, 2002).

« **CHAPLIN CINÉASTE** »
de Francis Bordat
(Éditions du Cerf, 1998).

« **CHAPLIN AUJOURD'HUI** »
sous la direction
de Joël Magny (Cahiers
du cinéma, « La Petite
Bibliothèque », 2003).



Maquette pour « Chaplin's World », le projet de musée qui devrait ouvrir en 2014 ou 2015 au manoir de Ban, à Corsier-sur-Vevay, où le cinéaste est mort en 1977.

MUSEE CHAPLIN

Le Monde

11 juillet 2012



Pema Tseden : un long chemin va de Lhassa à La Rochelle

Si le festival de La Rochelle, qui se tenait cette année du 29 juin au 8 juillet, est surtout connu et aimé pour la vaste palette de grands classiques qu'il propose, il a toujours tenu à mettre en avant, entre deux chefs-d'œuvre, d'autres cinémas. La sélection « Découverte » accueillait cette année Pema Tseden, le premier cinéaste tibétain.

S'il est déjà arrivé que l'un de ses films soit montré ponctuellement en Europe (le dernier en date était sélectionné en 2011 au festival de Rotterdam), c'est la première fois qu'on lui consacre une rétrospective. On peut y voir un court-métrage, *Grassland*, réalisation de fin d'études racontant les

périple d'une vieille femme à qui l'on a volé son yak sacré, et trois longs-métrages, qui illustrent autant de manières de vivre l'ouverture du Tibet traditionnel à la modernité.

Espace codifié

Le Silence des pierres sacrées (2005) se centre sur un jeune moine que l'apparition de la télévision détourne des préoccupations religieuses. L'avènement technologique dans l'espace codifié des traditions n'est pas encore conflictuel : chacun est libre de faire une place à l'objet ou non. *The Search* (2009) saisit l'entre-deux culturel à l'instant du déséquilibre. En suivant une équipe de cinéma à la recherche de deux

acteurs pour tenir les rôles principaux de l'un des plus célèbres opéras tibétains, il montre toute la distance qui se creuse entre l'art nouveau et l'art ancien, dont se détourne la jeunesse. Enfin *Old Dog* (2009) vient entériner le conflit : père et fils s'y déchirent autour de leur vieux chien, symbole d'un passé que le père chérit, et que le fils veut vendre.

Auprès des spectateurs de La Rochelle, ce questionnement filmé génère deux réactions très différentes. Certains sortent ravis d'avoir corrigé leur vision d'un Tibet de carte postale. D'autres demeurent perplexes : les clefs leur manquent pour comprendre le sens et les enjeux au cœur de ce cinéma tibétain naissant.

L'édition 2012 du festival aura ainsi posé de manière brûlante la question du transfert culturel : quels ponts le cinéma, l'image, peuvent-ils jeter entre culturel et universel ? Le débat est aussi passionnant que complexe, et Pema Tseden se rêve en « pédagogue », capable de « permettre à tous de se faire une idée ».

Une chose est sûre : présentés quatre fois chacun, ses films ont attiré le public Renforcée ou déçue, la curiosité s'affiche à La Rochelle, et peut être le point de départ de bien des cinéphilies nouvelles. Pour l'heure, cependant, aucun distributeur n'a osé parier sur le cinéma tibétain. ■

NOÉMIE LUCIANI

(LA ROCHELLE, ENVOYÉE SPÉCIALE)

Le Monde

25 juillet 2012

Portrait Anouk Aimée a tourné avec les plus grands : Fellini, Cukor, Lumet... Mais son rôle dans « Lola », de Jacques Demy (1961), qui ressort en salles, est peut-être celui qui lui ressemble le plus

Cherchez « Lola », vous trouverez Anouk

Une nursery de marins de tristesse et des filles de joie qui rêvent ensemble d'une pureté mystérieuse : c'est ainsi que Jean Cocteau décrivait le premier long-métrage de Jacques Demy, *Lola*, à sa sortie en 1961. L'héroïne est une jeune femme moderne, danseuse de cabaret élevant seule un enfant dont le père, Michel, est parti des années plus tôt faire fortune au bout du monde. Le conte pourrait être triste, mais elle attend son homme sans jamais cesser de sourire, sans que le temps qui passe ne semble avoir le moindre poids sur sa confiance.

Ce film, qui ressort mercredi 25 juillet en salles, n'a pas pris une ride. Tout y est gracieux, élégant et léger, tout y est vrai, même la magie des contes. Pris dans la Nouvelle Vague des premières heures (*A bout de souffle* est sorti un an plus tôt, et Raoul Coutard, chef-opérateur de Godard, a donné à *Lola* ce noir et blanc joli comme une porcelaine), *Lola* vient à nous d'un seul élan, avec l'immortalité tranquille de ces chefs-d'œuvre qui s'ignoraient tels à la naissance.

Cela n'est guère une nouveauté, et elle-même a toujours aimé le dire. Voir Anouk Aimée, c'est voir *Lola*. Au fil d'une carrière splendide, *Lola* est restée comme une évidence, dans le cœur d'Anouk et dans ses gestes, lorsqu'elle vous la montre d'une main levée avec douceur, d'un regard de côté, de ce



Anouk Aimée ne se doutait pas que *Lola* resterait dans les cœurs. DR

joli frémissement au coin des lèvres qui fait de chaque sourire un rire tout juste retenu. Cela ne s'écrit ni ne se décrit. Mais il suffit de voir le film : cherchez *Lola*, et vous trouvez Anouk. L'inverse est tout aussi vrai.

« Tout faire »

Anouk Aimée, sans le vouloir, peut être déroutante : à chaque question ou presque, elle vous fait une réponse plus simple, plus jolie et plus vraie que celle que vous pensiez vouloir, et lorsque vous cherchez impatiemment l'astuce, le tour de main qui a fait l'illusion, elle admet modestement n'en rien

savoir. *Lola* est née de la confiance qu'inspirait Jacques Demy, poète « comme Prévert », dit-elle, dont la « gentillesse » et la « pudeur » lui ont fait comprendre sans presque rien connaître du personnage que cette jeune femme en guêpière échapperait comme par miracle à toute vulgarité.

Lola fait partie de celles qui peuvent « tout faire » sans offusquer personne, et sans que l'on puisse comprendre à quoi cela tient. Peut-être à cette générosité qui était celle de Jacques Demy, désamorçant avec douceur le jugement sous toutes ses formes. Peut-être à cette féminité indéfinissa-

ble, ce quelque chose de plus qui la rend si forte, toute vulnérable à l'amour qu'elle est.

« Je me demande si *Lola* n'est pas devenue encore plus importante aujourd'hui », souligne-t-elle. Elle est extrêmement moderne, incroyablement libre, mais avec une gentillesse... et une certaine classe. Anouk Aimée ne savait pas, au moment du tournage, que *Lola* resterait ainsi dans les cœurs et les mémoires. Sans doute ne s'était-elle pas posé la question. « On ne le sait jamais sur le moment. Mais on était heureux, c'était sans doute un signe. »

Au festival de La Rochelle où le film était présenté le 29 juin dans le cadre de l'hommage rendu à l'actrice, des spectateurs sont tombés amoureux comme aux premiers jours, toujours incapables de trouver les mots. « Ils sont fous de *Lola*, mais ils ne l'expliquent pas vraiment. Ils adorent. *Lola* est merveilleuse. » Pas une ombre d'orgueil, pourtant.

Muse aimée des plus grands metteurs en scène, de Federico Fellini à Sidney Lumet, de Dino Risì à George Cukor, Anouk Aimée semble n'avoir pas retenu les compliments « J'ai eu de la chance », répète-t-elle, tranquille et souriante. Sa main dans celle de Michel revenu du bout du monde, *Lola* n'aurait pas eu de réponse plus simple, plus jolie et plus vraie. ■

NOÉMIE LUCIANI

Le Monde

MAGAZINE

23 juin 2012

SUD-OUEST

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

**Du 29 juin
au 8 juillet
à La Rochelle
(Charente-
Maritime)**

A ceux qui ont raté les chapitres précédents de l'histoire du cinéma: le monsieur à petite moustache sur l'affiche de l'édition 2012 du Festival de La Rochelle est un comique, malgré l'air anxieux que lui a prêté le graphiste. On verra dix longs-métrages de Charlie Chaplin, mais aussi ceux de Benjamin Christensen, son contemporain danois.

A La Rochelle, on va donc de l'infiniment connu au très méconnu, mais aussi de l'antique au contemporain, d'où la présence de deux cinéastes portugais, João Canijo et Miguel Gomes. De ce dernier, on verra en avant-première le merveilleux *Tabu*. Et aussi Agnès Varda et le Tibétain Pema Tseden, Raoul Walsh (dont des longs-métrages muets) et Anouk Aimée.

6 € la séance,

forfait: 85 €.

**Tél.: 05-46-52-28-96,
festival-larochelle.org**

20 juin 2012

La Rochelle, Paris

Au bonheur des cinéphiles

L'été n'est pas une mauvaise saison pour les cinéphiles. Surtout s'ils peuvent assister au festival de La Rochelle ou à Paris Cinéma, qui débutent tous deux le 29 juin.

QUARANTE ANS, ça se fête. Le festival international du film de La Rochelle (29 juin-8 juillet) s'offre ainsi, et nous offre, un hommage, en sa présence, à Anouk Aimée en 15 films, depuis « les Amants de Véronne » (1949) et un portrait. Les hommages iront aussi à Agnès Varda (une suite, après un premier hommage en 1998), aux cinéastes portugais Joao Canijo (dont la plupart des films sont inédits en France) et Miguel Gomes (« Tabou » a reçu le prix FIPRESCI au festival de Berlin) et au cinéaste d'animation Pierre-Luc Granjon, qui seront tous à La Rochelle. Le festival permettra également de découvrir le premier cinéaste tibétain, Pema Tseden, également présent, d'aller en Europe du Nord avec le maître du cinéma muet danois, Benjamin Christensen (connu pour « la Sorcellerie à travers les âges ») et le maître du mélodrame finlandais Teuvo Tulio et

de mettre cap à l'Ouest avec le grand Raoul Walsh (une rétrospective en 19 films débutant avec « Regeneration », de 1915) et le non moins grand Charlie Chaplin (dont on verra 10 films restaurés en numérique que MK2 distribuera en salles cet été). Et encore, entre autres, une trentaine de films, « parmi les plus beaux de l'année », pour la plupart en avant-première, 5 films de Cassavetes, les 60 ans de « Positif » et une nuit Silvana Mangano...

Le festival Paris Cinéma (29 juin-10 juillet) célèbre aussi un anniversaire, celui de ses dix ans. Avec plus de 200 films projetés dans 13 lieux de la capitale, le choix sera large. De nombreuses avant-premières sont à l'affiche, dont une sélection des films présentés au festival de Cannes, à commencer, pour l'ouverture, par « Holy Motors », de Leos Carax, dont beaucoup ont regretté qu'il ne figure pas au palmarès, ainsi qu'« Amour », de Michael Haneke, qui a remporté la palme. On verra aussi « Violeta », d'Andrés Wood, primé à Sundance, au cours d'une soirée hommage à Violeta Parra.

Hong Kong sera à l'honneur, avec Johnnie To, qui présentera son dernier film, et un panorama du cinéma hongkongais de 1948 à nos jours. Une intégrale Olivier Assayas, une rétrospective Carax, un hommage à Raoul Ruiz en 15 films attendent également les amateurs. Ces derniers ne manqueront pas, entre autres événements, le ciné-karaoke géant suivi par un bal, le 7 juillet au Centquatre.



> R C



13 juin 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

← 40^e → 29 JUIN - 8 JUILLET → 2012 →

HOMMAGES en leur présence

Anouk AIMÉE *France*
Joao CANIJO *Portugal*
Miguel GOMES *Portugal*
Pierre-Luc GRANJON *France*
Agnès VARDA *France*

DÉCOUVERTE

Pema TSEDEN *Tibet/Chine*

RÉTROSPECTIVES

Benjamin CHRISTENSEN *Danemark*
Raoul WALSH *États-Unis*
Charlie CHAPLIN *États-Unis*
Teuvo TULIO *Finlande*

ICI ET AILLEURS

Une quarantaine de films, parmi les plus beaux de l'année, en avant-première, venus du monde entier et inédits en France

FILMS POUR LES ENFANTS

3 séances par jour, tous les jours

D'HIER À AUJOURD'HUI

John CASSAVETES *États-Unis*
Lina WERTMULLER *Italie*
Les 60 ans de "Positif"
Carte blanche à la Cinémathèque de Bologne
Des films réédités, des copies restaurées

ÉVÈNEMENTS

Rencontres quotidiennes avec les cinéastes invités
Leçon de musique avec Francis LAI et Jean-Michel BERNARD suivie d'un concert exceptionnel
Ciné-concerts quotidiens
Soirée Les Fils du vent (film et concert)
Retour de flamme
Nuit blanche avec Silvana MANGANO
2 séances en plein air

250 films du monde entier
www.festival-larochelle.org



27 juin 2012



FESTIVAL À LA ROCHELLE, PATCHWORK IN PROGRESS

La Rochelle n'est pas seulement ce champ de bataille politique couvert de sang où s'étripent entre eux socialistes affiliés «terrain» ou «parachute». Non, c'est aussi le lieu d'un festival de cinéma qui continue de n'avoir aucune section compétitive (c'est devenu rare) et se consacre à la fois à la mise en valeur du patrimoine et à l'exposition des quelques découvertes contemporaines les plus significatives. Cette année est une édition anniversaire, puisque le festival fête

sa 40^e édition. Au programme, se côtoient poids lourds (Chaplin, Walsh) et Danois muet (Benjamin Christensen, *photo*), cinéaste portugais contemporain (Miguel Gomez, João Canijo) et légende vivante (Anouk Aimée)... On se penchera plus précisément sur le cas du réalisateur Pema Tsenden (*Sur la route, Old Dog...*), qui, en 2002, fut le premier Tibétain à intégrer la section réalisation de l'Académie du film de Pékin. PHOTO DR www.festival-larochelle.org, du 29 juin au 8 juillet.

27 juillet 2012



Echappée de chez Fellini ou Lelouch, l'une des plus grandes actrices françaises réapparaît dans le «Lola» de Demy.

Initiales A.A.

Par **MARIE-DOMINIQUE LELIÈVRE**
Photo **MATHIEU ZAZZO**

Au bar du Raphaël, quatre types déjeunent devant des écrans d'ordinateurs, passant des coups de fil. S'élève la voix au phrasé détaché. «Jean-Pierre va bien ?» Le quatuor se tourne vers la dame en noir et blanc. «Vous lui direz bonjour pour moi.» Jamais Jean-Pierre ne saura qu'Anouk Aimée lui a fait signe. Les types ne l'ont pas reconnue derrière les lunettes fumées. The Anouk Aimée de la *Dolce Vita*, de *Huit et demi*, de *Lola*, d'*Un homme et une femme*. La Black and White Magic Woman qui a tourné avec Fellini, Franju, Demy, Bellocchio. «Faites voir ma filmographie, je ne me souviens plus très bien.» L'Olympe du cinéma. Anouk Aimée a tourné à Hollywood avec Cukor, Lumet, Akkric. A Cinecittà avec Lattuada, Vittorio De Sica, Dino Risì, Bertolucci. En France avec Jean-Pierre Mocky, Deville, Duvivier, Becker... Au poignet, elle porte un bracelet en argent de la Quincy Jones Foundation: un ami de l'époque de la *Rose rouge* et de son second mari, Nikos Papatakis, du temps où Juliette Gréco était amoureuse de Miles Davis. Quincy Jones témoigne dans le documentaire de la série «Empreintes» que Muriel Flis-Trèves et Dominique Besnehard consacrent à Anouk Aimée.

Il devait écrire la musique de *Lola*, le film de Jacques Demy qui ressort dans une version restaurée, il avait recruté trente-trois musiciens, ils sont partis avec la caisse. C'est un autre étudiant de Nadia Boulanger qui l'a remplacé au pied levé: Michel Legrand. A cause d'Anouk et de sa Lola, bien des femmes ont un jour ou l'autre reçu une guépière emballée dans un paquet cadeau: Fili Chachnil, Cadolle, Chantal Thomass, c'est l'intention qui compte. Enjouée et fraîche dans une chemise de popeline. Belle, très belle lorsqu'elle ôte ses lunettes. L'arrête du nez si fine, la peau transparente, le regard pétillant. Quel âge? «Je n'ai pas le sens des dates.» Où a-t-elle grandi? Elle ne le dit pas. Elle ne dit pas grand-chose, d'ailleurs. C'est le genre mystère et boule de gomme! «Je ne me souviens plus très bien.» Miss Chabadabada vaporise un nuage d'anecdotes, histoire qu'on lui fiche la paix. D'ailleurs, elle ne fait jamais d'histoires. A-t-elle créé son personnage ou est-elle créée par lui? «C'est une star parce qu'elle est d'une grande photogénie, d'une grande suggestion. Elle appartient au grand musée du cinéma avec ce visage qui a la même sensualité intrigante que celle de Garbo, Dietrich et Crawford, ces grandes reines mystérieuses», a dit Fellini. Si son ami Emanuel Ungaro lui a dédié un parfum, Diva, chypre théâtral, c'est Fellini qui lui a taillé le costume. «En rencontrant Fellini, j'ai commencé à aimer le cinéma.

Jusque-là, le cinéma m'avait choisie, mais pas moi.» Elle demande une glace vanille-pêche avec une politesse humble, comme si elle craignait que le serveur ne la prenne pour une bêcheuse. «Avec Fellini, on riait. Il faisait ce métier sérieusement sans se prendre au sérieux. Quand on voit ses films, on voit l'humour, le rire, la joie de vivre.» La mélancolie, aussi. Aux côtés de Marcello Mastroianni, elle apprend qu'un acteur est un enfant, que le metteur en scène est «une mère, un père», qui «vous protège, vous exalte», et qui, de plus, «vous fait gagner de l'argent». Elle pioche dans le sorbet. «Ben ouï, c'est formidable!»

Si Dieu a créé la Blonde qui transpire en couleur (Brigitte Bardot), Fellini a créé Anouk Aimée en noir et blanc. La Brune frémissante et chère. Cet animal sauvage d'une espèce protégée, Fellini le surnomme «Pipistrelle», la chauve-souris, parce que ses gestes délicats semblent actionnés par le champ magnétique.

Des années plus tard, rien qu'en imaginant sa robe fourreau, ses bas noirs, Aimée redevient Maddalena, fumant comme Fellini lui a appris. Au bar du Raphaël, elle expire un jet de fumée languide. Le geste est suave, coulé. Il ne manque à Anouk que la Cadillac décapotable et la via Veneto. «Plus tard, lorsque j'ai joué Luisa, l'épouse de Huit et demi en tenue stricte et perruque courte, Fellini m'a appris à fumer comme ça.» Elle tourne la tête à droite et à gauche comme un (beau) jouet mécanique.

«J'étais très peu maquillée. Il m'avait même fait couper les cils.» Pour le *Saut dans le vide*, de Bellocchio, elle commande un tailleur d'homme sans poches pour ne pas être tentée d'y glisser les mains, ce qui la priverait de ce qui fait son charme: les longs doigts fins qui retiennent une boucle, cachent l'ébauche d'un sourire ou effleurent l'ovale du visage.

L'aristo désceuvrée de la *Dolce Vita*, l'entraîneuse en guépière de *Lola*, la veuve glamour d'*Un homme et une femme* est une campagnarde. Lorsque ses parents se séparent, Anouk Aimée née Françoise Dreyfus, dite «Fanchon», navigue entre Barbezieux, terre charentaise de sa grand-mère, et le boulevard Rochechouart, où elle habite. Elle a 2 ou 3 ans, elle ne sait plus, lorsqu'elle est envoyée à la campagne. Elle grandit chez un parrain et une marraine, Suzanne et Pierre Gaillard, ouvrier agricole à la ferme de la Picauterie. Anouk Aimée, qui en a gardé un vif goût pour les animaux, se remémore des bribes de patois saintongeais: «faire godaille», ajouter du vin à son reste de soupe. Se délecter de «mojettes», de haricots blancs ou de «cagouilles», d'escargots. Le 1^{er} septembre 1939, la France entre en guerre. Les Allemands occupent Barbezieux. Françoise Dreyfus prend le nom de sa mère, Durand, et échappe au port de l'étoile tandis que son père, Henri Dreyfus, traverse l'Occupation sur des scènes de théâtre sous le nom de Henry Murray. Un temps, sa mère inscrit Anouk à l'école à Morzine, où elle chavire un grand escogriffe au charme ravageur, Roger Plémiannikov, dit Vadim. Anouk Aimée est la lettre «A» de l'alphabet du grand séducteur, auquel elle échappe comme elle a échappé aux Allemands. Sinon, elle serait peut-être devenue blonde... Lorsque B.B. épouse Vadim, A.A. est de la noce. Elle se souvient que Bardot était ravissante.

Les souvenirs d'Anouk Aimée ont quelque chose d'arachnéen... «Cette manière de ne pas se souvenir la protège», dit Dominique Besnehard, qui fut son agent. C'est un félin, elle prend les caresses quand elle veut, mais le reste du temps se cache.» Peu calculatrice, elle a interrompu sa carrière durant sept ans pour vivre à Londres avec le grand acteur anglais Albert Finney. «Je voulais vivre une vie de femme, de femme mariée», dit-elle. Elle en refuse le *Conformiste*, de Bertolucci. Comme auparavant, l'*Affaire Thomas Crown*, avec le sexissime Steve McQueen (refusé aussi par B.B.). «Anouk n'est pas comme les autres. Elle est bonne. D'ailleurs les femmes l'aiment bien», dit Besnehard. Peut-être parce qu'elle vieillit en beauté. Son secret? Etre née sous une bonne étoile. Aimée a réchappé à l'étoile jaune, à Vadim, à la célébrité monstre, à l'âge et même aux ravages de la chirurgie esthétique. Anouk Aimée est une rescapée. ◀

EN 6 DATES

Un beau jour Naissance à Paris. **1960** *La Dolce Vita* (Federico Fellini). **1961** *Lola* (Jacques Demy). **1966** *Un homme et une femme* (Claude Lelouch). **1980** *Le Saut dans le vide* (Marco Bellocchio). **25 juillet 2012** Version restaurée de *Lola*.

30 juin 2012

Charlot reprend vie à La Rochelle

Une rétrospective Charlie Chaplin, avec des copies restaurées, est notamment à l'affiche du 40e festival international du film.



Charlie Chaplin dans «The kid». Photo CL

Pour ses 40 ans, le Festival international film de la Rochelle met à l'affiche l'inaltérable visage de Charlot et s'offre hier en guise de projection d'ouverture rien de moins que la Palme d'Or de Cannes: «Amour» de Mickael Hanecke.

Le 40e festival consacre en effet l'une de ses rétrospectives à Charlie Chaplin, pionniers du septième art dont nous avons tous en mémoire quelques séquences: les petits pains de *La Ruée vers l'Or*, l'irrésistible frimousse du *Kid* ou le ballon mappemonde du *Dictateur*. Pour les plus jeunes qui n'auraient pas ces images en tête comme pour leurs aînés, la rétrospective de La Rochelle les propose en copies restaurées, redonnant tout leur contraste et leur brillance à ces histoires au burlesque et à la poésie intactes. À l'automne, MK2 réédite ces films en salle et La Rochelle propose donc un avant-goût de ce qui sera un des événements de la rentrée cinématographique.

Une autre rétrospective du festival qui débute ce week-end met à l'honneur les mélés hollywoodiens de Raoul Walsh. Parmi la foison de films proposés, il faut aussi noter les deux hommages et rencontres publiques de ce week-end, avec l'actrice Anouk Aimé qui répondra aux questions des festivaliers ce dimanche 1er juillet à 16h15 à la Coursive, et la réalisatrice Agnès Varda qui fera de même ce samedi 30 juin.

Le cinéaste d'animation Pierre-Luc Granjon fait aussi l'objet d'un hommage et d'une programmation qui n'oublie pas les enfants. Pour le reste, il en est de cette édition comme de toutes les précédentes, les festivaliers devront faire leur choix entre quelque 200 films de tous pays et périodes, depuis le muet jusqu'aux inédits et avant-premières 2012.

Festival du film de La Rochelle jusqu'au 8 juillet. Projections principalement à La Coursive, aux cinémas Dragon et Olympia (aussi dans d'autres sites publics: médiathèque, muséum...) 05 46 51 54 00. www.festival-larochelle.org

29 juin 2012

CULTURE

LE CINÉMA PREND L'AIR

Au rendez-vous des cinéphiles. Durant tout l'été, la cinémathèque de Toulouse organise des projections en plein air dans la cour du bâtiment au 69, rue du Taur.

Pour sa huitième édition, le public pourra découvrir ou redécouvrir les grands chefs-d'œuvre du cinéma à la belle étoile.

Au programme, entre autre, *Raging bull*, de maître Scorsese, *A l'est d'Eden*, avec James Dean, *Arizona Dream*, d'Emir Kusturica, *Les hommes préfèrent les blondes*, avec Marilyn Monroe ou encore la célèbre comédie musicale de Baz Luhrmann *Moulin Rouge*.

Outre le cinéma à ciel ouvert, les événements de la deuxième cinémath-

èque de France dépassent ses murs toulousains : participations à des festivals en métropole tels que le 40^e Festival international du film de La Rochelle qui rend hommage à Anouk Aimée, mais également dans le monde, notamment au Japon lors du 2^e Festival Hors-Pistes de Tokyo.

La nouvelle saison débute vendredi à 22h30 avec un ciné-concert et la projection de la dernière œuvre du réalisateur américain Friedrich Wilhelm Murnau, *Tabou*, film tragique entre amour et mysticisme. •

Rendez-vous jusqu'au 30 août à la Cinémathèque de Toulouse. Tarifs des films en plein air de 3 € à 6,50 € et des ciné-concerts de 3 € à 13 €.



Les projections auront lieu tout au long du mois de juillet dans l

1er juillet 2012



La Rochelle célèbre ses 40 ans

Pour ses 40 ans, le Festival international du film de La Rochelle programme environ 200 films en dix jours, dont une rétrospective Anouk Aimée. Jusqu'au 8 juillet, des hommages seront rendus à Agnès Varda, Charlie Chaplin, John Cassavetes, Pierre-Luc Granjon, João Canijo et Miguel Gomes, Raoul Walsh, etc, avec projection d'inédits. Seront présents : Léos Carax, Sandrine Bonnaire, Patrice Leconte, Francis Lai, Michel Piccoli, Vincent Lindon. Toute la journée

Tél. 05.46.52.28.96.

www.festival-larochelle.org

04 septembre 2012

L'artiste Marc Lathuillière investit La Rochelle

Le centre Intermondes, 11 bis, rue des Augustins à La Rochelle, accueille des résidences internationales d'artistes. Actuellement, Marc Lathuillière propose une série de quatre expositions sous le nom de « Ithaque ». Le parcours est scindé en deux temps : « Les exils et les retours ; le temps II » (ouverture le 6 septembre par le vernissage de « Erèbe » au musée des Beaux-arts, couplé avec une présentation, le même soir à partir de 20 h 30 de l'installation lumineuse « L'appel d'Ulysse », à la Tour de la Lanterne. « Le Temps I » a débuté le 27 juin avec l'exposition « Sirènes » à la Coursive dans le cadre du festival du film et avec « Les fluorescents » au musée d'histoire naturelle. Avant de devenir plasticien, Marc Lathuillière était reporter. Si son port

d'attache est Paris, il est souvent à l'étranger pour des installations (Californie, Bangkok, Corée du Sud, Asie, etc.). Musée des Beaux-arts, 28, rue Gargouleau (jusqu'au 22 octobre, de 10 h à 13 h et de 13 h 45 à 18 h, de 14 h à 18 h le week-end) ; Tour de la Lanterne tous les jours de 10 h à 18 h 30 jusqu'au 30 septembre ; Muséum d'histoire naturelle, 28, rue Albert 1er, du mardi au vendredi de 10 h à 19 h, le week-end de 14 h à 19 h.

www.lathuilliere.com

20 mai 2012

Tournage à J.-Vilar avec Passeurs d'images

Les huit jeunes de l'atelier de cinéma iront cinq jours au Festival international de La Rochelle.

Avec la réalisatrice Pauline Rébufat, Claire Cochard de Cinéma parlant et un animateur jeunesse Vincent Bossé, huit jeunes se sont retrouvés pendant deux jours autour de la pratique de l'image. « Passeurs d'images », le dispositif national, a pour objectif de permettre à un public qui n'y a pas facilement accès, des pratiques culturelles. L'atelier sensibilise aux différents aspects du cinéma : « **Hier nous avons commencé par un film d'animation, avec de la pâte à modeler, des dessins animés, des objets et leurs propres corps. Ils ont découvert aussi la fiction en réalisant de courtes séquences de film qu'ils ont écrites et tournées eux-mêmes** », indique Claire Cochard. Marion, Celia, Florient, Mustapha... ont imaginé une histoire de jeunes filles

attaquées qu'il faut défendre, version moderne de princesses à délivrer, tournée au coeur des extérieurs du centre Jean-Vilar. « **Ils sont venus au départ par curiosité, et ils s'accrochent. Il faut leur apprendre à se concentrer, c'est une génération de zappeurs** », constate l'animatrice de Cinéma parlant. En juillet, les réalisateurs-acteurs en herbe passeront 5 jours au Festival international de cinéma de La Rochelle : « **C'est un festival qui présente des films exigeants, ils auront des temps de d'échange avec Pauline après les projections et des temps d'interventions en atelier.** »

29 décembre
2011

40^e Festival du film de La Rochelle : Charlot, Agnès Varda, Anouk Aimée

À l'origine, c'était un, et seulement un, volet des Rencontres internationales d'art contemporain de La Rochelle. Mais les Rencontres ont tiré le rideau depuis longtemps, alors que le cinéma, lui, compte de plus en plus d'amateurs. En juillet dernier, plus de 80 000 spectateurs ont ainsi été attirés par les salles obscures, à l'occasion du Festival international du film. Un rendez-vous solidement ancré sur le Vieux Port.

Créée par Jean-Loup Passek, un dingue de cinéma, passionné et connaisseur, la timide manifestation des débuts, qui ne méritait pas encore l'appellation de « festival », s'est transformée au fil des ans en un véritable événement.

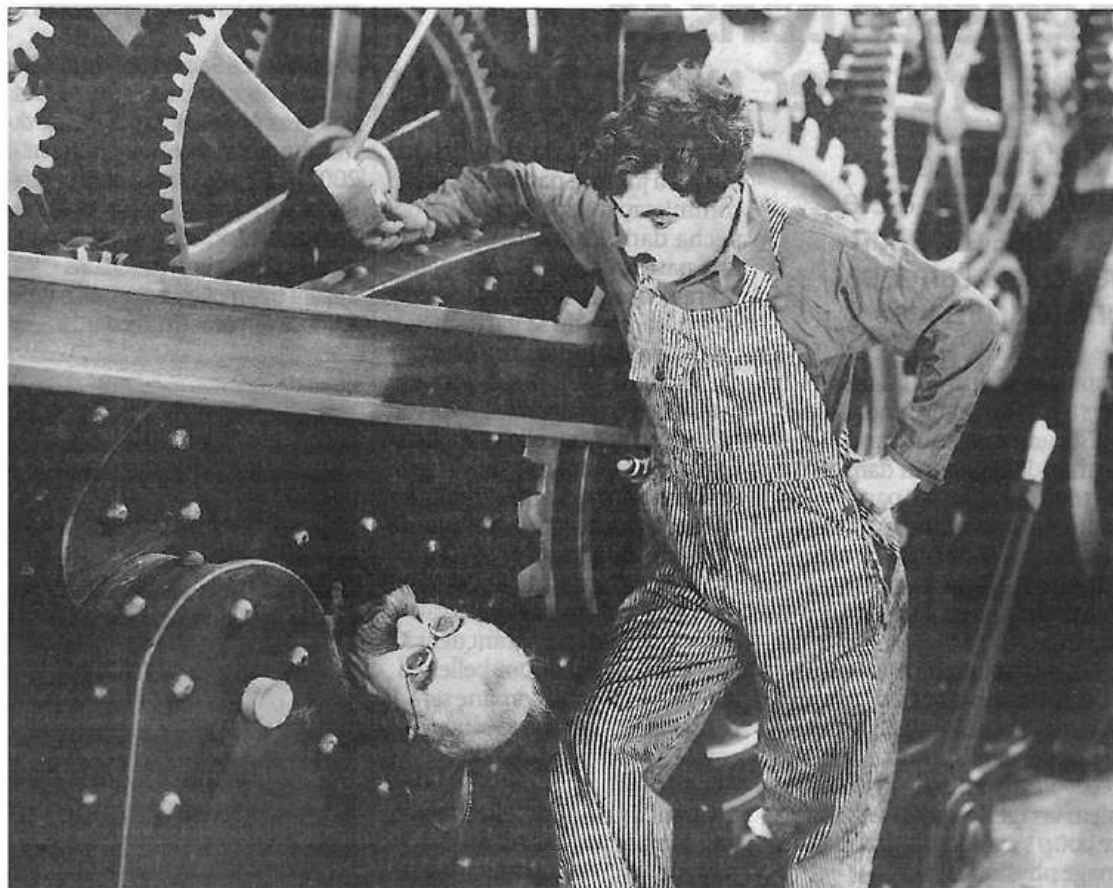
Désormais dirigé par Prune Engler, le Festival international du film fêtera son 40^e anniversaire en 2012. Il est programmé du vendredi 29 juin au dimanche 8 juillet.

Quarante ans, dans une vie de festival, ça compte ! On ne va pas souffler à la va-vite les bougies d'un gâ-

teau pétri d'imagination, de passion et de fidélité au septième art.

Il s'agira donc d'une édition très spéciale, à laquelle Prune Engler, Sylvie Pras et Sophie Mirouze travaillent déjà depuis plusieurs mois. Le programme n'a pas encore été dévoilé. Il le sera, partiellement, d'ici un mois. Mais on sait d'ores et déjà que, dans le cadre de ce 40^e festival, on aura le plaisir d'assister à une grande rétrospective Charlie Chaplin. Parmi ceux que cette nouvelle va réjouir, on peut citer Kader Attou, le directeur du Centre chorégraphique national de La Rochelle, qui a une passion pour « la danse des petits pains » de « La Ruée vers l'or ». Tous les Charlot seront évidemment projetés en ciné-concert.

Anouk Aimée, Agnès Varda et la réalisatrice italienne Lina Wertmüller passeront par La Rochelle pour l'occasion. Et un hommage sera rendu à Teuvo Tulio, cinéaste finlandais.



03 janvier
2012



Hélène de Fontainieu, présidente de l'association du Festival, avec le dernier numéro de « Derrière l'écran ». PHOTO XAVIER LÉOTY

Derrière l'écran, ils font aussi le Festival du film

CINÉMA Sans les bénévoles de l'association, le Festival du film n'aurait pas pris une telle ampleur. Dans l'ombre, 80 adhérents comptent, écrivent et s'activent pour dix jours en juillet

CHRISTIANE POULIN
c.poulin@sudouest.fr

Sorti fin décembre, le sixième numéro de « Derrière l'écran » (avec en couverture Bertrand Bonello), le magazine publié par l'association du Festival international du film de La Rochelle, a été tiré à 5 000 exemplaires. Les 80 adhérents de l'association l'ont reçu à leur domicile. Mais les cinéphiles lambda, et tous ceux qui s'intéressent au Festival, peuvent se le procurer gratuitement dans plusieurs points de distribution de l'agglomération : médiathèques, cinémas, musées, collèges, lycées, associations de quartier, commerces.

S'en souvenir en décembre
« Derrière l'écran » paraît deux fois par an, en juin et décembre. Il est réalisé par une équipe de bénévoles, sous la direction d'Hélène de Fontainieu, présidente de l'association. Le rôle de ce magazine ? Annoncer le Festival en juin, s'en souvenir en décembre.

Ainsi, les invités de l'édition 2011, de Jean-Claude Carrière à Rappeneau, en passant par Bertrand Bonello, Joachim Trier ou Mahamat Saleh Haroun, revivent-ils entre les pages. Ils côtoient Jacques Cambra, le pianiste attiré des ciné-concerts,

une flopée de lycéens transformés en journalistes le temps du Festival et des spectateurs inconnus, comme la directrice des Galeries Lafayette, qui commentent leurs coups de cœur et leurs découvertes.

5 000 exemplaires, c'est un tirage modeste. N'empêche. Il a augmenté depuis le lancement du magazine, il y a trois ans, signe que de plus en plus de Rochelais s'en emparent. Le Festival international du film, ce n'est pas seulement dix jours en juillet. Ce sont des ac-

40^e FESTIVAL : DU 29 JUIN AU 8 JUILLET

Charlie et les trois nénettes...

Prune Engler, déléguée générale du Festival international du film, Sylvie Pras, directrice artistique, et Sophie Mirouze, coordinatrice, travaillent depuis plusieurs mois déjà à la 40^e édition. Notamment pour se procurer les copies de films oubliés ou disparus de la circulation et qu'on a tant de plaisir à revoir. Actuellement, les dames du Festival planchent, entre autres, sur l'œuvre de Charlie Chaplin, puisque l'une des grandes rétrospectives 2012 sera consacrée au père de Charlot. Moustache et

chapeau melon, le vagabond de cinéma le plus célèbre de tous les temps passera et repassera sur les 14 écrans du Festival pendant neuf jours, du 30 juin au 8 juillet (le 29 juin étant consacré à la soirée d'ouverture).

Parmi les autres invités du Festival, citons l'actrice Anouk Aimée et la réalisatrice Agnès Varda, auxquelles on rendra hommage en leur présence. Une rétrospective sera également consacrée à Teuvo Tulio, le cinéaste finlandais décédé en 2000.

Quant aux bénévoles de l'association, c'est peu dire que, sans eux, la manifestation estivale ne pourrait exister. Ils évoluent dans l'ombre, mais n'en tiennent pas moins les ficelles qui actionnent la machinerie.

De Pessac à La Rochelle

Ainsi, Monique Savinaud, la comptable, qui a œuvré sans relâche aux côtés de l'association depuis le premier Festival et va enfin « passer du côté des spectateurs ».

Monique s'en va, Anne-Charlotte arrive. Rochelaise de naissance, Anne-Charlotte Giraud avait migré en Gironde il y a quelques années pour organiser le Festival du film d'histoire de Pessac. Elle est de retour à La Rochelle, où elle succède à Nathalie Schmitt pour les actions à l'année avec les établissements scolaires et les divers partenariats.

Quant aux scolaires de Mireuil, certains sont de sacrés veinards. Six d'entre eux ont été choisis par le cinéaste Bertrand Bonello pour son casting. En résidence de création cette année à Mireuil, le réalisateur de « L'Apollonide, souvenirs de la maison close » a commencé à travailler sur le court-métrage réalisé avec des gamins du quartier.

09 janvier 2012

Les coups de cœur 2011 de notre photographe Pascal Couillaud



Le 3 juillet, le pianiste Jacques Combra accompagne en musique les films muets, au Festival international de La Rochelle

26 janvier 2012

Hommage à Théo Angelopoulos

CINÉMA Le cinéaste grec, disparu mardi, avait été le premier invité du festival du film

C'était en 1973. Le premier Festival international du film de La Rochelle accueillait un cinéaste quasi-inconnu, le Grec Théo Angelopoulos. Il était venu présenter son deuxième long-métrage, « Jour de 36 », consacré à la dictature des colonels. Un an plus tard, « le Voyage des comédiens » lui apportait la consécration internationale. Une notoriété qui allait culminer avec « le Regard d'Ulysse » et « l'Éternité et un jour », Palme d'or au Festival de Cannes 1998.

Théo Angelopoulos est mort mardi pendant le tournage de son



Un jour de 1973, rue Saint-Jean-du-Pérot, à La Rochelle. ARCHIVES S.O.

nouveau film. On le voit ici en compagnie de Jean-Loup Passek, fondateur du festival rochelais, devant

un plateau de fruits de mer présenté par Jacques Bourdin, le patron du Bar André.



24 février 2012

Anouk Aimée à La Rochelle en juillet

Le Festival international du film de La Rochelle fêtera ses 40 ans du 29 juin au 8 juillet prochains. L'ensemble de la programmation sera annoncé fin avril, mais on connaît le contenu de la manifestation dans ses grandes lignes. L'actrice Anouk Aimée, la réalisatrice Agnès Varda, le cinéaste québécois Denis Villeneuve (l'auteur d'« Incendies ») honoreront La Rochelle de leur présence à l'occasion des hommages qui leur seront rendus. Beaux moments de cinéma également en perspective avec les chefs-d'œuvre de Chaplin, des films de Raoul Walsh, des rétrospectives consacrées au Finlandais Teuvo Tulio et au Danois Benjamin Christensen.

03 mars 2012



Spleen en Norvège

Présenté au Festival international du film de La Rochelle en 2011, « Oslo 31 août » est enfin à l'affiche.

Tourné par le Norvégien Joachim Trier (photographié ici dans le hall de La Coursive à La Rochelle), le film est (très) librement adapté du roman

« Le Feu follet » de Pierre Drieu La Rochelle dont Louis Malle fit un film glaçant en 1963, avec Maurice Ronet.

Anders, héroïnomane à peine arrivé aux rivages de la trentaine, achève sa cure de désintoxication. Le film démarre lorsqu'il quitte le centre pour une journée à Oslo.

PHOTO PASCAL COUILLAUD

05 mars
2012

Anouk, l'actrice tant aimée

LA ROCHELLE Le prochain Festival international du film rendra hommage à l'actrice Anouk Aimée

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

Du 29 juin au 8 juillet prochains, La Rochelle accueillera le 40^e festival international du film de La Rochelle. 40 ans : l'âge où, paraît-il, la vie recommence ! Quoi qu'il en soit, louons le cinéma, la plus merveilleuse des inventions, avec le livre, puisqu'elle nous permet de vivre plusieurs existences et, souvent, de nous consoler de la nôtre. Louons surtout les choix de la direction du Festival rochelais qui, une fois de plus, à l'occasion de l'édition 2012, mêle le cinéma d'hier et celui d'aujourd'hui, le muet et le parlant, le divertissement et la réflexion, et puise autant dans le patrimoine cinématographique étranger que dans le patrimoine français.

Anouk et Agnès

La programmation détaillée ne sera connue que fin avril. Elle réservera beaucoup de surprises, 40^e anniversaire oblige. Mais on connaît déjà les grands événements, que voici. Des hommages seront rendus, en leur présence, à une actrice et à quatre réalisateurs.

L'actrice ? Elle a été la Juliette de Cayatte (« Les amants de Véronique »), la « Lola » de Jacques Demy, la Maddalena de Fellini (« La Dolce Vita ») puis sa Luisa (« Huit et demi ») ou encore l'Anne de Le-louch (« Un homme et une femme »). Anouk Aimée honorerà le Festival de sa présence et les spectateurs se régaleront de quinze de ses films.

Les réalisateurs ? Tout d'abord Agnès Varda, à qui le Festival avait déjà rendu hommage en 1998 et qui, depuis, a commencé une carrière de plasticienne. Les cinémas rochelais projeteront certains de ses films et un espace public accueillera une de ses œuvres plastiques.

Charlot et Raoul Walsh

Hommages également à un grand cinéaste portugais, Joao Canijo,



Anouk Aimée, la « Lola » de Jacques Demy. PHOTO DR.

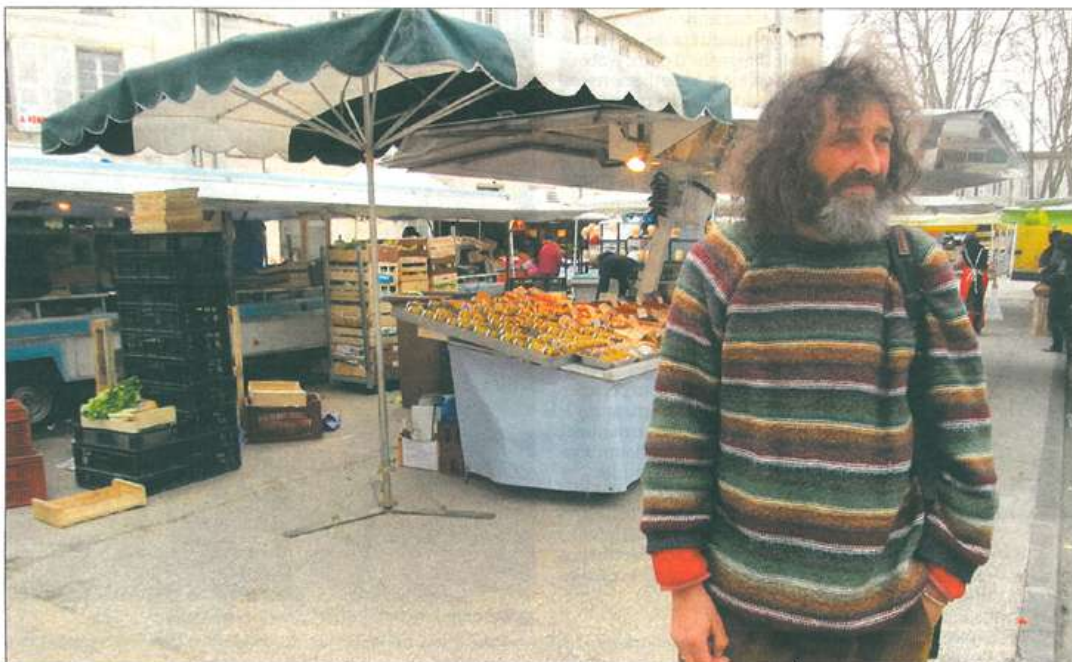
méconnu en France (auteur de « Nuit noire », présenté à Cannes en 2004), ainsi qu'au québécois Denis Villeneuve, le réalisateur d'« Incendies ». Quant à Pierre-Luc Granjon, il présentera une œuvre – qui sera peut-être une découverte pour certains – absolument délicieuse, faite de films d'animation pour les enfants.

Côté rétrospectives, attention les yeux ! Pour commencer, une vingtaine de films du géant américain Raoul Walsh (Ah ! si on pouvait voir « L'enfer est à lui », avec un tueur psychopathe qui ne lâche pas la main de sa maman... !). Ensuite on projetera tous les longs métrages de Charlie Chaplin, du

« Kid » à « La comtesse de Hong-Kong ». Détour par le Danemark avec Benjamin Christensen, un maître du muet qui tourna « Håxan, la sorcellerie à travers les âges », en 1922, la même année que le « Nosferatu » de Murnau. Ses films seront présentés en ciné-concerts. On reste en Scandinavie pour une rétrospective consacrée à Teuvo Tulio, le finlandais qui réalisa de formidables mélés dans les années 40 et 50.

Enfin, une rareté : Pema Tsenden, seul et unique représentant du cinéma tibétain, est attendu à La Rochelle avec ses trois films. Ce sera sa première apparition dans un festival.

05 mars
2012



Patrick Reunavot glane, une fois par mois, de la nourriture au marché pour confectionner une soupe solidaire. PHOTO: C.

Patrick, glaneur solidaire

DIRE LE MONDE Les glaneurs de Saintes organisent un glanage sur le marché Saint-Pierre mercredi. De leur récolte, ils prépareront une soupe jeudi soir pour l'ouverture du festival

EMMANUELLE CHIRON
echiron@sudouest.fr

Glaner. Patrick Reunavot a déjà eu recours à ce verbe. Le Breton arrivé en 2010 à Saintes après plusieurs années dans les Alpes du Sud n'a pas toujours eu assez d'argent pour remplir l'assiette. À Mâcon, il se souvient. « Je vivais dans la rue. Ce n'était pas toujours évident. On avait un deal avec les commerçants là-bas. On arrivait tôt le matin, on aidait à décharger et en échange on récupérait des denrées pas utilisées ou abîmées à la fin. »

Le glanage ne date pas d'hier. Agnès Varda l'avait éclairé d'un jour nouveau en braquant sa caméra sur des glaneurs en 2000 (lire ci-contre). À Saintes, les glaneurs existent, Patrick qui loge au-dessus du marché les aperçoit, des fois, de sa fenêtre. Mais cet animateur qui souhaite se perfectionner dans l'animation auprès des publics handicapés a eu l'idée d'un glanage solidaire.

Une première « à l'arrache »

Des habitants et l'équipe du collectif Ensemble pour une maison solidaire ont décidé d'aller glaner sur le marché Saint-Pierre de quoi confectionner une soupe à partager avec ceux qui en ont besoin. Pour leur troisième glanage, ils s'associent avec le festival Dire le monde qui débute jeudi 8 mars (1). Mercredi matin, Patrick et ses compères iront glaner légumes et viandes auprès des marchands avant de mitonner la soupe. « On la distribuera ensuite pendant la soirée consacrée au documentaire d'Agnès Varda », précise Patrick. Depuis son arrivée en terre saintongeaise, une envie lui trotte

dans la tête. Le principe d'une soupe populaire, mais à la sauce solidaire, plusieurs fois dans l'année. En rencontrant Nicole Dréau du collectif Ensemble pour une maison solidaire, ça a fait « tilt ». Elle connaissait les films de Varda. Quand Patrick lui a exposé son idée de soupe, elle a tout de suite pensé au glanage.

Le premier glanage « a été fait un peu à l'arrache », confie le glaneur solidaire. « Il y avait quelques personnes devant le Cafésol, on a pris les sacs et les volontaires nous ont suivis. » La récolte a été bonne et l'accueil, concerné.

« Ça me marque encore ce premier glanage. J'ai vraiment senti les commerçants sensibilisés au problème de la précarité. Depuis, en discutant avec quelques-uns, notamment lors du deuxième glanage, j'ai aussi senti que certains étaient très concernés par ces situations de vie qui peuvent vite basculer. » La pre-

mière soupe a été distribuée dans les locaux du Cafésol, la seconde devant le palais de justice en parallèle d'une démarche des Indignés.

Ce mouvement des glaneurs, n'est volontairement pas constitué en association ou collectif bien défini. Patrick tient à cette nuance.

« L'idée de Nicole, et elle me semble très bonne, c'est que les habitants qui ont adhéré à cette démarche, prennent partie prenante dans le glanage. Je ne parle pas d'appropriation, mais une fois leurs peurs dépassées et l'acte effectué se dire que c'est possible d'aller glaner pour eux. »

De la marchandise, Patrick le sait bien, il y en a à récupérer. Pas seulement dans les marchés.

« Il n'y a qu'à se balader un peu dans Saintes et voir ce que certains jettent en bas de chez eux. Il y a encore des choses que l'on peut utiliser, à peine abîmées. »

L'ŒIL D'AGNÈS VARDA

« Les Glaneurs et la glaneuse »

En 2000, Agnès Varda réalise « Les Glaneurs et la Glaneuse ». Un peu partout en France, Agnès Varda avait rencontré des glaneurs et des glaneuses. Ceux qui, par nécessité, hasard ou par choix, sont en contact avec les restes des autres. La réalisatrice racontait le glanage « de notre temps » : les patates, pommes et autres nourritures jetées, « objets sans maîtres et pendules sans aiguilles ».

Deux ans plus tard, elle réitère avec « Les Glaneurs et la glaneuse,

deux ans après ». Elle filme ce que sont devenus ceux rencontrés et filmés en 2000. Les effets du film, les courriers reçus par Agnès Varda et comment elle a réagi, et aussi de nouvelles rencontres dont celles avec des glaneurs originaux.

C'est ce deuxième volet que le festival Dire le monde propose de découvrir jeudi soir à l'auditorium de la salle Saintonge pour un ciné-débat à partir de 20 heures. La soupe solidaire des glaneurs de Saintes y sera partagée.

Plusieurs soupes par mois

Une démarche citoyenne, voilà ce à quoi les glaneurs solidaires de Saintes ont œuvré. Ils se creusent toujours les méninges pour aller plus loin. « Chacun apporte des idées, pourquoi pas cet été aller glaner auprès des agriculteurs ? » Pour ce proche du mouvement Attac, dans l'avenir, une action comme le glanage en communauté pour la communauté ne peut que se développer. « Ces mutualisations entre habitants existent déjà parfois sous d'autres formes, mais elles ne sont pas médiatisées », raconte Patrick.

Avec des échéances électorales bien en tête, le Breton espère, qu'un dialogue naisse lors de ces temps de rencontre pour partager autre chose qu'une cuillerée de soupe. En gardant, toujours, la dimension solidaire du projet initial.

« Je souhaite quand même que l'hiver prochain, cette soupe soit servie plus fréquemment à ceux qui en ont besoin. Tout en laissant le projet à l'initiative des habitants. Il y a déjà un tissu associatif très fort à Saintes, pas besoin d'en rajouter. »

(1) Festival Dire le monde organisé par Arc en ciel théâtre, du 8 mars au 11 mars. Premier soir ciné-débat (lire ci-contre), vendredi séance publique d'un théâtre forum sur les inégalités entre hommes et femmes à 20 h 30, salle Saintonge. Concert de Zebda (15 €) espace Mendès-France samedi soir.

Dimanche, atelier citoyen autour de la démocratie le matin à la Maison des solidarités et à partir de 14 h 30 au théâtre Geoffroy-Martel.

Renseignements et réservations au 05 46 91 98 79 ou www.direlemonde.org

05 mars 2012

INDISCRÉTION

Varda en cinéplastique

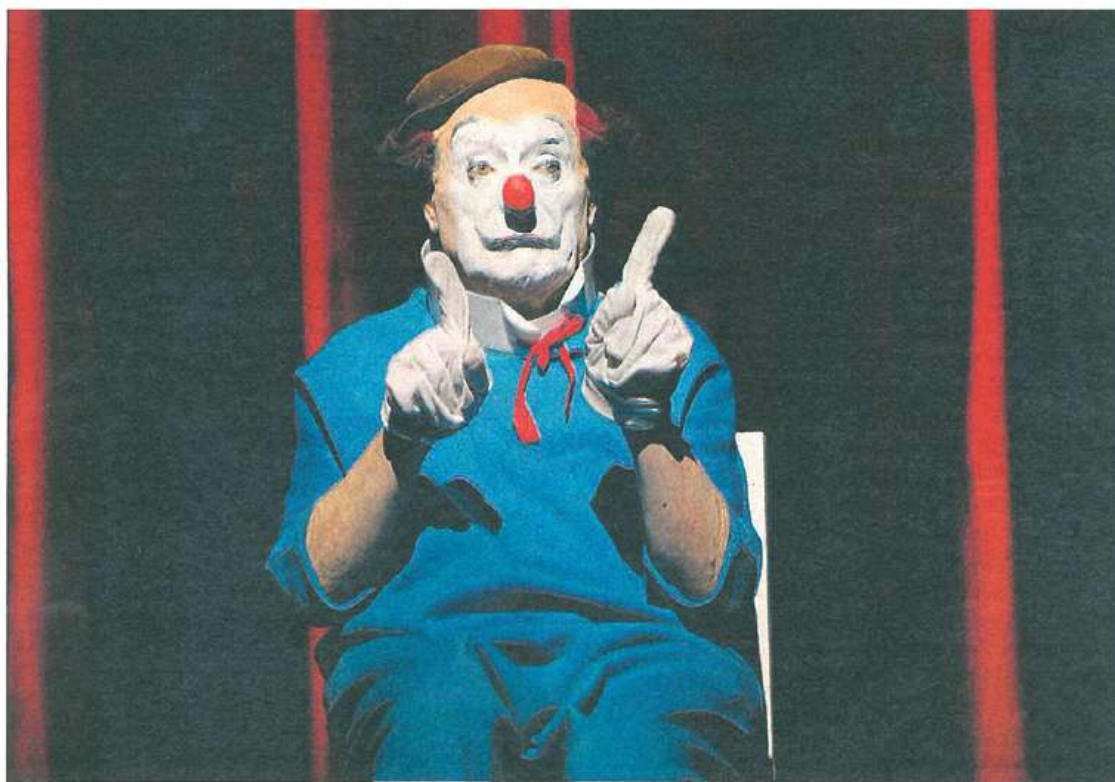
Cinéaste, Agnès Varda est aussi plasticienne.

Elle a notamment exposé ses créations au musée Paul-Valéry de Sète. La Rochelle accueillera une de ses installations à l'occasion du Festival international du film.



27 mars 2012

Poésies et autres facéties burlesques d'un soir d'Étaix



Pierre Étaix rend hommage aux spectacles de music-hall. PHOTO MARIO CURTO

LA ROCHELLE Comme promis, Pierre Étaix revient à La Coursive pour présenter « Miousik Papillon ». Les trois représentations affichent déjà complet

Les fidèles du Festival international du film de La Rochelle se souviennent de son regard d'adolescent, il y a deux ans, ému comme après une première fois, alors que le public de La Coursive se levait pour applaudir le « Grand amour », l'un de ses longs métrages, projeté dans le cadre d'une rétrospective.

Le lendemain, c'est un homme timide et guilleret, ne reculant devant aucune fantaisie, que les fes-

tivaliers voyaient monter sur la scène du Théâtre Verdière pour parler humblement de sa vie et de son œuvre, sans susciter une seconde l'ennui chez ses auditeurs.

Il était dit que Pierre Étaix reviendrait à La Rochelle. Trois soirs de suite, de jeudi à samedi, il remettra son nez rouge pour jouer – au vrai sens du terme – « Miousik Papillon », un spectacle qui s'inscrit dans la tradition oubliée du mu-

27 mars 2012

**« Je ne me suis
jamais arrêté de
travailler. Si on
s'arrête, c'est fini »**

sic-hall français. Un « simple divertissement entre clown et cinéma, entre classique et jazz, entre des musiciens et d'autres qui ne le sont pas, entre un présentateur et sa mémoire qui flanche, entre sa vue si basse et sa haute tension, entre un sorcier chinois et ses deux bols de riz avec ses trois tomates et sa baguette magique », comme le décrit l'artiste lui-même, poète touche-à-tout comme ses glorieux aînés, les Chaplin, Keaton et Tati. C'est d'ailleurs « M. Hulot » qui lui a appris toutes les ficelles du Septième art.

Pour le reste, les caractères différaient quelque peu. « Pour lui, la

chambre à coucher, c'était l'endroit où les femmes accouchent et où les hommes meurent, pensez donc. Alors que pour moi... », souriait un jour Pierre Étaix en évoquant le « maître ».

Acteur pour Jerry Lewis, Federico Fellini ou Jean-Pierre Jeunet, l'adolescent de 84 ans fait une apparition dans le dernier film d'Aki Kaurismäki, « Le Havre ». « Je ne me suis jamais arrêté de travailler. Si on s'arrête, c'est fini », répète le cinéaste, très longtemps privé d'une grande partie de son œuvre à cause d'un imbroglio juridique.

Le clown, fondateur de l'École nationale de cirque en 1973 avec son épouse Annie Fratellini, n'a jamais cessé d'exister.

Et il continue de nous faire rire.

Frédéric Zabalza

« Miousik Papillon », de et avec Pierre Étaix, jeudi, vendredi et samedi à La Coursive, à La Rochelle. Complet.

27 mars 2012

INDISCRÉTION

Danielle Arbid à Saintes

Interdit au Liban, inédit en salles, le film de Danielle Arbid, « Beyrouth Hôtel » (qui évoque l'attentat contre Rafic Hariri), sera projeté le 6 avril à Saintes en présence de la réalisatrice, à l'initiative du Festival international du film de La Rochelle.





02 avril 2012

Un avant-goût du 40^e Festival

Le Festival international du film de La Rochelle fêtera ses 40 ans l'été prochain. De plus en plus ancré dans la région, la manifestation organise des actions à l'année dans tout le département. Comme, par exemple, la projection en avant-première, vendredi 6 avril, à Saintes (20 h 30 au Gallia), du film « Beirout Hôtel », de Danièle Arbid, en présence de la réalisatrice. Interdit au Liban – pour cause d'allusion à l'assassinat de Rafic Hariri –, inédit en salles, ce film a été diffusé fin janvier sur la chaîne Arte. Charles Berling et Darine Hamzé sont les principaux interprètes de cette intrigue politico-amoureuse.

06 avril 2012

SI ON SORTAIT

« Beyrouth Hôtel » en avant-première



Darine Hamzé et Charles Berling dans « Beyrouth Hôtel ». PHOTO DR

Ce soir, à 20 h 30, au Gallia-Théâtre, le Festival international du film de La Rochelle présentera, en avant-première, le film réalisé en 2011 par Danielle Arbid, « Beyrouth Hôtel ». La projection se déroulera en présence de la réalisatrice et sera suivie d'un échange avec elle.

À travers la passion tourmentée d'une jeune Libanaise et d'un Français de passage, Danielle Arbid dédie à Beyrouth une envoûtante déclaration d'amour.

Elle, c'est une jeune chanteuse libanaise, Zoha, qui se produit le soir dans un hôtel de luxe, fume beaucoup et conduit vite. Elle vit chez sa mère depuis qu'elle a quitté un mari volage et possessif. Lui, c'est un Français quadragénaire, Mathieu, avocat d'affai-

res et en route pour la Syrie. Ils se rencontrent dans un bar, cela ressemble à un coup de foudre...

Tout se passe à Beyrouth avec sa fièvre, ses non-dits, sa violence qui affleure à tout instant, sa paranoïa...

Ce récit solaire et mélancolique, magnifié par la beauté radieuse de Darine Hamzé, a déplu au Comité de censure national libanais. « Beyrouth Hôtel » est interdit de sortie au motif que le film est « dangereux pour la sécurité du Liban ».

Danielle Arbid, à qui le festival de La Rochelle a déjà rendu hommage en 2008, présentera son nouveau film, inédit en salles, ce soir au Gallia ainsi qu'au prochain Festival international du film de La Rochelle (29 juin-8 juillet).

19 avril
2012



Anouk Aimée (ici dans « Model Shop ») viendra présenter ses films au prochain festival de La Rochelle. PHOTO DR

Le 40^e Festival du film sera très chabadabada

CINÉMA Le Festival international du film de La Rochelle, du 29 juin au 8 juillet, rendra hommage à Anouk Aimée. L'occasion de redécouvrir la musique de Francis Lai

CHRISTIANE POULIN
c.poulin@sudouest.fr

L'année dernière, à Rochefort, il avait présenté « Lady Oscar », l'aventure japonaise de Jacques Demy, à l'occasion du 45^e anniversaire du tournage des « Demoiselles ». Pascal-Alex Vincent, spécialiste du cinéma japonais, est revenu en Charente-Maritime, cette semaine, pour une sorte de prélude au Festival international du film de La Rochelle (29 juin-8 juillet). Il a reparlé de Jacques Demy, mais à propos de l'aventure californienne.

« Model Shop », tourné à Los Angeles en 1968 avec Anouk Aimée dans le rôle principal, a été projeté devant les élèves de première et terminale du lycée Jean-Dautet. Et la projection a été suivie d'un débat avec Pascal-Alex Vincent. C'était un avant-goût du festival, dont on fêtera le 40^e anniversaire cet été. Coup d'œil sur le programme.

1 A la rencontre d'Anouk Aimée

À la brune, exact contraire d'Anita Ekberg dans « La Dolce vita », n'a pas seulement séduit Fellini, qui la filma aussi dans « Huit et demi ». Elle a débuté, à 17 ans, avec André Cayatte (« Les Amants de Vérone »). Elle a tourné avec Astruc, Jacques Becker, Franju, Jacques Demy, Delvaux, Bellochio et, bien entendu, Claude Lelouch. Sa carrière est riche de 62 films ! Le festival lui rend hommage, en projetant 15 de ses films (notamment « Lola » et « Model Shop » de Demy, les deux Fellini, « Un homme et une femme », « Montparnasse 19 », « Un soir... un train ») et en l'accueillant à La Rochelle. Anouk Aimée rencontrera le public le dimanche 1^{er} juillet.

2 Charlie Chaplin en dix leçons

Sa moustache et ses yeux de braise crèvent l'affiche du 40^e festival (signée Stanislas Bouvier). Charlot. Y a-t-il eu, depuis son apparition, un personnage de cinéma qui se soit fait autant d'amis ? Vous souvenez-vous du match de boxe des « Lumières de la ville », de l'hallucination de l'affamé de « La Ruée vers l'or », ou de la danse avec le globe du « Dictateur » ? Ces œuvres, restaurées sur support numérique, vont ressortir en salles, et la rétro Charlie Chaplin permettra de revoir dix longs métrages. Avec, peut-être, Géraldine Chaplin, pour les commenter.

3 Deux Scandinaves en noir et blanc

Le coup d'œil dans le rétro continue avec deux cinéastes venus de la péninsule scandinave. La grande rétrospective du muet est consacrée à Benjamin Christensen, beaucoup moins célèbre que son com-

patriote Carl Dreyer, dont il était l'ainé de dix ans. Il a d'ailleurs joué dans un film de Dreyer, « Michael », en 1924. Acteur, chanteur d'opéra, Christensen a signé une œuvre très poétique qui tient à la fois du polar et du fantastique. Ses films seront projetés en ciné-concert.

Tuivo Tuulio, lui, mort en 2000, était finlandais. Considéré comme le cinéaste du mélo (avec, sur le tard, une connotation érotique, ou du moins très sensuelle), il n'a tourné qu'en noir et blanc, produisant des images superbes. C'est la grande découverte du rendez-vous rochelais, les films de Tuulio n'étant jamais sortis en France, sauf dans quelques festivals.

4 Du Portugal aux USA via le Tibet

Tous les cinéastes du monde se retrouvent un jour ou l'autre à La Rochelle. Cette année, on accueille un géant américain, Raoul Walsh, avec une super sélection, notamment cette rareté, « Regeneration », un

film de gangsters muet de 1915. In-cursion au Portugal avec deux contemporains, Miguel Gomes et Joao Canijo, invités du Festival, ainsi que le Québécois Denis Villeneuve (le réalisateur de « Incendies »). Enfin, et ce sera encore une découverte pour tout le monde, le Tibétain Pema Tsenden présentera quatre films.

5 Carte blanche aux spectateurs

L'été dernier, les festivaliers avaient été invités à exprimer leurs souhaits, Prune Engler, la déléguée générale du Festival, voulant leur offrir une sorte de carte blanche. À la demande générale, il y aura donc une séquence Cassavetes, avec cinq films, et une séquence italienne avec une Nuit Blanche consacrée à l'actrice Silvana Mangano.

6 Nuit « Rebecca » et chabadabada...

40^e anniversaire oblige, le festival réserve quelques surprises. Par exemple, deux séances de plein air, la nuit, dont une dans les bras d'Hitchcock, avec sa « Rebecca ». On fêtera les 60 ans de la revue « Positif » avec Michel Ciment, on découvrira la sélection de films proposée par la cinémathèque de Bologne, et les enfants auront droit à trois séances par jour en moyenne (avec notamment les films d'animation de Pierre-Luc Granjon).

Enfin, la Leçon de musique sera consacrée à Francis Lai, qui a notamment écrit le thème d'« Un homme et une femme » : « Comme on voit, badabada, chabadabada... » La Leçon sera suivie d'un concert style jazz, inspiré par l'œuvre de Francis Lai, dans la salle bleue de La Coursive.

HOMMAGE À AGNÈS VARDA

600 kilos de pommes de terre !

D'Anouk Aimée à Agnès Varda, il n'y a qu'un pas, qui s'appelle Jacques Demy. Mari d'Agnès Varda à la ville, le cinéaste a donné à Anouk Aimée un de ses plus beaux rôles avec « Lola ». Le festival rend donc également hommage à Agnès Varda, réalisatrice mais également plasticienne.

L'auteur du « Bonheur » a été fêtée à La Rochelle en 1998. Dans le cadre de l'hommage qui lui est consacré en 2012, on ne verra donc que les films réalisés par la suite : « Les

glaneurs et la glaneuse », « Deux ans après », « Le lion volatile », « Ydessa, les ours et etc... », « Les plages d'Agnès », « Agnès de ci de là Varda ».

Quand à la plasticienne, elle arrive à La Rochelle avec une de ses installations, « Patatutopia », actuellement exposée au musée Paul-Valéry de Sète. « Patatutopia » sera installée au premier étage de La Coursive pendant toute la durée du festival. Et elle nécessitera l'achat de 600 kilos de pommes de terre.

29 mai 2012

INDISCRÉTION

Géraldine avec Charlie

À l'occasion de la rétrospective consacrée à Charlie Chaplin, le Festival international du film de La Rochelle accueillera l'actrice Géraldine Chaplin, sa fille, pour la soirée d'ouverture, vendredi 29 juin.



29 mai
2012

Silvana, Anouk, Agnès, Charlot, Raoul : les rendez-vous de juillet

FESTIVAL DU FILM

Tous les écrans seront à la fête, du 29 juin au 8 juillet, pour le 40^e anniversaire

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

Rendez-vous dans un mois. Vendredi 29 juin, à 20 h 15, sur la scène du grand théâtre de La Courseive, Prune Engler, déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle, donnera le clap d'ouverture de la 40^e édition. Anouk Aimée, Agnès Varda, Géraldine Chaplin, Michel Piccoli (fidèle entre les fidèles), Dominique Besnehard, Mathieu Demy se tiendront notamment à ses côtés.

40 ans, ça se fête. Prune Engler et Sylvie Pras, directrice artistique du festival, ont concocté un programme digne de cet anniversaire. « Sud Ouest » a dévoilé, il y a un peu plus d'un mois, la programmation et les principaux événements attendus pour ce festival 2012. Rappel et précisions.

Charlot, copies neuves

Si Géraldine Chaplin nous fait l'honneur de sa venue, c'est que Charlie Chaplin, son père, est à l'affiche, avec dix longs métrages. Parmi eux, tous les chefs-d'œuvre qui ont fait de Charlot un personnage éternel. Cette rétrospective est organisée à l'occasion de la re-sortie en salles des films de Chaplin, restaurés sur support numérique.

Trois autres rétros sont annoncées, qui promettent de merveilleux moments. Une danoise, avec Benjamin Christensen, mort en 1959 et dont on verra cinq films muets en ciné-concert : « L'X mystérieux », « La Nuit de la vengeance », le célèbre « La Sorcellerie à travers les âges », « Michael » (il s'agit d'un film de Carl Dreyer dans lequel joue Christensen) et « Mockery ». Une rétro finlandaise, avec la découverte de l'œuvre de Teuvo Tulio, le prince du mélo (sept films). Et une américaine, avec une sélection des meilleurs Raoul Walsh (notamment « L'Enfer est à lui », « La Vallée de la peur » et « La Femme à abattre »).



Silvana Mangano, ici dans « Riz amer » avec Vittorio Gassman, est la star de la Nuit blanche du 40^e festival. PHOTO DR

Anouk et Agnès

Côté hommages, le festival recevra Anouk Aimée, qu'on retrouvera avec un immense plaisir dans 17 films, dont un documentaire tourné en 2012, « La Beauté du geste », de Dominique Besnehard, présenté en avant-première. Autour d'Anouk, Agnès Varda, qui fut l'épouse de Jacques Demy, lequel donna à Anouk Aimée deux de ses plus beaux rôles dans « Lola » et « Model Shop ». Varda, elle, sera doublement présente à La Rochelle, comme réalisatrice (six documentaires et un court-métrage), et comme plasticienne, avec l'exposition « Patatutopia » présentée à La Courseive.

« Il y aura également deux séances en plein air et un concert exceptionnel »

Deux jeunes cinéastes portugais, Joao Canijo et Miguel Gomes, dont il est urgent de découvrir le travail, présenteront leurs films (on verra

notamment « Tabou », la dernière œuvre, inédite, de Miguel Gomes présenté en avant-première).

Quant au seul et unique représentant du cinéma tibétain, Pema Tsenden, il apprend le français en vue de sa venue à La Rochelle. Ce jeune réalisateur a tourné un court et trois longs-métrages, qui seront projetés en sa présence.

Nuit italienne

Silvana Mangano, l'actrice au talent et au palmarès impressionnants, sera la star de la Nuit blanche, samedi 7 juillet, de 20 heures à 7 heures du matin (cinq films successifs, la programmation n'est pas connue, il est possible que « Riz amer », qui a lancé la carrière de Silvana Mangano, en fasse partie).

Rappelons qu'il y aura deux séances en plein air, l'une étant consacrée à « Rebecca » de Hitchcock, et une leçon de musique et de cinéma avec Francis Lai (la musique d'« Un homme et une femme », c'est lui), suivie d'un concert exceptionnel dimanche 1^{er} juillet.

25 juin 2012

INDISCRÉTION

Emmanuelle Riva donnera le « la »
Emmanuelle Riva et Jean-Louis Trintignant, réunis dans « Amour » (palme d'or à Cannes), sont attendus à La Rochelle pour l'ouverture du 40^e Festival du film. « Amour » sera projeté en avant-première, en présence de l'un des deux acteurs, voire des deux, vendredi prochain.



Un festival qui sert le cinéma

29 juin
2012

LA ROCHELLE Le Festival du film, qui débute aujourd'hui, fête ses 40 ans. Avec une programmation riche en découvertes et avec la même passion exigeante : « servir le cinéma »

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

C'est un jeune et pétulant quadragénaire. Le Festival international du film de La Rochelle, qui s'ouvre ce soir, souffle ses 40 bougies. L'affiche réalisée pour l'édition 2012, dédiée à Charlie Chaplin, symbolise l'esprit qui anime les organisateurs : offrir au public le maximum de découvertes tout en portant un nouveau regard sur les grandes œuvres. Comme « Lola », de Jacques Demy ou « La Dolce vita » de Fellini, deux films dans lesquels rayonne Anouk Aimée, à qui le festival rend hommage, cette année, en sa présence (lire son interview demain dans les pages festival).

Déléguée générale du festival, Prune Engler commente la 40^e édition.

« Sud Ouest ». Quoi de spécial pour cet anniversaire ?

Prune Engler. Un menu plus copieux. Avec, par exemple, deux séances en plein air et trois concerts, trois séances par jour pour les enfants, et des séances gratuites à minuit à la Chapelle Fromentin. Nous avons choisi de parsemer l'édition 2012 du plus d'événements possibles.

Avec notamment deux rétrospectives consacrées à Charlie Chaplin et Raoul Walsh.

Les films de Chaplin, restaurés et numérisés, vont sortir en salles en octobre. Nous avons eu de la chance de les avoir. Nous en présentons 10, en avant-première, et nous en sommes heureux parce qu'on a l'impression qu'on les connaît par cœur alors que ce sont des œuvres foisonnantes.

Quant à Raoul Walsh, il a tourné une centaine de films, nous avons privilégié ceux qui sont peu connus, dont trois films muets. Les films de Walsh n'ont pas vieilli, et

on y retrouve les grands acteurs américains de l'époque. C'est Édouard Waintrop, le délégué général de la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, qui présentera son œuvre à La Rochelle. C'est un fou de Walsh.

Le festival est grand ouvert sur le monde, en particulier celui de Teuvo Tulio, mort en 2000 et que personne ne connaît.

Non, en effet, et c'est tout à fait normal puisque ses films n'ont jamais été montrés en France. C'est un cinéaste finlandais que j'ai découvert à Rouen, au Festival du film nordique. Un spécialiste du mélo qui a tourné des films magnifiques, très différents de ce qu'on peut voir aujourd'hui.

Il a eu un immense succès puis il s'est démodé – un peu comme l'accordéon et la musette qui reviennent aujourd'hui – et il a arrêté de tourner quand il n'a plus intéressé les gens. Le moment est venu de le découvrir et je suis, d'ailleurs, curieuse de voir comment le public va réagir.

L'autre grande découverte, c'est un réalisateur tibétain contemporain : Pema Tseden.

C'est le seul cinéaste tibétain de Chine. Il filme son pays dans sa langue – le tibétain – avec des sous-titres en chinois. Ses films sont très différents les uns des autres mais traduisent tous les préoccupations de l'auteur par rapport à son pays.

Dans « Le Silence des pierres sacrées », le héros est un petit moine, élevé dans une lamasserie, qui découvre la télévision et est fasciné par la modernité.

Dans « The search », un cinéaste cherche des acteurs pour un opéra et va de village en village. Dans son dernier film, « Old Dog », le héros est un chien de berger, très à la mode chez les riches Chinois...

30 juin 2012



Anouk Aimée, de retour à Barbezieux (où elle a vécu enfant pendant la guerre) en 2009, pour le baptême du cinéma de la ville.

ARCHIVES ISABELLE LOUVIER

Anouk Aimée : « J'aime beaucoup ma liberté »

HOMMAGE Le Festival rend hommage à Anouk Aimée, avec la programmation de 15 de ses films, parmi lesquels des chefs-d'œuvre comme « Lola » ou « La Dolce Vita »

30 juin 2012

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

Elle a tourné dans 62 films. Elle a été, à 17 ans, la Juliette, alias Georgia, d'André Cayatte dans « Les Amants de Vérone », aux côtés de Serge Reggiani, en Roméo-Angelo. C'était le début d'une carrière exceptionnelle au cours de laquelle Anouk Aimée, qui a tourné avec les plus grands, a incarné la femme amoureuse dans tous ses états. Entretien avec une grande dame du cinéma, de son vrai nom Françoise Dreyfus.

« Sud Ouest ». D'où vient votre pseudonyme ?

Anouk Aimée. Anouk, c'est le prénom du personnage que je jouais dans mon premier film, « La maison sous la mer ». J'avais 13 ans et je voulais être danseuse. Je marchais dans la rue avec ma mère et un monsieur nous a arrêtées en demandant si je voulais faire du cinéma. Maman a dit oui... Sur le plateau, on m'appelait Anouk, j'ai décidé de garder ce nom. Mais pendant le tournage de « La Fleur de l'âge » (1), Prévert, qui avait écrit le scénario, m'a dit : « Tu ne peux pas t'appeler Anouk tout court. Tu dois t'appeler Aimée » !

Vous avez tourné avec les plus grands metteurs en scène mais vous ne vouliez pas être actrice ? Petite, je voulais être danseuse ou pharmacienne. J'ai enchaîné les

films parce que des gens formidables me demandaient de tourner, mais je ne voulais pas tellement être actrice. C'est sur le tournage de « La Dolce Vita » que je me suis dit : « C'est ce que j'ai envie de faire. » Grâce à Fellini. En France, on a tendance à se prendre au sérieux tandis que Fellini, lui, disait : « On fait ce métier sérieusement mais on ne se prend pas au sérieux. »

Deux ans après « La Dolce Vita », il y a « Lola » et la rencontre avec Jacques Demy.

Jacques Demy a dû insister pour que j'aie le rôle ; les producteurs, eux, ne m'y voyaient pas du tout ! Ce film a été tellement important pour moi que je ne sais plus où commence Lola et où je finis... Où on commence et où on s'arrête, elle et moi. Ce personnage, c'est un mélange d'elle et de moi. Jacques s'est servi de mon côté spontané. « Lola », c'est presque mon film préféré et c'est vraiment Jacques Demy, c'est plein de poésie, plein de tendresse et d'humour.

Huit ans après, vous avez tourné la suite, « Model Shop », en Californie.

Cette fois, Jacques Demy n'a pas pu faire ce qu'il voulait. Il avait rencontré Harrison Ford et voulait lui donner le rôle de George. Les producteurs ont refusé, ils disaient : « Ce garçon ne fera jamais carrière... » Il a fallu changer certaines choses.

Gary Lockwood est très bon, mais ce n'était pas le monde de Jacques Demy. Alors qu'Harrison Ford, à cette époque, avait une allure très poétique, une présence.

« "Lola" a été tellement important pour moi que je ne sais plus où on commence et où on s'arrête, elle et moi »

Et, entre-temps, il y a une autre rencontre décisive, celle de Claude Lelouch et l'aventure d'« Un Homme et une femme ».

C'est d'ailleurs grâce à Jean-Louis Trintignant que j'avais rencontré Jacques Demy. Mais « Un Homme et une femme », ça a été une telle folie ! Après, j'ai eu des propositions incroyables aux États-Unis.

En 1968, après « Justine » avec George Cukor, vous vous accordez sept ans de réflexion.

Je me suis arrêtée de travailler après mon mariage avec Albert Finney. Je jouais sans arrêt depuis treize ans, je voulais savoir ce que cela faisait de ne rien faire. J'ai recommencé à tourner pour Claude Lelouch, « Si c'était à refaire ».

Y a-t-il des réalisateurs avec lesquels vous regrettez de ne pas

avoir travaillé ?

J'aurais beaucoup aimé tourner avec François Truffaut. Et Woody Allen. Scorsese, Coppola. Et James Gray, le réalisateur de « The Yards » et de « La Nuit nous appartient ».

Est-il vrai que vous avez appris le ski avec Roger Vadim ?

C'est vrai. C'était pendant la guerre. J'étais à l'école en montagne. J'étais enfant. Vadim, lui, était en grande classe, j'étais amie avec sa sœur.

Vous avez connu des années difficiles pendant l'Occupation ?

On bougeait tout le temps. On se cachait. C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés à Barbezieux. Mais les Allemands sont arrivés, je me souviens qu'ils occupaient l'appartement du bas. Je suis allée à l'école à Barbezieux pendant un moment. Nous vivions à la campagne et c'est de cette époque que date mon amour pour les animaux. Aujourd'hui, j'ai un chien et quatre chats, je ne peux pas avoir d'âne puisque je vis dans un appartement. Les animaux, c'est une vraie passion dans ma vie.

Vous êtes une femme très discrète, vous vous livrez peu sur vous-même.

J'aime beaucoup ma liberté. Je vis de façon à être libre.

(1) Ce film de Marcel Carné n'a jamais été terminé, faute d'argent.

30 juin 2012

16 Festival international du film de La Rochelle

SAMEDI 30 JUIN 2012
WWW.SUDOUEST.FR



Charlie Chaplin crève l'affiche

Ce portrait retouché de Charlot est signé Stanislas Bouvier. Dessinateur officiel du Festival, il réalise les affiches depuis des années. Il organise une séance de dédicace pour ses admirateurs, dimanche à 10 heures à La Coursive.



Bande-annonce : Anouk et Jean-Pierre

La bande-annonce du 40e Festival, qui ouvre chaque projection (musique Arnaud Dumatin/Emmanuel Mario) reprend un extrait d'un dialogue entre Anouk Aimée et Jean-Pierre Cassel dans un film méconnu de Philippe de Broca, « Le Farceur ». Redécouvrez-le !

La Vita selon Fellini

Après tout ce qui a été dit et écrit, il peut paraître prétentieux de vouloir en rajouter. Mais, pour fêter le 40^e anniversaire du festival de Jean-Loup Passeur, j'ai bien envie de donner mon avis sur cette tragédie monumentale qu'est « La Dolce Vita ».

L'histoire n'a pas véritablement d'enjeu scénaristique et le fil rouge représenté par Mastroianni ne sert qu'à relier des saynètes déstructurées qui, à aucun moment, ne font ressentir la moindre empathie pour les personnages. Mais c'est là le génie de Fellini, il dépeint une bourgeoisie aristocratique romaine en dénonçant, sans jugement, tel un observateur, la décadence, le désœuvrement et le vide existentiel de cette population livrée à ses fantasmes inaccessibles. Dans le même temps, il offre au spectateur une vraie réflexion sur le piège de l'existence, sur la symbolique de la vie avec, sous-jacente, l'idée de la mort (plusieurs scènes y font référence durant tout le long du métrage). Rarement un film n'aura aussi bien interpellé le spectateur en l'invitant à la réflexion.



Anouk Aimée dans « La Dolce Vita ». PHOTO DR

En captant l'incohérence de ses protagonistes, leur manque d'intérêt, leur étroitesse d'esprit, qui pourtant suscite une véritable admiration de la part « des autres », l'auteur dévoile le côté sombre de l'humanité. Comme si celle-ci était le miroir d'une vie désincarnée dans laquelle tous se complaisent. D'ailleurs, même Mastroianni s'y engouffre en refusant d'aller vers la jeune femme qui l'appelle et dont il refuse le « sauvetage ».

Un chef-d'œuvre qui engendra, quelques années plus tard, son pendant historique, « Le Satyricon ».

Gilles Diment

Fiche technique. « La Dolce Vita », de Federico Fellini (1960). Durée : 2 h 50. Avec Marcello Mastroianni, Anita Ekberg, Anouk Aimée, Magali Noël, Alain Cuny. Palme d'or Cannes 1960.

Première projection aujourd'hui, à 14 h 30, à La Coursive.

30 juin 2012

Rendez-vous à La Rochelle

CINÉMA Le Festival du film s'est ouvert hier avec Anouk Aimée, Agnès Varda, Emmanuelle Riva, Géraldine Chaplin. Pages 16-17



Emmanuelle Riva et Agnès Varda, hier sur le quai de la gare à La Rochelle. PHOTO PASCAL COLILLAUD

30 juin
2012

Varda et Riva : amour patates et utopie...

LES FEMMES DU FESTIVAL Emmanuelle Riva, Agnès Varda et Anouk Aimée : trois grandes dames pour fêter le 40^e en beauté



Agnès Varda et Emmanuelle Riva en grande conversation, hier, à la descente du train.

PHOTO-PASCAL COUILLAUD

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

Il faudra, un jour, penser à rebaptiser la voie C de la gare de La Rochelle en quai des Films. Chaque été, le dernier vendredi de juin, le train de 16 h 15 y déverse sa cargaison de réalisateurs et d'acteurs qui font les belles heures du Festival. Hier après-midi, le « train du cinéma » était très féminin. En sont descendues successivement, accueillies par Prune Engler et Sylvie Pras, respectivement déléguée générale et directrice artistique du Festival de La Rochelle, une réalisatrice et deux actrices absolument magnifiques : Agnès Varda, Emmanuelle Riva et Anouk Aimée.

Douze ans après Médée

Emmanuelle Riva, qui a triomphé à Cannes, au côté de Jean-Louis Trintignant, dans le dernier film de Michael Haneke, « Amour », avait le privilège de lancer la projection de ce film, hier, lors de la soirée d'ouverture, à La Coursive. Autrement dit sur la scène où, douze ans plus tôt, elle avait joué dans « Médée » d'Euripide. Rappelons que « Amour », film touché par la grâce, a reçu la palme d'ore en mai dernier.

Anouk Aimée et Agnès Varda sont, elles, les invitées d'honneur de ce 40^e Festival, qui leur rend hommage à travers leurs œuvres. Des films, évidemment, mais aussi des... pommes de terre, en ce qui

concerne Agnès Varda. Et même 700 kilos de pommes de terre !

Agnès Varda, qui est une vieille dame espiègle, portant crânement son casque de cheveux bicoloré, a entrepris sur le tard une seconde carrière. Tout en continuant à tourner (son dernier documentaire, « Agnès de ci-de là. Varda », date de 2011), elle a cédé à sa passion pour les arts plastiques.

Les patates et le temps

La Rochelle a donc le privilège d'accueillir, pendant toute la durée du Festival, une exposition Agnès Varda, au premier étage de La Coursive. L'installation s'appelle « Patatutopia ». Présentée pour la première fois à la Biennale de Venise en 2003, cette patate-là prouve qu'Agnès Varda pose sur le tubercule qui a fait la gloire de Parmentier un regard qui est tout sauf gastronomique ou agricole. Même pas écolo, ce dont on peut se passer sans problème.

Non, « Patatutopia », composition de patates en tas et d'images filmées de pommes de terre, n'est rien moins qu'une occasion de « rendre compte de l'action du temps », si l'on en croit le spécialiste Dominique Paini. Et si les festivaliers sont un peu... désorientés par l'œuvre, ils pourront interroger son auteur, qui rencontrera le public mardi 3 juillet, à 10 heures.

Anouk Aimée, la « Bellissima »,

comme disait Fellini, est très fêtée à l'occasion du 40^e Festival qui, grâce à elle, porte superbement son étiquette « international ». Actrice fétiche des cinéastes italiens (Fellini, De Sica, Tovoli, Bellocchio, etc), elle a également tourné avec Cukor, Sydney Lumet, Anatole Litvak, André Delvaux, Skolimowski, Robert Altman. En France, Marcel Carné, André Cayatte, Astruc, Jacques Becker, Georges Franju, Mocky, Claude Lelouch, Jacques Demy, Elie Chouraqui, pour ne citer qu'eux, l'ont filmée avec bonheur.

« La beauté du geste »

Les cinéphiles qui verront ou reverront ses films comprendront pourquoi la troublante Anouk Aimée a tant séduit les metteurs en scène. Elle aussi ira à la rencontre du public, sur la scène de La Coursive (dimanche 1^{er} juillet à 16 h 15). Une scène où elle aussi a joué, il y a quelques années, dans « Love Letters », avec Philippe Noiret.

Dans le cadre de l'hommage qui lui est rendu, la Leçon de musique sera consacrée à Francis Lai, le compositeur de la musique d'« Un Homme et une femme ». Et le très récent documentaire qui lui est consacré par Dominique Besnehard et Muriel, « La Beauté du geste », sera présenté en avant-première (séance unique, dimanche 1^{er} juillet, 14 heures, au Dragon).

SUD OUEST

www.sudouest.com

30 juin 2012

À Barbezieux, le cinéma Anouk Aimée

En 2009, Anouk Aimée est revenue dans la petite ville de Charente où elle était allée à l'école pendant la guerre. Les habitants et les cinéphiles lui ont réservé un accueil chaleureux et ont rebaptisé le cinéma Le Club, qui s'appelle désormais Cinéma Anouk Aimée.



Leçon et concert avec Francis Lai

Demain, dimanche, à 18 heures, on fêtera le cinéma en musique, avec un concert exceptionnel autour de Francis Lai. Pour ce moment musical, tendance « jazzy », Jean-Michel Bernard sera au piano. À 18 heures, salle bleue de La Coursive, tarif : une entrée.

AU PROGRAMME AUJOURD'HUI

10 H 30 : « DOCUMENTEUR », Agnès Varda (Dragon. Passage unique).

10 H 45 : « LE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE », Luciano Tovoli (Olympia 1).

11 H : « L'ENFER EST À LUI », Raoul Walsh (La Coursive) ; « LA CHARGE DE LA HUITIÈME BRIGADE », Raoul Walsh (La Coursive).

14 H : « FANTASIE LUSITANIENNE », Joao Canijo (Dragon 3) ; « AMERICANO », Mathieu Demy (Dragon 5. Passage unique) ; « CLAUDE SAUTET OU LA MAGIE INVISIBLE », N.T. Binh (médiathèque - passage unique, entrée libre).

14 H 15 : « LES AMANTS DE VÉRONE », André Cayatte (Olympia 1).

14 H 30 : « LA DOLCE VITA », Fellini (La Coursive) ; « RÉGÉNÉRATION », Raoul Walsh (ciné concert).

15 H : « LE FARCEUR », Philippe de Broca (Dragon 1).

16 H : « AGNÈS DE-CI DE-LÀ VARDA », Agnès Varda (médiathèque Michel-Crépeau, passage unique, entrée libre).

17 H : « DE JUEVES A DOMINGO », D. Sotomayor (Dragon 1) ; « LES INNOCENTS CHARMEURS », Andrzej Wajda (Dragon 2) ; « HOLY MOTORS », Leos Carax (Dragon 5. Passage unique).

17 H 15 : « LA FILLE DU DÉSERT », Raoul Walsh (Olympia 1).



17 H 30 : « LA RUÉE VERS L'OR », Charlie Chaplin (La Coursive. Passage unique). « LA PISTE DES GÉANTS », Walsh (La Coursive).

19 H 45 : « UN FAIR WORLD », Filippos Tsitos (Dragon 1). « LA PETITE FRAIRIE AUX BOULEAUX », Marceline Loridan-Ivens (Dragon 2). « LE JARDIN D'HANNA », H. Friedlich (Dragon 5).

20 H : « LE CHANT DE LA FLEUR ÉCARLATE », Teuvo Tulio (Olympia 1).

20 H 15 : « LOLA », Jacques Demy (La Coursive). « THE SEARCH », Pema Tsenden (La Coursive).

21 H 45 : « NUIT NOIRE », Joao Canijo (Dragon) ; « LA CROIX DE L'AMOUR », Teuvo Tulio (Dragon). « MIMI MÉTALLO BLESSÉ DANS SON HONNEUR », Lina Wertmüller (Dragon 5. Passage unique).

22 H : « LA TÊTE CONTRE LES MURS », Georges Franju (Olympia 1).

22 H 15 : « THE STRAWBERRY BLONDE », Raoul Walsh (La Coursive) ; « L'IDIOT », Benjamin Christensen (La Coursive. Ciné-concert).

AU PROGRAMME DIMANCHE

10 H 30 : « LES PLAGES D'AGNÈS », Agnès Varda (Dragon 5).

10 H 45 : « MONTPARNASSE 19 », Jacques Becker (Olympia 1).

11 H : « L'ENTRAÎNEUSE FATALE », Raoul Walsh (La Coursive) « GAGNER LA VIE », Canijo (Dragon).

14 H : « TU ES ENTRÉ DANS MON SANG », Teuvo Tulio (Dragon 2) ; « ANOUK AIMÉE, LA BEAUTÉ DU GESTE », de D. Besnehard et M. Flis-Trèves (Dragon. Passage unique). « LES HISTOIRES N'EXISTENT QUE LORSQUE L'ON S'EN SOUVIENT », J. Murat (Dragon. Passage unique).

14 H 15 : « LE CHANT DE LA FLEUR ÉCARLATE », Teuvo Tulio (Olympia).

14 H 30 : « UNE FEMME DANGEREUSE », Raoul Walsh (La Coursive).

17 H : « BEST INTENTIONS », A. Sitaru (Dragon) ; « LE RIDEAU CRAMOISI », Alexandre Astruc et « LES MAUVAISES RENCONTRES », Astruc (Dragon). « LES GLANEURS ET LA GLANEUSE », Agnès Varda (Dragon).

17 H 15 : « LES IMPLACABLES », Raoul Walsh (Olympia 1).

17 H 30 : « LES TEMPS MODER-

NES », Charlie Chaplin (La Coursive. Passage unique).

19 H 45 : « DE JUEVES A DOMINGO », D. Sotomayor (Dragon) ; « C'EST AINSI QUE TU ME VOULAIS », Teuvo Tulio (Dragon) ; « AUJOURD'HUI », Alain Gornis (Dragon 5).

20 H : « LA FEMME À ABATTRE », Raoul Walsh (Olympia 1).

20 H 15 : « UN HOMME ET UNE FEMME », Claude Lelouch (La Coursive. Passage unique) ; « LA SORCELLERIE A TRAVERS LES ÂGES », Benjamin Christensen (La Coursive).

21 H 45 : « LIENS DE SANG », Joao Canijo (Dragon) ; « LA GUEULE QUE TU MÉRITES », Miguel Gomes (Dragon). « CONVERSATIONS DE SALON », Danielle Arbid (Dragon. Passage unique) ; « LE RÊVE DANS LA HUTTE BERGÈRE », Teuvo Tulio (Dragon).

22 H : « LA CRIMINELLE », Teuvo Tulio (Olympia 1).

22 H 15 : « L'ENFER EST À LUI », Walsh (La Coursive) ; « OLD DOG », Pema Tsenden (La Coursive).

N.B. Ce programme ne mentionne pas les séances pour les enfants, ni la totalité des documentaires.

02 juillet 2012



« Positif » : 60 ans de cinéphilie

Elle est née à Lyon en 1952, un an après les « Cahiers », prête à en découdre. La revue « Positif » fête ses 60 ans. Une table-ronde réunit aujourd'hui (16 h 15, La Coursive) Bernard Chardère, Michel Ciment, N.T. Binh et Hubert Niogret.



Émilie Dequenne en moderne Médée

Le dernier film du cinéaste belge Joachim Lafosse, « À perdre la raison », aborde le cas d'une mère infanticide. Lafosse s'est inspiré d'une histoire vraie et a confié le rôle principal à Émilie Dequenne. À voir en avant-première, aujourd'hui, à 17 heures (Dragon, passage unique).

Ce fou de Franju

Jean-Pierre Mocky avait acheté les droits de « La Tête contre les murs » à Hervé Bazin, pensant faire un film à partir du scénario adapté du roman. Finalement, la réalisation en fut confiée à Georges Franju dont c'était la première fiction.

Mocky se contente d'interpréter ce fils de bourgeois en proie à la révolte contre l'autorité parentale, en rébellion permanente et revendiquant plus de compréhension et de liberté. C'est plus qu'il n'en faut aux parents pour le faire illico interner.

Dans cet univers oppressant et claustrophobique s'opposent deux conceptions, diamétralement opposées, du traitement psychiatrique. Franju choisit de ne pas dépeindre une ambiance glauque, mais penche, en revanche, pour une atmosphère onirique, qui fera sa marque de fabrique durant toute sa carrière.

Malgré la poésie qui se dégage de la mise en scène, Franju n'en délaisse pas pour autant les attaques frontales et la remise en question de l'enfermement abusif, des méthodes de traitement inqualifiables et rétrogrades plus destructrices que bénéfiques. Il vise

également la pratique honteuse de certaines familles socialement plutôt aisées qui, avec la complicité des médecins, font interner leurs enfants avec lesquels ils n'arrivent plus (pas) à communiquer.



Jean-Pierre Mocky et Charles Aznavour. PHOTO DR

Franju sait, par ailleurs, atténuer la violence de certaines scènes sans jamais en désamorcer l'impact.

Parabole sur l'isolement, l'enfermement et la solitude, « La Tête contre les murs » est à l'image symbolique - de sa dernière séquence lorsque ces grilles se referment sur nous... Pour combien de temps ?

Gilles Diment

Fiche technique. Film de Georges Franju (1959), scénario de J.P. Mocky d'après le roman d'Hervé Bazin. Musique de Maurice Jarre. Avec : Jean-Pierre Mocky, Anouk Aimée, Pierre Brasseur, Charles Aznavour, Paul Meurisse.

Lundi 2 juillet, à 17 h 15 et mardi 3 juillet, à 10 h 45, à l'Olympia.

SUD OUEST

www.sudouest.com

02 juillet 2012



Gilles Duval et Séverine Wernaere. « Nous sommes des passeurs ». PHOTO PASCAL COULLAUD

La mémoire du cinéma

MÉCÉNAT C'est grâce à eux que « Lola » est éternelle. Les délégués des fondations Technicolor et Groupama Gan expliquent leur rôle pour conserver les films du patrimoine

02 juillet 2012

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

Gilles Duval et Séverine Wemaere se sont rencontrés à l'occasion de la restauration du film de Jacques Tati, « Les Vacances de monsieur Hulot ». C'était en 2008. Depuis, au lieu de poursuivre, chacun pour son compte, le même travail dans le même but, le directeur de la fondation Groupama Gan pour le cinéma et la directrice de la fondation Technicolor pour le patrimoine du cinéma font cause commune.

Le défi de « Lola »

Si le public du 40^e Festival du film de La Rochelle a la chance de découvrir aujourd'hui « Lola », le film culte de Jacques Demy, dans d'excellentes conditions - version restaurée -, c'est grâce à eux. Comme souvent, avec les vieux films dont le négatif a disparu ou est inutilisable, la restauration de « Lola » était un véritable défi.

Le négatif du film de Demy, tourné en 1961, a brûlé. « Nous avons travaillé sur une copie bas contraste, quasi vierge, retrouvée à Londres, et à partir de cet élément, nous avons recréé un négatif », raconte Gilles Duval. Qui explique que « le cinéma, c'est l'art de la copie ». « Un original n'est pas fait pour être projeté. Mais le négatif est là pour conserver la mémoire. »

« Même si la pellicule est toujours en danger, elle constitue le meilleur

support pour conserver un film », ajoute le spécialiste. Qui apprécie à leur juste valeur les qualités des techniques numériques mais remarque : « Nous ne sommes pas certains que le numérique garantisse la bonne conservation des films, et les réalisateurs qui tournent en numérique ont tout intérêt à envisager le retour à la pellicule. Parce qu'ils travaillent aussi pour les spectateurs de demain. »

Gilles Duval et Séverine Wemaere sont passionnés par leur mission patrimoniale. « Nous sommes des passeurs », disent-ils. « Grâce au pu-

blic. On a la chance d'avoir des lieux comme La Rochelle où les gens aiment se réunir pour voir un film tourné il y a longtemps. Il y a un grand intérêt du public pour cette mémoire du cinéma. »

Public et grand écran

Leur définition du cinéma est celle que donnèrent les frères Lumière, avec la première projection publique de l'histoire en 1895, dans le Salon indien du Grand Café à Paris. Le cinéma, c'est sur grand écran, et en public. « Quand on restaure un film, dit Séverine Wemaere, on pense

d'abord "grand écran". Le support du DVD vient ensuite. »

Il n'existe que quatre fondations au monde dédiées à la conservation du patrimoine cinématographique : deux aux États-Unis, créées par Martin Scorsese, et deux en France. Les sociétés françaises ont un beau catalogue à leur actif. Cette année, outre « Lola », les mécènes ont restauré « Documenteur », d'Agnès Varda, également présenté dans le cadre du festival, et travaillent sur « Tell me lies » de Peter Brook, tourné en 1968.

« Le cinéma, c'est l'art de la copie. Un original n'est pas fait pour être projeté »



Anouk Aimée dans « Lola », restauré par les fondations Technicolor et Groupama Gan. PHOTO COPYRIGHT AGNÈS VARDA

Ce sont eux, aussi, qui ont « retroussé leurs manches », comme ils disent, pour dénouer l'imbroglio juridique qui rendait impossible le retour à l'écran des films de Pierre Étaix. C'est ainsi qu'ils ont découvert que le producteur d'« Heureux anniversaire », un film d'Étaix - qui ne se souciait guère de ses droits - était allé à Hollywood recevoir l'Oscar du meilleur court-métrage en lieu et place du réalisateur ! Grâce à Gilles Duval et Séverine Wemaere, Pierre Étaix a enfin reçu son Oscar, il y a deux ans. Vive les mécènes du cinéma !

SUD OUEST

www.sudouest.com

03 juillet 2012



« Le Vendeur » à l'affiche

Le cinéma québécois est à nouveau à l'honneur au Festival qui propose de découvrir le film de Sébastien Pilote, « Le Vendeur », présenté par le réalisateur, aujourd'hui à 20 h 15 (La Coursive, passage unique).



Denis Côté revient avec « Bestiaire »

Invité à La Rochelle l'été dernier, le jeune réalisateur québécois, le plus remuant de sa génération, avait présenté « Curling » et « Les États nordiques » (entre autres). On découvre cette année son dernier film, « Bestiaire » (aujourd'hui à 10 h 30, au Dragon).

Bogart va mourir

Sur une adaptation de John Huston, Raoul Walsh s'attaque cette fois-ci à un véritable film noir. Pourtant, nous sommes bien loin des quartiers sordides de villes tentaculaires. Au contraire le décor s'ouvre ici sur l'immensité naturelle et sublime de la High Sierra, qui est d'ailleurs le titre original. Et ce n'est pas un hasard si l'auteur choisit ces paysages grandioses ; il les oppose directement à la petitesse de l'individu, complètement « écrasé » par le gigantisme.

Ainsi Humphrey Bogart, avec sa vaine recherche de liberté, conduit désespérément sa voiture le long des lacets qui mènent au sommet d'une très haute montagne, comme si l'altitude allait le délivrer, mais l'issue est fatale.

Grand cœur sympathique, il peut tuer de la même façon qu'il peut aimer, alors Walsh, grand metteur en scène de l'action, va propulser son protagoniste dans tous les périls possibles et imaginables. Amoureux d'une femme qui ne l'est pas, aimé d'une autre, avec des complices aussi veules qu'inintéressants et un petit chien émouvant qui participera à sa perte.

Tous les personnages font référence à la Grande Dépression et personne ne peut échapper à son destin. Bogart prête de façon magistrale ses traits à ce gangster dés-

abusé que seule la mort pourra délivrer : c'est ainsi qu'il accède à l'unique et inéluctable liberté tant désirée.



Humphrey Bogart. PHOTO DR

Raoul Walsh réalisera un autre film sur le même script : « La Fille du désert » en 1949.

En 1955, c'est Jack Palance qui reprend le rôle de Bogart dans le remake de Stuart Heisler, « La Peur au ventre ».

Gilles Diment

Fiche technique. « La Grande évasion » (« High Sierra »), Raoul Walsh (1941). Scénario : John Huston et W.R. Burnett. Avec Ida Lupino, Humphrey Bogart, Alan Curtis, Arthur Kennedy.

Demain, 11 heures et vendredi 6 juillet, à 11 heures (La Coursive).

03 juillet 2012



De gauche à droite, Michel Ciment, Hubert Nioget, N. T. Binh et Bernard Chardère : ils positivent. PHOTO OLIVIER BLANCHET

Michel Ciment ou l'esprit « Positif »

SUD OUEST

www.sudouest.com

03 juillet 2012

Musique de nuit à la chapelle Fromentin

Rendez-vous à minuit, ce mardi, dans ce lieu magique qu'est la chapelle Fromentin, rue du Collège, pour le film musical « Miroir noir » de Vincent Morisset. Autour de l'enregistrement de « Neon Bible » d'Arcade Fire, un documentaire sur le travail de création.



Et Federico Fellini créa « Papparazzo »

Le mot « paparazzi » est entré dans le vocabulaire pour désigner les photographes qui harcèlent les stars. C'est à Fellini qu'on le doit. Dans « La Dolce Vita », Mastroianni interpelle ainsi un photographe : « Papparazzo » ! En italien, ce mot signifie « moustique »...

Le troisième borgne

La rétrospective Raoul Walsh rend hommage – et justice – à un géant américain qui, quoique borgne, voyait loin

Il lisait Stendhal et récitait du Shakespeare sur les plateaux. Mais Raoul Walsh, péchant par pudeur ou excès de modestie, a toujours dissimulé ses goûts littéraires et artistiques, se faisant volontiers passer pour le forban qu'il n'était pas.

C'est en tournant « In old Arizona », western dont il dirigeait la mise en scène et où il tenait le rôle principal – celui du bandit mexicain Cisco Kid – qu'il fut victime d'un accident d'automobile qui lui coûta l'œil droit. Il fallut le remplacer par Warner Baxter dans le rôle de Cisco Kid et par Irving Cummings à la caméra. C'était en 1928, et Raoul Walsh devenait borgne à 41 ans.

19 pour la rétro

L'un des trois borgnes d'Hollywood, les deux autres étant Fritz Lang et John Ford. Comme quoi on peut n'y voir que d'un œil et être particulièrement clairvoyant, comme l'atteste l'œuvre phénoménale de ce géant du cinéma américain.

Sur une centaine de films, la rétrospective concoctée pour le Festival de La Rochelle en propose 19 et, parmi ceux-ci, certains des moins connus, et pas forcément des moindres. Comme cette « Vallée de la peur » (titre original : « Pursued »),



Raoul Walsh. Il filmait avec l'œil gauche. PHOTOD.R.

joyau introuvable où un débutant déjà nanti d'un Oscar, Robert Mitchum, interprète le rôle principal, celui d'un homme poursuivi par une malédiction. Ou comme « L'Enfer est à lui », « La Grande Évasion » et « La Femme à abattre », qui montrent ce qu'on peut tirer d'un film noir quand le scénariste s'intéresse à la psychanalyse, quand le scénario flirte avec la folie et quand la caméra raconte.

Le troisième borgne d'Hollywood – pourquoi est-il moins célèbre que les deux autres, mystère – est aussi le cinéaste qui a donné à Cagney ses plus beaux rôles et propulsé Bogart au premier plan.

Ch. P.

LE PROGRAMME D'AUJOURD'HUI

10 HEURES : « UN SOIR, UN TRAIN », André Delvaux (La Coursive).

10 H 30 : « GAGNER LA VIE », Joao Canijo (Dragon) ; « BESTIAIRE », Denis Côté (Dragon) ; « CHACUN À SON POSTE ET RIEN NE VA », Lina Wertmüller (Dragon, passage unique).

10 H 45 : « LA TÊTE CONTRE LES MURS », Georges Franju (Olympia).

11 HEURES : « LARMES DE JOIE », Mario Monicelli (La Coursive).

12 HEURES : « L'ENTRAÎNEUSE FATALE », Raoul Walsh (La Coursive) ; « DEUX ANS APRÈS », Agnès Varda (Dragon).

14 HEURES : « LE JARDIN D'HANNA », Hadar Fridlich (Dragon) ; « AGNÈS DE-CI-DE-LÀ VARDA », Agnès Varda (médiathèque).

14 H 15 : « MONTPARNASSE 19 », Jacques Becker (Olympia 1).

14 H 30 : « LA DOLCE VITA », Federico Fellini (La Coursive) ; « AU SERVICE DE LA GLOIRE », Raoul Walsh (ciné-concert, La Coursive).

17 HEURES : « LE FARCEUR », Philippe de Broca (Dragon) ; « LES INNOCENTS CHARMEURS », Wajda (Dragon) ; « TROIS SŒURS », Milagros Mumenthaler (Dragon).

17 H 15 : « LA FEMME À ABATTRE », Raoul Walsh (Olympia).

17 H 30 : « LES LUMIÈRES DE LA VILLE », Charlie Chaplin (La Coursive) ; « LA CHARGE FANTASTIQUE », Raoul Walsh (La Coursive).

19 H 45 : « DE JUEVES A DOMINGO », Domingo Sotomayor (Dragon) ; « C'EST AINSI QUE TU ME VOULAIS », Teuvo Tulio (Dragon) ; « DESPUÉS DE LUCIA », Michel Franco (Dragon).

20 HEURES : « LA RIVIÈRE D'ARGENT », Raoul Walsh (Olympia).

20 H 15 : « LE VENDEUR », Sébastien Pilote (La Coursive) ; « MI-CHAËL », Carl Theodor Dreyer (rétro Christensen, ciné-concert, La Coursive).

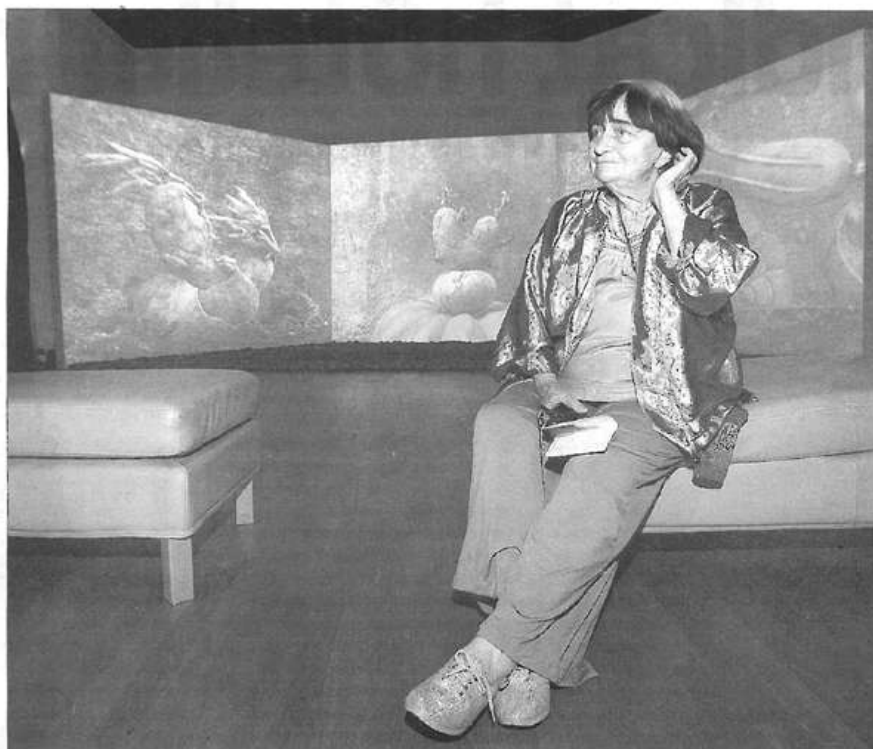
21 H 45 : « CHAUSSURES NOIRES », Joao Canijo (Dragon) ; « LA CROIX DE L'AMOUR », Teuvo Tulio (Dragon) ; « LES PLAGES D'AGNÈS », Agnès Varda (Dragon).

22 HEURES : « LA CRIMINELLE », Teuvo Tulio (Olympia).

22 H 15 : « UNE FEMME DANGEREUSE », Raoul Walsh (La Coursive) ; « OLD DOG », Pema Tsenden (La Coursive).

NB. Ce programme ne mentionne pas les séances pour les enfants ni la totalité des documentaires. La grille complète des films est disponible dans les salles.

03 juillet
2012



Agnès Varda devant la vidéo de « Patatutopia ». PHOTO PASCAL COULLAUD

Agnès Varda, une glaneuse en liberté

« PATATUTOPIA »
Varda fait son miel de tout ce qui passe à portée de caméra, des glaneurs de pommes aux patates en forme de cœur

CHRISTIANE POULIN
c.poulin@sudouest.fr

Si des patates géantes défilent sur l'écran, en ce moment, au premier étage de La Coursive, c'est parce qu'Agnès Varda a été victime, un jour de l'année 2000, d'un coup de foudre pour le bon vieux légume. C'était pendant le tournage de « Les Glaneurs et la glaneuse », documentaire dans lequel, dit-elle, « j'ai donné la parole à des gens dont on ne parle pas ».

Liberté de ton

Pour mémoire : les glaneurs, ce sont « les récupérateurs, ramasseurs et travailleurs » qui ramassent ce que les autres ne veulent plus. La glaneuse, c'est la réalisatrice, qui fait son miel des rencontres les plus inattendues. « J'ai enquêté sur ce qui se glane encore, explique Agnès Varda. J'ai écouté des glaneurs de pommes, de patates, ceux qui font les poubelles. Mais il y a aussi des glaneurs artistes et, comme il existe un recyclage écologique, il existe un recyclage artistique ».

Le film qui a touché tous les publics a été décortiqué par les écolo-

gistes et les sociologues. Mais Agnès Varda, elle, ne tient pas à ce qu'on se méprenne sur son travail. « Je ne suis pas sociologue. Je m'amuse quand je fais des films, je montre des choux rose vié... »

« J'aime la liberté de ton de mes documentaires », affirme cette cinéaste hors norme qui défie les modes et le temps. Invitée du 40^e Festival de La Rochelle, qui lui rend cette année un second hommage (1), Agnès Varda est sans doute la doyenne des hôtes de passage. 84 printemps, et elle pète le feu ! Discourant avec une faconde inouïe, sans la moindre trace d'effort, ni d'essoufflement, et passant de salle en salle pour présenter ses films.

« Comme il existe un recyclage écologique, il existe un recyclage artistique »

Assise à la terrasse d'un café, sur le Vieux-Port, la dame à la caméra d'or commente l'installation de « Patatutopia » (photos, vidéos et tapis de pommes de terre bintje), exposée actuellement à La Rochelle, et créée en 2003 à la Biennale de Venise. Notamment le triptyque. « J'ai filmé des patates qui respirent au centre, et sur les côtés des variations de germes, de radicales, toute cette vie qui continue ».

OK, Agnès. Mais pourquoi les patates ? « Quand j'ai tourné « Deux ans après », avec les mêmes personnages filmés dans « Les Glaneurs et

la glaneuse », j'ai montré à ceux qui avaient accepté de me parler que je ne les avais pas laissés tomber. Après, j'ai trouvé des pommes de terre en forme de cœur dans ma boîte aux lettres, dans ma chambre d'hôtel... Parce qu'en glanant, on tombe sur le cœur. »

« J'ai photographié les stars parmi les patates, les plus belles patates ratatinées du monde. C'est de là qu'est née cette installation, pour voir comment le monde se transforme. Mais vous savez, dit-elle, il ne faut pas quatre clefs pour y entrer. »

« Documenteur » restauré

À La Rochelle, Agnès Varda est arrivée avec ses patates en cœur et avec ses films. Notamment « Documenteur », tourné en 1981 et dont la version restaurée a été présentée en avant-première au public du festival. Dans ce moyen-métrage qui, comme son titre l'indique, est une fiction, Agnès Varda a filmé une Française exilée à Los Angeles, qui cherche un logement pour elle et son fils.

Avec peu de mots et sur une musique écrite par Georges Delerue, Agnès a menti le moins possible. Les spectateurs qui l'ont remerciée après la projection ne s'y trompent pas. « Merci, Madame, d'avoir filmé l'humain », a dit une jeune femme.

Une rencontre publique avec Agnès Varda est organisée aujourd'hui à 10 heures à La Coursive.

(1) En projetant ses films réalisés depuis 1998, année de sa venue au festival de La Rochelle.

04 juillet 2012



« Le Dictateur » défie le temps

« Un vrai Aryen ? » « Non, végétarien. » Voilà comment rire - jaune - quand on s'appelle Chaplin et qu'on s'attaque à la bête immonde. « Le Dictateur », tourné en 1940, défie le temps (jeudi, 17 heures, La Coursive).



Miguel Gomes présente « Tabou »

Le Festival ouvre une fenêtre sur le cinéma portugais d'aujourd'hui, avec, notamment, un hommage à Miguel Gomes, l'auteur de « Tabou » (deux prix à Berlin), son dernier film, qui sera projeté vendredi 6 juillet en sa présence (19 h 45, Dragon. Passage unique).

Lumet en colère

Bien plus que l'injustice, « La Colline des hommes perdus » aborde l'abus de pouvoir et l'exercice de la peur sur autrui.

Sujet idéal pour l'humaniste qu'est Lumet, qui s'en donne à cœur joie en filmant ce pamphlet antimilitariste tiré d'une pièce de théâtre.

De par leur origine, les dialogues sont très étudiés et auraient pu plomber une mise en images. Au contraire, Lumet s'en sert en filmant de très près ses personnages. On y voit la sueur sur les fronts, les regards emplis de haine et de désespoir, on ressent la moiteur de l'atmosphère, on peine pour ces prisonniers plongés dans un cauchemar éveillé où des tortionnaires immondes, avides de pouvoir, appliquent à la lettre toutes les humiliations et plaisirs sadiques au quotidien. Le réalisateur n'y met aucun fond musical, renforçant ainsi la déprime et le pessimisme.

La distribution est impeccable, tous ces comédiens britanniques brillent par leur vérité et leur jeu instinctif.



Sean Connery ne se résume pas qu'à James Bond. PHOTO DR

Illustration de l'angoisse dans des conditions extrêmes, « The Hill » reste une métaphore édifiante sur la guerre, et notamment sur ce que peut engendrer l'armée en temps de crise, et même, comme c'est le cas ici, lorsqu'elle seule se donne le droit de décider du sort de ses soldats.

La réalisation est remarquable, diversifiée, mêlant plongées et contre plongées, caméra à l'épaule et utilisant de nombreuses façons inédites de filmer pour l'époque.

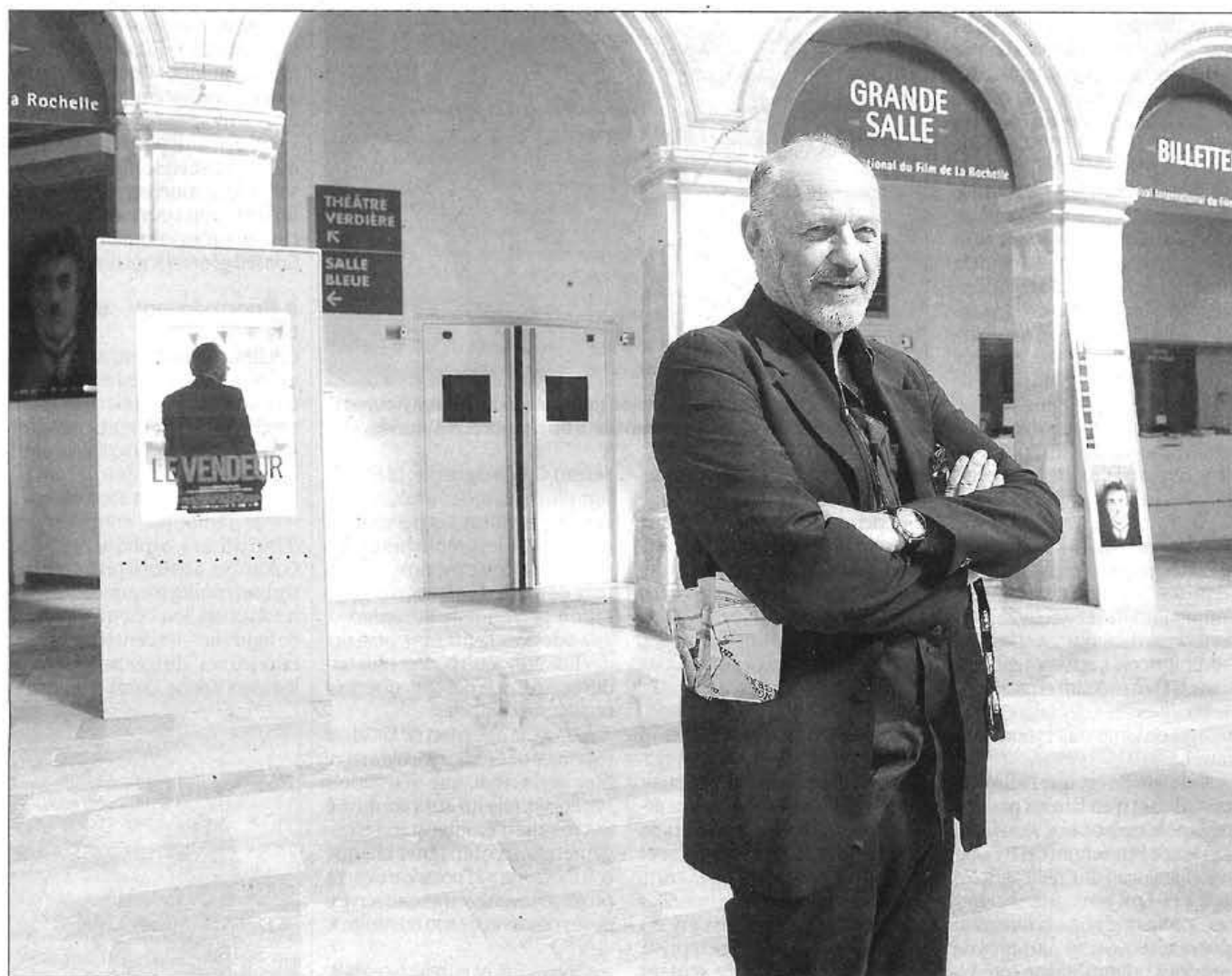
Contrairement à son film précédent (« Douze hommes en colère »), celui-ci se termine mal, laissant planer une forte odeur de nihilisme de la part de Lumet.
Gilles Diment

Fiche technique. « La Colline des hommes perdus » (« The Hill »), Sydney Lumet (1965). Scénario : Ray Rigby. Avec Sean Connery, Harry Andrews, Ian Hendry.

04 juillet 2012

Trop cool, Raoul !

RÉTROSPECTIVE James Cagney en tueur psychopathe, Humphrey Bogart en braqueur tragique, Errol Flynn en Custer romantique, la rétro Raoul Walsh fait sauter la banque



Édouard Waintrop : « Dans mes dix films préférés, il y en a trois de Walsh. » PHOTO OLIVIER BLANCHET

04 juillet 2012

Edouard Waintrop est à La Rochelle pour la première fois. Le tout nouveau délégué général de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes – dont la première cuvée a été saluée par la critique – découvre et la ville et son festival. « Je le connaissais de réputation, bien sûr, et je connais Prune Engler et Sylvie Pras de longue date. Leur festival leur ressemble : il est formidable ! » Quand l'ancien journaliste de « Libération » a su qu'il y aurait une rétrospective Raoul Walsh, il a proposé ses services. « Pour un film de Walsh, je traverserais la terre entière ! » Alors 19 d'un coup et à portée de TGV...

« Sud Ouest ». D'où vous vient cette passion ?

Édouard Waintrop. Je crois que je suis né avec. J'avais 10 ans quand j'ai vu « Gentleman Jim » et cela ne m'a jamais quitté. Dans mes dix films préférés, il y en a trois de Raoul Walsh : « La Charge fantastique », « Gentleman Jim » et « L'Enfer est à lui ». Et puis un quatrième, tiens : « The Strawberry blonde ». Je viens de le revoir, mais pour la première fois sur grand écran, et il remonte dans mon estime. J'ai deux amours, Raoul Walsh et John Ford. J'aimerais écrire un livre sur leur opposition, Walsh, proche de ses racines irlan-

do-new-yorkaises, et Ford, qui représente la morale de la petite ville irlandaise, qui a la haine de la grande cité. S'il n'y avait que ces deux cinéastes-là, je pourrais très bien vivre !

Votre Walsh, vous le préférez comment ? Noir, kaki, ou avec des cow-boys et des Indiens ?

Ce n'est pas Walsh qui a choisi d'être éclectique. Il a connu plusieurs périodes, plus ou moins fécondes. Il y a eu les riches années du muet avec la Fox, les années 30 avec du bon et du moins bon, et surtout l'époque Warner, de 1939 à 1951, qui a donné une bonne dizaine de chefs-d'œuvre.

Il a touché à tous les genres mais les thématiques sont souvent assez proches. Derrière cet éclectisme, il déroule toujours le même film. Contrairement à Ford qui parle de la grandeur des gens ordinaires, Walsh montre ce qui arrive à des gens qui sont au-delà de la norme, qu'ils soient soldats, gangsters, électriciens ou camionneurs.

Peut-on parler d'une « Walsh touch » ?

Il y a dans sa mise en scène un sens de l'espace qui est à mon avis unique dans le cinéma américain. Un grand sens de la géographie et de la topologie. Il faut voir comment

l'état se resserre autour de Custer dans « La Charge fantastique ».

La seconde « touch », c'est son goût pour les personnages extrêmes, comme Custer ou Cody Jarret dans « L'Enfer est à lui ». Même s'ils sont monstrueux, il arrive à les rendre humains, alors que pour un Ford, ils seraient le mal absolu.

« “ Beyond the forest ”, au-delà de la forêt. En français, c'est devenu : “ La Garce ” ! »

On a parlé de cinéma psychanalytique pour « L'Enfer est à lui » et « La Vallée de la peur » ?

Walsh s'intéresse à la psychanalyse mais comme carburant de la fiction, pas pour des études de cas. De toute façon, il n'est pas le premier. Ces deux films datent de l'après-guerre alors que, quelques années plus tôt, Hitchcock a tourné « La Maison du docteur Edwards ».

Il y a toujours le fatum chez Walsh. C'est soit la nature, soit la maladie mentale, soit des périodes historiques particulières comme la Guerre de Sécession ou les guerres indiennes. Aussi limites soient-ils, il

croit en ses personnages. Il perd parfois ses illusions mais n'est jamais cynique comme l'est parfois un John Huston.

Cet extrême, Walsh le voit positivement, c'est l'énergie du pauvre pour devenir riche. Comme son père, modeste employé chez un tailleur, qui est devenu riche. Ou comme lui, l'aventurier devenu artiste.

Avez-vous eu des difficultés à monter cette rétrospective ?

Ce n'est pas moi qui l'ai préparée, c'est Prune et Sylvie. Trouver les copies et obtenir les droits est toujours compliqué. Des films qui circulaient bien autrefois comme « La Femme à abattre » et « La Grande Évasion » ont disparu des écrans quand d'autres moins connus sont aujourd'hui plus facilement accessibles.

« La Femme à abattre », « L'Entraîneuse fatale », « Une femme dangereuse »... Pourquoi les titres français sont-ils aussi débiles ?

Je pense que c'est dû à la misogynie française. Le plus bel exemple dans le genre reste ce film de King Vidor « Beyond the forest », au-delà de la forêt. En français, c'est devenu : « La Garce » !

Recueilli par Pierre-Marie Lemaire
pml.lem@sudouest.fr

SUD OUEST

www.sudouest.com

04 juillet 2012

Un piano pour « La Belle et la Bête »

C'est un des plus beaux contes du cinéma. « La Belle et la Bête », de Jean Cocteau, sera présenté jeudi 5 juillet lors d'une séance spéciale : un ciné-concert avec Christian Leroy au piano et Pascal Ducourtioux aux percussions (11 heures, La Coursive. Passage unique).



Les lycéens jouent avec Cambra

Aujourd'hui, un ciné-concert réunit Jacques Cambra (photo), le pianiste, et les lycéens des ateliers du Festival. Ils accompagneront notamment « Polidor change de sexe » (1918) (à 14 heures, La Coursive). ARCHIVES XAVIER LÉOTY

ÇA, C'EST DU CINÉMA I

Patrice Leconte passe à l'animation

Patrice Leconte, c'est le réalisateur de « Viens chez moi, j'habite chez une copine », de « Monsieur Hire » et de « La Veuve de Saint-Pierre ». Autrement dit un cinéaste qui passe de la comédie au drame avec le même talent. Et voilà qu'avec, « Le Magasin des suicides », il filme des images animées.



Patrice Leconte. PHOTO DR

Sous ce titre bizarre, il y a à l'origine un roman de Jean Teulé (Ed. Julliard). Le magasin des suicides, c'est une boutique qui, seule, a survécu au désespoir dans une ville où les habitants dépriment en série. On y trouve des poisons et des cordes pour se pendre... Jusqu'au jour où la patronne du magasin donne naissance à un enfant qui est la joie de vivre incarnée.

Ce film d'animation, qui a été fabriqué aux studios TTK d'Angou-

lême, a bénéficié du soutien de la Région et du département de la Charente. Il sera présenté en avant-première (sortie nationale le 26 septembre) jeudi 5 juillet à 20 h 15 à La Coursive, en présence de Patrice Leconte.

« Shadows » avec le TrioInVite



Anthony Ray et Lelia Goldoni dans « Shadows ». PHOTO DR

Festivaliers, attention ! Si vous voulez voir « Shadows », le premier long-métrage de Cassavetes, c'est ce soir, mercredi, à 20 h 45, à La Coursive (salle bleue). Il s'agit d'une séance unique, précédée d'un concert-conférence sur le thème du jazz au cinéma. Rodolphe Lerambert, de l'Agence pour le développement régional du cinéma (ADRC), présentera le film. Les musiciens du TrioInVite proposent, eux, de réécouter « Shadows ». Rappelons que c'est un certain Charlie Mingus qui a écrit la musique pour Cassavetes.

PROGRAMME D'AUJOURD'HUI

10 H 30 : « THE SEARCH » Pema Tsenden (Dragon) ; « STELLA FEMME LIBRE » Michel Cacoyannis (Dragon).

10 H 45 : « LES AMANTS DE VERONE » André Cayatte (Olympia). Dernier passage.

11 HEURES : « LA GRANDE ÉVASION » Raoul Walsh (La Coursive) ; « LA CHARGE FANTASTIQUE » Raoul Walsh (La Coursive). COURTS MÉTRAGES MIGUEL GOMES (Dragon).

14 HEURES : « LA GUEULE QUE TU MÉRITES » Miguel Gomes (Dragon) ; « SODANKYLÅ FOREVER : THE CENTURY OF CINEMA » Peter Van Bagh (Dragon). « PAIN, AMOUR ET FANTAISIE » Luigi Comencini (Dragon). Passage unique. « AGNÈS DE-CI DE-LÀ » Agnès Varda (Médiathèque). « POLIDOR CHANGE DE SEXE », anonyme, « HISTOIRE D'UN PIÉROT », Baldassarre Negroni ; « L'UOMO MECCANICO », André Deed (La Coursive).

14 H 15 : « LEGÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE » Luciano Tovoli (Olympia).

14 H 30 : « L'OPINION PUBLIQUE » Charlie Chaplin (La Coursive).

17 HEURES : « LES FEUX DE LA RAMPE » Charlie Chaplin (La Coursive). « BEYROUTH HÔTEL » Danielle Arbid (Dragon) ; « LES SANS REPOS » Teuvo Tulio (Dragon) ; « FANTAISIE LUSITANIENNE » Joao Canijo (Dragon) ; « LA SER-

VANTE » Kim Ki-Young (Dragon).

17 H 15 : « L'ESCLAVE LIBRE » Raoul Walsh (Olympia).

17 H 30 : « L'IDIOT » Benjamin Christensen (Ciné-concert).

19 H 45 : « BEST INTENTIONS » Adrian Sitaru (Dragon), « LE RIDEAU CRAMOISI » et « LES MAUVAISES RENCONTRES » Alexandre Astruc (Dragon), « LE RÊVE DANS LA HUTTE BERGÈRE » Teuvo Tulio (Dragon).

20 HEURES : « HUIT ET DEMI » Federico Fellini (Olympia).

20 H 15 : « AUGUSTINE » Alice Winocour (La Coursive). Passage unique.

21 H 45 : « MAL NÉE » Joao Canijo (Dragon), « CHANSON D'AMOUR ET DE BONNE SANTÉ » Joao Nicolau, « UN JUEGO DE NINOS » Jacques Toulemonde Vidal, « C'EST PLUTÔT GENRE JOHNNY WALKER » Olivier Babinet (Dragon 2). Passage unique. « PARADIS : AMOUR » Ulrich Seidl (Dragon).

22 HEURES : « LA VALLÉE DE LA PEUR » Raoul Walsh (Olympia 1), « THE STRAWBERRY BLONDE » Raoul Walsh (La Coursive). NB. Ce programme ne mentionne pas les séances pour enfants ni tous les documentaires. La grille quotidienne est disponible dans les salles.

04 juillet
2012



Les quatre guitaristes se produiront sur scène ensemble pour la première fois. PHOTO DR

Le jazz manouche s'invite à La Sirène

ANNIVERSAIRE
Pour la quarantième édition du Festival international du film, une soirée est organisée à La Sirène

JENNIFER DELRIEUX

larochelle@sudouest.fr

Le Festival international du film de La Rochelle soufflera ses quarante bougies sur un air de jazz manouche. À l'occasion de ses quarante ans, une soirée est organisée conjointement par La Sirène et par le Festival international du film de La Rochelle, demain, à La Sirène. Un documentaire « Les Fils du vent », racontant le quotidien d'Angelo Debarre, Moreno, Tchavolo Schmitt et Ninine Garcia, quatre grands guitaristes de jazz manouche, sera projeté. Une exclusivité car cette production n'a jamais été diffusée auparavant.

Portrait de quatre musiciens

Le réalisateur du film, Bruno Le Jean, sera là afin de présenter son travail et répondre aux questions du public. « Je ne connaissais pas la communauté manouche, précise ce Parisien. À la base, je voulais faire un documentaire sur le blues mais cela s'est avéré compliqué. J'ai découvert par hasard cette musique dans un bar à Paris il y a huit ans. J'ai d'abord rencontré Moreno. Au fil des années, une amitié s'est créée et je leur ai proposé de faire un film »,

se souvient-il. Fasciné depuis toujours par la musique en général, Bruno Le Jean a tourné son documentaire sur le jazz manouche entre 2005 et 2011. Mais le réalisateur ne veut pas réduire son travail uniquement à sa forme musicale. « C'est un portrait croisé de quatre personnes qui vivent de manière simple. Certains sont sédentaires, d'autres sont nomades », explique Bruno Le Jean.

Durant 1 h 30, « Les Fils du vent » suit les quatre guitaristes sur les routes de Bretagne, d'Alsace et en région parisienne. Bruno Le Jean emmène le spectateur en le prenant par la main pour « une balade musicale et un voyage en caravane ou à pied, dans les bars, au bord de la mer ou sous les étoiles ».

Musique et philosophie

Le réalisateur a été touché par la philosophie du peuple manouche. « Ce sont des gens qui vivent leur vie au jour le jour. Leur musique est toujours optimiste et gaie. Elle donne envie de taper du pied », souligne-t-il.

Une musique où se mêlent différentes influences en fonction des pays traversés. « Ce style de musique, qui date des années 40, s'est développé en même temps que mon projet. Elle s'est popularisée ces dernières années », précise le Parisien. Pendant le documentaire, les quatre guitaristes reprennent non seulement des morceaux de Django Reinhardt mais également des standards de jazz américain et de la chanson française. Le documentaire n'émet aucun commentaire.

PRATIQUE

« LES FILS DU VENT » diffusé à 22 heures à la Sirène, 111, boulevard Emile-Delmas, à La Rochelle

Tarif unique : 15 euros, passeport du Festival international du film de La Rochelle ou abonnement à La Sirène : 12 euros

Navettes gratuites aller/retour : La Sirène - Place de Verdun

Départ 21 h 15 place de Verdun
Retour toutes les 30 minutes de 1 heure à 3 heures du matin.

Informations au 05 46 56 46 62

Il se contente de donner la parole à Angelo Debarre, Moreno, Tchavolo Schmitt et Ninine Garcia. Ils partagent leurs impressions, parlent d'eux, de ce qu'ils attendent, de leurs difficultés et de leurs conditions de vie qui ne sont pas toujours faciles.

Autre exclusivité de cette soirée anniversaire placée sous le signe de la fête : les quatre artistes du film monteront ensuite sur scène pour interpréter plusieurs morceaux. Ils seront accompagnés par le contrebassiste Claudius Dupont. « Ces guitaristes travaillent ensemble pour les raisons du film mais ils jouent en solo habituellement. Ce sera la première fois qu'ils seront sur scène ensemble », indique David Fourrier, directeur de La Sirène.

Cette soirée se terminera avec DJ Tagada qui revisitera les musiques balkaniques traditionnelles. Violon, contrebasse, accordéon et guitares seront mixés avec de la musique électronique.



04 juillet 2012

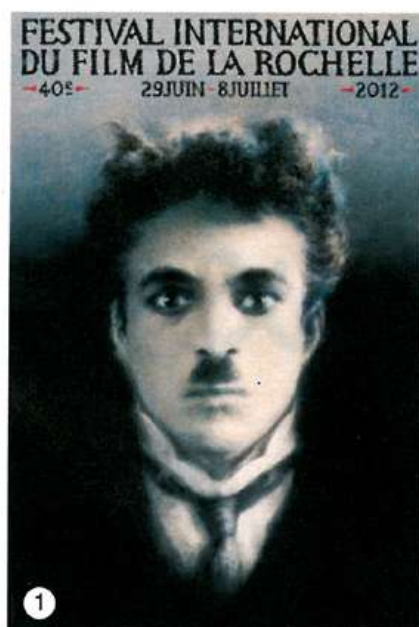
Le Festival international du film

Deux films pour une soirée de festival SAINT-PIERRE-D'OLÉRON Le Festival international du film de La Rochelle hors les murs s'installe au cinéma Eldorado jeudi 5 juillet, avec deux films au programme. À 18 heures, « Lola » de Jacques Demy, avec Anouk Aimée (durée : 1 h 30, à 18 heures), en version restaurée, et, à 21 heures, l'avant-première d'« Augustine », premier long métrage de la réalisatrice Alice Winocour (dont la sortie officielle est prévue en novembre) avec Vincent Lindon et Stéphanie Sokolinski (durée : 1 h 40). Entre les films, un buffet dans le hall du cinéma sera proposé (tarif : 9 euros par personne). Réservations au 05 46 47 82 31. Le Conseil communautaire se réunit aujourd'hui SAINT-PIERRE-D'OLÉRON Le conseil communautaire se réunit cet après-midi, à 15 heures, dans le bâtiment de la Communauté de communes. À l'ordre du jour : validation et mise en œuvre du programme d'actions de prévention des inondations, attribution d'une subvention au réseau InPact Poitou-Charentes, attribution d'une subvention à l'association Afrique en scène, modification du plan de financement du projet territorial de gestion des espaces naturels, etc.



05 juillet 2012

**1. FESTIVAL DU FILM DE
LA ROCHELLE, UNE 40^e INTENSE**



Anniversaire oblige, des surprises sont attendues notamment deux projections gratuites en plein air, ou encore la Leçon de musique, consacré à Francis Lai et suivi d'un concert exceptionnel.

Du 29 juin au 8 juillet, www.festival-larochelle.org

Défendre et faire connaître le cinéma géographiquement et thématiquement divers, souvent oublié ou parfois inconnu, tel est le pari chaque année du Festival International du Film de La Rochelle.

Des hommages, des rétrospectives, des avant-premières, des expositions... pour cette 40^e édition, le Festival a décidé d'être encore plus éclectique. Il est difficile de parler de l'ensemble du programme mais des moments forts sont à signaler. Notamment l'hommage à Ancuck Aimé à travers une projection de 15 films et surtout la présence de l'actrice durant le festival. Autre hommage à souligner : celui à Agnès Varda, à Joa Carrijo ou encore Miguel Gomes. Dans les rétrospectives à ne pas manquer, celle de Charlie Chaplin (10 films) ou encore celle de Raoul Walsh (20 films). Les enfants seront également à la fête avec des projections qui leur seront spécialement dédiés.

SUD OUEST

www.sudouest.com

06 juillet 2012



Retour de flamme avec Charlot

Animateur de « Retour de flamme » sur France 2, Serge Bromberg présente un spécial Chaplin ce soir à La Coursive (20 h 15). Au programme de ce ciné-concert (Bromberg au piano) : trois aventures de Charlot. PHOTO DR



Pierre-Luc Granjon : leçon de cinéma

Cinéaste d'animation, Pierre-Luc Granjon présente à La Rochelle des films, comme « L'été de Boniface », qui ne font pas seulement le bonheur des enfants, auxquels ils sont destinés. Samedi, à 10 heures, il animera une leçon de cinéma d'animation à La Coursive. PHOTO DR

James Cagney règne à l'écran

À la fin des années 40, la carrière de James Cagney est en stand-by. C'est pourquoi, après avoir lu le script de « White Heat » (« L'Enfer est à lui »), il interviendra sur plusieurs scènes, donnant encore plus de profondeur à Cody Jarrett, personnage hors-norme, annonceur des futurs biopics dont Robert Aldrich et Don Siegel s'inspireront plus tard.

Alors que les héros du polar cinématographique étaient désormais les policiers eux-mêmes, Walsh prend le contre-pied en réalisant cette aventure pleine de fureur et d'action, présentant un gangster halluciné, psychopathe dont les rapports avec sa mère ont fini d'achever la folie paranoïaque.

Étonnant de véracité, Cagney compose un monstre tantôt effrayant, tantôt si pathétique que l'on en éprouverait presque de l'empathie. Dans la peau de ce tueur psychotique, parfaitement traité sur le plan psychanalytique, il transcende littéralement l'écran. Il tient le film à bout de bras, aidé par des seconds rôles de premier ordre. À commencer par l'étonnant Edmond O'Brien dans un rôle pour le moins difficile car présentant de multiples ambiguïtés.

La réalisation est d'une incroyable modernité, fluide, sans aucun temps mort. L'action s'enchaîne avec une parfaite maîtrise du

rythme, des séquences de fulgurance baroque, pour arriver à cette fin dantesque digne des plus grandes tragédies grecques.

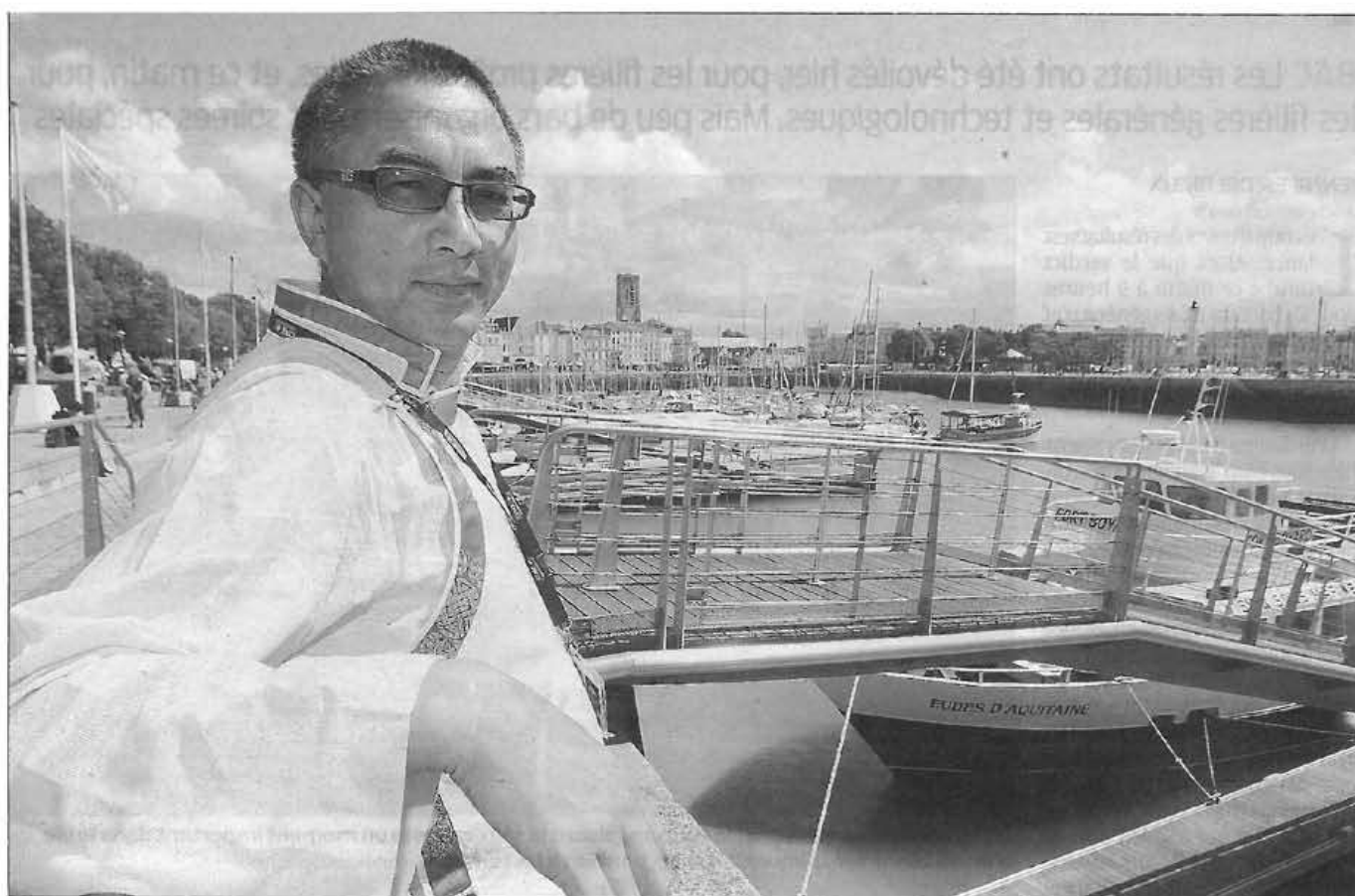
Gilles Diment



James Cagney. PHOTO DR

Fiche technique. « L'Enfer est à lui », Raoul Walsh (1949). Scénario d'Ivan Goff et Ben Roberts d'après un roman de Virginia Kellogg. Avec James Cagney, Virginia Mayo, Edmond O'Brien, Steve Cochran, Margaret Wycherly (Ma Jarrett, c'est elle), John Archer, Wally Cassel, Fred Clark. La musique est signée Max Steiner, qui a collaboré plus d'une fois avec Walsh, notamment pour « La Charge fantastique » et « La vallée de la peur ».

06 juillet 2012



Pema Tseden : « Je ne crois pas que le cinéma puisse sauver une culture mais il peut contribuer à sa mémoire ». PHOTO PASCAL COULLAUD

Pema Tseden, l'homme qui écrit le roman tibétain

06 juillet 2012

DÉCOUVERTE Invité du Festival du film, Pema Tsenden filme le Tibet avec art et fidélité

CHRISTIANE POULIN

c.poulin@sudouest.fr

Pema Tsenden est né en 1969 à Dzong, au bord du fleuve Jaune, dans un Tibet déjà occupé depuis vingt ans par le voisin chinois. En tibétain, dzong signifie « le moulin du dzo », explique-t-il. Le dzo, c'est une espèce de mulet tibétain, mélange de yak et de vache. Et des yaks, des vaches, des chèvres, des moutons, et sans doute des dzos, on en voit pas mal dans les films de ce réalisateur qui, en l'espace de quelques œuvres, a propulsé le cinéma tibétain au premier plan.

L'enfant de l'Amdo

« Grassland » (« Pâturages »), « Le Silence des pierres sacrées », « The Search » et « Old dog », présentés à La Rochelle, ont tous été tournés dans la province d'Amdo (aujourd'hui Qinghai) au nord-est du Tibet. Une région traditionnellement vouée à l'élevage où les parents et grands-parents de Pema Tsenden étaient mi-bergers, mi-agriculteurs. Son grand-père lui a appris ses premiers mots de tibétain. Ainsi, c'est dans la forme d'Amdo, où se sont écoulées son enfance et sa jeunesse – jusqu'à l'entrée à l'université de Lanzhou –, que Pema Tsenden a inscrit son œuvre cinématographique.

Mais il reste avant tout un litté-

raire : un écrivain qui a publié plusieurs recueils de nouvelles (en tibétain) et un passeur qui traduit les auteurs tibétains en chinois.

Il n'y a donc rien, dans l'histoire de Pema Tsenden, qui explique son embarquée de 2002, année où il entre à l'Académie du film de Pékin. Rien sauf, peut-être, le désir de « passer » autrement le roman tibétain. Son cinéma, nullement romancé, ne raconte d'ailleurs que la réalité d'une société en déclin, mais avec l'art qui permet de rendre universelles des préoccupations toutes locales.

Enfant, le professeur de littérature n'a vu que très peu de films dans son village. « Il y avait des projections de temps en temps à Dzong », se souvient-il. « J'adorais ça. J'ai

vu, par exemple, « Les Temps modernes » de Chaplin ».

Pas mal, comme exemple. Mais il y a tant de façons d'asservir l'humanité. Pema Tsenden, pour sa part, se consacre à l'humanité qui vit et meurt sous ses yeux : le peuple tibétain.

Comédiens amateurs

Tous ses films, à l'exception de « The Search » où il a fait appel à deux comédiens, ont été tournés avec des amateurs. Des gens de l'Amdo, dont il connaît les coutumes et avec lesquels il partage le dialecte de la province. Dans « Le Silence des pierres sacrées » (un petit moine est distrait de son éducation en découvrant la télévision), les moines, adultes et enfants, sont

de vrais moines. « Je filme le Tibet contemporain tel que je le vois, souligne-t-il, afin qu'il soit vu ainsi par le plus de gens possible. »

Comment ses films sont-ils reçus, là-bas ? « Avec « Le Silence des pierres sacrées », les Chinois se sont ouverts à une vision du Tibet qu'ils ne connaissaient pas, notamment la vie dans un monastère où on garde des liens avec le monde et avec les laïcs. »

« Je filme le Tibet tel que je le vois afin qu'il soit vu par le plus de gens possible »

Et les Tibétains ? « La plupart reconnaissent que c'est un portrait fidèle mais, comme ils n'ont aucune culture du cinéma, ils trouvent que c'est sans intérêt », rapporte Pema Tsenden avec un grand sourire. Ont-ils conscience de ce qu'il dénonce dans ses films, à savoir les dangers menaçant la société et la culture tibétaines ? « C'est une réalité, tout le monde le sait et tout le monde le voit, mais peut-être pas aussi clairement que dans les films. »

« Je ne crois pas que le cinéma puisse sauver une culture, dit Pema Tsenden, après réflexion. Mais je crois qu'il peut contribuer à sa mémoire. »

CINÉMA ET LITTÉRATURE

Des nouvelles en janvier

Les Éditions Philippe Picquier, spécialisées dans la littérature d'Extrême-Orient, publieront en janvier prochain un recueil de nouvelles de Pema Tsenden. Ce sera le premier livre traduit en français de cet auteur tibétain. En attendant, trois de ses films sont projetés jusqu'à dimanche, qui décrivent un Tibet aux paysages magnifiques (« Grassland » nous offre même l'« aurore aux doigts de rose » chan-

tée par Homère) mais dont la vie et les mœurs sont menacées par la modernité. Ou par la course à l'argent, comme dans « Old dog ».

« Grassland » et « Le Silence des pierres sacrées » sont projetés aujourd'hui, demain et dimanche. Il reste une séance pour « The Search » (la recherche à travers tout le pays de deux acteurs pour un opéra traditionnel), demain, à 17 heures, au Dragon.

06 juillet 2012

« Silence, on tourne ! » : deux ciné-randos

Deux ciné-randos gratuites d'une heure, « Silence on tourne » (pour revisiter les moments d'un tournage à La Rochelle), sont organisées à 14 h 30 et 15 h 30, demain. Départs à l'office de tourisme de La Rochelle. Réservations obligatoires à La Coursive, espace accréditations.



Patrice Leconte évoque son « Magasin »

C'est la productrice Michèle Halberstadt qui animera la rencontre, aujourd'hui, à 10 heures, à La Coursive, avec Patrice Leconte. Le réalisateur est venu à La Rochelle présenter son dernier long-métrage, « Le Magasin des suicides », un film d'animation. PHOTO JEAN-PIERRE CLATOT

Où est passé Passek ?

AVIS DE RECHERCHE
Le fondateur du festival est le grand absent de cette 40^e édition. Comme des précédentes

Où est passé Passek ? Il est où Jean-Loup ? Le fondateur du Festival du film de La Rochelle a disparu du paysage cinéphilique. Il n'a plus remis les pieds à La Coursive depuis qu'il a passé la main, en 2001. Jacques Chavier, l'ancien président, l'a régulièrement invité chaque été, il n'a jamais obtenu de réponse. Certains disent « l'avoir croisé il y a deux ou trois ans à la Berlinade, il avait l'air en bonne forme ». D'autres croient savoir qu'il s'est retiré au Portugal, sa seconde patrie, pour s'occuper de son musée du cinéma. Que personne n'a visité.

Fâcheries

La Rochelle doit beaucoup à Jean-Loup Passek. La légende veut qu'il ait débarqué sur le Vieux Port un beau jour de 1973, des bobines de films dans le coffre de sa 2 CV. Michel Crépeau l'avait débauché du Festival de Royan pour lui confier le volet cinéma des Rencontres internationales d'art contemporain. Les Riac ont disparu depuis belle lurette mais le Festival du film leur a survécu. Il n'a cessé de croître et d'embellir. Les quelques fidèles des débuts se comptent aujourd'hui



Jean-Loup Passek.
PHOTO ARCHIVES TADEUSZ KLUBA

par milliers. Le grand silence de Jean-Loup Passek tient sans doute aux conditions de sa succession.

Il voulait confier les rênes à Pierre-Henri Deleau, ancien délégué de la Quinzaine des réalisateurs et patron de moult festivals. Les tutelles avaient donné leur accord. Mais pas l'association qui s'était rangée derrière la candidature de Prune Engler et Sylvie Pras, les deux bras droits de Passek et les véritables chevilles ouvrières de la manifestation depuis une quinzaine d'années.

Le bon choix. Mais qui a fâché Jean-Loup Passek. Dommage.
Pierre-Marie Lemaire

LE PROGRAMME D'AUJOURD'HUI

10 H 30 : « BEST INTENTION », Adrian Sitaru (Dragon) ; « **FANTASIE LUSITANIENNE** », Joao Canijo (Dragon) ; « **LES GLANEURS ET LA GLANEUSE** », Agnès Varda (Dragon).

10 H 45 : « LE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE », Luciano Tovoli (Olympia).

11 HEURES : « LA GRANDE ÉVASION », Raoul Walsh (La Coursive) ; « **RÉGÉNÉRATION** », Raoul Walsh (La Coursive).

14 HEURES : « LA GUEULE QUETU MÉRITES », Miguel Gomes (Dragon) ; « **MARIO RUSPOLI, PRINCE DES BALEINES ET AUTRES RARETÉS** », Florence Dauman (Dragon) ; « **LES HABITANTS** », Alex van Warmerdam (Dragon) ; « **AGNÈS DE-CI DE-LÀ VARDA** », Agnès Varda (médiathèque).

14 H 15 : « HUIT ET DEMI », Federico Fellini (Olympia).

14 H 30 : « UN ROI À NEW YORK », Charlie Chaplin (La Coursive) ; « **LA CHARGE DE LA HUITIÈME BRIGADE** », Raoul Walsh (La Coursive).

16 HEURES : « LES RENAISSANCES DU CINÉMA CORÉEN », Hubert Nio-gret (médiathèque).

17 HEURES : « MONSIEUR VERDOUX », Charlie Chaplin (La Coursive) ; « **LE RIDEAU CRAMOISI** », « **LES MAUVAISES RENCONTRES** », Alexandre Astruc (Dragon) ; « **ICI ET**

LÀ-BAS », Antonio Méndez Esparza (Dragon).

17 H 15 : « LA FILLE DU DÉSERT », Raoul Walsh (Olympia).

17 H 30 : « LE MYSTÉRIEUX X » de Benjamin Christensen (à La Coursive).

19 H 45 : COURTS MÉTRAGES MIGUEL GOMES, « **CÂNTICO DAS CRIATURAS** » (Dragon) ; « **LE SANG SANS REPOS** », Teuvo Tulio (Dragon) ; « **BESTIAIRE** », Denis Côté (Dragon) ; « **TABOU** », Miguel Gomes (Dragon).

20 HEURES : « LA VALLÉE DE LA PEUR », Raoul Walsh (Olympia).

20 H 15 : « CHARLOT ÉMIGRANT », « **CHARLOT PATINE** », « **CHARLOT POLICEMAN** » (La Coursive) ; « **GRASSLAND** », « **LE SILENCE DES PIERRES SACRÉES** », Pema Tseden (La Coursive).

21 H 45 : « LIENS DE SANG », Joao Canijo (Dragon).

22 HEURES : « UNE FEMME SOUS INFLUENCE », John Cassavetes (Olympia).

22 H 15 : « L'ENFER EST À LUI », Raoul Walsh (La Coursive) ; « **AVENTURES EN BIRMANIE** », Raoul Walsh (La Coursive).

MINUIT : « SOUNDBREAKER », Kimmo Koskeda (chapelle Fromentin).

06 juillet 2012

Vous avez le Bonsoir d'Alfred

SÉANCE EN PLEIN AIR
Ce soir, rendez-vous
avec Hitchcock, pour voir
ou revoir « Rebecca »

Pour la troisième année consécutive, des transats seront installés sous les étoiles pour une séance de cinéma en plein air. Et même deux séances, pour l'édition 2012, à l'occasion des 40 ans du festival. Qui se terminera dimanche soir avec la projection de « La Nuit américaine », de François Truffaut.

Mais c'est Hitchcock qui ouvre le bal, ce soir, avec sa « Rebecca ». Tourné en 1940, ce film qui réunit Joan Fontaine et Laurence Olivier dans les rôles de la timide héroïne sans

nom et du beau Max de Winter, a la particularité de présenter un casting parfait. C'est souvent le cas dans les films d'Hitchcock, mais c'est flagrant avec « Rebecca ». Où trouver une meilleur M^{rs} Danvers que Judith Anderson ? Et que dire de George Sanders en Favell, prototype de la vulgarité masculine ?

Quant à l'adaptation du roman le plus lu de Daphné du Maurier, elle est passionnante. Nous avons là du très beau noir, filmé par un maître du genre. Sir Alfred, qui, vingt-trois ans plus tard, reprendra des pages de Daphné du Maurier pour tourner « Les Oiseaux ».

« Rebecca », ce soir, 22 h 30, sur le parvis de la médiathèque. Entrée libre.



**Alfred Hitchcock tourne
« Rebecca » en 1940.** PHOTO DR

07 juillet 2012



De la mafia à la téléralité

Matteo Garrone, c'est le réalisateur de « Gomorra », sur la mafia napolitaine, d'après le livre de Saviano. Il revient avec « Reality », film sur les émissions de téléralité pour lequel il a raflé son 2^e Grand Prix du jury à Cannes.



Sandrine Bonnaire derrière la caméra

Après un documentaire consacré à sa sœur autiste, « Elle s'appelle Sabine », en 2007, Sandrine Bonnaire repasse derrière la caméra pour son premier film de fiction, « l'enrage de son absence ». Il sera projeté demain, en avant-première, en sa présence, à 17 heures, au Dragon.

L'hymne au cinéma de François Truffaut

Fiction, documentaire ou docu-fiction, peu importe ; avant tout hymne au cinéma, amour du cinéma, pour le cinéma et le public. Quel plaisir de voir et revoir « La Nuit américaine » dont le seul et unique sujet est le cinéma lui-même.

Truffaut se fait plaisir, sa vie était le cinéma, le cinéma était toute sa vie. Sa filmographie atteste de sa passion, mais comment peut-on ne vivre que de factice ? Car le cinéma est aussi l'art de la dissimulation, de la tromperie, de l'illusion, du paraître. D'ailleurs une nuit américaine est bien une supercherie qui consiste à tourner de jour en simulant une scène de nuit.

Le titre cacherait-il une énigme... Le film dans le film permet d'ouvrir une fenêtre à son public, et l'auteur, pour mieux faire partager avec subtilité les ennuis que l'on peut rencontrer sur un tournage, décide de faire un étalage de tous les problèmes techniques ainsi que des problèmes psycho-sentimentaux. Dès lors, tous les personnages prennent une ampleur plus humaine, devant tour à tour attachants, vivants et permettant une identification immédiate.

Si le film passionne, intrigue, on peut se demander si la fascination de Truffaut pour le 7^e art n'est pas plus proche d'une quelconque pa-

thologie obsessionnelle que du seul plaisir de tourner. Mais ceci restera une affaire intime que lui seul aurait pu révéler.



Jean-Pierre Léaud. PHOTO DR

De toute évidence, les films perdurent tandis que les auteurs, les techniciens, les acteurs disparaissent. D'autres viennent les remplacer, telles des étoiles éphémères, et finalement, pour le plaisir de tous, le spectacle continue.

Gilles Diment

Fiche technique. « La Nuit américaine », de François Truffaut (1973). Avec François Truffaut, Jean-Pierre Léaud, Jacqueline Bisset, Jean-Pierre Aumont, Nathalie Baye, Bernard Menez, Jean-François Stévenin, Alexandra Stewart.

Demain, à 22 h 30, sur le parvis de la médiathèque Michel-Crépeau. Entrée libre.

07 juillet 2012



Patrice Leconte : « J'ai su tout de suite que j'allais faire un film musical. » PHOTO PASCAL COUILLAUD

Patrice Leconte plaisante drôlement avec la mort

« LE MAGASIN DES SUICIDES » En adaptant le roman de Jean Teulé, Leconte renoue avec la passion de ses débuts, le dessin, et se moque du désespoir avec humour

07 juillet 2012

Vendredi à La Rochelle le public du Festival du film s'est dérouillé les zygomatiques. Il avait rendez-vous avec Patrice Leconte et son « Magasin des suicides ». À l'origine, un roman de Jean Teulé que Leconte a transformé en film d'animation. Non sans jubilation et avec un humour féroce. Le sujet ? Des citadins ayant perdu tout goût de vivre s'autoadministrent la mort en série. Le magasin des suicides (cordes, poisons, revolvers, sabres, gaz asphyxiants...) est florissant. Un jour, dans cette ville morose, la propriétaire accouche d'un garçon, Alan, qui ne sait que sourire à la vie. Et la vie change.

« Sud Ouest ». Votre scénario est-il différent du roman ?

Patrice Leconte. « J'ai modifié beaucoup de choses. Teulé m'avait dit : "Prends le livre et fais ce que tu veux" ». Alors j'ai inventé des trucs et, surtout, j'ai changé la fin. Dans le roman, le petit Alan met fin à ses jours. Teulé a d'ailleurs reçu des lettres terribles de lecteurs qui ne pouvaient pas l'accepter. Moi, j'ai écrit une fin un peu kitsch, dégoulinante de guimauve.

Quels trucs avez-vous inventé ?

Le père qui propose à son fils de 8 ans de fumer en lui faisant croire que c'est bon pour la santé... C'est une chose énorme qui ne passerait pas dans un film avec des acteurs.

La destruction du magasin, avec l'avalanche de décibels, c'est aussi de moi, parce que le héros est un gosse et que c'est typiquement une idée de gosse. Et, j'ai ajouté les procès-verbaux pour suicide sur la voie publique. Ça fait désordre...

Il y a beaucoup de chansons, est-ce vous qui les avez écrites ?

Oui. Parce que je me suis dit tout de suite que j'allais faire un film musical. « La crise qui nous défrise », c'est tout à fait l'esprit du film : résister à la morosité. « Ya d'la joie », la chanson de Trenet qu'on entend pendant le générique, c'est pour donner le ton le plus vite possible. Comme si on tenait un diapason.

Les personnages ont des prénoms bizarres.

Ils ont tous des prénoms de suicidés, c'est Jean Teulé qui les a trouvés. Mishima, Lucrece (celle des Borgia), Marilynne (Monroe), Vincent (Van Gogh). Alan, c'est à cause d'Alan Turing, l'inventeur de l'ordinateur, qui s'est suicidé en croquant une pomme trempée dans le cyanure.

Ce film est basé sur l'humour noir, mais c'est assez cruel.

Je me suis permis d'aller loin parce que ce monde est un peu désolant. Même les pigeons se suicident... Teulé a écrit son livre il y a sept ans, alors qu'on ne parlait pas de la crise. Aujourd'hui, ça tombe pile

poil. Ça peut secouer, bien sûr, être ressenti comme un électrochoc.

C'est un film d'animation qui n'est pas destiné aux enfants.

Pas aux petits. Mais je l'ai montré à des gamins de 9, 10 ans qui ont pigé tout de suite. Ils s'identifient à Alan, qui fait dérailler la morosité et qui a une espèce de naïveté charmante.

« J'ai ajouté les procès-verbaux pour suicide sur la voie publique. Ça fait désordre... »

DANS LES STUDIOS D'ANGOULÊME AUSSI

Quatre ans de travail

« Le Magasin des suicides » a demandé quatre ans de travail, de l'accord donné par Patrice Leconte au producteur Gilles Podesta au montage définitif. Ce film de 80 minutes a nécessité le travail de beaucoup de petites mains, sous l'égide des directeurs artistiques Régis Vidal et Florian Touret. Il a été réalisé dans trois studios différents, notamment aux studios TouTen-Kartoon (TTK) à Angoulême, ainsi qu'à Montréal et à Liège. Il a reçu le

soutien de la Région et du département de la Charente, avec la participation du Centre national de cinématographie (CNC). À l'occasion de la sortie nationale du film, le 26 septembre prochain, un livre sera publié pour retracer l'aventure.

Quand vous verrez le film, regardez bien la fin : les dessinateurs ont représenté Patrice Leconte dans la crêperie. Ravi, le cinéaste ? « Ils m'ont mis un col roulé, alors que je n'en ai jamais porté de ma vie ! »

Avec ce film d'animation, vous retournez à vos anciennes amours ? J'ai fait de petits films d'animation quand j'étais adolescent. Mais surtout, j'ai fait de la bande dessinée pendant cinq ans, pour le journal « Pilote », de 1970 à 1975.

Et votre prochain film ?

Le tournage démarrera en octobre. C'est l'adaptation d'un livre de Stefan Zweig, « Le Voyage dans le passé », une histoire d'amour assez troublante. Mes films sont assez disparates, mais je n'aime pas creuser le même sillon et, au moins, j'échappe à l'ennui, ou à la redite.
Recueilli par Christiane Poulin

07 juillet 2012

« Rebecca » : transis dans les transats

MÉDIATHÈQUE Hier soir, sous un ciel incertain et chaudement vêtus, des courageux ont regardé « Rebecca » en plein air



Hier soir, sur le parvis de la médiathèque, des spectateurs un peu frigorifiés. PHOTO PASCAL COULLAUD

Jusqu'à 19 heures, hier, on ne savait pas si, le ciel menaçant de dégouliner sur nos têtes, la séance en plein air serait maintenue. Dans le cas contraire, une solution de rechange était prête, avec repli au cinéma Le Dragon. Finalement, les festivaliers séduits par l'idée de passer une soirée frileuse en compagnie d'Hitchcock ont été satisfaits. La projection de « Rebecca », sur écran géant, a pu débuter,

la nuit tombée, à 22 h 30. Certes, les spectateurs étaient plutôt emmitouffés, calfeutrés jusqu'au nez, mais que ne ferait-on pas pour le plaisir de savourer un Hitchcock grand cru classé, à proximité immédiate des tours médiévales.

Demain aussi

Traditionnellement, les spectateurs des séances en plein air du Festival ont le plaisir de déguster

des glaces offertes gratuitement. Hier soir, les crèmes glacées n'ont pas eu un succès fantastique.

Peut-être les conditions météorologiques seront-elles plus favorables demain soir, pour la deuxième projection en plein air. Celle de « La Nuit américaine » de François Truffaut, qui sera présentée par Alexandra Stewart et Jean-François Stévenin (lire demain dans « Sud Ouest Dimanche »).

07 juillet 2012

João Canijo à la rencontre du public

C'est l'un des réalisateurs portugais les plus importants de sa génération. João Canijo a signé sept fictions et un documentaire, « Fantaisie lusitanienne », sur le Portugal pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Rencontrez-le aujourd'hui à 16 h 15 à La Coursive.



Silvana Mangano, reine de la Nuit

Centrée autour de l'actrice Silvana Mangano, la Nuit Blanche (ce soir à partir de 20 h 15) propose cinq films italiens. Deux Pasolini, « Théorème » et « Édipe roi », un De Santis, « Riz amer » (où débuta la pulpeuse Mangano), un De Sica, « L'Or de Naples », et un Comencini, « L'Argent de la vieille ».

EN DIRECT DU FESTIVAL

Ciné-ma différence

En partenariat avec le Festival du film de La Rochelle, Ciné-ma différence organise aujourd'hui, samedi, la mise en accessibilité d'une séance de la rétro Chaplin, soutenue par la Ville de La Rochelle, autour de la projection du « Kid » de Charlie Chaplin. Parrainée par l'actrice Sandrine Bonnaire, l'association Ciné-ma différence rend accessible le cinéma aux personnes autistes, polyhandicapées ou présentant des troubles du comportement.

Les séances de Ciné-ma différence ont lieu dans des salles de cinéma ordinaires avec le public habituel. L'accueil et l'information sont assurés par des bénévoles en



« Le Kid » de Chaplin. PHOTO DR

gilet jaune, présents tout au long de la séance. Le son est abaissé et la lumière s'éteint progressivement. Une intervention avant le début du film explique les règles du jeu. Chacun peut exprimer ses émotions à sa manière, sans craindre les réactions d'un public non informé.

« Le Kid », séance Ciné-ma différence, à 14 heures au Dragon.

LE PROGRAMME D'AUJOURD'HUI

10 H : « UN SOIR, UN TRAIN », André Delvaux (La Coursive).

10 H 30 : « DJECA - ENFANTS DE SA-RAJEVO », Aida Begic (Dragon).

10 H 45 : « LA CRIMINELLE », Teuvo Tulio (Olympia).

11 H : « AU SERVICE DE LA GLOIRE », Raoul Walsh (La Coursive).

12 H : « L'ENTRAINEUSE FATALE », Raoul Walsh (La Coursive).

14 H 15 : « STELLA FEMME LIBRE », Michael Cacoyannis (Dragon) ; « LE RÊVE DANS LA HUTTE BERGÈRE », Teuvo Tulio (Dragon) ; « L'ESCLAVE LIVRE », Raoul Walsh (Olympia).

14 H 30 : « LA DOLCE VITA », Federico Fellini (La Coursive).

17 H : « GRASSLAND » ET « LE SILENCE DES PIERRES SACRÉES », Pema Tsenden (Dragon) ; « LES INNOCENTS CHARMEURS », Andrzej Wajda (Dragon) ; « THE SEARCH », Pema Tsenden (Dragon).

17 H 15 : « LES IMPLACABLES », Raoul Walsh (Olympia).

17 H 30 : « LE KID », Charlie Chaplin (La Coursive) ; « MICHAËL », Carl Theodor Dreyer (La Coursive).

19 H 45 : « NUIT NOIRE », João Cani-

jo (Dragon) ; « LA CROIX DE L'AMOUR », Teuvo Tulio (Dragon) ; « LE REPENTI », Merzak Al-louache (Dragon). Passage unique.

20 H : « LA RIVIÈRE D'ARGENT », Raoul Walsh (Olympia).

20 H 45 : « LARMES DE JOIE » Mario Monicelli (La Coursive).

21 H 45 : « CHAUSSURES NOIRES », João Canijo (Dragon). Dernier passage. « MON PREMIER AMOUR », Elie Chouraqui (Dragon). « THE WE AND THE I », Michel Gondry (Dragon).

22 H : « MEURTRE D'UN BOOKMAKER CHINOIS », John Cassavetes (Olympia).

22 H 15 : « LA PISTE DES GÉANTS », Raoul Walsh (La Coursive).

20 H 15 : DÉBUT DE LA NUIT BLANCHE AUTOUR DE SILVANA MANGANO (5 séances à 20 h 15, 22 h 30, 0 h 30, 3 heures et 5 heures. Les courageux auront droit à un petit déjeuner offert sur le Vieux Port.

09 juillet 2012

INDISCRÉTION

Don Quichotte à La Rochelle

Qui est-ce ? Le porte-parole des Enfants de Don Quichotte ? Oui. Mais c'est aussi un acteur : Augustin Legrand. Il joue dans le fim de Sandrine Bonnaire présenté hier.



09 juillet 2012

Bonnaire face à son destin

RENCONTRE À La Rochelle, hier, Sandrine Bonnaire a présenté le film qu'elle a réalisé. Un film sur le destin, et la manière dont on y fait face

MARIE-CLAUDE ARISTÉGUI
mc.aristegui@sudouest.fr

Toujours ce sourire. Toujours les fossettes. Maurice Pialat n'en voyait plus qu'une, à la fin de « À nos amours ». Non, Sandrine Bonnaire a toujours deux fossettes. C'était donc hier à La Rochelle où l'actrice-réalisatrice et seulement réalisatrice en l'occurrence, venait présenter son premier film de fiction « J'enrage de son absence » (sélectionné pour la Semaine de la critique à Cannes), avec dans les rôles principaux William Hurt et Alexandra Lamy. Elle connaît La Rochelle et le département. Sa sœur vit à Saintes. Sa mère, près de Saintes.

« Sud Ouest ». Votre film « J'enrage de son absence », vous a été inspiré par un souvenir d'enfance ?

Sandrine Bonnaire. Oui, c'est une histoire originale inspirée par quelqu'un que je connaissais, un homme qui m'a marquée quand j'étais enfant. Cet homme était lié à ma mère et il n'arrivait pas à faire le deuil de leur histoire. J'ai transposé cette histoire sur un enfant. Je crois qu'il est impossible de se remettre de la mort d'un enfant. On peut faire le deuil d'une histoire d'amour, d'un homme, d'une femme, mais on ne se remet pas de la mort d'un enfant. Là, je mets en scène un homme qui a perdu un enfant, qui en trouve un autre auquel il s'attache. Mais il n'est pas légitime, ce n'est pas son fils, c'est celui de son ancienne compagne, il devra assumer une deuxième absence. En plus, cela m'intéressait de parler de paternité au cinéma, ce thème est peu exploité.

Votre mère a vu ce film ?

Non, elle le verra au festival d'Angoulême. Elle a lu le scénario. Je crois qu'elle sera touchée.

C'est d'avoir réalisé un documentaire sur votre sœur autiste qui

vous a donné envie de passer à la fiction ?

Oui, ce documentaire était destiné à sensibiliser les pouvoirs publics. Mais j'ai senti que cette notion de travail, de regard, m'intéressait. J'ai envie d'observer, de porter un regard sur les sujets qui me touchent. Le prochain que je réaliserai, j'y pense déjà, sera aussi dans ce registre. On dit que dans l'œuvre de quelqu'un, il y a toujours un fil conducteur. Pour moi, cela tournera autour du destin, que fait-on avec son destin ? Certains parviennent à faire face, d'autres non. Comment fait-on face ? Comment tient-on le coup ?

Personnellement, vous avez l'impression d'avoir fait face ?

Oui. Mais mon destin a été heureux. Il a basculé miraculeusement. Je n'étais pas du tout prédestinée pour ce métier. Je n'avais pas de cartes en main. C'est le hasard. Il a transformé ma vie qui a été confortable, avec de la reconnaissance, une possibilité d'expression.

Ce hasard s'appelle Maurice Pialat. C'est son film « À nos amours » qui vous a révélée.

Quel souvenir en gardez-vous ? Très marquant bien sûr. Tout, le film, le lien avec Maurice Pialat. C'était un beau voyage.

Parmi vos films, en tant qu'actrice, lequel préférez-vous ?

C'est difficile de choisir. Il y a des films dont on garde des bons souvenirs en raison des rencontres faites sur le tournage. D'autres sont plus importants sur le plan artistique. Mais je citerai Maurice Pialat, de toute façon. Pas « À nos amours », plutôt « Sous le soleil de Satan ». Pour « À nos amours », j'étais très jeune, j'ai joué à l'instinct. Dans « Sous le soleil de Satan », il y avait une autre dimension, c'est son meilleur film, je trouve. Et pour moi, c'était un rôle de composition, beaucoup plus



Sandrine Bonnaire lors de son arrivée en gare, hier. Elle est venue présenter son film « J'enrage de son absence » avec William Hurt et Alexandra Lamy. PHOTO OLIVIER BLANCHET

construit, avec un vrai travail de compréhension.

Vous étiez là quand Maurice Pialat s'est fait huer à Cannes ?

Non, je n'étais plus là. Mais j'ai vu cette scène à la télévision. La violence du comportement des gens dans la salle était étonnante. Après sa mort, ce film est de nouveau passé à Cannes. J'y étais, avec Gérard Depardieu. Cette fois, « Sous le soleil de Satan » a été considéré comme un chef-d'œuvre ! D'ailleurs, Maurice Pialat disait souvent que l'on aime toujours les gens quand ils sont morts.

Dans le film que vous avez réalisé,

vous racontez une histoire un peu personnellement, bien que transposée, et vous mettez en scène William Hurt, votre ancien compagnon.

Vous n'avez pas l'impression de vous exposer ?

Non. Je n'ai pas choisi William Hurt parce qu'il est le père de mes enfants. Mais parce que c'est un acteur comme les autres. Enfin, pas comme les autres justement. Il a une singularité très forte. Son talent est incroyable.

Pourquoi avez-vous choisi Alexandra Lamy ?

J'ai toujours pensé qu'elle avait un potentiel dramatique. J'avais envie de filmer une « terrienne », active,

solide. Il paraît que l'on se ressemble. C'est vrai. Moi aussi, je suis comme ça.

Vous êtes normale en somme ? C'est à la mode d'être normal.

On va finir par s'ennuyer ? (Rire). Oui, je suis assez normale. Et je ne pense pas que les gens normaux soient ennuyeux.

Vous avez des projets en tant que comédienne ?

Je vais tourner avec Fabrice Gammoin, ce sera son premier film. Et aussi avec Audrey Estrougo (« Regarde moi », « Toi, moi et les autres ») dont ce sera le troisième film.

09 juillet 2012



Sur les traces des Gabin, Ventura, Trintignant... PHOTO OLIVIER BLANCHET

Avec le port pour décor

BALADE Sur des lieux de tournage, avec Romy Schneider, Piccoli, Gabin, Trintignant

Guide à l'office de tourisme, Didier Begel balade les touristes (ou les Rochelais, le cas échéant) sur le port et aux alentours avec l'objectif de leur faire découvrir La Rochelle au fil du temps, à travers des lieux de tournage qui avaient pris ce cadre pour décor. Quarante ans de cinéma (un peu plus même) à La Rochelle pour fêter les 40 ans du Festival du film.

Le festival s'associe donc à cette opération, avec le club de randonnée pédestre présidé par Christian Audouin qui bénéficie, dans ce but, d'une subvention octroyée

par GDF Suez. Samedi, les volontaires sont partis sur les traces de cinq tournages de films. Au programme, « Le Train » (1973), long métrage adapté d'une œuvre de Simenon par Pierre Granier-Deferre avec notamment Jean-Louis Trintignant et Romy Schneider, dont une partie du tournage s'est déroulée dans la ville de La Rochelle.

Adaptés de Simenon

Autre film, « Le Bateau d'Émile » également adapté d'un ouvrage de Simenon et mis en scène par Denys de La Patellière, avec Lino Ventura, Annie Girardot, Michel Simon, Pierre Brasseur.

Un sacré programme finalement. En effet, trois autres films ont également été évoqués. Un des

meilleurs « Claude Sautet », « Les Choses de la vie » avec Michel Piccoli et l'inoubliable Romy Schneider. Une réalisation de Gilles Grangier, adaptée de Simenon toujours, « Le Sang à la tête » avec Jean Gabin et des dialogues qui lui allaient si bien, signés Audiard, comme par exemple : « Pendant douze ans, on a fait chambre commune mais rêve à part... » Ou encore : « Tu t'appelles quand on était comme ces deux-là ? Qu'on regardait la mer en rêvant de meubles à crédit ? Seulement l'bonheur, tu vois, ça s'paie comptant ! »

Et enfin, bien plus récent « Beaumarchais, l'insolent » mis en scène par Édouard Molinaro, avec dans le rôle principal, Fabrice Luchini. **M.-C. A.**



10 juillet 2012

L'année de tous les succès

FESTIVAL DU FILM Le record de fréquentation a été battu cette année, avec 82 000 entrées

Le Festival international du film de La Rochelle est en fait... très hexagonal, selon l'expression de Prune Engler, déléguée générale. En effet, l'étranger est fort rare. Mais ce n'est pas pour autant que la manifestation s'essouffle. Bien au contraire, pour cette quarantième édition, on fête le record absolu en nombre de spectateurs : 82 429 entrées contre un tout petit peu plus de 80 000 en 2011.

Et encore, ne sont pas comptabilisées les deux soirées (entrée libre) devant la médiathèque, en plein air, auxquelles ont participé, chaque fois, 600 personnes.

Ces festivaliers ne sont ni Britanniques, ni Allemands... (ou rarement), en revanche, ils viennent de partout en France et, souvent, de la région parisienne. « J'ai rencontré une dame, raconte Prune Engler, elle m'a dit : "Je viens seule, c'est mon luxe pendant une semaine, je fais ce que je veux, je suis tranquille". »

L'effet quarantième

L'on s'en doute, ce succès ravit les organisateurs. Selon Prune Engler, il est possible, voire certain, que le label « quarantième » ne soit pas étranger à cette réussite. « Il y a parfois des gens qui hésitent à venir et le fait que ce soit le quarantième les a incités à se décider. »

Elle note aussi que la météo capricieuse n'a encouragé personne à profiter des plages. Finalement, les salles obscures présentaient un certain charme.

En outre, la programmation a séduit. Les films de Raoul Walsh notamment, ont attiré beaucoup de monde.

Stévenin et Stewart

Dimanche, les festivaliers ont apprécié la présence de Jean-François Stévenin et d'Alexandra Stewart, venus présenter la Nuit américaine. L'un et l'autre, jouaient dans ce film de François Truffaut, tourné dans les studios de la Victorine à Nice, en 1972.

Jean-François Stévenin incarnait un assistant de cinéma, ce qu'il était aussi dans la vraie vie, pour le film en question.

Des invités bien accueillis

Les invités ont estimé avoir été bien accueillis et ce festival les a séduits. Anouk Aimée notamment était enchantée.

Reste maintenant à penser à l'édition 2012. Seule certitude, elle aura lieu. Il est encore bien trop tôt pour en définir les contours. « De toute façon, le festival 2012 est encourageant pour le prochain, commente Prune Engler. Même si 41^e anniversaire, c'est moins sexy que 40^e. »

Marie-Claude Aristégui

05 septembre 2012



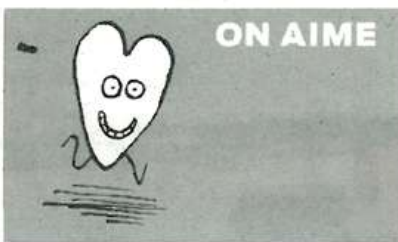
Le retour de « Lola »

La version restaurée du film culte de Jacques Demy, « Lola », tourné à Nantes en 1960 avec Anouk Aimée (inoubliable avec sa guêpière, ses bas noirs, son boa et son long fume-cigarettes), a été présentée à La Rochelle, à l'occasion du dernier Festival international du

film, en juillet, en présence de l'actrice. Lors de cette projection mémorable, le public a accueilli Anouk Aimée par une véritable ovation. « Lola » est de retour sur les écrans, cette semaine, à partir d'aujourd'hui (à 16 h 30) et jusqu'au mardi 11 septembre, à La Coursive, à La Rochelle. Tél. 05 46 51 54 00. PHOTO DR



22 novembre 2012



Le Festival du film invite

Afin de valoriser les actions de ses partenaires (hôpital de jour, Centrale de l'île de Ré, etc.), le Festival international du film organise une projection de leurs productions à la médiathèque demain à 18 heures. En avant-première du festival 2013, on verra un petit film surprise.

26 novembre 2012

Quand le Festival du film honore ses amateurs

CINÉMA D'ANIMATION Le Festival international du film s'est offert une séance spéciale, vendredi soir, pour honorer ses partenaires à l'année

CHRISTIANE POULIN
c.poulin@sudouest.fr

Vendredi soir, les amoureux du cinéma en général, et du Festival international du film de La Rochelle en particulier, se sont retrouvés à la médiathèque pour une séance exceptionnelle. En présence de Prune Engler, déléguée générale du festival, d'Anne-Charlotte Girault, chargée de la coordination, et de Jean Rubak et Amélie Compain, réalisateurs de films d'animation, les spectateurs ont assisté à la projection de courts-métrages qui, pendant le festival, passent un peu inaperçus du plus grand nombre.

Bonello à Mireuil

Il s'agit des films d'animation réalisés dans le cadre du Festival à l'année. D'où la présence de Jean Rubak et de sa complice Amélie Compain, qui travaillent depuis plus de quatre ans avec les détenus de la centrale pénitentiaire de Saint-Martin-de-Ré pour réaliser un court métrage projeté chaque été pendant le festival.

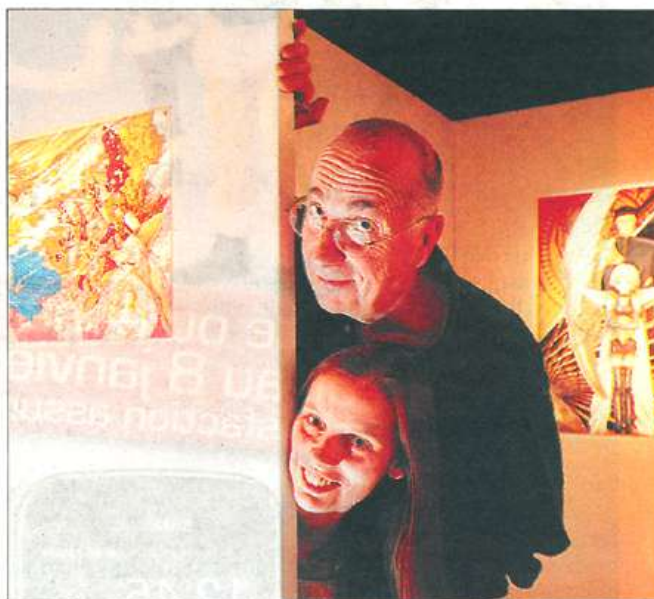
Leurs films « En voiture ! » et

« Un week-end dans l'espace », deux courts-métrages de dix et cinq minutes, ont été vus - ou revus - vendredi soir par les cinéphiles et les membres de l'association du festival, réunis à la médiathèque. Également au programme : « Atelier avec une jeunesse de Mireuil » (douze minutes), de Bertrand Bonello, réalisé - comme son nom l'indique - avec des jeunes du quartier. Lesquels ont bossé pendant trois jours avec le cinéaste qui a séduit Cannes en 2011 avec « L'Apollonide, souvenirs de la maison close ».

Rétro Billy Wilder

Enfin, la bande annonce du Festival international du film, qui prélude à chaque projection et est réalisée par les étudiants de l'école européenne supérieure de l'image d'Angoulême avec des images d'archives, a conclu la première séance de la soirée. Tous ces films ont été réalisés en 2012.

La deuxième séance a permis de tourner la page du 40^e festival pour ouvrir - un peu - celle du 41^e.



Jean Rubak et Amélie Compain. Un duo qui travaille depuis quatre ans avec les détenus de l'île de Ré. PHOTO XAVIER LÉOTY

Les spectateurs ont découvert en avant-première un court-métrage d'animation réalisé par un cinéaste professionnel, qui sera présenté l'été prochain à La Rochelle. « Nous aimons beaucoup le cinéma d'animation au festival », a déclaré Prune Engler, qui a dévoilé quelques thèmes de l'édition 2013.

Ainsi, le 41^e Festival du film accueillera-t-il l'Italien Gianluigi Toccafondo qui, cinéaste, est un des

plus grands spécialistes de la peinture d'image.

La grande rétrospective devrait réjouir les cinéphiles puisqu'elle sera consacrée à Billy Wilder. Prune Engler prévoit de montrer une vingtaine de ses films, dont une curiosité, « Mauvaise graine ».

Il s'agit du premier film de Billy Wilder, tourné à Paris en 1934 avec une débutante nommée... Danielle Darrieux.

23 juin 2012

3 bonnes raisons de voir le Festival international du film de La Rochelle

→ Il va régner une atmosphère tout à fait inhabituelle, du vendredi 29 juin au dimanche 8 juillet, sur le Vieux Port de [La Rochelle \(17\)](#). Créé en 1973, le Festival international du film célèbre cette année sa 40^e édition, avec un programme qui s'annonce fastueux : pas moins de 250 films et documentaires originaires du monde entier seront présentés !

→ Pour marquer le coup,

la manifestation multiplie les rétrospectives – Charlie Chaplin, Raoul Walsh ou encore John Cassavetes... Et surtout les hommages à de grands noms du cinéma qui ont fait l'histoire du festival, dont Agnès Varda et Anouk Aimée (en photo dans « Lola », film de Jacques Demy) qui l'honoreront de leur présence.

→ En point d'orgue, une grande fête sera donnée jeudi 5 juillet, avec « Le



JACQUES REMY ROME-PARIS FILMS

Magasin des suicides », présenté par le réalisateur Patrice Leconte lui-même et un grand concert de swing manouche avec Tchavolo Schmitt.

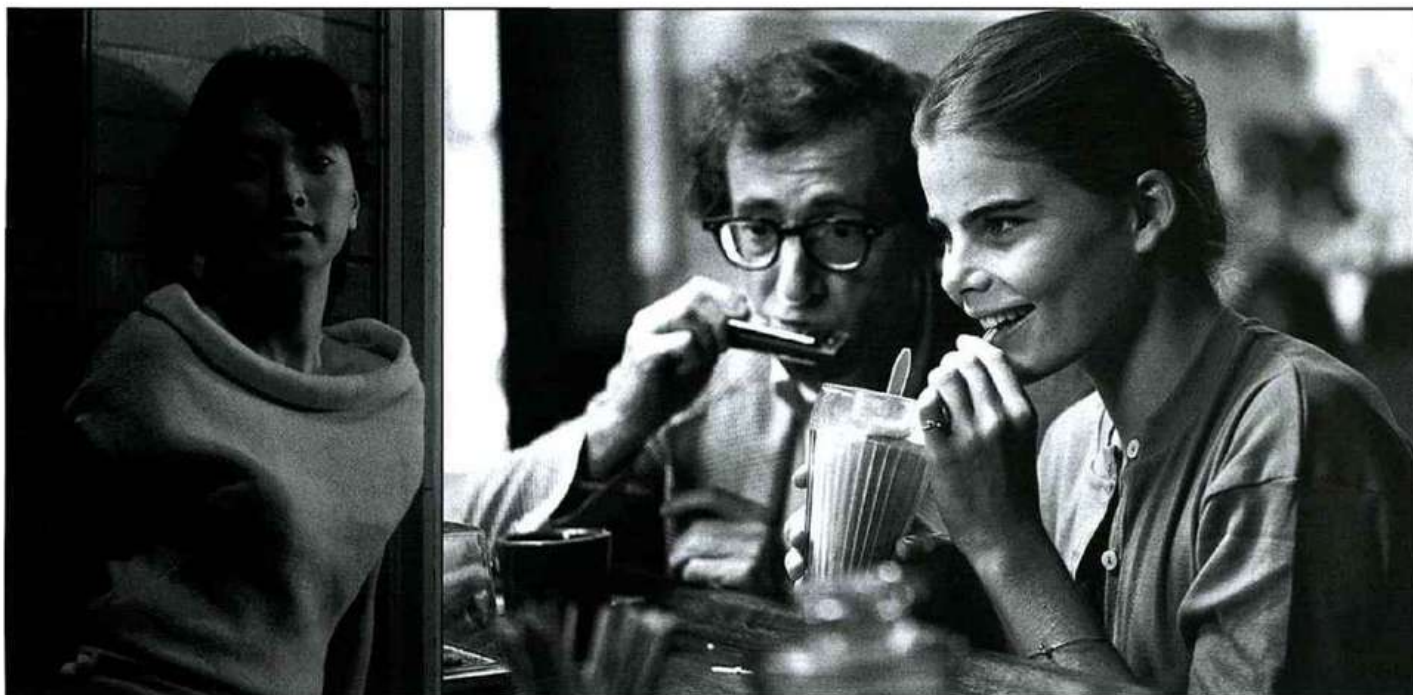
www.festival-larochelle.org

Hebdomadaires

23 mai 2012

Les films de répertoire chers au public français

La numérisation des salles, l'arrivée de jeunes acteurs dans la distribution et la sélection de Cannes Classics contribuent à l'augmentation des films de patrimoine exploités en salle.



"La Servante" (1960), de Kim Ki-young (Carlotta Films); "Woody Allen, un documentaire", de Robert E. Weide, présentée à Cannes Classics cette année (Memento Films).

La numérisation crée un renouveau formidable en termes de qualité permettant de retrouver l'œuvre telle qu'elle était au départ, voire avec encore plus de précision. De même pour le son, qui est restitué", explique Serge Blomberg, de Lobster Films, à l'heure où sort, en DVD, *le Voyage dans la Lune*, de Georges Méliès, présenté l'an dernier à Cannes Classics. Cette année, sa société a participé à la restauration sonore de *Tess*, de Roman Polanski (Pathé), présenté à Cannes Classics. Un an après la signature avec le CNC du plan de numérisation du patrimoine avec les grands détenteurs de catalogue, Gaumont est pour le moment le seul à avoir transformé l'essai puisque 270 titres vont être numérisés après restauration, le CNC ouvrant de son côté un guichet destiné aux films dont le potentiel commercial n'est pas avéré. Le décret précisant les modalités d'application de numérisation des films français du patrimoine a été publié le 10 mai, prouvant une vraie volonté de faire avancer ce dossier complexe. Y a-t-il une appétence du public pour ces films qui relèvent du patrimoine, selon la définition du CNC (ne pas avoir été ressortis depuis au moins vingt ans, sur copies neuves) ? La numérisation des salles est-elle un atout pour ces œuvres ? Un programme comme Cannes Classics a-t-il une influence sur les entrées salles ? Y a-t-il un public pour ces films ?

Selon les données du CNC, en 2011, les films âgés de 20 ans et plus ont réalisé 1,7 % de la fréquentation totale, soit plus de 3 millions de spectateurs, un chiffre en hausse de 0,3 million par rapport à l'an passé. Sur les 6251 films exploités en 2011, tous âges confondus, 2865 ont 20 ans et plus. En 2010, le total de tous les films exploités était de 5671 et ceux de plus de 20 ans étaient au nombre de 2386. L'augmentation des films de patrimoine exploités en salle est indéniable, comme le souligne Jacques FréteL, responsable du groupe patrimoine répertoire au sein de l'Association française des cinémas d'art et d'essai (Afae), observant notamment depuis dix ans une hausse du nombre d'exploitations labellisées patrimoine répertoire.

Des coûts réduits grâce au numérique

C'est aussi le résultat combiné du travail de l'Afae, de l'Agence pour le développement régional du cinéma (ADRC) et de l'apparition, aux côtés des distributeurs "historiques", tels que Les Acacias ou Action Cinémas, de jeunes distributeurs dynamiques, comme Carlotta Films, Solaris, Unzéro Films... Ceux à la tête de catalogues importants, à l'instar de MK2, Gaumont ou Pathé, réalisent aussi un important travail de conservation, de restauration et de mise en avant de leurs titres emblématiques.

Côté exploitation, la numérisation des cabines et la souplesse de programmation qu'elle implique permettent d'offrir au public des œuvres de patrimoine de manière plus régulière, par la création de rendez-vous, mais aussi d'événements autour d'œuvres majeures, après un réel travail des distributeurs, à l'exemple de la trilogie d'Axel Corti, qui a demandé trois ans de travail au Pacte.

Depuis 2004, le Festival de Cannes propose un programme de films de patrimoine restaurés, mais aussi des documentaires sur le cinéma, comme celui sur Woody Allen distribué par Memento Films. Cette année, 25 films ont été sélectionnés par Thierry Frémaux. "Il n'y a pas de ligne éditoriale, chaque film a sa propre histoire. Il a été restauré par une cinémathèque, un studio, une fondation, etc.", indique Van Papadopoulos, de Cannes Classics. Le but n'est pas uniquement de montrer des films parce qu'ils ont été restaurés pour leur sauvegarde, mais aussi de veiller à ce que ces films aient une vie après le festival, que ce soit en salle, en V&D, en DVD ou à la télévision. "La numérisation permet de découvrir des cinématographies peu connues, à l'instar de celles venant du Brésil ou d'Indonésie", souligne-t-il.

Avec la numérisation, les coûts ont en effet été réduits. Elle a permis d'aller plus en profondeur dans les travaux de restauration, même si la sauvegarde implique

23 mai 2012



Entièrement restauré, "Les Dents de la mer" (1975), de Steven Spielberg, ressort en salle (Carotta Films).

encore un retour sur pellicule argentique. Un gain d'argent, mais aussi de temps, qui ouvre la voie à de nouvelles découvertes, comme *After The Curfew* (Indonésie, 1954), d'Usmar Ismail, restauré par le Musée national de Singapour et la World Cinema Foundation (en association avec la Fondation Konfiden et le Kineforum du Jakarta Arts Council), mais aussi de donner une nouvelle vie à des classiques populaires, à l'instar des *Dents de la Mer*, de Steven Spielberg, de *Tess*, de Roman Polanski (Pathé), ou encore de *Dr No*, qui fêtera ses 50 ans au Cinéma de la Plage, à Cannes.

Cette année, MK2 est présent à Cannes Classics avec un film de Keisuke Kinoshita, *la Ballade de Narayama*. "Cela n'est pas vraiment une aide pour la sortie salle, mais c'est une belle mise en lumière au niveau international. Pour les distributeurs et les télévisions, le Festival de Cannes est le premier coup de projecteur sur les films. Cannes Classics

est un label de qualité qui permet d'avoir une couverture médiatique, même si elle est moins dense que pour les films en compétition, sauf si le film est un véritable événement, comme l'a été le *Voyage dans la Lune*, l'an passé", rapporte Nathanaël Karmitz, DG de MK2. Le film présenté cette année a déjà fait l'objet d'une ressortie en DVD et bénéficiera d'une nouvelle mise en avant.

De plus en plus de reprises

Comment le détenteur d'un catalogue de plus de 500 longs métrages, tel que MK2, choisit-il les titres qu'il ressort en salle ? "Nous essayons de trouver une accroche d'actualité et nous nous laissons porter par la passion que nous avons pour certains titres", reprend-il. Les rééditions de 10 longs métrages de Charlie Chaplin, qui seront prêtes au moment du Festival du film de La Rochelle participent de cet amour du cinéma et reflètent aussi un travail de restauration et

MK2 LANCE LE FESTIVAL DU 35 MM

A l'heure où la projection 35 mm est en phase de disparition, le circuit MK2, équipé à 100 % en numérique, a conservé ses projecteurs et propose du 23 au 29 mai, au MK2 Hautefeuille, le Festival du 35 mm. "Il existe encore un plaisir de cinéphile pour la pellicule, un peu comme ceux qui étaient fidèles au vinyle au moment du CD. De plus, il y a encore peu de films de patrimoine en numérique, nous proposons ce rendez-vous pour rassembler les deux univers et nous souhaitons le renouveler à raison d'une fois par trimestre", indique Nathanaël Karmitz, directeur général de MK2. Pour sa première édition, la thématique sera les road movies, à l'occasion de la sortie de *Sur la route*, du Brésilien Walter Salles, et de sa présence à Cannes. ■■

de numérisation débuté il y a maintenant une dizaine d'années. En rééditant en copies neuves *Jules et Jim*, cinquante ans après sa première sortie salle, MK2 remet en avant un travail réalisé sur la durée sur son catalogue afin de le garder vivant. Dans ce cas précis, la restauration en HD s'est faite à partir du négatif original et a coûté plusieurs dizaines de milliers d'euros. "Nous travaillons la sortie de *Jules et Jim* comme une vraie nouveauté, avec une nouvelle affiche, un nouveau film-annonce... comme tout bon film d'auteur que nous proposons aux salles", explique Nathanaël Karmitz. Quand à l'avenir du cinéma de répertoire en salle, la question, selon lui, ne se pose pas en ces termes : "Il s'agit plutôt de voir si l'on arrive à faire sortir les gens de chez eux. Le combat n'est pas entre films frais ou films de patrimoine, mais plutôt de sortir ou rester chez soi." Et quand un film de répertoire est bien mis en avant,

23 mai 2012

il trouve son public. "Non seulement, ces films font partie intégrante de l'histoire mondiale du cinéma et sont étudiés dans les écoles de cinéma, mais ils sont aussi proposés dans tous les formats (DVD, VûD, TV). Ils sont rentables. Lors du cycle Kubrick à la Cinémathèque française, nous avons plus d'entrées qu'avec une nouveauté au MK2 Bibliothèque", reprend-il. "Il faut y croire, avoir les nerfs solides et créer l'événement", à l'instar de l'exposition Kieslowski, qui se déroulera au MK2 Bibliothèque et au MK2 Hautefeuille en même temps qu'une rétrospective de films du cinéaste polonais. MK2 réédite deux à quatre films par an.

Autre distributeur très présent dans le cinéma de patrimoine, Carlotta Films, dirigé par Vincent Paul-Boncour, vice-président de l'Association des distributeurs de films de patrimoine (EDFP). "Depuis quelques années, nous constatons qu'il y a de plus en plus de reprises, à raison de deux ou trois par semaine. Je ne suis pas convaincu que cela soit lié au numérique, car beaucoup sont encore délivrés en argentique", précise-t-il. Ainsi, ce phénomène serait plus dû à une évolution générale du marché qui, comme celui des films "frais", serait en expansion, grâce notamment à la multiplication de nouveaux distributeurs. "Comment va-t-on réussir à faire exister un film de répertoire face à une quinzaine de nouveautés? Comment en assurer la médiatisation?", reprend le distributeur.

Vers une saturation?

Bien entendu, le numérique ouvre des facilités grâce à une plus grande flexibilité de programmation, notamment pour les petites et moyennes villes (en dehors des copies ADRC, essentielles dans le patrimoine), qui peuvent y avoir accès plus rapidement. Malgré tout, avec un nombre d'écrans fixes, les exploitants doivent faire un choix chaque semaine, n'ayant pas l'espace pour tout diffuser.

Vincent Paul-Boncour ne constate pas d'explosion de la demande de la part des grandes villes. En règle générale, le marché est stable avec une centaine de rééditions par an. "Cannes Classics est important selon le type de films que l'on propose. Cela leur donne une nouvelle exposition médiatique, même si les médias sont plus concentrés sur les films de la compétition", souligne-t-il. Les titres qui sortent du lot ont déjà une notoriété, à l'instar de *Portrait d'une enfant déchue*, de Jerry Schatzberg, présenté l'an dernier à Cannes Classics, en présence de Faye Dunaway. "Ce fut un vrai événement, mais je ne suis pas sûr que cela a eu un impact sur son exploitation en salle", précise le distributeur.

GAUMONT ACQUIERT LE CATALOGUE DE LOUIS MALLE

Gaumont a annoncé jeudi le rachat de la société *Nouvelles Editions de Films (NEF)*, détentrice des œuvres cinématographiques de Louis Malle. La société, fondée en 1956, a été dirigée successivement par les frères Malle (Jean-François, Louis, puis Vincent). Depuis le décès de Louis Malle en 1995, elle appartenait à ses enfants. Ce catalogue comprend la quasi-totalité des films du réalisateur, dont *Ascenseur pour l'échafaud*, *les Amants*, *Atlantic City*, *Zazie dans le métro* ou encore *Au revoir les enfants*, *Lacombe Lucien* et *Milou en mai*, ainsi que le premier film d'Alain Cavalier, *le Combat dans l'île*. Gaumont renforce son catalogue de films, aujourd'hui composé de plus de 900 œuvres (films, documentaires, séries, films d'animation...) et poursuit sa politique de restauration et d'exploitation de son patrimoine. ■■



La première version de "la Ballade de Narayama" (1958), de Keisuke Kinoshita, est à Cannes Classics cette année (MK2).

Parmi les succès de Carlotta, *Deep End*, un film culte, a atteint les 50 000 entrées, dépassant le cadre classique du cinéma de patrimoine. Carlotta est présent cette année dans la section Cannes Classics indirectement, puisqu'il distribuera en salle *Il était une fois en Amérique*, de Sergio Leone. Depuis treize ans, le distributeur s'est fait une spécialité de proposer des films des années 1970-1980. "Quatre générations n'ont pas vu en salle un film comme les Dents de la mer [présenté à Cannes Classics]. Malgré tout, ce n'est pas évident de proposer ce type de films. Même si Spielberg est populaire, ses films ne fonctionnent pas en reprise commerciale, contrairement à ceux de Scorsese ou de Coppola", note-t-il.

Face à cette vague de reprises en pleine expansion, le risque serait d'atteindre la saturation, même si les salles systématisent la programmation de films de répertoire. "Malgré tout, cela montre que, même pour les films de répertoire, il y a une vraie actualité notamment grâce aux festivals tels que Cannes ou celui de Lyon. Il ne faut pas oublier que la France est le pays où l'on voit le plus de films de patrimoine. Il reste à craindre qu'il y ait une rotation trop importante, surtout à Paris. Or les films de patrimoine font leur carrière sur une durée bien plus importante que les films frais", souligne Vincent Paul-Boncour.

Concernant les problématiques de contribution numérique, la loi est explicite et précise que les films de patrimoine n'en génèrent pas. "Nous sommes attentifs, mais ce n'est pas la contribution qui donne envie de programmer un film", rappelle-t-il, soulignant avec l'exemple du réseau Utopia la possibilité qu'ont les exploitants équipés en numérique, via la multiprogrammation, d'injecter dans leur programmation des films de répertoire avec plus de flexibilité. Dans sa mission de découverte, Carlotta propose d'ailleurs, à partir du 11 juillet, le classique du cinéma sud-coréen *la Servante*, de Kim Ki-young. Outre ces films rares en salle, le distributeur a proposé en février dernier, en association avec Studiocanal, *la Grande Illusion*, en version restaurée, soutenu par un travail de terrain de l'ADRC. "La version restaurée est une notion très importante pour les films qui sont déjà passés à la télé. Nous redécouvrons l'œuvre, et les générations de 20-30 ans ne l'ont même jamais vue. Le fait que ce film fasse partie de l'histoire du cinéma n'est pas toujours une évidence pour eux", précise Vincent Paul-Boncour.

Les grands détenteurs de catalogue français (Gaumont, Pathé, MK2...), américain (Hollywood Classics)

ou britannique (Park Circus) donnent peu accès à leurs fonds. Parfois, à l'instar de *la Grande Illusion*, une collaboration se noue, Carlotta se chargeant de la sortie salle, Studiocanal de celle en DVD, Blu-ray... Il en sera de même pour *Quai des brumes* à la rentrée, Les Acacias Films étant le principal exploitant de ce catalogue, sauf en cas de sorties "événementielles", ponctuellement.

Une aide à la copie 35 mm?

À l'heure de la double projection, les distributeurs de films de patrimoine sont à la peine et s'appuient pleinement sur les tirages 35 mm des interventions de l'ADRC. "Il faudrait presque une aide à la copie 35 mm car, une fois le film restauré, il n'est pas toujours systématique qu'un retour sur pellicule soit fait. Parfois, nous n'avons accès qu'au DCP", soupire Vincent Paul-Boncour. Ce problème devrait de plus s'accroître, à l'heure où l'argentique décroît dans le monde entier.

Quid de la conservation? En France, la question semble réglée, mais elle ne l'est pas pour les films étrangers, les coûts incombant aux ayants droit... Enfin, peu dynamiques dans la conservation et la restauration de leurs œuvres de patrimoine pendant longtemps, les majors, à l'heure de la TV HD, ont commencé à numériser leurs catalogues depuis deux ans.

En conclusion, comme le rappelle Simon Simsi, Paris demeure la capitale mondiale du cinéma, où l'on trouve en salle une offre unique de films de patrimoine, preuve qu'un public, malgré les multiples propositions connexes, conserve le plaisir de découvrir ou redécouvrir les œuvres du temps passé dans l'écran qui reste la salle de cinéma. ■■ Emma Deleva

À L'HEURE DU NUMÉRIQUE

Comme chaque année, l'association *Territoires et Cinéma* organise des rencontres avec des professionnels du cinéma lors du Festival international du film de La Rochelle. Les vendredi 29 et samedi 30 juin, elles s'intéresseront au patrimoine cinématographique à l'heure du numérique, notamment sur les aspects de la diffusion en salle principalement, mais aussi en vidéo à la demande, et traiteront aussi la question de la conservation. ■■

23 mai 2012

La Fondation Groupama Gan en action

Depuis vingt-cinq ans, la Fondation Groupama Gan pour le Cinéma, fondation d'entreprise de Groupama, contribue à la sauvegarde du patrimoine cinématographique mondial en aidant, pas à pas, à la restauration, puis à l'exploitation de deux à trois œuvres par an. Importance de l'œuvre, de son réalisateur dans l'histoire du cinéma, rareté du titre, état du négatif... font partie des éléments déterminant de sa sélection. Plus d'une trentaine d'œuvres ont pu être sauvegardées et à nouveau présentées au public grâce à son intervention.

Accompagnement de la diffusion

La fondation prend en charge la restauration, la finance avec d'autres, en travaillant notamment avec des partenaires tels que la Cinémathèque française ou la Fondation Technicolor, et accompagne les travaux de bout en bout. Elle intervient rarement seule, car il s'agit généralement de travaux très lourds. "Play Time, œuvre majeure de Jacques Tati, seule à être tournée en 70 mm, était un pari technique intéressant", explique Gilles Duval, délégué général de la Fondation.

"Pour l'intégralité de la filmographie de Pierre Etaix, avant de s'attaquer à la restauration des supports, il s'agissait avant tout du règlement d'un problème de droits qui empêchait l'auteur de montrer ses œuvres, poursuit-il. Nous venons de restaurer Lola, de Jacques Demy, qui sera présenté le 24 juin en Italie, au Festival de Bologne, sur la Piazza Maggiore, puis le 30 juin en ouverture de l'hommage à Anouk Aimée lors de la 40^e édition du Festival international du film de La Rochelle. Le film restauré sortira le 25 juillet en salle, grâce à Sophie Dulac Distribution. Cette année, nous avons également restauré, avec la Fondation Technicolor, Tell Me Lies, un film inédit de Peter Brook, qui traite de la guerre du Vietnam."

Pour chaque film, outre la restauration et le retour au support film d'origine, seul susceptible d'assurer la préservation, un travail d'accompagnement de la diffusion est finement ajusté afin de garantir la meilleure diffusion possible de l'œuvre dans le monde. Il n'y a aucune remontée d'argent pour la fondation dans ce cadre. Afin d'optimiser la diffusion, la fondation prend les droits non commerciaux des films qu'elle restaure. Ce qui lui permet notamment de les proposer à des festivals qui n'auraient pas forcément les moyens de les montrer. Elle facilitera également la venue du réalisateur, pourra organiser des expositions ou éditer des ouvrages accompagnant les films. ■ Florence Bouvoisin



Tourné en 1960, "Lola", de Jacques Demy, a été restauré en 2012 par la Fondation Groupama Gan et la Fondation Technicolor. (© AGNÈS VARDAL)



La Fondation Groupama Gan a pris en charge la restauration de l'intégralité des films de Pierre Etaix (photo: "Le Grand Amour").

13 juin 2012

La photo de la semaine



Le Festival du film de La Rochelle dont la 40^e édition se tiendra du 29 juin au 8 juillet, rendra hommage à Anouk Aimée – en présentant 17 de ses films en sa présence –, mais aussi à Charlie Chaplin, Raoul Walsh, Agnès Varda, aux Portugais Joao Canijo et Miguel Gomes, au Tibétain Pema Tsenden, au Danois Benjamin Christensen et au Finlandais Teuvo Tulio, via de nombreuses rétrospectives. Des films de John Cassavetes et Lina Wertmüller, une leçon de musique avec Francis Lai – et un concert en son honneur dirigé par Jean-Michel Bernard – sont également au programme.

27 juin 2012

Cassavetes de (re)sortie !

Remastérisés en numérique, cinq films du cinéaste américain John Cassavetes (mort le 3 février 1989, à peine âgé de 60 ans) vont ressortir en salles le 11 juillet prochain. Réédités par Orly Films, *Shadows* (1958), *Faces* (1968), *Une femme sous influence* (1975), *Meurtre d'un bookmaker chinois* (1978) et *Opening Night* (1977), dans lesquels on croise Gena Rowlands, Ben Gazzara, Seymour Cassel et Peter Falk, n'étaient plus visibles depuis une vingtaine d'années. Avant cette ressortie salles sur une cinquantaine de copies, les cinq films seront présentés au 40^e Festival de La Rochelle qui rend hom-

mage à l'indépendant John Cassavetes.

Comme le rappelle Serge Toubiana, "il a incarné avec un talent et une énergie incroyables une certaine Amérique, mélange culturel détonnant entre poésie, musique, peinture et croyance pure dans l'acting. Il est bon de revoir aujourd'hui ses films". Pour Lucas Belvaux, "Cassavetes a été la liberté faite homme. Ses films ont été l'énergie faite cinéma. Mouvement. Pulsation. Rythme. Rupture. Le cinéma de Cassavetes est un cinéma en prise directe sur le corps des acteurs, la pulsation de leur cœur. Du cinéma jazz, qui ne peut que se renouveler ou mourir, mais jamais s'arrêter..."

Claude Miller, pour sa part, disait : "Quand on pense à Cassavetes, on ne pense pas au cinéma, on pense à de la vie qui vous arrive parce qu'elle n'est pas racontée avec des codes habituels."

Parallèlement aux cinq titres distribués par Orly Films, Mission Distribution ressort le polar *Gloria*, plus grand succès public du réalisateur, récompensé par un Lion d'or à la Mostra de Venise. Dans ce film tourné à New York, Gena Rowlands interprète l'ancienne maîtresse d'un parrain de la mafia qui protège à contrecœur un



Orly Films ressort "Opening Night" en salle le 11 juillet prochain. [DP]

jeune garçon menacé par la pègre. *Gloria* ressort en copie neuve restaurée le 11 juillet. Le film sera auparavant projeté le 4 juillet au Grand action dans le cadre du festival Paris Cinéma. ■■■
O. du J.

12 septembre 2012

Focus Sortie salle

Le Sommeil d'or

Bodega Films



► A partir du 19 septembre, Bodega Films propose "le Sommeil d'or", un documentaire réalisé par Davy Chou. Ce cinéaste français d'origine cambodgienne est le petit-fils de Van Chann, producteur phare

du cinéma cambodgien des années 1960-1970. "Ce documentaire revient sur l'histoire d'un cinéma totalement détruit. Davy Chou brosse un portrait fort et touchant des cinéastes et comédiens tout en choisissant une voie fictionnelle", explique Vincent Paul-Boncour, directeur de Bodega Films. Le Sommeil d'or n'entend pas faire un panorama du cinéma khmer mais il s'appuie sur les témoignages des survivants, l'actrice Dy Saveth, les cinéastes Ly Bun Yim, Yvon Hem et Ly You Sreang. A travers leur regard, le spectateur découvre la richesse d'une industrie naissante, qui fut stoppée par les Khmers rouges. Il filme aussi les traces de ce passé, les anciens lieux de cinéma devenus des terrains vagues, karaokés ou habitations précaires, et réveille une mémoire qui n'a pas réussi à être totalement éradiquée par la machine khmère. De ces centaines de films restent notamment les chansons reprises dans les karaokés. Produit par Bophana Production (Cambodge), Araucania Films (France), Vicky Films (France) et Studio 37 (France), le Sommeil d'or a bénéficié

du dispositif de "crowdfunding" Touscoprod. Le distributeur l'a acquis (droits cinéma et vidéo) auprès des producteurs français, Doc & Films se chargeant des ventes internationales (sauf la France). Au Festival de Berlin, il a été présenté avec des films khmers perdus. Le Sommeil d'or sera distribué dans une dizaine de salles en sortie nationale, dont l'Espace Saint-Michel et le MK2 Beaubourg à Paris.

"Le film peut être exploité en région sur la longueur et être accompagné de débats. De nombreuses dates sont prévues en présence du réalisateur", précise le distributeur.

Le film est soutenu par "le Monde", "les Cahiers du cinéma", "les Inrocks", Culturopoing.com et Radio Nova. "Nous sommes aussi en contact avec les associations cambodgiennes", poursuit-il. Un important travail a été réalisé sur les réseaux sociaux, notamment sur Facebook (film-annonce, biographies des personnages, ponts vers la culture khmère contemporaine). "Des affiches ont été envoyées aux lieux communautaires comme les restaurants. Ce film leur parle. Il aborde les horreurs subies par

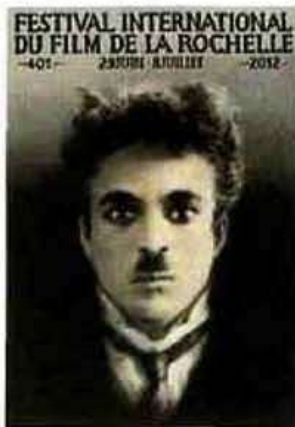
le Cambodge et comment on peut détruire la mémoire. En cela il se rapproche du travail effectué par Rithy Panh, l'un des producteurs du film" explique Vincent Paul-Boncour. Le Sommeil d'or a eu une vie intense en festival, à La Rochelle à Belfort mais aussi lors de Paris Cinéma et au Festival du film de Busan. "C'est à la fois une œuvre très personnelle et une nouvelle version de Fahrenheit 451...", ajoute-t-il. Le film a été projeté lors de certaines occasions au Cambodge sans toutefois être distribué en salle. ■ ■ ■ E.D.

DURÉE : 100'
BOBINES : DCP
FORMAT IMAGE : 1,77
SON : 5.1 DOLBY
VSA : 122719
DISTRIBUTEUR : BODEGA FILMS
INTERNET : WWW.LESOMMEILDOR.LEFILM.COM
WWW.FACEBOOK.COM/LESOMMEILDOR.LEFILM

ATTACHES DE PRESSE
Makna Presse — Chloé Lorenzi et Audrey Grimaud

STOCKS COPIES
DS Sercalles

25 juin 2012



Ciné à La Rochelle

Pour cette quarantième édition, le festival salue Charlie Chaplin, Anouk Aimée, Raoul Walsh, et défend le réalisateur tibétain Pema Tsenden. Jusqu'au 8 juillet, www.festival-larochelle.org.



La Nouvelle Vie Ouvrière

29 juin 2012

FESTIVAL
9^E ART
SUR MER



Depuis quarante ans, du 29 juin au 8 juillet, la belle ville de La Rochelle (17) célèbre le cinéma et accueille films et cinéastes du monde entier devant un public cinéphile pour son festival international. Cette année, les rétrospectives Raoul Walsh, Charlie Chaplin sont au cœur d'un programme qui propose plus de 200 films. A ne pas manquer les hommages, en leur présence, à Anouk Aimée à travers quinze films qu'elle a illuminés de sa grâce dont, bien sûr, *Lola* de Jacques Demy, mais aussi Agnès Varda, avec tous les films qu'elle a tournés depuis son dernier hommage au festival en 1998 et son exposition « Patatutopia ». À découvrir Joao Canijo, un très grand cinéaste portugais trop mal connu en France, Miguel Gomes, dont le dernier film *Tabou* a enchanté la Berlinale, Pierre-Luc Granjon, cinéaste français de délicieux films d'animation pour les enfants et Pema Tseden, premier cinéaste tibétain en République populaire de Chine. Sans oublier la réédition des films de John Cassavetes. ↗ D.B.

➤ www.festival-larochelle.org

28 juin 2012

CINÉMA La comédienne Anouk Aimée a tourné avec les plus grands. Une rétrospective lui est actuellement consacrée. L'occasion de revenir avec elle sur son parcours.

UNE ÉTOILE AIMÉE AU FESTIVAL DE LA ROCHELLE

Elle est déjà entrée, ou presque, dans la légende. À Nantes, un bac qui traverse la Loire porte le nom de *Lola*... Qui est un peu le sien depuis qu'elle a tourné pour Jacques Demy ce film où, mi-danseuse, mi-entraîneuse au cabaret *L'Eldorado*, elle paraît, longue silhouette noire, toute en guêpière et en jambes. Anouk Aimée est une star assurément, de celles qui scintillent éternellement, même si elle s'est fait rare sur les écrans, brillant par intermittence, au gré des désirs des cinéastes. Début juillet, le Festival international du film de La Rochelle lui rend hommage. L'occasion de remonter le cours du temps – presque huit décennies – et de revisiter son parcours qui lui a fait rencontrer les plus grands, entre France, Italie et Amérique. Chevelure brune, lunettes teintées, chemisier rose et voix langoureuse, Anouk Aimée se raconte.

Premiers pas

« J'avais à peine 14 ans, et un inconnu m'a abordé sur les Champs-Élysées pour me demander si j'avais envie de tourner dans un film, *la Maison sous la mer* d'Henri Calef.

Entre l'Italie et la France

■ **En pas moins de 60 films,** Anouk Aimée a su cultiver une image faite de charme et de mystère. Elle a raté de peu l'oscar, mais obtenu le golden globe de la meilleure actrice pour *Un homme et une femme* en 1967. Et reçu le prix d'interprétation féminine à Cannes en 1980 pour *le Saut dans le vide* de Marco Bellocchio. Une manière de rappeler que son chemin étoilé passe autant par l'Italie que par la France.

J'ai dit oui. Mes parents étaient comédiens (Geneviève Sorya et Henry Dreyfus, ndlr), mais mon rêve alors était de devenir danseuse classique. À mes débuts, je ne me posais pas la question d'être actrice. Le cinéma est venu à moi, tout naturellement, et comme disent les Anglais : *"I took it for granted"* (« cela me semblait aller de soi »). C'est lors du tournage du deuxième film – *la Fleur de l'âge* de Marcel Carné, un film qui n'a jamais été terminé – que Jacques Prévert m'a donné mon nom, Aimée. J'avais conservé de mon premier rôle le prénom Anouk, mais il m'a dit : *"Tu ne*

pourras pas t'appeler ainsi, juste Anouk, à 40 ans..." 40 ans, cela me paraissait alors une éternité. »

Fellini

« J'ai été très lente, il m'a fallu attendre Fellini, pour me dire : *"C'est bien d'être actrice."* Fellini, c'était un autre monde. On n'explique pas un génie, mais il avait des yeux qui vous transperçaient et avec lui, avec Mastroianni, on riait, on s'amusait, on s'aimait tous... Un tournage avec Federico, c'était le bonheur, la joie, les cris... On faisait ce métier sérieusement, mais, à la différence de ce qui se passait en France, on ne se prenait pas au sérieux.

Là, je me suis réveillée et j'ai commencé vraiment à aimer avec passion mon métier. Avant, j'étais une gamine qui travaillait avec des metteurs en scène confirmés et je me pliais à leurs exigences. Fellini, lui, me demandait en toute simplicité : *"Tu en penses quoi ?"* Alors, je me suis mise à discuter, à écouter, à réfléchir, à chercher... Après mon premier film, j'avais suivi des cours de théâtre, c'est utile pour travailler la diction, savoir placer sa voix, mais on ne vous apprend pas à bouger. Avec Fellini, j'ai compris l'importance du corps. La Maddalena de *La Dolce Vita* (1959) et la Luisa de *Huit et demi* (1963) sont deux femmes qui ne s'habillent pas de la même façon, donc qui ne bougent pas de la même façon, ne fument pas de la même façon... »

Lola et Demy

« Il y a un peu de Lola en moi. Je ne sais où s'arrête ce que j'ai mis de moi en elle et ce que je lui ai emprunté... Jacques Demy, dont c'était le premier long métrage, en 1961, aurait pu tourner avec Sophia Loren, mais il a insisté auprès des producteurs, qui eux ne me trouvaient pas assez sexy, pour que je sois Lola. J'ai découvert

17 FILMS À VOIR ET À REVOIR



Anouk Aimée avec 17 films, dont *les Amants de Vérone*, d'André Cayatte (1949)

■ Le Festival

international du film de La Rochelle fête cette année ses 40 ans. Du 29 juin au 8 juillet, il met à l'honneur

et *la Petite Prairie aux bouleaux* de Marceline Loridan-Ivens (2003). Une copie numérique restaurée de *Lola* y sera également présentée avant sa sortie en salles, le 25 juillet, et la comédienne rencontrera le public le 1^{er} juillet au théâtre Verdière. Le festival propose aussi

de retrouver des classiques (Charlie Chaplin et Raoul Walsh) et de découvrir des auteurs méconnus d'hier (le Danois Benjamin Christensen et le Finlandais Teuvo Tulio) et d'aujourd'hui (le premier cinéaste tibétain, Pema Tsenden). ●

PROGRAMME COMPLET SUR
WWW.FESTIVAL-LAROCHELLE.ORG

28 juin 2012



Pour *Lola* tourné à Nantes et dédié à Max Ophüls, Jacques Demy demanda à Anouk Aimé d'interpréter le rôle-titre.

un jeune metteur en scène français qui n'avait rien à voir avec la génération précédente, celle des Carné, Duvivier, Becker. C'était une autre école, celle de la poésie et de la création avec les acteurs... »

Claude Lelouch

« C'est Jean-Louis Trintignant qui m'a annoncé qu'un jeune metteur en scène souhaitait nous réunir à l'écran. Je suis venue d'Italie, et Claude Lelouch nous a raconté le scénario. Ensuite, on a tourné le film très vite avec si peu d'argent que certaines scènes sont en couleurs et d'autres en noir et blanc. Personne ne pouvait imaginer le destin d'*Un homme et une femme* ! La palme d'or, en 1966, les golden globes, le bafta, les oscars... Nous avons vécu alors l'aventure qu'a vécue plus tard l'équipe de *The Artist*. C'était incroyable de voir tous ces acteurs américains, que j'admirais quand j'étais enfant, nous acclamer. Aux golden globes, Fred Astaire

était là qui m'applaudissait ! J'ai failli m'évanouir... John Wayne voulait me rencontrer, mais j'ai décliné parce qu'alors il trainait une réputation de fasciste ! Ensuite, quand il s'est présenté à moi, j'ai eu honte... »

La religion

« Mon oncle et mon grand-père sont morts à Auschwitz. Je ne tenais pas trop à tourner ce film (tourné en 2003, par Marceline Loridan-Evens, ndlr) dans lequel une ancienne déportée retourne à Birkenau. Je le jugeais triste, mais mon agent, qui était alors Dominique Besnehard, a insisté. Je suis très heureuse finalement d'avoir accepté. Le tournage sur place, qui a duré trois semaines, a été très éprouvant. J'ai le sentiment d'en être revenue transformée – je n'ose dire plus généreuse –, plus apte à dédramatiser les petits problèmes de la vie. Que signifie être juif ? Peut-être que cela vous donne un peu plus de force, du moins pour ma génération qui

avait la survie plus fortement ancrée en elle. Cela vous ouvre à une autre dimension, vous aide à voir les choses avec plus de largesse, avec beaucoup d'humour.

Je peux prier n'importe où, mais je n'aime pas parler des religions. Je n'ai pas été élevée dans la foi, car j'appartiens à cette génération qui était obligée de se cacher, de ne pas se dire juive. »

Vieillir

« Les rôles de femme âgée ne sont pas vraiment drôles à jouer. Dans *Tous les soleils*, en 2011, Philippe Claudel m'a fait interpréter une femme malade, plus qu'une grand-mère. Je déteste la vieillesse. Les gens qui disent que c'est merveilleux sont des hypocrites ou des imbéciles. On devrait mourir un jour mais ne pas vieillir. Pour une actrice, c'est encore plus dur car les films vous renvoient une image de vous quand vous étiez jeune ! » ●

INTERVIEW FRÉDÉRIC THEOBALD

29 juin 2012

SACHEZ-LE

**10 ans,
toujours
plus beau**



Pour sa 40^e édition, le Festival international du film de La Rochelle s'est offert une belle et éclectique

programmation. Entre les hommages à Anouk Aimée ou Miguel Gomes, la nuit blanche, la rétrospective de Charlie Chaplin, les expositions et les avant-premières (notamment *Amour*, la palme d'or de Michael Haneke), les amateurs de septième art, petits ou grands, auront de quoi occuper leurs journées, du 29 juin au 8 juillet.

P. R.

25 mai 2012

Gilles Duval

Fondation Groupama Gan

Séverine Wemaere

Fondation Technicolor

► Comment sont intervenues vos deux fondations sur *Documenteur*?

Gilles Duval: Tout a commencé par le premier long métrage de Mathieu Demy, *Americano*, soutenu par la fondation Groupama Gan. Il voulait utiliser dans son film deux minutes de *Documenteur*. Il souhaitait qu'on restaure ce passage, mais nous avons alors pensé qu'en termes de mobilisation de moyens et de coûts, il valait mieux envisager la restauration complète du film.

Séverine Wemaere: En fait, quand nous nous engageons dans un processus de restauration, nous l'envisageons globalement. Nous pensons distribution, ventes à l'international, diffusion, comme pour un nouveau film. *Documenteur* va être présenté à Bologne, au Festival du cinéma retrouvé, puis à La Rochelle.

► Et vous avez lancé la restauration de *Lola*?

S. W.: Puisque la Cinémathèque va organiser une grande exposition Jacques Demy, il semblait logique de pouvoir projeter ses films dans les meilleures conditions. Et nous avons entamé ce chantier qui est un énorme travail. On collabore étroitement avec Mathieu Demy qui a pris en charge les films de son père. Il est là pour toutes les décisions artistiques qui sont importantes sur une œuvre comme *Lola*, un premier film tourné dans des conditions très modestes.

► Vous travaillez aussi sur un film de Peter Brook?

S. W.: Sur *Tell Me Lies* qu'il a tourné en 1967 à Londres au plus fort des manifestations contre la guerre du Vietnam, dont tous les éléments avaient disparu et pour lequel nous avons mené un vrai travail d'enquête. Un film d'une modernité incroyable.

► Vous intervenez bien au-delà de la simple restauration?

G. D.: Nous voulons montrer le film de Peter Brook, au public vietnamien. Pour un vendeur ou un distributeur, ça n'a aucun sens car il n'y a pas de marché. Mais nous, nous pouvons le faire.

► Et Gilles, vous êtes là aussi pour l'autre volet de la Fondation Groupama Gan?

Nous avons en effet soutenu trois premiers films présentés cette année à Cannes dans diverses sections. ❖

Patrice Carré

25 mai 2012



Les déjeuners du Film français à la Plage des Palmes

elle a travaillé trois fois, *Ndir*). XIII est le projet le plus français auquel j'ai participé depuis longtemps, même si nous tournons en anglais et je suis la seule Française du casting! ♦

Sarah Drouhaud

Agnès Varda

Réalisatrice

Comment avez-vous accueilli votre sélection à Cannes Classics?

Je le dois au CNC et aux Archives du Film qui ont décidé de numériser *Cléo de 5 à 7*, et au laboratoire Digiimage qui l'a "nettoyé". C'est amusant d'être invitée à Cannes pour le même film à 50 ans de distance.

Il y a trois semaines, le jury du prix Jean-Vigo vous a aussi fait une jolie surprise...

J'ai voté pendant plus de 20 ans au Vigo, puis j'ai dû arrêter il y a deux ans pour accompagner mes installations à travers le monde. J'étais donc venue en spectatrice à cette cérémonie où le jury m'a fait la surprise de m'attribuer un prix spécial qui

m'a ravi, parce qu'il a déjà été décerné à des gens tels que Jacques Rozier et Jean-Marie Straub qui sont des cinéastes auteurs, comme Leos Carax cette année à Cannes.

Votre actualité, c'est la sortie prochaine de votre intégrale en DVD?

Je tiens à la calligraphie de son titre, *TOUT(e) VARDA*. Le "e" est en minuscule car je revendique le statut de cinéaste de recherche, mais pas de femme réalisatrice, bien que je sois féministe... Je n'ai pas fait une carrière, mais des films, et ne revendique qu'un statut, celui de passeuse d'émotions.

Que contiendra ce coffret édité en octobre par Arte Vidéo?

22 DVD et une boîte surprise pleine de suppléments. Après avoir édité mes films au coup par coup via Ciné Tamaris, le temps me semblait venu de réunir une intégrale. On gardera donc les bonus déjà existants, mais on changera les livrets.

Deux films qui vous tiennent à cœur vont être présentés au prochain Festival de La Rochelle...

L'un et l'autre ont été restaurés grâce à Séverine Wembaere de la Fondation Technicolor et Gilles Davai de la Fondation Grou-

pama Gan: *Lolo* de Jacques Demy sera présenté dans le cadre de l'hommage à Anouk Aimée, avant sa ressortie le 25 juillet. On montrera également à La Rochelle mon film: *Documenteur*, en parallèle avec celui de Mathieu Demy, *American*, qui en utilise des extraits ♦

Jean-Philippe Guerland

Jean Labé

Président de la FNCF

Aurélien Filippetti, la nouvelle ministre de la Culture et de la Communication, est venue à Cannes et a brièvement évoqué certains dossiers dont Hadopi. Cela vous a-t-il rassuré?

Je l'ai vue à la présentation du bilan du CNC. Je l'ai trouvée extrêmement sympathique et cordiale. Son discours a effectivement été plutôt rassurant sur plusieurs points: tout d'abord, elle a réaffirmé que le pilotage était du domaine de compétence de son ministère. Ensuite, elle a indiqué qu'il y aurait une grande concertation avec les professionnels avant toute modification de la loi.

22 juin 2012

LE ZOOM DE LA SEMAINE

Le moteur de l'été

Après une absence de plus de dix ans, Leos Carax a littéralement transporté le public et la critique de Cannes avec *Holy Motors* qui a raflé le prix de la jeunesse même s'il fait figure de grand oublié du palmarès de Nanni Moretti et consorts. Sa sortie est calée au 4 juillet dans 110 salles sous l'égide des Films du Losange, et sera même disponible en format 4K pour les cinémas équipés. Auparavant, *Holy Motors* fera l'ouverture de Paris Cinéma et sera projeté au Festival de La Rochelle "Nous avons choisi de sortir au début de l'été car nous souhaitons profiter de la dynamique cannoise tout en évitant l'encombrement de mai et en ayant le temps de l'amener dans les salles, explique Régine Vial aux Films du Losange. Par ailleurs, les films s'enchaînent à l'automne sans trop d'espoir d'une carrière sur la durée. Le public est disponible l'été, et particulièrement les jeunes auprès desquels, je pense, *Holy Motors* peut trouver un vrai écho. Et puis, nous avons distribué des films comme ceux de Mia Hansen-Løve ou Lars Von Trier en juillet et août, et leurs résultats témoignent de cet appétit du public pour des films d'auteur même en pleines vacances."

Plusieurs partenariats ont été conclus avec Arte, France Inter, *Libération*, *Télérama* et Paris Première. Le GNCR soutient également *Holy Motors* et édite en ce sens un document de quatre pages disponibles dans les salles. Une campagne d'affichage est prévue dans la capitale, et



sera accompagnée sur la France d'achat d'espaces dans la presse et sur internet. Les Films du Losange capitalise aussi sur la couverture médiatique après l'accueil dithyrambique de la presse. À noter aussi une exposition photos autour du film au Mk2 Bibliothèque à Paris. ❖

Anthony Bobeau

© Holy Motors de Leos Carax.

29 juin 2012

40 ANS DE CINÉMA À LA ROCHELLE

Le Festival internationale du film de La Rochelle célèbre sa 40^e édition du 29 juin au 8 juillet.

Rencontre avec Prune Engler, sa directrice artistique.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR ANTHONY BOBEAU

► Quels seront les temps forts de la 40^e édition du Festival de La Rochelle ?

D'abord, il y aura la rétrospective Raoul Walsh. Nous présenterons une vingtaine de films, de *Régénération* réalisé en 1915 à *La charge de la huitième brigade* en 1964. Ensuite, ce sera la rétrospective consacrée au Finlandais Teuvo Tulio, cinéaste méconnu en France qui a signé des mélodrames aux titres incroyables comme *Le chant de la fleur écarlate* ou *Tu es entré dans mon sang*. Nous continuerons d'explorer le cinéma du nord de l'Europe avec le Danois Benjamin Christensen, dont le film le plus connu est *La sorcellerie à travers les âges*. Nous proposerons ses autres films, y compris *Michael* où il faisait l'acteur pour Dreyer.

► Le choix de Charlie Chaplin pour illustrer cette édition n'est pas non plus anodin...

C'est vrai, la tradition du festival veut qu'il n'aille pas forcément vers les artistes les plus célèbres. Du coup, nous n'avons jamais programmé les films de Chaplin, pensant qu'ils n'avaient pas besoin de nous pour être vus. Et puis, à l'occasion de la 40^e édition, nous avons eu envie de nous faire plaisir et de faire plaisir au public.

► Vous allez aussi rendre des hommages à Anouk Aimée et Agnès Varda...

Cela fait très longtemps que nous voulions rendre un hommage à Anouk Aimée, qui est une artiste emblématique du cinéma français et international, et une véritable icône. Nous proposerons également le documentaire que Dominique Besnehard lui a consacré: *La beauté du geste*. Agnès Varda n'est pas revenue à La Rochelle depuis 1998. Du coup, nous allons reprendre le fil de son œuvre là où nous l'avions laissé, c'est-à-dire aux *Glaneurs et la glaneuse*.

► L'an dernier, le festival a réalisé 80 000 entrées payantes. Comment expliquez-vous ce succès jamais démenti ?

La longévité. Le public a ses habitudes au festival, qu'il vienne de La Rochelle, de la région et même du reste de la France. Les salles sont toujours pleines car la manifestation n'a jamais dérogé à sa ligne éditoriale.

► Justement, comment s'est affirmée cette ligne éditoriale, de sa création à aujourd'hui ?

Au départ, le cinéma n'était qu'une petite partie de la programmation de ce qui constituait les Rencontres internationales d'art contemporain, mais elles ont très vite connu de grosses difficultés économiques. Et, à la fin des années 1970, le cinéma a pris le pas sur le reste car c'était la seule programmation qui fonctionnait vraiment avec des rétrospectives de grands auteurs, des hommages à des artistes vivants et des ciné-concerts. Et puis, au fil des années, nous avons gagné la confiance des distributeurs qui ont commencé à nous proposer des films en avant-première car ils savent que nous avons à la fois un vrai public et beaucoup d'exploitants qui viennent. ♦



© Prune Engler, directrice artistique du Festival de La Rochelle

13 juillet 2012

[Patrimoine]

John Cassavetes ressort en numérique

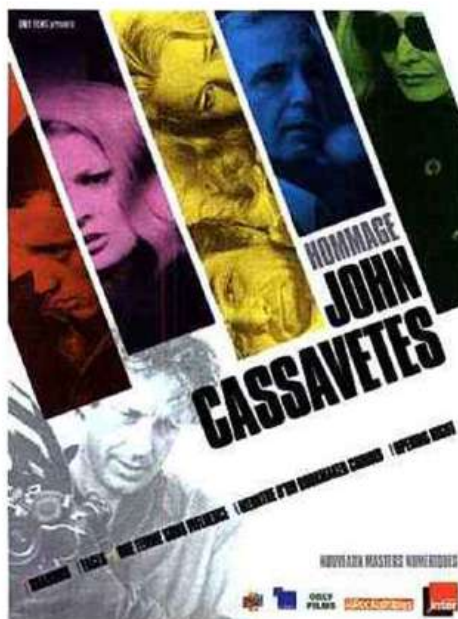
Depuis mercredi dernier, Orly Films a remis en circulation cinq chefs-d'œuvre de John Cassavetes : *Shadows*, *Faces*, *Une femme sous influence*, *Meurtre d'un bookmaker chinois* et *Opening Night*, invisibles au cinéma depuis leur ressortie en 1992. À l'époque, ils avaient réalisé plus de 100 000 entrées, profitant du soutien de Gérard Depardieu et Gena Rowlands qui s'étaient personnellement impliqués dans l'aventure, l'un en participant au rachat des droits, l'autre en assurant la promotion. Orly Films a vu grand cet été, les films étant programmés dans une vingtaine de salles en première semaine. "C'est le numérique qui rend un tel événement possible, explique Nicolas Vannier du côté d'Orly Films. Nous avons pu restaurer et remastériser les cinq titres et même améliorer le son qui n'est plus en mono mais en 5.1. Le numérique offre aussi une souplesse aux salles qui peuvent alterner les films dans la semaine ou même la journée."

CINQ FILMS RÉSERVÉS À LA SALLE

Cet hommage à John Cassavetes bénéficie d'une véritable campagne marketing : nouvelle affiche, bande-annonce, achat d'espaces dans la presse (*Trois Couleurs...*) et deux partenariats conclus avec France Inter et *Les Inrockuptibles*. L'ADRC et l'Afcae soutiennent l'opération qui se poursuivra toute l'année et même au-delà. "Nous sommes d'ores et déjà assurés de voir les films tourner en province jusqu'en décembre, d'autant que nous avons arrêté d'exploiter les DVD en janvier afin de réserver l'exclusivité au grand écran", précise Nicolas Vannier.

Les cinq films ont été projetés en avant-première au Festival de La Rochelle devant des salles comblées, preuve de l'intérêt jamais démenti des cinéphiles français pour l'un des pères fondateurs du cinéma indépendant américain. Et, comme elle l'avait déjà fait en 1992, Gena Rowlands a rencontré la presse afin d'assurer la couverture médiatique nécessaire à cet hommage. ❖

Anthony Bobeau



Le Journal du Dimanche

24 juin 2012

« J'aime être aimée »

Le Festival de La Rochelle rend hommage à Anouk Aimée dans les films de Demy, Fellini, Lelouch... Rencontre

ALEXIS CAMPION

Fellini, qui la dirigea dans *La Dolce Vita* puis *Huit et demi*, l'appelait « *mon petit cyprès* ». Devenu son ami, il lui fit cette délicieuse observation, « *le temps se comporte en gentleman avec toi* ». Elle ne l'a pas oublié. À pile 80 ans, Anouk Aimée reste cette charmeuse qui parle avec légèreté, arrange ses cheveux entre deux clins d'œil, savoure un verre de vin tout en picorant des petits gâteaux. Et voilà qu'ingénue, elle demande à son attachée de presse si elle peut laisser son téléphone à une journaliste. « *Mais c'est votre numéro, Anouk!* » Elle rit et se décide : « *Oui, après tout. On nous dit tellement ce qu'il faut faire ou ne pas faire!* »

Elle rêvait d'être danseuse

Avec elle, tout semble léger, joyeux, facile quoiqu'un peu fragile et mystérieux. Plaisant comme ce patronyme mythique, Aimée, qu'elle doit à Jacques Prévert. « *Nous étions à Belle-Île-en-Mer, avec Arletty et Reggiani, sur le tournage de La Fleur de l'âge, de Carné, écrit par Prévert, mais jamais fini faute d'argent. J'avais 15 ans.* » La France sortait de la guerre et elle, née Françoise Dreyfus et juive, des caches successives qui lui sauvèrent la vie. De ses terreurs, elle ne parle pas. « *Il y a eu bien pire.* » Tout juste glisse-t-elle qu'elle a vite su « *ce que sur-*

vie veut dire ».

Elle s'attarde plutôt sur ses débuts, à l'après-guerre. Son époux d'alors, le réalisateur producteur Nico Papatakis, crée le cabaret La Rose rouge La voilà aux premières loges d'un âge d'or, à Saint-Germain-des-Prés. Leurs bons copains s'appellent Genet, Prévert, Sartre, Beauvoir, Montand, Signoret, ou encore les Frères Jacques. « *J'étais un peu la môme de la bande. Mais pas très fêtarde, plutôt sauvage. Je ne me rendais pas compte. Le caviar, on s'y habitue très bien!* » Elle a 19 ans et elle est déjà mère quand Alexandre Astruc la dirige dans *Le Rideau cramoisi*, un de ses films préférés. Elle y incarne Albertine, morte subitement en faisant l'amour. « *Mais je me souviens surtout que je me demandais si je devais allaiter ou pas ma fille!* »

Elle se souvient, aussi, qu'elle aimait avant tout « *être aimée* » « *Si, à l'autre bout du plateau, ma tête ne revenait pas à un électricien, il fallait coûte que coûte que j'aie le charmer Ou alors qu'on s'explique.* » Pour approcher sa douce légèreté, il faut aussi voir et revoir Anouk Aimée dans *Lola*, le premier long métrage de Jacques Demy, qui ressort en version restaurée le 25 juillet prochain Danseuse de cabaret, mère célibataire, Lola minaude et se tortille avec une fraîcheur sidérante. « *Elle est belle de*

l'intérieur. De ces femmes qui peuvent dire des choses incroyables sans qu'on soit choqué. Elle m'a beaucoup apporté. » À cette époque, vers 1960, Anouk aime enfin son métier. « *Auparavant, je rêvais d'être danseuse, je trouvais qu'au cinéma, on se prenait trop au sérieux. Avec Fellini, j'ai compris qu'on pouvait prendre un peu de recul, être différent. Ce n'est pas parce qu'on décroche un prix qu'on fait partie des meilleurs!* »

En 1966, avec *Un homme et une femme*, de Claude Lelouch, Palme d'or à Cannes, elle devient « *bankable* » mais ne lâche rien de sa désinvolture. « *Je ne faisais jamais de plans.* » En 1968, on lui propose « *des millions en Amérique* » Elle va tourner dans *Un soir, un train*, un film d'auteur d'André Delvaux, et rejoint Demy à Los Angeles pour *Model Shop*, la suite de *Lola*.. Libre envers et contre tout. « *Je n'ai pas le sentiment d'avoir fait carrière. Ce qui me plaisait, c'était les rencontres.* »

Le Journal du Dimanche

24 juin 2012

Retour à Cannes en 1980

Hollywood la rattrape en 1969, le temps d'un *Rendez-vous* avec Sidney Lumet, puis avec George Cukor dans *Justine*. Juste après, elle disparaît à Londres avec son troisième mari, l'acteur Albert Finney, et s'arrête de tourner, sans explication. Sa carrière ne reprend qu'en 1976, à l'appel de Claude Lelouch, pour la mener au prix d'interprétation à Cannes, en 1980, avec *Le Saut dans le vide*, de Marco Bellocchio. Elle y est la sœur dépressive d'un Michel Piccoli diabolique. Un drame pesant mais dont le titre nous ramène, ironiquement, à cette apesanteur qui fait sa force, qui nous enchante... ●

Festival international du film de La Rochelle. Du 29 juin au 8 juillet. Tél. : 05 46 41 41 79 / 05 46 41 26 82.



Anouk Aimée dans « Lola », de Jacques Demy, en 1961. PROD

les Inrockuptibles

du 30 mai au 05 Juin 2012



Courtesy Festival international du film de La Rochelle

Anouk Aimée dans
La Dolce Vita

**Festival international
du film de La Rochelle**

tour du monde en charentaises

Prospectif et rétrospectif, ce voyage en cinéphilie passera par le Tibet, le Danemark ou le Portugal.

cinéma Place aux monstres sacrés et aux figures oubliées pour souffler les quarante bougies du festival. **Agnès Varda**, déjà honorée en 1998, revient cette année avec une installation et présenter ses films tournés depuis quinze ans. **Anouk Aimée**, actrice superbe, Lola inoubliable de Jacques Demy, prend de son précieux temps afin de venir rencontrer le public. Denis Villeneuve, créateur du plébiscité *Incendies*, fait aussi le déplacement. D'autres cultures, et d'autres visages plus méconnus, sont également conviés à la fête. **João Canijo**, réalisateur portugais passé entre les mains de Wim Wenders et Manoel de Oliveira, le Français **Pierre-Luc Granjon**, spécialiste des films d'animation et **Pema Tsedon**, cinéaste tibétain qui vient pour la première fois dans un festival. Enfin, d'illustres disparus, **Charlie Chaplin**, **Raoul Walsh**, **Benjamin Christensen** (père du muet danois avec Carl Dreyer) et **Teuvo Tulio** (spécialiste finlandais de mélos des années 40 et 50), complètent cet alléchant tableau rétrospectif autant qu'anniversaire (programmation en cours).

du 29 juin au 8 juillet

renseignements www.festival-larochelle.org

tarif 6 € l'entrée, 85 € le pass festival

les Inrockuptibles

du 20 au 26 Juin 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

◀ 40^e ▶

29 JUIN - 8 JUILLET

▶ 2012 ▶

HOMMAGES

en leur présence

Anouk AIMÉE *France*

João CANIJO *Portugal*

Miguel GOMES *Portugal*

Pierre-Luc GRANJON *France*

Agnès VARDA *France*

DÉCOUVERTE

Pema TSEDEN *Tibet/Chine*

RÉTROSPECTIVES

Benjamin CHRISTENSEN *Danemark*

Raoul WALSH *États-Unis*

Charlie CHAPLIN *États-Unis*

Teuvo TULIO *Finlande*

D'HIER À AUJOURD'HUI

John CASSAVETES *États-Unis*

Lina WERTMULLER *Italie*

Mario RUSPOLI *Italie*

Les 60 ans de "Positif"

Carte blanche à la Cinémathèque de Bologne

Des films réédités, des copies restaurées

ICI ET AILLEURS

Une quarantaine de films,
parmi les plus beaux de l'année,
en avant-première, venus du monde
entier et inédits en France

ÉVÈNEMENTS

Rencontres quotidiennes avec
les cinéastes invités
Leçon de musique avec Francis LAI
et Jean-Michel BERNARD suivie
d'un concert exceptionnel
Ciné-concerts quotidiens
Retour de flamme
Soirée Les Fils du vent (film et concert)
Nuit blanche avec Silvana MANGANO
2 séances en plein air

FILMS POUR LES ENFANTS

(3 séances par jour, tous les jours)

250 FILMS DU MONDE ENTIER

www.festival-larochelle.org



les Inrockuptibles

du 27 juin au 03 juillet 2012



Après Varda/C'est-Remise

Anouk tant aimée

De Lelouch à Fellini ou Demy, celle qui aurait pu devenir star à Hollywood a marqué de son empreinte plusieurs cinémas, plusieurs publics, en se laissant toujours guider par son instinct et ses envies. Le Festival de La Rochelle rend cet été hommage à **Anouk Aimée**.

■ Elle file, elle s'envole, jamais là où on l'attend. Anouk Aimée (de son vrai nom Françoise Dreyfus) semble avoir toujours fui les endroits où on l'attendait trop, se fiant davantage à ses sentiments qu'à son intérêt. Un coup d'œil à sa filmographie le prouve : elle triomphe à Cannes puis aux Oscars en 1966-1967 dans *Un homme et une femme* de Claude Lelouch (*"chabadabada"*). Et, alors que les portes d'Hollywood s'ouvrent grand devant elle (*"Si j'avais demandé à jouer Napoléon, ils auraient accepté"*), elle préfère un film du Belge André Delvaux (*Un soir, un train*, 1968), "parce que ce petit monsieur m'avait plu". Son agent, Gérard Lebovici,

d'abord surpris, comprend alors qu'on n'enferme pas Anouk Aimée dans une cage, surtout dorée. Pourtant, elle accepte ensuite d'aller tourner en Californie, mais dans *Model Shop* de Jacques Demy, rien d'un blockbuster... Et pour finir, elle choisit de cesser de tourner entre 1969 et 1976, afin de filer le parfait amour à Londres avec Albert Finney. Au revoir les vertiges de la gloire, je vous ai aimés, mais je suis déjà ailleurs. On lui propose d'inviter la personne de son choix à une soirée organisée en son honneur et elle choisit Groucho Marx, que tout le monde a oublié, et qui aura ce mot : "Vous êtes bien la seule à demander à me voir." Elle subtilisera dans

un cendrier un de ses cigares encore allumés... **Le paradoxe, c'est qu'à force de n'être nulle part Anouk Aimée a réussi à être partout**, au centre et à la marge : dans le cinéma de qualité française (Carné, Duvivier, Cayatte), dans la Nouvelle Vague au sens large (Demy, de Broca, Lelouch). Très française (Astruc, Jacques Becker, Franju) et internationale (Fellini, Cukor, Bellocchio). De fait, elle a connu tout le monde. D'abord parce qu'elle fut aussi l'épouse du cinéaste et producteur Nico Papatakis, qui créa la Rose rouge, le plus célèbre cabaret littéraire du Saint-Germain-des-Près de la grande époque, où elle fréquenta Sartre, Camus, Queneau, Prévert et Genet

(qui lui écrivit des rôles), et vit débiter Juliette Gréco. Mais aussi parce qu'elle saisit les perches qu'on lui tend en restant attachée à ceux qu'elle aime (comme Lelouch, chez qui elle a toujours au moins un petit rôle, ou Agnès Varda). "*La fidélité, ça peut être une belle chose, non ?*", lâche-t-elle dans un sourire magnifique. Un ludion donc, une femme et une actrice libres, Anouk (le prénom de son premier rôle au cinéma, quand elle avait 14 ans) Aimée (le pseudo que lui proposa Jacques Prévert). Après l'Occupation, qu'elle passe dissimulée à la campagne, elle rencontre le cinéma par hasard, alors même que ses parents étaient comédiens (sa mère, Geneviève Sorya, joua dans

les Inrockuptibles

du 27 juin au 03 juillet 2012



A gauche : avec Jacques Demy sur le tournage de *Lola* (1961)
Ci-dessus : avec Jean-Louis Trintignant dans *Un homme et une femme* de Claude Lelouch (1966) et dans *La Dolce Vita* de Federico Fellini (1960)

La Belle Equipe de Julien Duvivier), en croisant sur les Champs-Élysées le cinéaste Henri Calef, qui lui demande si elle ne veut pas en faire, justement, du cinéma. "Eh oui, pourquoi pas ?", répond-elle alors qu'elle rêve d'être danseuse, déjà très Lola, virevoltante, superficielle en apparence mais profondément sentimentale.

Et puis, elle est aussi, comme nombre d'acteurs (Noiret, Mastroianni, Deneuve, etc.), du long et heureux mariage entre cinéma français et cinéma italien des années 50 à 70. Fellini la croise dans un escalier alors qu'il vient d'auditioner deux cents actrices, et c'est elle qu'il choisit pour devenir à tout jamais Maddalena, la jeune

patricienne débauchée de *La Dolce Vita* (1960). C'est là qu'elle commence à aimer le métier d'actrice, à comprendre qu'on peut tourner un film dans le plaisir et la décontraction, sans se prendre au sérieux.

Pourtant Anouk Aimée est déjà ailleurs, loin des fastes de Cinecittà, à Nantes où elle joue Lola ("Ce personnage qui est si proche de moi", dit-elle aujourd'hui) avec une toute petite équipe et un grand bonheur, pour un Jacques Demy qui a dû batailler ferme pour l'imposer aux producteurs, qui ne la trouvaient "pas assez sexy". Elle en rit encore. Et quand elle rit, et quand elle parle, Anouk Aimée a toujours la voix et le rire de Lola, inentamés. "Je sais que

quand elle rit, et quand elle parle, Anouk Aimée a toujours la voix et le rire de Lola, inentamés

la métamorphose que j'ai connue avec La Dolce Vita a nourri mon interprétation de Lola.

La voici à nouveau à Rome, où elle joue le rôle de Luisa, l'épouse austère allègrement trompée de Guido (Mastroianni), le réalisateur en pleine dépression, dans *Huit et demi*, le nouveau film de Fellini. "Mais Federico avait du mal à m'imaginer dans ce rôle, si éloigné de celui de La Dolce Vita. Alors je me suis pointée au casting avec la perruque aux cheveux courts et les lunettes que j'ai ensuite dans le film..."

Interpréter un rôle inspiré par l'épouse de Fellini, Giulietta Masina, n'était-ce pas un peu délicat ?

"J'aimais beaucoup Giulietta. Federico ne lui avait rien fait lire. Quand elle est venue assister au tournage, elle a très vite compris... Alors Federico me demandait de rester auprès d'elle..."

Aujourd'hui, on s'étonne de lire qu'Anouk Aimée a déjà 80 ans. "J'ai commis des erreurs, sans doute, en refusant des rôles (comme celui de *L'Affaire Thomas Crown* - ndr), mais ce n'est pas très grave." Et on croit entendre : "Mais j'ai aimé et j'ai été aimée." Et quand elle vous dit "au revoir", c'est dans un souffle où l'on veut entendre : "A bientôt, j'espère."

Jean-Baptiste Morain

40^e Festival international du film de La Rochelle
hommage à Anouk Aimée,
du 29 juin au 8 juillet,
www.festival-larochelle.org



du 11 au 17 juillet 2012

MANPOWER (L'Entraîneuse fatale) (1942 - 1h43)

États-Unis. Noir & blanc. De Raoul Walsh. Avec Edward G. Robinson, George Raft, Marlène Dietrich, Alan Hale, Franck McHugh, Eve Arden, Barton MacLane, Ward Bond.

● **Drame** : Hank et Johnny travaillent pour une compagnie d'électricité. Leur collègue et ami Pop Duval est victime d'un accident mortel. Ils décident d'annoncer la nouvelle ensemble à sa fille, Fay. Chanteuse dans un cabaret, la jeune femme plaît tout de suite à Hank, qui ne tarde pas à lui proposer le mariage, malgré les mises en garde de Johnny, qui ne pense pas que ce soit une femme pour lui. Bien qu'elle soit plus attirée par Johnny, Fay accepte, espérant trouver auprès d'Hank une vie douce, à l'abri du besoin. Mais quelque temps plus tard, elle ne peut cacher plus longtemps ses sentiments à Johnny, qui lutte pour ne pas y répondre, par loyauté envers son ami.

● Le festival international du film de La Rochelle 2012 rend hommage à Raoul Walsh (**La Charge fantastique**), l'un des plus grands cinéastes de l'âge d'or d'Hollywood. Appelé l'« homme d'action pour des films d'action », il accordait beaucoup d'importance au rythme, autant dans les westerns que dans les drames, comme **L'Entraîneuse fatale**, avec Marlene Dietrich, qui représentait alors la femme fatale par excellence depuis son rôle mythique dans **L'Ange bleu** (Josef Von Sternberg, 1930). – **C.L.**

Action Christine Odéon 6* (vo)

madame FIGARO

du 07 au 13 juillet 2012

LA ROCHELLE BACK TO THE SEVENTIES

Le festival du film de La Rochelle fête son 40^e anniversaire. La capitale de Charente-Maritime établit, depuis 1973, un panorama du cinéma mondial et révèle les noms à retenir tout en rendant hommage à ceux qui ont compté. Sous l'égide de Charlie Chaplin, auquel l'affiche du Festival emprunte cette année les traits (après Buster Keaton l'an dernier), la manifestation multiplie les hommages et les rétrospectives. Elle présente notamment les dix longs-métrages réalisés par Charlot, mais aussi des films de John Cassavetes, et met à l'honneur (en leur présence) Anouk Aimée et Agnès Varda, qui avait déjà connu ce privilège en 1998. Le Festival fête aussi un autre anniversaire, les 60 ans du magazine «Positif», au travers de portraits de cinéastes qui ont marqué ces décennies.

► *Festival international du film de La Rochelle, du 28 juin au 8 juillet 2012.*
Rens. www.festival-larochelle.org



25 juin 2012

Anouk, aimée à La Rochelle

Hommage à celle qui fut la Lola de Jacques Demy à la 40^e édition du Festival international du film de La Rochelle, qui s'ouvre le 29 juin.

Le Festival international du film de La Rochelle, qui se tient du 29 juin au 8 juillet, fête cette année son quarantième anniversaire. A l'honneur, deux cinéastes portugais (João Canijo et Miguel Gomes), ainsi que Raoul Walsh, Charlie Chaplin et le réalisateur de films d'animation Pierre-Luc Granjon. Cette édition est aussi l'occasion d'un bel hommage à Anouk Aimée dont quinze des films dont elle a été l'interprète sont présentés, des *Amants de Vérone* (1949) à *La petite prairie aux bouleaux* (Marceline Loridan-Ivens, 2003), en passant par *La dolce vita* (1959) ou *Un soir... un train* (1968). Bonheur particulier de cette programmation, *Lola*, le premier long métrage de Jacques Demy (1961), bijou cinématographique en noir et blanc, présenté ici dans une version restaurée qui,



autre excellente nouvelle, sortira en salles le 3 juillet. *Model Shop*, du même Demy avec la même Anouk Aimée dans le même personnage de Lola, retrouvée huit ans après en Californie, participe également de la rétrospective.

COLETTE MILON

du 30 juin au 06 juillet 2012



Raoul Walsh prend La Rochelle

Le Festival de La Rochelle fête ses 40 ans avec un coup de chapeau à Raoul Walsh, l'un des géants du cinéma américain. Retour sur quelques œuvres majeures du réalisateur.

Il a grandi sans jamais avoir entendu le mot « cinéma » et est devenu borgne sur un tournage à 32 ans parce qu'un lièvre géant a sauté sur sa voiture faisant voler le pare-brise en éclats. Raoul Walsh, ancien convoyeur de bétail, ex-fossoyeur pour un entrepreneur de pompes funèbres et ancien médecin, va tourner, sans s'arrêter, plus de 100 films. Dans le lot, une vingtaine est remarquable et les cinéphiles y dénombrent des chefs-d'œuvre qui ne sont pas forcément ceux du voisin. Chacun a raison.

« Les Nus et les Morts », « la Rivière d'argent », « Un roi et quatre reines », « la Charge de la huitième brigade », « l'Esclave libre », « Aventures en Birmanie », « Capitaine sans peur... ». Peu importe celui qui vous plaira le plus. Il y a de quoi affirmer que Raoul Walsh reste l'un des réalisateurs les plus importants de l'histoire du cinéma.

Il donna sa chance à un footballeur, irlandais comme lui, nommé John Wayne. Puis lança Rock Hudson. Il adorait tourner avec Humphrey Bogart (un peu taciturne), avec James

Raoul Walsh, ancien convoyeur de bétail, ex-fossoyeur et ancien médecin, va tourner, sans s'arrêter, plus de 100 films.

Cagney ou Errol Flynn (il fut l'un des seuls à obtenir, par amitié, que l'acteur ne se mette pas à boire plus que de raison – ils partaient ensemble faire la tournée des bars). Les acteurs étaient, sous sa direction, d'une vivacité constante. Parce qu'il tenait par-dessus tout à ce qu'ils se sentent bien – « C'est cela, disait-il, la mise en scène... » Et parce qu'il ne tournait que ce dont il avait besoin, très vite, et, si possible, une seule fois. Même Zanuck, à la Fox, qui « taillait » les films, ne pouvait pas couper grand-

Obs TéléCiné

du 30 juin au 06 juillet 2012

FESTIVAL MODE D'EMPLOI

Hommages et découvertes : la programmation joue la profusion.

A l'ombre de Raoul Walsh, de Charlie Chaplin (avec ses dix films les plus célèbres) et de l'oublié Teuvo Tullio (sept mélos des années 1940-50), des noms (quasi) inconnus sont livrés à la curiosité des spectateurs, tels Pema Tsenden, premier réalisateur tibétain, qui viendra présenter ses trois films (inédits), ou deux Portugais étonnants, Joao Canijo et Miguel Gomes, dont on pourra voir le « Tabou », présenté au dernier Festival de Berlin : une splendeur insolite en noir et blanc qui mêle film d'aventures comme au temps du muet et film d'avant-garde contemporaine. Deux Françaises vont également faire l'événement, toutes deux rattachées à l'univers de Jacques Demy : Anouk Aimée, qui fut sa Lola, héroïne de son premier long-métrage musical et désenchanté, et Agnès Varda, cinéaste qui fut sa compagne. Hommage à la première, en sa présence, en 15 films et un documentaire qui lui est consacré. Où l'on retrouvera la fragilité de l'actrice qui incarne un mirage sur lequel le quotidien se brise (chez Fellini dans « La dolce vita » et surtout « 8 et demi », chez André Delvaux dans « Un soir, un train », ou chez Demy dans « Model Shop », la suite de « Lola », à L.A.). Sa féminité épurée chez Lelouch, dans « Un homme et une femme », chez de Broca, dans « le Farceur » ou chez Bellocchio, dans « le Saut dans le vide ». Agnès Varda, elle, vient à La Rochelle en voyageuse et exploratrice de tous les territoires d'images : son exposition « Patatutopia », où l'objet du quotidien est mis en scène avec humour, précision et une sensibilité inattendue (eh oui ! il s'agit, d'abord, de pommes de terre !), est un vivant

chose dans les siens. L'auteur est ainsi tout entier dans ce rythme soutenu qui marque toute son œuvre. Son rythme. La tension, dramatique ou joyeuse, est sa cible ; les acteurs sont les flèches. Et Walsh organise le déroulement des épreuves.

De cette énorme production, si diverse, ce furent les westerns, les films de guerre, de gangsters ou d'aventures qui firent sa renommée. Un homme d'action pour des films d'action : telle fut sa réputation, bientôt sacralisée par les cinéphiles des années 1960. Elle reste intacte aujourd'hui.

Dans les meilleurs films de Walsh, le plaisir du cinéma se referme tel un piège dès les premières scènes.



Anouk Aimée, la Lola de Jacques Demy, héroïne du premier long-métrage du réalisateur.

récit qui dialogue directement avec son travail documentaire, de « Daguerreotypes » (1975) - un film sur sa rue, tourné avec les gens du quartier - aux « Glaneurs et la glaneuse » (1999), « les Plages d'Agnès » (2008) ou « Agnès de-ci de-là Varda » (2011), sur ses rencontres avec d'autres artistes. De nombreuses avant-premières vous attendent aussi : « Amour », de Michael Haneke, palme d'or 2012, « A perdre la raison », de Joachim Lafosse, « Paradis : amour », d'Ulrich Seidl... Faites encore un tour par le Québec avec Denis Villeneuve, le réalisateur d'« Incendies », dont on verra les trois premiers films. Enfin, si vous enragez

parce que vous n'avez plus un centime, rendez-vous à la Médiathèque où, pour saluer l'excellente revue « Positif » qui fête ses 60 ans, le Festival a sélectionné plusieurs documentaires de référence consacrés à de grands cinéastes et conçus par les rédacteurs de la revue. C'est passionnant, et c'est gratuit. Ne manquez pas le « Portrait d'un homme à 60 % parfait : Billy Wilder », de Michel Ciment et Annie Tresgot, le « Lubitsch », de N.T. Binh et Jean-Jacques Bernard, ou « les Renaissances du cinéma coréen », de Hubert Niogret. Ph. P. Du 29 juin au 8 juillet. Rens : 05-46-41-14-68 ou www.festival-larochelle.org

On y entre dans le vif, dans la chair des hommes. A la première minute d'« Une corde pour te pendre », Kirk Douglas est brusquement informé qu'un homme va être pendu. Il est shérif et intervient pour faire régner la loi. Mais laquelle ? Dans « la Rivière d'argent », le charriot contenant la paie des soldats nordistes est brûlé pour que l'argent ne tombe pas entre les mains des Confédérés. Une action qui vaut aux héros un procès militaire injuste et une dégradation humiliante.

A la question essentielle, et essentiellement américaine - quelles sont les limites du pays où je vis ? -, se superpose une autre interrogation :

où sont les frontières, physiques et morales ? Car ce territoire, il faut le conquérir et lutter, même par la ruse, pour l'obtenir. L'arracher aux Indiens. Aux riches. Aux notables. Au cœur du cinéma de Walsh se pose alors enfin cette question du héros face à ses propres contradictions : que faire de mon humanité ? La réponse se trouve au fond des canyons, dans la brutalité d'une charge de bisons, dans une forêt de séquoias géants, dans la neige qui obstrue les chemins de montagne où les chevaux des hommes ne peuvent plus avancer. C'est un mouvement, et il nous dépasse. Voyez plutôt. La réponse, chez Walsh, c'est du cinéma. ■ PHILIPPE PIAZZO

Obs TéléCiné

du 30 juin au 06 juillet 2012

LA PREUVE PAR TROIS

Vous n'avez pas le temps ? Prenez quand même quelques heures pour voir au moins ces trois films formidables. Le seul risque : avoir envie ensuite d'en voir dix autres.



"Gentleman Jim" (1943)

Pas une seconde de répit, plaisir total. Errol Flynn y est un modeste employé de banque qui devient à la force du poing l'« homme le plus fort du monde » mais aussi le héros de l'Amérique, de son quartier, de sa famille et de la femme qu'il aime et qu'il n'aurait jamais dû épouser... en principe ! Dans l'intervalle, ce Jim aura personnifié le passage des attaques bestiales réservées aux roturiers à un sport d'élite nommé noble art. Alors, gentleman, ce Jim ? Presque. Walsh ne se prive pas d'un soupçon d'ironie pour faire sentir que ce « gentleman » dont on affuble Jim tourne parfois au titre de gloire légèrement usurpé. On pourra enchaîner avec « la Charge fantastique » (1941). Une épopée qui retrace, de façon romancée, l'aventure du général Custer. La vision du héros est discutable mais le film, indiscutablement un chef-d'œuvre de mise en scène.

"The Strawberry Blonde" (1941)

Longtemps sous-estimée en France, cette œuvre jouant avec un humour léger sur le destin ironique de deux couples ne cesse d'enchanter quand on la (re)découvre. Il y a le charme des années 1900, un air de fanfare lancinant, la séduction des



interprètes... On croirait un film de Vincente Minnelli, avec un constant et discret décalage entre les intentions et les actes des personnages, entre les décors raffinés et la dureté des événements. Et puis il y a, au centre, le brio des acteurs. Olivia de Havilland, starissime sans en avoir l'air, rivalise avec une débutante au tempérament de feu, la jeune Rita Hayworth. Entre elles deux, pas vraiment le jeune premier romantique attendu... Mieux que ça : James Cagney, puissance de feu inattendue ! Laissez-vous prendre au jeu. On pourra enchaîner avec le même James Cagney qui trouve l'un des sommets de sa carrière dans « L'enfer est à lui » (1949), classique du film noir.

"La Fille du désert" (1949)

Walsh avait tourné, en 1941, un superbe film noir, « la Grande Evasion » (« High Sierra ») avec Humphrey Bogart et Ida Lupino. Une fuite de gangsters urbains dans le désert du Colorado. Il en fit le remake, façon western, et livra un film encore plus grand. Ici, le trait est acéré, le style, d'un classicisme exemplaire, et la mise en scène prend le pas sur l'intrigue, l'art du cinéma l'emporte sur le spectacle. On y retrouve, transposée, la même trame que dans le film tourné huit ans plus tôt et le poids du passé rattrape ici Joel McCrea et Virginia Mayo. Pas des stars, mais des vedettes qui prennent alors un visage humain au creux de paysages sublimes. La force du drame tient alors dans l'espace immense, le ciel changeant et les montagnes dressées comme s'il fallait faire sentir aux hommes que leur cercueil est déjà creusé à ciel ouvert. Le final tragique est d'un romantisme en trompe-l'œil. Les amants, quoi qu'ils fassent, ne perturberont pas la terre et les étoiles. Perdus sur le territoire, perdus pour eux-mêmes. Perdus pour de bon.

On pourra enchaîner avec « la Vallée de la peur » (1946), western « incompris », mal aimé et donc peu diffusé. Mais il suffit d'y suivre Robert Mitchum, égaré dans son propre destin, rongé par la vengeance et



"La Fille du désert", avec Joel McCrea et Virginia Mayo.

un passé qui transforment sa vie en enfer obsessionnel pour retrouver la puissance visuelle et rythmique des images du cinéaste. Les vivants y sont filmés comme des fantômes et le héros comme un enfant prisonnier d'un corps d'adulte qui ne comprend pas d'où viennent ses peurs. Walsh introduit dans le western, genre héroïque et fondateur par excellence, le sentiment nouveau qui pourrait (et va bientôt) saisir l'Amérique : l'inquiétude. Ph. P.

09 juin 2012



CINÉMA

ANOUK AIMÉE

Si Anouk Aimée a une si belle présence à l'écran, c'est qu'elle sait comme personne être un peu, beaucoup, passionnément absente. Femme insaisissable, qui marche comme un fantôme dans *La Dolce Vita*, de Fellini, qui a la tête et le cœur ailleurs dans *Lola*, de Jacques Demy. Au gré des rôles, elle invite à la rêverie, un peu mélancolique, bercée par un « *chabadabada* » échappé d'*Un homme et une femme*. Alors, actrice ? Bien sûr, jusque dans l'âme. Lelouch ne s'y est pas trompé, qui a dit un jour : « *Anouk a besoin de sentir qu'elle est aimée.* » Pour être Aimée. — **Frédéric Strauss**

| Festival international du film de La Rochelle du 29 juin au 8 juillet, La Coursive, La Rochelle (17) | Tél. : 01 48 06 16 66, www.festival-larochelle.org, 6€, pass 85€.

30 juin 2012

RENDEZ-VOUS

Depuis sa BO d'Un homme et une femme, en 1965, il incarne un certain romantisme à la française. Le festival de La Rochelle célèbre Francis Lai.

Chabadabada... C'est pavlovien ! Evoquer Francis Lai, c'est se retrouver sur la plage de Deauville avec Jean-Louis Trintignant et Anouk Aimée en coupé sport. Point de départ d'une collaboration avec Claude Lelouch qui dure depuis plus de quarante-cinq ans (!), la BO d'Un homme et une femme a porté le compositeur au pinacle de la musique de film. L'homme qui souffle cette année ses quatre-vingts bougies et auquel le festival de La Rochelle rend hommage ¹ ne projetait pas une telle carrière. Fils d'horticulteurs italiens, le petit Niçois a fait ses classes comme accordéoniste dans les bals populaires, avant de devenir l'accompagnateur d'Edith Piaf. Musicien autodidacte, Francis Lai se destinait à la chanson, pour laquelle il a d'ailleurs beaucoup œuvré. Pas bégueule, il composa aussi bien pour Yves Montand (*La Bicyclette*) que pour Mireille Mathieu ou Petula Clark, mais sa muse, son interprète fétiche, demeure encore et toujours Nicole Croisille.

En signant, un peu par hasard, la partition du film de Lelouch, en 1965, il ignore que le cinéma ne le lâchera plus. Nombre de ses

partitions écrites la décennie suivante passent à la postérité: *Vivre pour vivre* et sa valse tendre, *Treize Jours en France* et son thème trépidant, *Love Story*, qui lui vaut un oscar, *Le Bon et les Méchants*, interprété par Jacques Dutronc, ou encore l'immarcescible générique du *Cinéma de minuit*, sur France 3. Mélodiste instinctif et sensible, secondé par d'excellents orchestrateurs (Christian Gaubert, Ivan Jullien), Francis Lai incarne un certain romantisme à la française. S'il s'est parfois égaré dans le mélo et les rengaines électroniques (*Bilitis*), ses plus beaux thèmes, depuis peu réunis sur un coffret, n'ont pas fini de nous enchanter. – **Stéphane Jarno**
¹ Le 1^{er} juillet à La Coursive, La Rochelle
 (17) Leçon de musique et concert
 | 1 coffret Playtime/FGL



La valse tendre de *Vivre pour vivre*

version femina

25 juin 2012



HAPPY birthday

Le Festival international du film de La Rochelle fête ses 40 ans du 29 juin au 8 juillet. Au menu : rétrospectives, rencontres et un hommage, en 17 films, à Anouk Aimée avant la sortie, le 25 juillet, d'une version restaurée de *Lola* de Jacques Demy.

13 juillet 2012

« L'amour est source de vie »

Mardi 3 juillet, dans le cadre du festival international du film de La Rochelle, le père Jacques Lefur, théologien, spécialiste du cinéma et ancien membre du jury œcuménique au festival de Cannes, a donné une conférence sur le thème « L'amour plus fort que la mort ». Nous l'avons rencontré.

Courrier français : Quel est votre film préféré ?

Père Jacques Lefur : Pour moi, *La rue vers l'or* de Charlie Chaplin est le meilleur film de l'histoire du cinéma. À travers une histoire à la fois dure et amusante, ce film d'une portée universelle mêle le tragique au merveilleux. Plus qu'aucun autre réalisateur, Chaplin a su, à travers son personnage du petit homme, nous montrer la vie de chacun d'entre nous.

C.F. : Du 29 juin au 8 juillet, le festival du film de La Rochelle proposait justement deux rétrospectives. L'une consacrée à Charlie Chaplin et l'autre à Raoul Walsh. Des œuvres dans lesquelles l'amour et la mort sont très présentes. Comment expliquez-vous ces choix ?

J.L. : Ces deux réalisateurs sont conscients que la vie humaine pose question puisqu'elle se termine par la mort. Le philosophe Heidegger soulignait à quel point la mort était la question fondamentale de l'existence. Évidemment, on ne pense pas tous les jours à la mort. Surtout les jeunes. Mais le propre de l'homme est de s'interroger sur lui-même. Il sait qu'il existe et que sa vie a quelque-chose de merveilleux. Mais la vie a une fin. Alors, face à la mort, que peut-il exister ? C'est l'amour, particulièrement entre un homme et une femme. C'est pourquoi beaucoup de films abordent ce qu'il y a de merveilleux, c'est-à-dire l'amour, et ce qu'il y a de tragique, c'est-à-dire la mort.

C.F. : Deux films vous ont particulièrement marqué au cours de ce festival : *Amour* de Michael Haneke et *Vous n'avez encore rien vu*, d'Alain Resnais. Pourquoi ?

J.L. : Ces deux films sont les deux chefs-d'œuvre présents cette année au festival de Cannes. Il y a eu de bons films mais *Amour* et *Vous n'avez encore rien vu* sont des chefs-d'œuvre. *Amour* a d'ailleurs obtenu la Palme d'Or. Jusqu'à présent, Michael Haneke réalisait des films très violents. Ce cinéaste autrichien montrait une société moderne qui avait abandonné toute référence à la religion. Par exemple, dans *Benny's video*, l'un de ses premiers films, on voyait un gamin braquer un pistolet sur sa copine et tirer. Tout cela pour dire que la violence était très présente dans l'œuvre d'Haneke. Je pense aussi à *La pianiste*, à *Funny games*. Avec *Amour*, certains critiques ont parlé d'un tournant. Ce film d'une grande dignité évoque le vieillissement,



Père Jacques Lefur : « Pour moi, *La rue vers l'or* est le meilleur film de l'histoire du cinéma. »

(Photo : C.V.)

la maladie puis la grande dépendance. Aujourd'hui, beaucoup de gens vivent cette situation avec leurs vieux parents. *Amour* est d'une grande qualité esthétique, plein de sobriété.

C.F. : Qu'est-ce qui fait que ce film est un chef-d'œuvre ?

J.L. : La qualité de la réalisation ! Pour moi, ce ne sont pas seulement le jeu des acteurs et le résumé de l'intrigue qui sont les plus importants. C'est d'abord le réalisateur. Le jeu des acteurs importe dans la mesure où il est bien mis en scène par le réalisateur. Un chef-d'œuvre est un film où chaque image est un tableau. Pour moi, les plus grands s'appellent Akira Kurosawa et Kenji Mizoguchi au Japon, Eric Rohmer, François Truffaut, et Alain Resnais en France.

C.F. : Comment qualifieriez-vous le dernier film d'Alain Resnais, *Vous n'avez encore rien vu* ?

J.L. : Alain Resnais a 90 ans. Évidemment, la mort est une question majeure pour lui. Il sait bien qu'elle va survenir. Depuis plusieurs années, ce cinéaste français a acquis une liberté intérieure merveilleuse. Dans *Vous n'avez encore rien vu*, Alain Resnais reprend à sa façon le mythe d'Orphée et Eurydice. Il y décrit l'affrontement entre l'amour absolu (celui d'Orphée pour Eurydice) et la mort puisqu'Eurydice part en enfer. Est-ce que l'amour d'Orphée et son talent musical permettront de sauver Eurydice de la mort ? C'est la question que pose Alain Resnais dans ce film de manière très libre et décontractée. Cela reste pour moi un très grand film.

C.F. : Qu'est-ce qui différencie le film d'Alain Resnais et celui de Michael Haneke ?

J.L. : On reproche beaucoup au film d'Alain Resnais de ne pas être assez réaliste. C'est un film très théâtral. On commence par découvrir la pièce d'Eurydice inspirée de la pièce de Jean Anouilh sur l'écran. Puis ceux qui sont les spectateurs montent sur scène et se mettent à jouer. Autant le film de Haneke, *Amour*, est réaliste, autant celui de Resnais, *Vous n'avez encore rien vu*, est au contraire très artificiel. Mais la question de fond reste la même : est-ce que l'amour va réussir à vaincre la mort ?

C.F. : Alors, finalement, est-ce que l'amour est plus fort que la mort ?

J.L. : Dans certains films de Raoul Walsh, on va jusqu'à nous dire que l'amour triomphe sur la mort. En particulier dans *La fille du désert*, que je recommande. Dans ce très beau film, l'héroïne s'est attachée à un homme et lui sauve la vie plusieurs fois. Mais à la fin, elle échoue dans sa dernière tentative. On voit leurs deux corps allongés, se tenant par la main. Le cinéaste prend la peine de nous dire que la cite abandonnée où ils sont morts revit. Pourquoi ? Parce qu'un couple heureux est venu là. L'amour peut donc être source de vie.

Dans *L'esclave libre*, un autre très beau film de Raoul Walsh, l'amour est plus fort que toutes les épreuves. Et Dieu sait s'il y en a ! Car l'héroïne traverse des aventures extraordinaires, en pleine guerre de Sécession. Malgré tous les obstacles, elle réussit à partir sur un bateau avec l'homme qu'elle aime. Tout un symbole.

Propos recueillis par Clément VIDAL

28 juin 2012

La ROCHELLE – CINÉMA

40^e édition du Festival INTERNATIONAL DU FILM



Quelque temps forts sont à noter. Des hommages en leur présence, à Anouk Aimée, à travers 15 films, à Agnès Varda, à Joao Canijo, à Miguel Gomes, Pierre-Luc Granjon et Pema Tsenden. Des rétrospectives: du géant américain Raoul Walsh avec 20 films de "Régénération" (1915) à "La charge de la huitième brigade" (1964), les 10 longs métrages de Charlie Chaplin "Charlot" pour ses millions d'intimes, de Benjamin Christensen, cinéaste danois incontournable de la période muette en ciné concerts et de Teuvo Tulio qui a mis en scène de beaux mélés finlandais des années 40 et 50. D'hier à aujourd'hui avec: 5 films de John Cassavetes, 3 de Lina Wertmüller, Mario Ruspoli documentaliste méconnu, les 60 ans de Positif avec des portraits de cinéastes et une carte blanche à la cinémathèque de Bologne, des films réédités, des copies restaurées. Et aussi: Ici et ailleurs, une trentaine de films du monde entier présentés en avant-première, des films pour les enfants avec deux séances chaque jour, une leçon de musique avec Francis Lai et Jean-Michel Bernard, suivie d'un concert exceptionnel le dimanche 1^{er} juillet, 2 séances en plein air, les vendredi 6 et dimanche 8 juillet et la nuit blanche avec Sylvana Mangano, du 7 juillet 20 h au 8 juillet 8 h.

Rens. www.festival-larochelle.org.



29 juin 2012

La Rochelle décentralise

Pour la 5^e année consécutive, une journée de décentralisation du Festival international du film de La Rochelle aura lieu au cinéma Eldorado, jeudi 5 juillet. Deux films seront au programme : *Lola*, réédition en copie restaurée du premier film de Jacques Demy ; et l'avant-première de *Augustine*, premier long métrage de la réalisatrice Alice Winocour (sortie prévue en novembre). Entre les deux projections, un buffet froid sera proposé aux spectateurs. Entre les deux films, buffet dans le hall du cinéma (tarif du buffet, 9 € par personne). Réservations au 05 46 47 82 31.

27 juin 2012

Cinéma

Charlie Chaplin fête la 40^e édition du Festival de La Rochelle

Créé en 1973, le Festival international du film de La Rochelle a su, au fil du temps, occuper une place convoitée dans le paysage de festivités liées au 7^e Art. Rendez-vous de passionnés avant tout, sans tapis rouge ni palmarès, cette nouvelle édition s'annonce riche en émotions et en surprises.

Dans l'esprit collectif, 40 ans riment souvent avec sagesse, apaisement, tranquillité. Le Festival international du film de La Rochelle, lui, l'entend autrement, bien décidé à conserver sa curiosité, sa fougue, son imprévisibilité. Désireux de mettre sur un pied d'égalité les films et les réalisateurs, le rendez-vous rochelais n'a jamais été compétitif, préférant laisser les prix à d'autres, sur la croquette cannoise ou les planches de Deauville pour ne citer qu'eux. D'ailleurs, les "stars" qui honorent de leur présence le festival chaque année ignorent smoking et robe de soirée. Ce serait plutôt pantalon en lin et espadrilles. Car on ne vient pas au Festival international du film de La Rochelle pour être vu, mais pour voir, tout simplement.

Anouk Aimée, l'invitée

Comme chaque année, la programmation du festival se divise en plusieurs parties, à commencer par les rétrospectives, toujours très appréciées par le public. Charlie Chaplin, acteur dont la simple évocation du nom suffit à faire briller des étoiles dans nos yeux, sera à l'honneur avec dix films projetés (en copie restaurée et rééditée), de *The Kid* (1921) à *Un roi à New York* (1959). Géraldine Chaplin, la fille du maître, est attendue à La Rochelle pour l'occasion.

Le Danois Benjamin Christensen, l'Américain Raoul Walsh et le Finlandais Teuvo Tulio feront également

l'objet de rétrospectives.

Du côté des hommages, ce sont la France et le Portugal qui seront sous les feux des projecteurs avec cinq protagonistes. Avis au cinéphile, tous seront présents à La Rochelle pour le festival. À commencer par la sublime Anouk Aimée (le 1^{er} juillet à 16h15 à La Coursive-Théâtre Verdière) et dix-sept de ses films, parmi lesquels les inoubliables *La Dolce vita*, *Un homme et une femme*, *Les Amants de Vérone...* Pierre-Luc Granjon (le 7 juillet à 10h à La Coursive-Salle Bleue) et son cinéma pour enfants - et donc pour tous -, ainsi qu'Agnès Varda (le 30 juin à 16h15 à La Coursive-Théâtre Verdière) complètent la programmation francophone. Du côté de nos amis portugais, João Canijo (le 7 juillet à 16h15 à La Coursive-Théâtre Verdière) et Miguel Gomes (le 6 juillet à 16h15 à La Coursive-Théâtre Verdière) feront également l'objet d'hommages de la part du festival.

Voyage dans l'espace et dans le temps

Le Festival de La Rochelle, c'est aussi du voyage. Voyage dans l'espace, d'une part, avec les programmations "Découverte" qui, cette année, nous permettra de faire la connaissance de Pema Tsenden, premier cinéaste tibétain en République populaire de Chine, et "Ici et ailleurs" qui, s'attache tous les ans, à projeter une quarantaine de longs métrages et une quinzaine de

courts métrages, inédits en France pour la plupart, en présence des cinéastes.

Voyage dans le temps également avec la sélection "D'hier à aujourd'hui". Sont projetés des films rares, restaurés ou réédités, destinés à vous faire revivre l'histoire du cinéma. Des chefs-d'œuvre de John Cassavetes, Lina Wertmüller et Mario Ruspoli sont présentés, de même qu'une carte blanche à la cinémathèque de Bologne (Italie), ainsi qu'une sélection spéciale pour les 60 ans de la revue *Positif*.

Enfin, habitués et néophytes se retrouveront autour des rendez-vous du festival : les films pour enfants, avec à nouveau des films de Charlie Chaplin, les projections en plein air, les ciné-concerts, les expositions... et la traditionnelle Nuit blanche qui clôturera le festival. ■ Julie Loizeau

40^e Festival international du film de La Rochelle, du 29 juin au 8 juillet.

Programme et tarifs sur le site Internet www.festival-larochelle.org

À La Maline...

Cette année, la salle rétaise participera au festival. Au programme, la projection du film d'animation *Mon tonton, ce tatoueur tatoué* le 2 juillet à 10h. Après le film, suivra un atelier de tatouage !

Mensuels

L'édito de Jacques Kermabon

Début juillet, le Festival du court métrage de Vila do Conde fête ses vingt ans. Petit port et station balnéaire, située au nord de Porto, cette petite ville est devenue le centre névralgique du court métrage au Portugal. Digne cousin du festival Côté court de Pantin, ce rendez-vous a été très vite sensible à la porosité qui s'est opérée peu à peu dans le champ du court entre vidéo, installations muséales et cinéma expérimental. Nous aurons l'occasion de reparler de Vila do Conde.

Quelques jours auparavant, Paris cinéma aura fêté ses dix ans, nous l'évoquons dans nos colonnes. À peu près en même temps, le Festival de La Rochelle, du haut de ses quarante ans, jouit d'un succès sans pareil. Si le charme de la ville et les prémisses des vacances estivales ne sont pas pour rien dans cette renommée, c'est la qualité de la programmation qui réunit une foule d'habitues, heureux de participer au plus agréable des festivals de cinéma. Sans compétition, la sélection associe rétrospectives, hommages et avant-premières puisées au meilleur de toutes les sections cannoises. Anouk Aimée et Agnès Varda sont cette année de la fête, de même que les cinéastes portugais João Canijo et Miguel Gomes ainsi que le Tibétain Pema Tseden. Le court métrage n'est pas oublié, représenté, entre autres, par le cinéaste d'animation Pierre-Luc Granjon et par l'Agence du court métrage et son **Crossing Borders # 3** (cf. **Bref** n° 102). En portant aussi l'accent sur des cinéastes comme Raoul Walsh et Charlie Chaplin, le festival confirme combien le patrimoine a de l'avenir. Alors même qu'on peut avoir l'impression de connaître par coeur les oeuvres de ces cinéastes, combien ont eu l'occasion de les voir sur le grand écran, pour lequel ils ont été conçus?

Nous citons ici-même (p. 18) le travail de rénovation exemplaire effectué par la Cinémathèque de Bologne pour la World Cinema Foundation. On se plaît ainsi à imaginer combien la restauration, dans son éclat original, de **Touki Boubi**, **Le voyage de la hyène**, de Djibril Diop Mambety, a favorisé la connaissance de cette oeuvre par sa nièce, Mati Diop, à qui nous consacrons un gros plan.

Faire revivre des oeuvres qui n'existaient plus que sous forme de copies rayées aux couleurs dénaturées doit être mis au crédit des outils numériques. Ainsi, le plan de numérisation que le CNC va accompagner devrait offrir une nouvelle vie à tout un patrimoine auquel appartiennent bien évidemment les courts métrages. Si, régulièrement, des films anciens reprennent le chemin des salles art et essai, hormis quelques rares productions qui peuvent tirer des copies neuves, le secteur du court souffre de l'usure irréversible du matériel destiné à l'exploitation. La restauration numérique, la possibilité de proposer des DCP va considérablement changer la donne pour tout un pan du cinéma que l'usure allait condamner au silence.

Si nous avons salué les anniversaires de ces trois manifestations qui ouvrent l'été, ce n'est pas seulement par attrait pour les chiffres ronds. C'est d'abord parce que nous portons une grande estime au travail qu'ils effectuent, mais aussi pour rappeler combien les festivals constituent un maillon essentiel de la diffusion du court métrage.

Et justement, à propos de chiffre rond et de diffusion exemplaire, l'Agence du court métrage fêtera en 2013 ses trente ans.

Qu'on se le dise.

septembre / octobre 2012

en salles



Louyre, notre vie tranquille d'Andrew Köttling

Après avoir été présenté dans la sélection "Orizzonti" du Festival de Venise 2011, à Hors Pistes au Centre Pompidou et lors du dernier festival de La Rochelle, le dernier film de l'iconoclaste Andrew Köttling, un moyen métrage, connaît une jolie carrière même si le fidèle distributeur français de l'artiste anglais, E. D. distribution, n'envisage pas de sortie commerciale.

On suit la fièvre d'Andrew Köttling depuis ses débuts, au milieu des années 1990, ses images nerveuses et irradiantes si singulières, ses épopées aux ambitions et aux rythmes fous qui s'écrivent aussi bien en courts et longs métrages, installations, mises en scène de théâtre qu'en livres d'artiste ou montages sonores. On sait l'artiste voyageur, qui transporte son immense carcasse, sa nature d'ogre facétieux, ses démons, sur toutes les eaux, celles de la Manche notamment dans le court *Offshore* (*Gallivant*), en 2007, et tous les continents, particulièrement dans *In the Wake of a Dead*, en 2007, mais surtout *Gallivant*, en 1996, son premier long métrage, qui reste à ce jour le plus connu. C'est aussi pour cela que *Louyre, notre vie tranquille*, son dernier moyen métrage, impressionne et surprend. On y retrouve les corps familiers de son univers, Köttling lui-même, mais surtout sa fille, Eden,

sa femme, Leila, et les silhouettes des amis qui forment sa tribu, dans un "home-movie", au sens premier du terme. Le cinéaste filme ici la ferme des Pyrénées françaises dans laquelle il s'est exilé avec sa famille en 1989. Sa maison, son refuge.

Eden en son jardin

Il a donc imprimé pendant plus de vingt ans, sur les pellicules d'une caméra Super 8, puis au moyen d'un appareil photo numérique, les fleurs, plantes, chemins, panoramas, mais aussi les pièces, les meubles, les coins les plus secrets de cet autre Eden, perdu au milieu des montagnes et des forêts, où le trio continue de passer une partie de l'année. La fuite énergisante du voyage laisse la place à un calme moins hirsute. Le film revêt l'aspect d'un collage dans lequel se superposent les images d'une nature sublime, solaire, à des scènes de vie quotidienne de la famille. Mais, bien sûr chez Köttling,

l'immobilité ne peut être statique et le quotidien jamais si tranquille que cela. Impossible élégie... Dans chacun des plans, la vie exulte mais la mort plane. Le vert des feuilles éclate au soleil, mais le corps des bêtes est rongé par la putréfaction, la boue coule. Passé et présent s'entremêlent et il s'agit avant tout de retenir le temps pour préserver ce qui vit. Il en va de la maison, mi forteresse mi château de cartes, dont les murs laissent siffler le vent, comme d'Eden, atteinte d'une maladie génétique, qui peint, chante, sème, veille alors que son handicap rappelle sans cesse la lourdeur de son propre corps, la difficulté de communiquer.

L'humour, absurde, percuté le réel. Köttling s'aide pour cela d'une bande sonore faite de bribes de poèmes, de morceaux de récits privés de leur contexte, de slogans à nonnés, comme d'un sous-texte, souvent provocateur, à l'image. L'amour irradie ce récit intime qui ne tombe jamais ni dans le pathos, ni dans le voyeurisme. L'amour fou que Köttling porte à Leila, son épouse, révélé en une séquence aussi tenue que foudroyante, qui dévoile sa nuque et son profil au chapeau, dans

un élan d'été. L'amour dévorant que ce père voue à sa fille, affrontant autant qu'il la célèbre sa différence, dans toute sa crudité, de face, sans ciller. La bouche et les yeux d'Eden, filmés au plus près, occupent de longs plans du film, emplissent tout l'espace. Sa voix partout résonne, nous touche et nous heurte, comme dans cette scène où un ami de la famille joue à la police avec Eden sans qu'on sache immédiatement s'il la fait rire ou pleurer. C'est la manière dont Andrew Köttling envisage sa fille comme monde, bien plus encore que comme personnage, et la donne ainsi à voir qui bouleverse sans fin. Nous permettant ainsi de la regarder interpréter *Love me tender*, une guirlande lumineuse en pendentif, sans baisser les yeux. Nous laissant une ultime citation comme une confession à l'égard d'Eden: "C'est ta solidarité qui rend mon cercle parfait et me fait finir là où j'ai commencé". Expérimental, le cinéma d'Andrew Köttling ? Peut-être. Organique, viscéral, ahurissant, forcené, plus certainement encore. Nous laissant en tout point réveillé et définitivement émerveillé.

Amélie Gall

Louyre, notre vie tranquille / This Our Still Life.
Royaume-Uni, 2011, couleur, 57 mn.

Réalisation, scénario, image, son, montage et production, Andrew Köttling, interprète-télicien Andrew Köttling, Eden Köttling et Leila McMillan. Distribution: ED Distribution. Toutes informations (notamment la liste des séances organisées dans le cadre du Mois du documentaire) sur le site du distributeur: www.eddistribution.com

juin 2012

Festival international du film de La Rochelle Une affiche prestigieuse



Pour ses 40 ans, le Festival de la Rochelle a réuni une affiche prestigieuse. Carte blanche à Anouk Aimée qui viendra présenter une quinzaine des films qu'elle a tournés. Hommage à Agnès Varda, à la « nouvelle vague » portugaise avec les cinéastes Joao Canijo et Miguel Gomes et découverte de l'œuvre du « premier » (et très contemporain) cinéaste tibétain, Pema Tseden. Côté rétrospectives, on verra enfin l'essentiel de l'œuvre du maître danois du muet Benjamin

Christensen, on redécouvrira quelques chefs-d'œuvre de Raoul Walsh, et on saluera le retour de dix longs métrages restaurés du grand Charlie Chaplin, avant leur sortie en salles cet été.

Du 28 juin au 8 juillet 2012, www.festival-larochelle.org

COSMOPOLITAN

juillet 2012



Ciné. Au **Festival** international du film de La Rochelle, je redécouvre les grands classiques du cinéma avec Charlie Chaplin, Anouk Aimée et Agnès Varda. Du 29 juin au 8 juillet, festival-larochelle.org.

mai 2012

Technicolor et Groupama Gan Sur les traces du cinéma... pour une sauvegarde du Patrimoine

Le cinéma fait partie de ce patrimoine qui se dégrade au fil des ans et dont la sauvegarde est menacée de jour en jour. Rencontre avec deux « archéologues du négatif », Gilles Duval, délégué général à la Fondation Groupama Gan pour le cinéma, et Séverine Wemaere, déléguée générale à la Fondation Technicolor pour le Patrimoine du Cinéma.

« La restauration c'est comme dans *Alice au Pays des Merveilles*, on ouvre une porte et on ne sait pas ce qui nous y attend derrière. » Une référence cinématographique pour traduire un travail d'orfèvre. Depuis quatre ans, la Fondation Groupama-Gan (créée en 1987) et la Fondation Technicolor (anciennement Thomson jusqu'en 2006) se sont attachées à préserver le cinéma de patrimoine. Des

films en déshérence, extraits perdus, scènes coupées, négatifs endommagés..., les deux structures permanentes dédiées au cinéma sont les seules en France à effectuer un travail de mémoire, accompagné d'un travail de diffusion pour la restauration de films (à l'instar de La World Cinema Fondation et de la Film Foundation de Martin Scorsese aux États-Unis). Ces conteurs d'histoires ont des négatifs à la place des yeux et des anecdotes

plein leurs mémoires. Du travail en laboratoire qui excède les quatre mois au processus de restauration d'une durée minimum d'un an - sans compter les remises à plat juridiques - les deux instances tendent à sensibiliser un public a priori peu à l'aise avec le cinéma de patrimoine (les 15-25 ans). Comment parvenir à atteindre une cible avec un cinéma en dehors des sentiers battus ? Voilà le crédo de ces deux fondations. Pour démocratiser ce cinéma de patrimoine, tous les moyens de diffusion sont bons. Ainsi, pour donner une chance à ces films oubliés, perdus, négligés et même quelque fois jamais sortis en salles, les deux équipes déclinent la transmission cinématographique.

Des Tati-concerts, l'univers de Jacques Tati revu en chanson par des musiciens du monde entier (Ethiopie, Berlin, Hong-Kong, La Rochelle) à la bande son originale du *Voyage Sur la Lune* de Georges Méliès revisitée par le groupe d'électro français Air, ces initiatives permettent de toucher un autre public par une approche contemporaine. Des dialogues entre les arts, de la musique au cinéma en passant par l'édition.

Du négatif au papier

La création de livrets destinés à accompagner la sortie en salles des films restaurés fait partie de cette ambition de garder une trace, conserver une empreinte indélébile de ces négatifs malmenés par le poids des années. En effet, on constate que plus des ¾ des films de l'ère nitrates réalisés avant les

années 50 ont disparu et que 80% de la production de films muets n'existe plus. C'est pourquoi la sauvegarde sur support film est un matériau indispensable à la conservation du patrimoine cinématographique. Aujourd'hui, les deux instances Groupama Gan et Technicolor, s'attellent à des restaurations complexes où il ne



s'agit pas de numériser approximativement un négatif et de le ressortir en DVD. Le processus est bien plus délicat et consiste à restaurer le matériel d'origine et non à scanner les éléments en 2K, ce qui entretiendrait à long terme la perte du négatif car il ne pourrait pas être diffusé en salles mais uniquement sur support DVD ou Blu-ray. Il faut travailler à la fois sur le négatif de conservation et sur le négatif de tirage pour reproduire des copies et aboutir à une restauration complète. Maîtres d'œuvre, Gilles Duval et Séverine Wemaere ont donc décidé de rassembler les données qu'ils avaient engrangées depuis des années « Nous avons amassé beaucoup d'informations mais pourquoi les garder pour nous ? Nous avons préféré donner à voir, à lire, des documents rares et intéressants que nous avons collectés dans un livre et que nous transmettons au grand public au même titre que l'œuvre ». Des archives inédites, paroles de cinéastes et compte-rendus de ces laboratoires à la manière d'une cinémathèque, se retrouvent dans des livres édités par les deux fondations depuis 2009 : *Les Vacances de Mr Hulot* de Jacques Tati, *L'intégrale restaurée de Pierre Etaix*, *La couleur retrouvée du Voyage dans la Lune*

Côté Cinéma

mai 2012



de Georges Méliès et prochainement l'édition de Peter Brook et le Vietnam autour de *Tell me lies* en librairie le 31 août (Capricci 15€).

Un line-up identifié

« Pour effectuer une restauration, nous avons besoin de connaître l'histoire du film. Pour arriver à faire le bon choix, retrouver la version voulue par l'auteur, il faut le connaître et accumuler un grand

Les Vacances de Mr Hulot

de Jacques Tati restauré en 2009 (Carlotta)

L'intégrale de Pierre Etaix

(5 longs et 3 courts) restauré en 2010 (Carlotta)

Le Voyage dans la Lune

de Georges Méliès, restauré en 2010 (Mk2)

Lola

de Jacques Demy en salles le 18 juillet 2012 (Dulac)

Tell me lies

de Peter Brook en salles en septembre 2012 (Dulac)

nombre d'informations parfois disséminées un peu partout ». Depuis quatre ans, les Fondations Technicolor et Groupama Gan œuvrent à redonner vie au patrimoine du cinéma, avec pour colonne vertébrale la restauration de films en péril.

Instances à but non lucratif, les fondations Technicolor et Groupama Gan pour le Patrimoine du cinéma sont dans un objectif opérationnel de cinémathèque-diffuseur, en privilégiant la préservation des œuvres dans la durée mais elles sont également complémentaires. La Fondation Technicolor est davantage axée sur l'apport en matériel, la formation et les aides structurelles pour les archives en difficulté, tandis que la Fondation Groupama Gan intervient dans l'aide à la production des premiers longs-métrages (accompagnement de 150 réalisateurs) et soutient la diffusion internationale des festivals de cinéma. Prochainement, la version restaurée de *Lola* de Jacques Demy sera présentée à Bologne et au Festival de La Rochelle en juin en présence d'Anouk Aimée.

Au pays du 7^{ème} Art, les portes s'ouvrent et ne se referment jamais.

Plus de renseignements sur :

www.technicolorfilmfoundation.org/fr/accueil/

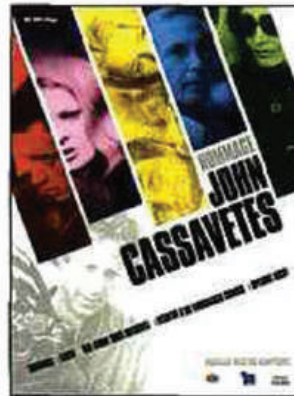
www.fondation-groupama-gan.com/

Côté Cinéma

juin 2012

Hommage Cassavetes, le retour

Shadows, Faces, Une Femme sous Influence, Meurtre d'un Bookmaker Chinois et Opening Night... Ces cinq chefs-d'oeuvre de John Cassavetes, qui n'ont plus été exploités en salles depuis près de vingt ans, viennent d'être remastérisés en numérique. Et c'est la société Orly Films qui les propose en ressortie à partir du 11 juillet prochain sous la forme d'un hommage au réalisateur disparu. Soutenue par l'ADRC et l'AFCAE/Patrimoine et bénéficiant d'un nouveau matériel publicitaire, cette distribution sera présentée en avant-première au festival du film de La Rochelle qui démarre le 28 juin.



Plus de renseignements : orlyfilm@orlyfilms.com ou au 01 53 23 95 00.

novembre 2012

MAGAZINE À LA UNE



BRUNO LE JEAN « LES FILS DU VENT »

Moreno, Ninine, Tchavolo et Angelo, quatre garçons dans le vent.



POURVU QUE ÇA SWINGUE !

BRUNO LE JEAN, LE RÉALISATEUR DU FILM *LES FILS DU VENT*, A SUIVI PENDANT HUIT ANS MORENO, ANGELO DEBARRE, TCHAVOLO SCHMITT ET NININE GARCIA, QUATRE AS DE LA GUITARE MANOUCHE. UNE CONTRE-PLONGÉE DANS UNE CULTURE DÉSORMAIS MENACÉE. TÉMOIGNAGE. *Propos recueillis par Jacques Denis*

COMMENT TOUT A COMMENCÉ

BRUNO LE JEAN : Pour « Les enfants du rock », j'avais collaboré à des thématiques : la salsa à Cuba, la musique cajun en Louisiane et je devais faire le blues à Chicago. Le projet a avorté, mais l'idée m'est toujours restée en tête. Sauf qu'un ami m'a dit que nous avions des espèces de bluesmen en France : les Manouches. Ils jouent encore dans des bars, sont un peu à l'écart. Je suis donc allé voir Moreno au bistrot Saint Eustache aux Halles : le rendez-vous des musiciens. Et là, ça n'a pas bougé depuis cinquante ans : pour un peu, on s'attend à voir Django ! Au-delà de la musique, il y avait toute l'imagerie. J'étais comme un gamin fasciné par ces personnages. De vraies gueules, de belles personnalités.

POURQUOI CETTE BANDE DE QUATRE

BLJ : Moreno, parce que sa musique, sa Mercedes, sa gentillesse. Ninine, parce que son père, qui entretenait la flamme à La Choie des Pucés. Tchavolo, parce qu'à l'époque, il n'avait pas encore sorti de disque, il était une espèce d'icône insaisissable. Angelo, parce que son talent, sa classe, alors qu'il jouait encore à la Taverne Beaumontoise, non loin d'où il vivait alors. Je voulais des *outsiders*, qui avaient conservé un mode de vie à l'ancienne, des musiciens expressifs, authentiques. Je les ai tous rencontrés, ils ont plongé, ça a été le début de la galère face aux maisons de production qui ne voyaient pas l'intérêt d'un tel sujet. Huit ans ! J'ai commencé à filmer, sans savoir

où ça atterrirait. Coup de bol : six mois après les débuts, Marcel Campion, qui est en quelque sorte le parrain de cette scène a accepté que je vienne filmer une sorte de festival « VIP Manouche » à la fête à Neuneu. Mes quatre personnages étaient là !... Et j'en ai tiré un concert filmé qui leur a plu. Comme j'avais accumulé pas mal de matière, j'ai fait tourner un *teaser* sur le Net qui m'a permis d'intéresser un diffuseur TV. Mais toujours pas de producteur ! Les musiciens ne comprenaient pas que je n'y arrive pas. « *On n'est quand même pas rien !* » Ce n'est pas si facile, d'autant que je voulais rester « roots », les garder eux, les Manouches, pas d'autres. J'ai croisé Sanseverino, Thomas Dutronc,

JAZZ NEWS

MAGAZINE

novembre 2012

qui commençait à percer. Ils étaient plus « bankables », mais voilà, ce n'était pas mon propos. Je voulais qu'on parte en voyage chez les Manouches : ça se passe à deux pas de chez toi, mais c'est vraiment très loin.

L'INSTINCT PRÉSENT

BLJ: Ce que je regrette, c'est de ne pas les avoir filmé à chaque fois que je les ai vus. Il s'est passé tellement de choses off ! Des rendez-vous foireux, comme ce jour où j'attends deux plombs, avant qu'ils ne déboulent à trois, bien allumés, pour m'emmener dans à Montmartre jusqu'à pas d'heure ! Ils s'arrêtent pour jouer à la terrasse d'un café, ils font des trucs insensés, des moments d'une telle humanité. Il y a là une âme, une flamme, que le concert ne traduira jamais. Ils sont dans l'échange immédiat. Que ce soit pour mille ou juste deux personnes. Ils partent, et toi tu suis. Dans le film, il y a une scène où ils jouent comme ça, au milieu d'une place. Leur musique parle pour eux : pour communiquer son bien-être, Tchavolo prend sa guitare. Un jour, il a dansé et joué des congas toute une nuit ! Quelle générosité ! Tchavolo peut claquer en une seconde tout ce qu'il vient de gagner ! C'est un joueur. Mais il peut illico te fuir si un truc le contrarie. Il ne recherche que le plaisir de l'instant. Comme tous finalement. Ce qui est très frappant : ils ont très peu de photos d'eux, ils ne gardent rien du passé ; pas assez de place dans une caravane. Ils sont très épidermiques. L'instinct parle : Moreno, qui a été ma vraie clef d'entrée, puis mon garde-fou et en quelque sorte mon directeur artistique, m'a d'ailleurs un jour avoué qu'il avait vu dans mes yeux qu'il pouvait me faire confiance. Sans autre explication.

ZONES INTERDITES

BLJ: Je me suis fait tout petit, j'ai passé beaucoup de temps. Et peu à peu, ils



Une guitare, une clope, un gorgon et l'horizon. Et en avant la zizique.

m'ont adopté, m'ont filé des tuyaux. Ils m'avaient même trouvé un surnom : FR3 ! Quand Angelo devait se marier, il m'a appelé. Malheureusement, ça a capoté. Moreno m'a autorisé à filmer son anniversaire avec tout le monde. Il m'a organisé des barbecues, m'a embarqué à Livry-Gargan, dans une cité où les Manouches sont sédentarisés. Peu de gadjé (les non-gitans, nda) rentrent là-bas. Angelo m'a emmené dans un campement avec deux cents caravanes. Il ne voulait pas que je filme les plaques, les autres gens. Quelques jours plus tard, je me suis retrouvé avec eux lors d'une intervention des flics qui les poussaient à aller sur un terrain plein de poussière, de cendres. Et là, j'ai sorti la caméra et tous m'ont dit de filmer : « *Montre dans quoi on nous oblige à vivre ! Regarde nos enfants !* » Ils étaient à cran. J'étais avec eux, de leur côté, sans me prendre pour eux. Sans misérabilisme, avec distance mais empathie.

AU-DELÀ DES CLICHÉS

BLJ: Je n'ai pas une expertise musicale, je ne suis pas un ethnomusicologue, j'avais simplement envie de raconter leur vie, leur quotidien, qu'ils parlent d'eux. Je voulais juste faire passer une

émotion. Que ce soit une rencontre, à travers un regard bienveillant, sans être complaisant ni tomber dans l'angélisme. Ils ont quand même à subir beaucoup de galères, de vexations. Il n'y a pas de rancune, mais une rancœur. Ils se sentent mal aimés, mal considérés, et ne comprennent pas pourquoi. Dans le film d'ailleurs, ils le disent : quand ils sont avec leur guitare, ils sont géniaux, mais descendus de scène, on se méfie. Un peu comme Zidane avec le ballon ! J'essaie de battre en brèche les clichés. On les ramène tout le temps aux poubelles, à la misère, avec l'image du môme tout noir dans la boue. J'en ai vu des poubelles, mais à l'entrée des camps : ils paient d'ailleurs pour qu'elles soient ramassées ! Par contre une chose est sûre : l'importance de la famille. Chez eux, pas question de ne pas s'occuper des vieux, de les mettre à l'écart. On ferait bien de s'en inspirer.

DJANGO OMNIPRÉSENT

BLJ: Malgré la TV, les ordis, la musique est omniprésente chez eux. D'abord parce que c'est une tradition, et ensuite parce que les Manouches ont bien vu que c'était un débouché. Combien de fois une famille espère découvrir le nouveau Biréli Lagrène, le futur Django. D'ailleurs, dès que tu parles musique, Django est toujours présent. C'est une référence à laquelle tu n'as pas droit de toucher. Mais qu'ils se refusent à copier. Ils font ses morceaux à leur manière, et puis ils ont les leurs. Pendant le tournage, j'ai vu passer les commémorations des cinquante ans de sa mort, du centième anniversaire de sa naissance. J'y ai échappé et c'est tant mieux : je ne me sentais pas refaire cette histoire maintes fois expliquée. Mais malgré tout il est là : il y a « J'attendrai », le seul morceau synchrone que l'on ait de lui.

VOIE SANS ISSUE

BLJ: La sédentarisation s'installe iné-



novembre 2012

luctablement. En ce sens, mon film est précieux car on y voit un mode de vie qui dans vingt ans aura sans doute disparu, ou presque. Tous le disent ! Parce que tout est compliqué pour les nomades : le carnet de circulation qui les contraint et les stigmatise, l'absence de terrains qui devraient être alloués par les communes, l'obligation d'en bouger tous les quinze jours, la scolarisation des enfants même s'il existe des formules d'enseignement adaptées, l'accès à ces « places » leur est toujours difficile. Et puis, comme m'a confié une vieille dame : avant ils pouvaient poser la roulotte sans trop de souci. Aujourd'hui, tout est clôturé, tout est privatisé. Leur manière de vivre est plutôt « anti-capitaliste », la notion de propriété est moins présente. Ils sont dans une espèce d'utopie qui n'a plus trop sa place. Mes quatre bonshommes ont tous été nomades : Moreno vit dans le dix-septième arrondissement, mais son appartement, c'est une vraie petite caravane ! Angelo habitait en caravane dans l'Oise, mais il s'est désormais sédentarisé. Ninine est encore avec sa famille à Eaubonne sur un terrain alloué par la commune. Et Tchavolo est aujourd'hui installé en Bretagne, après avoir longtemps vécu sur un terrain en Alsace.

LE PARTIE D'EN RIRE

BLJ : Je viens de la comédie (*Guignols, Groland... nda*), donc c'est ma marque de fabrique. Ce qui leur a plu. Moreno ne fait que se marrer, je n'ai rien inventé ! Tchavolo, ça rigole. Chez Ninine, il y a beaucoup de tendresse, de chaleur. Par contre Angelo, est plus sérieux : comme dit Ninine, c'est « le scientifique ». Un jour, on part voir Dorado Schmitt, un cousin de Tchavolo et de Moreno. Lequel me dit de ne surtout pas lui demander de jouer, car il est sous contrat.

Au bout de dix minutes, j'avais l'impression que Dorado, c'était un pote de toujours. On était dans un bar, à Forbach, et d'un coup, il dit à l'assemblée : « *Allez, on va chez moi !* » Et dans la foulée il m'autorise à filmer ! Arrivé au camp, il allume un petit feu, il sort son violon pour jouer un morceau pour son papa qui venait de mourir, puis sa guitare. Ça a duré jusqu'au petit matin. Il pleuvait, mais ils étaient intarissables. Un moment inoubliable.

AVANT PREMIÈRE

BLJ : Lors de la première projection à l'Action Christine, à Paris, toutes les familles étaient au grand complet, seul Tchavolo manquait. Il y avait une grande solennité, d'autant que Moreno sortait d'une grave maladie dont il s'est heureusement remis. Ils découvriraient le film : Moreno m'a dit que les images étaient comme s'il prenait des milliers de moustiques dans la figure. Il a toujours la parole qui fait mouche, le sens de l'image ! Ils se découvraient à l'écran, avec tous leurs défauts, leurs qualités. Ce jour-là, ils n'ont pas tout à fait réalisé. Et puis lors de la seconde projection, au festival du film de La Rochelle Angelo m'a dit : « *Il n'y a aucun film sur nous de cette vérité.* » Pour moi, c'était le plus beau compliment. Tchavolo, qui était là, est parti « souffler » dehors. Pendant les huit ans qu'a duré cette « aventure », il s'est passé des événements : son frère a été gravement hospitalisé, le père de Ninine est décédé, comme l'oncle d'Angelo qu'on voit lors d'une intervention des flics Et puis les enfants qui grandissent, la vie qui passe... Une histoire de cœur, comme ils disent. ♦

LE FILM Bruno Le Jean *Les fils du vent*, déjà dans les salles

RROM ÉTERNEL

MANOUCHES, SINTIS, TSGANES, GITANS SOUS CES DIFFÉRENTES APPELLATIONS SE RETROUVE UN SEUL ET MÊME PEUPLE.

Originaires d'Inde, présentes en Europe dès le XI^{ème} siècle, ces populations nomades, marquées dès l'origine par la déportation, la dispersion, ont pris des noms différents, aux origines incertaines, au fil des migrations, au gré de leurs régions d'installation. Un périple, du Rajasthan à l'Espagne, en passant par l'Égypte et la France, que narrait en 1993 le cinéaste Tony Gatlif dans son film *Latcho Drom*. Malgré cette diversité, beaucoup partagent une langue commune, une forme d'esperanto, le rromani, et une forte tradition musicale ancestrale.

Manouche, cousin de « Manushya », l'être humain en sanskrit et en hindi, vient du rromani « Mnouche » qui signifie « homme ». Les manouches sont installés en Allemagne (les Sintis), en France, dans le nord de l'Europe. Gitan vient de l'espagnol « Gitano », une déformation d'« Egyptiano », l'« Égyptien ». Enfin le terme Tsigane (ou tzigane, autrefois apparaît en France au début du XIX^{ème} siècle, probable dérivé du mot russe « Tsigan », lui-même inspiré du grec byzantin « Atsinganos » (« Les Intouchables », la caste basse en Inde). Passés par l'Empire byzantin (puis ottoman), les Tsiganes qui furent aussi appelés les « Bohémiens » (ils étaient alors entre autres installés en Bohême, l'une des régions de l'empire austro-hongrois) ont également migré plus au nord, vers la Baltique. En 1971, un congrès a tenté de les regrouper sous un même nom « Rrom » (pour désigner « Un homme marié au sein de la communauté »), alors que les roms (avec un seul r), originaires de Roumanie et de Bulgarie, sont sédentaires et parlent pour la plupart la langue de leur pays.



jeune cinéma

septembre / octobre 2012

LA ROCHELLE juillet 2012

Pour sa quarantième édition, les organisatrices du Festival de La Rochelle Prune Engler, déléguée générale, et Sylvie Pras, directrice artistique, avaient mis les petits plats dans les grands: pendant une décennie prodigieuse, les cinéphiles gourmands et gourmets ont pu se régaler, naviguant entre rétrospective Walsh, Chaplin, Benjamin Christensen, hommages à Anouk Aimée, Agnès Varda ou Miguel Gomes, rééditions de films de John Cassavetes ou Lina Wertmüller sans parler d'avant-premières choisies. On se bornera ici à évoquer quelques découvertes personnelles.

La cinémathèque de Bologne a apporté à l'édition 2012 quelques magnifiques copies de films bien peu vus. On a ainsi pu apprécier quelques œuvres majeures du documentariste français d'origine italienne Mario Ruspoli. Il suffit de voir quelques courts métrages de ce théoricien et praticien du cinéma direct pour comprendre ce que lui doivent, consciemment ou non, des documentaristes venus ensuite. Impossible de ne pas penser à *La*

Moindre des choses de Nicolas Philibert lorsqu'on découvre *Regards sur la folie* tourné en 1961, accompagné de *La Fête prisonnière*, où l'on voit des gens "normaux" venir danser avec les malades. De même, le travail de Depardon doit sans doute quelque chose aux *Inconnus de la terre*, réalisé en 1961, en Lozère, dans un monde paysan en sursis. De la difficulté de vivre, il est aussi question dans *Le Dernier Verre*, dans lequel Ruspoli nous



jeune cinéma

septembre / octobre 2012

montre un alcoolique accompagné dans un hôpital à Bordeaux. Outre les ravages occasionnés par la boisson, ce qui importe avant tout c'est la manière simple et directe de capter un personnage, la poésie mélancolique dégagée par les images de ce musicien à la voix douce, perdu dans un monde sans doute trop grand et inhumain pour lui. Autre aspect du travail de Ruspoli : la fascination pour les baleines. C'était le sujet de son premier film : *Les Hommes de la baleine*, où il suivait dans les Açores une des dernières chasses au cachalot au harpon à main. Aux images surprenantes s'ajoute un commentaire rempli d'humour dû à Chris Marker (Jacopo Berenizi au générique). Ruspoli y revient en 1974, toujours en collaboration avec Marker dans *Vive la baleine !*, manière de condamner les ravages du capitalisme, montrant que la chasse à la baleine est passée d'un moyen de survie à

une industrie génératrice de profits. Un film écologiste avant l'heure, à un moment où l'on ne parlait pas encore de développement durable... On espère que tous ces films seront réunis en DVD, accompagnés du beau film de Florence Dauman intitulé *Mario Ruspoli, prince des baleines et autres raretés*, hommage sensible à ce brillant touche-à-tout (il fut aussi photographe, écrivain, conférencier membre du Collège de 'Pataphysique, passionné par les grottes de Lascaux...).

L'Italie était très présente cette année. Outre la restauration de *Pain, amour et fantaisie* de Luigi Comencini, les films de Lina Wertmuller, et la nuit blanche consacrée à Silvana Mangano, on a pu voir ce merveilleux film qu'est *Les Années difficiles* de Luigi Zampa. À chaud (le film date de 1948), le réalisateur dresse un portrait sans concession de l'Italie sous le fascisme. Le personnage principal, un



Regards sur la folie (Mario Ruspoli, 1961)

jeune cinéma

septembre / octobre 2012



modeste employé de mairie de Modica, en Sicile, adhère, sous la pression de sa femme, au Parti fasciste, ce qui n'est pas sans décevoir ses amis résistants dans l'arrière-boutique d'une pharmacie. La satire est mordante (retournements de veste, attitudes serviles des italiens "moyens", résistances de la dernière heure) et n'a pas manqué de susciter des débats houleux, dans la presse comme au parlement.* Avec ce film, Zampa réalise ce qui reste l'une des premières et des plus réussies des comédies italiennes de l'après-guerre où humour et politique étaient indissociables.

Chaque année, le festival nous fait (re)découvrir des cinématographies européennes assez peu diffusées. Ce fut notamment le cas cette année avec le Portugal et la Grèce. Du premier sont venus les films de Miguel Gomes dont, en avant-pre-

Anni difficili (Luigi Zampa, 1948)

mière, *Tabou*, superbe poème en noir & blanc, entre Portugal et Afrique, primé au dernier Festival de Berlin et dont la sortie française est prévue en décembre 2012. Inconnu en France, João Canijo a fait l'objet d'un hommage en six longs métrages. On a particulièrement remarqué *Mal née*, adaptation contemporaine d'une implacable noirceur d'*Electre* d'Euripide. Le cinéaste a continué d'explorer son thème de prédilection, la famille et ses dérives, dans son dernier opus, *Liens de sang*, situé dans la banlieue de Lisbonne, dans un décor beaucoup plus lumineux mais théâtre de situations et de rapports affectifs toujours sous tension.

De Grèce enfin, on a pu découvrir *Stella, femme libre* de Michael Cacoyannis, film particulièrement audacieux pour l'époque (1955), dans lequel une femme préfère assu-

jeune cinéma

septembre / octobre 2012



mer ses desirs plutôt que de se marier Melina Mercouri, lumineuse, porte ce film dans la veine néoréaliste avec aplomb et conviction À l'opposé, *Unfair World*, tourné en 2011 par Filippos Tsitus, est résolument un film d'aujourd'hui La rencontre d'un policier et d'une femme de ménage solitaires se situe dans une ville qu'on devine touchée par la crise économique Bien qu'un peu long, le film

a un ton propre, emprunt de mélancolie et d'humour distancié, qui rappelle Kaurismäki Une découverte, comme nous en propose chaque année ce festival toujours aussi indispensable

Philippe Rousseau

* On lira avec profit la double page que Jean A Gil consacre au film dans son très beau livre *Le Cinéma italien* paru l'an dernier aux éditions de La Martinière

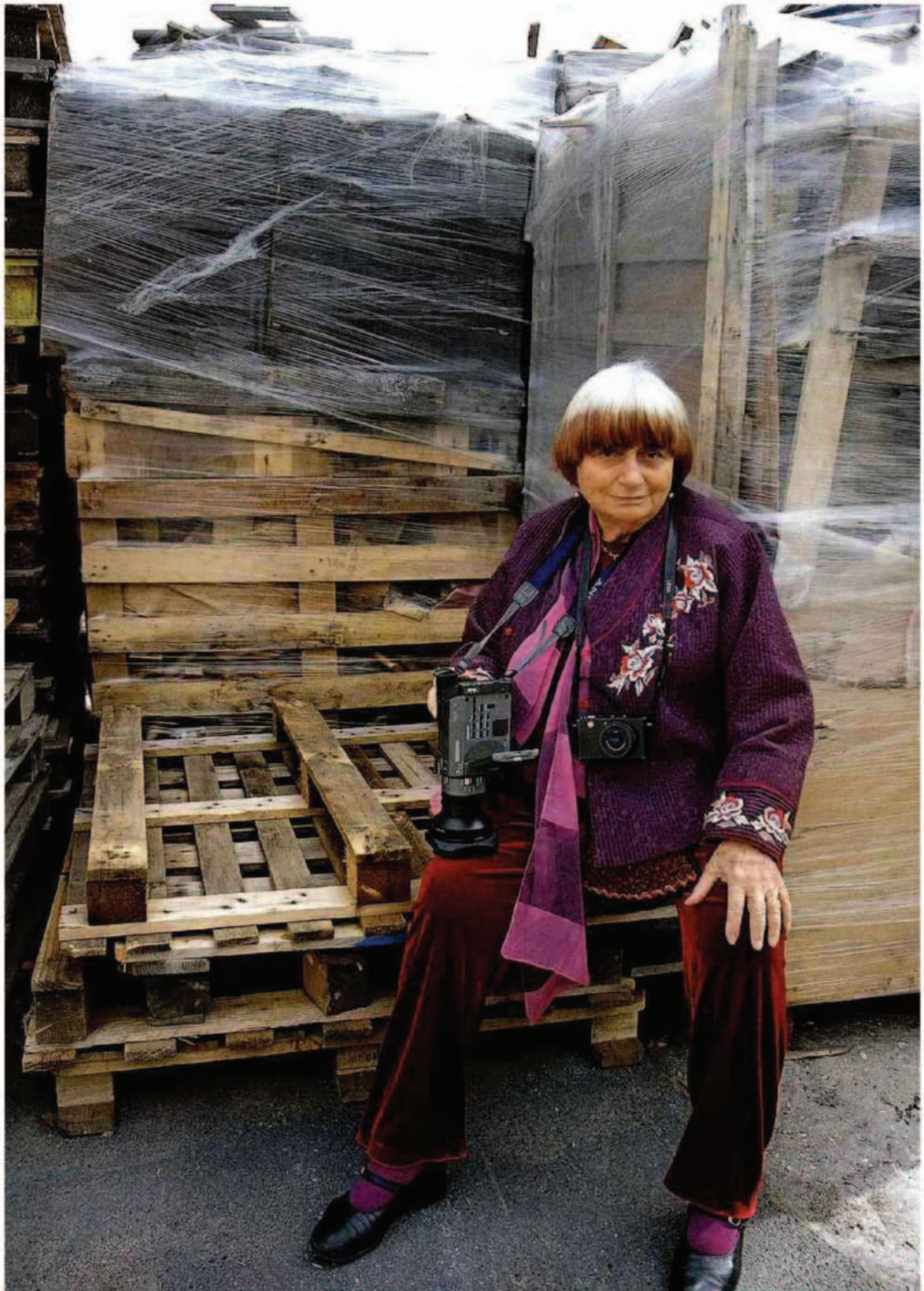


Melina Mercouri **Stella** (Michael Cacoyannis 1955)

KOSTAR

cultures ★ tendances

été 2012



été 2012

AGNÈS VARDA

**« JE SOUHAITE TOUJOURS REPRENDRE
AU PRÉSENT CE QUI A COMPTÉ »**

INTERVIEW PATRICK THIBAUT + PHOTOS / CINÉ TAMARIS

Cinéaste, photographe, plasticienne... A Sète, en Chine, à Cannes et au *Voyage à Nantes*, Agnès Varda est partout et sur tous les fronts. Rencontre un lundi de Pentecôte, chez elle, rue Daguerre.



DES CHAMBRES EN VILLE

Dans le cadre du *Voyage à Nantes*, Agnès Varda présente deux installations dans le Passage Pommeraye. La première reproduit la boutique de télévisions de Michel Piccoli dans *Une chambre en ville*. La seconde, consacrée aux oubliés de notre société, est résolument politique. ■

DES CHAMBRES
EN VILLE, LE 10 JUIN
CINÉMA DE LA VILLE
PASSAGE POMMERAYE,
NANTES
www.festival-
nantes.com

Comment est venue l'idée de ces Chambres en ville, passage Pommeraye ?

■ J'ai d'abord eu l'idée de ce que j'appelle *Le Magasin de téléviseurs*. C'est la reconstitution du magasin de Michel Piccoli dans *Une Chambre en ville*, le film de Jacques Demy, là où il était. À la différence près que dans le meuble des téléviseurs, il n'y a que des images à moi.

Quel est votre but ? ■ Il s'agit, pour moi, de ramener ces téléviseurs dans le présent immédiat. Les trois écrans du haut sont un effet miroir de ce qu'on peut voir si on se retourne vers le passage. Deuxième présent, des images du vote le 6 mai dernier.

C'est donc une installation politique ?

■ Sans plus. J'ai filmé les gestes du vote et ça m'émeut beaucoup de savoir qu'en un petit film, on peut représenter ce que tant de gens ont fait. Le deuxième écran, c'est le temps qui passe, ou plutôt le chaland qui passe. J'ai filmé non stop des chalands sur un fleuve chinois, car c'est mon présent. J'en suis revenue il y a un mois. Et le troisième, c'est un coup de passé avec Nantes autrefois. Les quais, les bateaux et le pont transbordeur qui a laissé une trace telle dans l'imaginaire de Jacques qu'il y en a dans tous ses films.

Célébrer sans nostalgie, c'est caractéristique de votre démarche... ■ Ni la nostal-

gie ni l'hommage. Je souhaite toujours reprendre au présent ce qui a compté. Comme je l'ai fait dans *Les plages d'Agnès*.

Ensuite, il y a la chambre occupée, paroles de squatteurs...

■ Quand j'ai visité l'ancienne résidence étudiante du CROUS, abandonnée, salopée, ça m'a semblé évident de faire quelque chose là. J'ai tourné avec de vrais squatteurs. Pas des squats d'artistes qui vivent en communauté, des squats de réfugiés, d'immigrants... Il y a une télévision dans un matelas, une autre dans un poêle à bois et un plat de fayots qui tourne dans le micro-ondes.

Pour montrer ce qui est essentiel aux sans logis...

■ Manger, dormir, avoir chaud. C'est un peu simpliste. Je ne voulais pas un décor de squat pour faire joli. Pas un décor chic mais un dispositif pour fixer leur révolte. Le dispositif, c'est l'installation. Leurs paroles, c'est le sujet.

On touche là à un de vos thèmes de prédilection, les laissés-pour-compte...

■ Ceux qui sont en marge, ceux qui vivent de nos restes. C'est toujours le même sujet que *Les Glaneurs et la glaneuse*. Je ne le dis pas en dame charitable. Je suis cinéaste. Je leur donne la parole avec mes outils. La disposition dans l'espace permet une autre appréhension. Je pense que voir un mate-

été 2012

AGNÈS VARDA, 2012 - LA CHAMBRE OCCUPEE (PAROLES DE SQUATTEURS)



las fait sentir violemment qu'on en a un ou qu'on n'en a pas. Il y a quelque chose avec les vrais objets, les vraies matières, la vraie texture des problèmes.

La difficulté, c'est quand même de faire de l'artistique avec ça, tout le monde n'y parvient pas... ■ Moi, je n'aime pas le mot artistique. Je fais du cinéma. J'ai tourné *Sans toit ni loi* avec Sandrine Bonnaire qui jouait un personnage révolté contre tout le monde. Elle s'isolait dans le silence et était rattrapée par le froid. C'était une fiction, mais on lisait ça dans les journaux. Ça me choquait. Je suis frieuse et tous les jours, je me dis dans mon lit que j'ai la chance d'avoir un édredon. Ça n'aide personne que j'y pense, mais je suis extrêmement consciente de mes privilèges.

Vous rentrez de Cannes où on a sélectionné *Cléo de 5 à 7*, c'est une fierté ? ■ J'étais très amusée d'être sélectionnée deux fois avec le même film à cinquante ans d'intervalle. Pour moi qui suis passionnée par le temps et ses déclinaisons, c'est très drôle. Ce qui me range définitivement dans les classiques, ah ah ! Je dis que je suis entrée dans le "matrimoine" national. Je suis dans le "matrimoine" classique. Il faut donc que je fasse attention à ne pas devenir trop sérieuse.

Pourquoi dites-vous que vous êtes une vieille cinéaste et une jeune plasticienne ?

■ On devient plasticienne quand on expose. Officiellement j'ai commencé à la Biennale de Venise 2003. Je préfère le terme anglais, *visual artist*. J'ai été photographe, j'ai été cinéaste. Je suis entrée dans ce sésail-là à 75 ans. Commencer, à 75 ans, à accéder aux hauts lieux de l'art contemporain c'est presque une blague, un clin d'œil.

Et tout ça avec une histoire de patates...

■ J'ai attaqué avec *Patatutopia*. Les patates abandonnées, en forme de cœur respiraient. Sur les écrans latéraux, toutes les variations de ce qui se passe quand les vieilles patates regerment. Il y a un thème qui me plaît, presque lourdement symbolique, une vieillesse qui rebourgeoine et la force de la vie me plaît.

Et vous avez montré ça en Chine ? ■ J'y étais allée en 1957. Vous n'étiez ni né ni conçu. Vous n'avez pas idée de ce que ça pouvait être de ramener mes photos de 1957 en 2012. Les musées sont plein de jeunes. J'ai aussi montré *Les Veuves de Noirmoutier*, doublé en chinois. Je peux vous dire, ça vaut son pesant de patates, de bonnettes bien sûr.

Vous n'arrêtez pas ? ■ Non, mais ça m'intéresse. Tout ça ce sont des rencontres, du



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Le festival fête ses 40 ans et rend hommage à Agnès Varda. Tous ses films qu'elle a tournés depuis son dernier hommage au festival en 1998 et son expo *Patatutopia*, sont présentes. ■

05 49 39 12 12
05 49 39 12 12
www.festival-lr.com

KOSTAR

cultures * tendances

été 2012

partage. Quel que soit l'âge, la culture, la langue. Partout où je vais, ils comprennent. Il y a des gens que ça inspire, des jeunes que ça galvanise. Je sens de plus en plus que le mot de passeuse est le plus juste de tous. Qu'est-ce qui peut ressortir d'une vieille femme européenne qui a filmé des patates ? À un moment donné ça se présente comme ça.

Vous avez quand même conscience d'être considérée comme une jeune artiste... ■

Je ne veux pas jouer ce truc-là. L'autre jour, on m'a présentée « la plus jeune de nos cinéastes ». Ce sont des formules idiotes. Je pense à Buñuel qui disait « à bas les commémorations, vive l'oubli ! ». Je travaille, j'ai du plaisir à travailler. J'en ai encore la capacité et il y a des gens qui me protègent de la bêtise.

Noirmoutier, c'est là-bas ou c'est ici dans votre réalité ? ■

C'est là où Jacques campait adolescent. Il n'avait de cesse de me montrer ça. Jusqu'à ce qu'on trouve un moulin abandonné avec des vitres cassées.

C'est très romantique. Puis on a pu l'acheter. On s'y est installé en 62. Maintenant ce sont les enfants et les petits-enfants. C'est là que j'ai connu des gens avec le complexe insulaire bien connu. Ils sont un peu taiseux, mais peut-être parce que je suis veuve aussi, j'ai réussi.

Quelle est votre vision de ce voyage à Nantes ? ■

J'aime l'idée que ça oblige les gens à avoir le désir de voir. C'est pas confortable et il faut voyager dans le projet. Par exemple, j'adore Sarah Sze qui fait des mobiles incroyables. Ben là, il va falloir aller à Bouguenais dans un coin difficile d'accès pour voir des animaux accrochés dans les arbres. C'est autre chose que la foire de Bâle qui réunit 200 exposants dans un même lieu.

Vous qui venez souvent à Nantes et qui voyez la ville changer, quel est votre voyage à Nantes ? ■

Toujours le même. Passage Pommeraye, déjeuner ou dîner à *La Cigale* et traîner un peu. ■

TOUT(E) VARDA

Cet automne, Arte éditions sort l'intégrale de la réalisatrice de *Sans toit ni loi*. Soit 22 DVDs. ■

WWW.CINEMA-TARANTINO.COM

septembre 2012

Festival international du film

LA ROCHELLE

La Presse Nouvelle Magazine a, du 29 juin au 8 juillet dernier, assisté à la 40^e édition du Festival international du film de La Rochelle. Ce festival, par la diversité et la richesse de sa programmation, demeure un des festivals les plus intéressants de France, ouvrant sa fenêtre sur le monde, l'actualité et le patrimoine du cinéma. Un large panorama où les festivaliers ont pu découvrir le cinéma tibétain à travers les films et la présence de Pema Tsenden, premier cinéaste du Tibet de République populaire de Chine et le cinéma portugais avec João Canijo et Miguel Gomes, également présent et dont le fort beau film *Tabu* sortira en décembre prochain sur nos écrans. Anouk Aimée, venue pour une rétrospective de ses films, fit ovation dans le public alors que le chef d'œuvre *Lola* de Jacques Demy, en version restaurée, sortait sur les écrans. Les festivaliers ont aussi rencontré Agnès Varda venue avec ses *glaneurs*, ses *plages*, son *Lion volatil* et une version restaurée de *Documenteur*. De même, ils ont visité son exposition *Patatutopia* à la Coursive, car pour Varda, qui a la patate au cœur, ce noble tubercule donne sujet à films, installations, et photographies.



Côté patrimoine ou rééditions, nous avons le choix (Chaplin, Christensen, Teuvo Tulio, La cinémathèque de Bologne, Cassavetes, Raoul Walsh...). J'ai opté pour l'hommage à **Walsh** avec un choix de 20 films. Walsh, c'est l'art incomparable d'un pionnier créateur de formes : *Régénération* (1915) ouvre la voie au réalisme, *Le voleur de Bagdad* (1924) par la splendeur et la monumentalité de ses décors, inaugure le grand spectacle d'aventures, *La piste des Géants* (1931) la geste westernienne. Walsh, ce formidable raconteur d'histoires, est pour moi, sans nul doute, le plus matérialiste des grands cinéastes américains, mais son art possède aussi élégance et finesse (*Gentleman Jim* !), sécheresse (une qualité, ici) étincelante comme dans ses thrillers (*L'enfer est à lui*, *La femme à abattre*), du lyrisme tendre ou violent (*La vallée de la peur*, *La fille du désert*).

Bref, La Rochelle, 40^e édition du festival ? Beaucoup de plaisir et d'excellence... donc, rendez-vous l'an prochain ! ■



juillet 2012

Histoire / Culture

Chambéry : avec le Mouvement de la paix, l'Acat et l'association Coup de soleil, adressa une lettre ouverte au maire d'Aix-les-Bains, député de Savoie, pour dire son indignation de le voir choisir le nom du général Bigeard pour un square de la ville.

Toulon : a participé, le 12 mai, à la rencontre proposée par l'association Harkis cœur de Var. Elle a notamment diffusé la lettre ouverte de Pierre Tartakowsky au président de la République, sur le comportement de la France à l'égard des harkis, et a contribué au débat animé par Abderahmen Moumen, qui a rétabli les faits après la projection d'un film, quelque peu tendancieux, réalisé par l'armée.

Rennes : invitait le 19 juin à la projection du film de Nicolas Ferran, *Les Amoureux au ban public*, au cinéma Le Sévigné, à Cesson-Sévigné, Yen-Jong, Cimade, animant le débat qui suivit.

Corse : a participé le 2 juin, à Savaggio, au séminaire sur l'apprentissage des langues par immersion organisé par le collectif Parlemu Corsu. L'ISLRF a proposé aux acteurs de la langue corse de les rejoindre. Des liens vont continuer à être échangés, qui pourraient sortir la langue corse du statut insatisfaisant dans lequel elle est aujourd'hui réduite.

Conflans-Andrézy-Chanteloup-Maurecourt : proposait le 8 juin, à la maison de quartier Fin d'Oise, à Conflans, la projection de *Mains brunes sur la ville*.

Saint-Maur/Bonneuil-sur-Marne : était présente les 23 et 24 juin à Saint-Maur, lors du salon du Livre de poche. La section accueillait le 23, au Café littéraire, le dessinateur iranien Mana Neyestani, auteur du roman graphique *Une métamorphose iranienne* ; le 24, Gérard Aschieri, LDH, pour *L'Etat des droits de l'Homme en France*, « Un autre avenir ? », et, enfin, Jean-Luc Einaudi, auteur de *La Bataille de Paris-17 octobre 1961*.

La Rochelle : en partenariat avec le Festival du [film](#), proposait des

projections-débats autour du film de Sarah Franco-Ferrer, *Help ou Visibilité*, les 30 juin et 7 juillet, en présence de la réalisatrice, les échanges étant animés par le président, Henri Moulinier.

Avignon-Carpentras : lors du Festival d'Avignon, a organisé des débats après les représentations. C'était le cas pour *Une valse algérienne*, à l'espace Roseau, le 12 juillet, avec Pierre Daum, Gilles Manceron et la compagnie ; *En sortir*, le 13 juillet, au Centre européen de la poésie, avec la section ; *J'ai soif*, toujours le 13, à l'Utopia manutention, avec Gilles Manceron ; *Anu*, le 19 juillet, au cinéma Utopia, avec Mylène Stambouli et Gilles Manceron.

Nice : est partenaire de l'exposition du journal *Le Patriote* : « Combats pour la paix de 1944 à aujourd'hui », installée au Museaav, place Garibaldi. Quarante artistes présentent leurs œuvres, accompagnées de l'affichage des « Unes historiques ».

Paris 7 : organise le 3 juillet, dans le cadre de l'Été solidaire, une promenade au cœur du Sentier, guidée par M. Vuddamalay, universitaire à Evry, sur le thème « Géographie indienne et passages indiens ».

LDH Nouvelle-Calédonie : organisait le 4 juillet, à l'IRD, un séminaire sur « La transculturalité », suivi le soir d'une conférence intitulée « Travailler ensemble ». La conférence de Jean-Pierre Segal et Isabelle Merle a fait salle comble. Deux cent quarante personnes représentatives de toutes les communautés, à tous les degrés, de la vie sociale. Des sujets ont fait l'objet d'échanges fructueux comme la hiérarchie, le « non-dit », inscrit dans la culture kanak, l'absentéisme, l'intégration des règles de circulation de l'information. La présence de DRH, de syndicalistes et de l'inspecteur en chef du Travail, dans un domaine – le droit du travail – qui est de la compétence de la Nouvelle-Calédonie depuis l'an dernier, a permis d'évoquer en profondeur ce que travailler ensemble veut dire. Interview de Jeanette Bolé dans *Les Nouvelles Calédoniennes*.

le journal



juin 2012

Cap sur La Rochelle

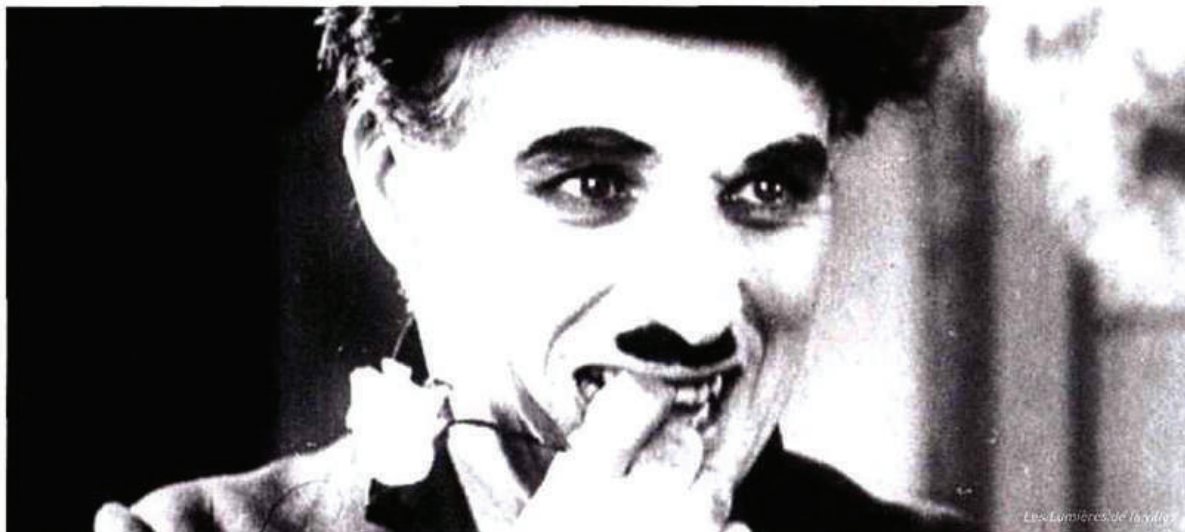
Le Festival *International du film* de La Rochelle se déroulera du 29 juin au 9 juillet. Le partenariat avec la CCAS vous donne accès à des tarifs préférentiels (sur présentation

de la carte Activ'), à la soirée organisée par la CMCAS (projection d'un film + rencontre avec les artistes). Créé en 1973, ce festival atypique ne promeut pas la compétition et

ne remet aucun prix. Un rendez-vous devenu incontournable pour les cinéphiles, grands ou petits. www.festival-larochelle.org ou site CMCAS La Rochelle.

juillet 2012

Festival de La Rochelle



Cinéma, cinéma

Se rendre à La Rochelle quelques semaines après la clôture de Cannes, c'est comme aller prendre le digestif chez ses beaux-parents après un dîner mondain : l'ambiance y est plus détendue et le rôle social moins prééminent. Car, en premier lieu, le Festival de La Rochelle est un festival pour le public, comme le rappelait Emmanuelle Riva sur la scène de la Coursive, avant la projection du palmé *Amour* de Michael Haneke. Et, en second lieu, c'est un festival éminemment cinéophile, qui a à cœur de fêter les grands auteurs (les rétrospectives Raoul Walsh et Charlie Chaplin ont fait le plein à chaque séance), de rendre hommage aux cinéastes (Agnès Varda) et acteurs (Anouk Aimée) en activité, de dénicher des bobines qui risquaient de laisser leurs auteurs dans l'oubli (le Finlandais Teuvo Tulio ou l'Italienne Lina Wertmüller) ou encore de mettre sur le devant de la scène un réalisateur prometteur (cette année, Miguel Gomes, dont on a pu découvrir les merveilleux courts métrages, ponctuant sa courte filmographie composée du redoutable *La Gueule que tu mérites*, de l'iconoclaste *Ce cher mois d'août* et du très beau *Tabou*, qui sortira à l'hiver prochain). On y revient, tout cela semble très familial : du grand-père génial au cousin mal connu, c'est à une grande tablée que le festival nous invite. Et, outre les quelques avant-premières - principalement venues de Cannes -, La Rochelle poursuit une belle mission de transmission du patrimoine. Le critique y perd donc son attrait - parfois un peu maladif, avouons-le - pour l'exclusivité, l'anticipation, la réactivité... Un travers ô combien exacerbé - mais délicieux - durant le festival

de Cannes. Là, pas de tweet hystérique à peine sortis de la projection des *Lumières de la ville*, dont la copie restaurée fait pourtant hurler de bonheur. On savoure. D'autant que Stéphane Goudet, invité à présenter chacun des chefs d'œuvre de Chaplin, avait mis l'eau à la bouche à des festivaliers contents de ne pas avoir été refoulés. Non, les tweets ici concernaient davantage le rosé et les huîtres engloutis sur le port de La Rochelle. Ce savoir-vivre se retrouvait également dans le fait que les cinéastes eux-mêmes ressemblaient à n'importe quel badaud. On a pu croiser Agnès Varda vendant ses DVD comme sur un étal du marché de La Palice, et manger un Panini avec Davy Chou avant de l'interviewer sur son magnifique *Le Sommeil d'or* (interview dont vous pouvez voir quelques images sur notre site, avant d'en avoir la version complète en septembre prochain, à l'occasion de la sortie du film). Détendu aussi, Miguel Gomes a joué les prolongations : après la master class donnée l'après-midi, il est resté - encouragé par Michel Piccoli, installé incognito au quatrième rang - à la fin de la projection de *Tabou* pour discuter avec les spectateurs, conquis. Dans cette bonne humeur générale, un petit bémol toutefois. La Rochelle fêtait là sa quarantième édition, mais nulle bougie ne semblait vouloir être soufflée par la direction. De la part d'un festival dont l'éthique, la vocation et le talent se fondent entièrement sur le fait d'être un passeur, ce peu d'entrain à transmettre sa propre histoire apparaissait pour le moins insolite.

CHLOÉ ROLLAND

juin 2012

Cinéma

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE Ni compétition, ni distribution de Prix, pas de cérémonie de Clôture avec remise de « trophées ». Plutôt une rencontre conviviale, rendez-vous de fous de cinéma et de cinéphiles curieux. Le plaisir de la découverte d'œuvres inédites et d'avant-premières se mêle à celui des rétrospectives et d'hommages, en leur présence, de comédiens ou de réalisateurs. Pour la session 2012, qui débute le 29 juin, on notera les rétrospectives de Raoul Walch, de Charlie Chaplin – une très honnête biographie du réalisateur, de Michel Faucheux, vient de paraître dans la collection *Folio qui donne quelques clés de cette œuvre multiforme* –, de Benjamin Christensen, réalisateur Danois (1879-1959) et de Teuvo Tullio, réalisateur finlandais (1912-2000). Hommages seront rendus en leur présence à Anouk Aimée (France), Joao Canijo et Miguel Gomes (Portugal), Pierre-Luc Gran-



jon, Agnès Varda (France) et Denis Villeneuve (Québec-Canada).

Pour le volant *Découverte*, quatre œuvres sont proposées du cinéaste Pama Tsenden (Tibet-Chine), en sa présence.

D'hier à aujourd'hui réunira des films de John Cassavetes (USA 1929-1989) – un des seuls cinéastes qui ait tenté l'improvisation jazz au cinéma avec ce

film culte *Shadows* – et de Lina Wertmuller (Italie).

Dans le cadre de *Ici et ailleurs*, une vingtaine de films parmi les plus marquants de l'année seront présentés en avant-premières. Chaque jour, trois séances seront réservées au jeune public ; *Leçon de musique* avec Francis Lai et Jean-Michel Bernard ; *Nuit blanche* avec Sylvana Mangano et pour les 60 ans de la revue *Positif*, sera présentée une Carte blanche à la cinémathèque de Bologne. ■

• Rens. 01 48 06 16 66 / www.festival-larochelle.org

mai / août 2012

Musique de film \ La Rochelle



Le Festival international du film de La Rochelle fête ses 40 ans cette année: 40 ans d'images d'hier et d'aujourd'hui, de découvertes, redécouvertes et d'accompagnement musical. Parallèlement aux hommages rendus à Anouk Aimée et à Francis Lai (leçon de musique, projection de films dont il a composé la musique, concert de musiques de film avec Jean-Michel Bernard en quintet), la Sacem soutient le cycle de ciné-concerts quotidiens «Les rétrospectives muettes», autour de Benjamin Christensen, accompagné par Jacques Cambra, le ciné-concert jeune public et l'atelier de ciné-concert. Elle sera également partenaire de la première partie de la soirée du 40^e anniversaire, avec la programmation de musiques de film ayant marqué le festival, illustrées par des images extraites de cette sélection.

La Rochelle, 29 juin-8 juillet,
festival-larochelle.org

Milk

CONCENTRÉ ENFANTIN POUR PARENTS CONTEMPORAINS

juin 2012



DU 29 JUIN AU 8 JUILLET

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Pendant la 40^e édition du Festival de la Rochelle, les enfants ont leur propre programmation rien qu'à eux. Les jeunes cinéphiles auront l'embarras du choix : rétrospective de Charlie Chaplin qui ravira petits et grands, hommage au cinéaste d'animation Pierre-Luc Granjon, avec l'ensemble de ses films, projection de *La Belle et la Bête* de Cocteau, exposition "Patatutopia" d'Agnès Varda et, en avant-première, adaptation de *Jean de la Lune* de Tomi Ungerer. Sans oublier une foule de mini-ateliers audiovisuels.

www.festival-larochelle.org



petit futé

juillet / août 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Du 29 juin au 8 juillet.

La Rochelle

(Charente-Maritime).

Pour sa 40^e édition, La Rochelle fait la part belle au cinéma muet et aux grands réalisateurs : Charlie Chaplin, Raoul Walsh, Teuvo Tulio et Benjamin Christensen. La liste des invités est riche avec Anouk Aimée, Agnès Varda, Joao Canijo, Miguel Gomes, Pema Tsenden et Pierre-Luc Granjon pour les films d'animations. Le festival propose également un large éventail de ciné-concerts et de

spectacles dans l'optique d'échanger ses idées et ses images, à la découverte de l'autre. Il faut de tout pour faire des mondes virtuels.

► **Prix** : pass plein tarif : 85 € (tarif réduit : 65 €).
Carte 20 entrées : 65 €.
Carte 10 entrées : 47 € (tarif réduit : 30 €).
Carte 3 entrées : 15 € (tarif réduit : 10 €).
Billet à l'unité : 6 €. www.festival-larochelle.org © 05 46 51 54 08 (à La Rochelle) ou © 01 48 06 16 66 (à Paris).

POSITIF

juin 2012

Les 60 ans de POSITIF

1 Festival international du film de Transylvanie

Cluj-Napoca (Roumanie)
du 1^{er} au 10 juin

Positif est associé à une intégrale Stanley Kubrick.
Trois rendez-vous :
Projection : **Dr Folamour** et débat sur le rôle d'une revue de cinéma aujourd'hui (en présence de Michel Ciment et de Dominique Martinez).
Conférence de Michel Ciment sur Stanley Kubrick.
Projection : **Il était une fois... Orange mécanique**, d'Antoine de Gaudemar et Michel Ciment (en sa présence)

2 Festival du film d'animation d'Annecy

du 4 au 9 juin
Mercredi 6 juin, 20h 30

Centre Bonlieu
Quatorze courts métrages d'animation
(1952-1994), présentés par Gilles Ciment et Bernard Génin

3 Festival *Il cinema ritrovato*,

Edition XXVI, Bologne
du 23 au 30 juin

Au cours du festival, projection de :
Le Navire des filles perdues de Rafaello Matarazzo
Regeneration de Raoul Walsh
L'Etoile cachée de Ritwik Ghatak
Remorques de Jean Grémillon
Table ronde (en présence de Jean-Pierre Berthomé, Michel Ciment, Jean A. Gili, Hubert Niogret et Paul-Louis Thirard)



4 Festival International du film de La Rochelle

du 29 juin au 8 juillet

La Course

Lundi 2 juillet, 16h15

Table ronde avec les rédacteurs
(Michel Ciment, Yann Tobin, Hubert Niogret)
Projection : **Le Saut dans le vide** de Marco Bellocchio présenté par Michel Ciment, en présence d'Anouk Aimée et Michel Piccoli

Médiathèque Michel Crépeau,

en entrée libre :

Projections de documentaires réalisés par les rédacteurs de la revue (en leur présence)

Samedi 30 juin, 16h

Claude Sautet ou la magie invisible de N. T. Binh

Lundi 2 juillet, 14h

Portrait d'un homme à 60% parfait : **Billy Wilder**
de Michel Ciment (et Annie Tresgot)

Mardi 3 juillet, 16h

Le Cinéma chinois, hier et aujourd'hui

de Hubert Niogret

Mercredi 4 juillet, 16h

All About Mankiewicz

de Michel Ciment (et Luc Béraud)

Vendredi 6 juillet, 16h

Les Renaissances du cinéma coréen

de Hubert Niogret

Samedi 7 juillet, 16h

Ernst Lubitsch, le patron de N.T. Binh et
Jean-Jacques Bernard (en présence de ce dernier)

5 Festival de Karlovy Vary

(République tchèque)

du 29 juin au 7 juillet

Hommage à *Positif* :

projection de **La Meilleure Façon de marcher**
de Claude Miller

(en présence de Fabien Baumann)

juillet / août 2012

Entretien avec Anouk Aimée

*AU CINÉMA, JE SUIS CHEZ MOI**

MICHEL CIMENT ET OLIVIER CURCHOD

À Prévert, elle doit son nom, à Fellini, la révélation de la magie du cinéma, à Lelouch, la reconnaissance de Hollywood. Pour nous, grâce à Demy, elle sera à jamais Lola. Anouk Aimée, pour des cinéastes aussi divers que Carné et Astruc, Duvivier et Franju, De Sica, Aldrich, De Bosio, Lumet ou Bellocchio, ce fut la Muse et la Femme. À seize ans, elle était Juliette face à Roméo/ Reggiani. Becker, Delvaux, Skolimowski, Altman et d'autres ont vu en elle des personnages liés à l'art ou à la création. Dans *8½* elle est l'épouse du cinéaste. Anouk Aimée : une voix vibrante reconnaissable entre toutes, et un visage que l'on comparait à Garbo. « Dans un visage d'ombres lisses et mouillées, ses yeux s'éclairent dès qu'elle se sait aimée », écrivait d'elle Raymond Bellour au temps de *La dolce vita*. Dès 1958, *Positif* (à propos d'un Decoin mineur) s'enflammait de la voir nue sous les draps. L'année de notre trentenaire, elle était au nombre des acteurs élus par la rédaction, l'incarnation, pour Isabelle Jordan, de l'« Amour fou ». Trente ans plus tard, après une brève rencontre à propos de *Montparnasse 19* et de son cher Gérard Philipe (n° 607), l'hommage rendu pour ses quatre-vingts printemps au festival de La Rochelle (du 29 juin au 8 juillet) nous offre de parcourir avec elle sa vie et sa carrière. Joyeux anniversaire, Lola !

Michel Ciment et Olivier Curchod :
Ce qui est frappant dans votre itinéraire, c'est qu'il a été vraiment international : vous avez beaucoup tourné en France et en Italie, mais aussi en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Anouk Aimée : Il est difficile de vous répondre car j'ai toujours laissé les choses venir à moi. Mon amie Catherine Deneuve me dit souvent de foncer, mais si je me force, ça tombe à plat. Je peux foncer ; je ne sais pas calculer. Je ne saurais donc vous dire pourquoi les choses se sont enchaînées ainsi. J'avais quatorze ans quand on m'a demandé dans la rue si je voulais faire du cinéma. J'ai regardé ma mère, elle a dit oui. C'est Henri Calef qui m'a posé cette question. Il connaissait un peu ma mère, Geneviève Sorya, qui avait eu des petits rôles dans des films comme *La Belle Équipe*, *Le Déserteur*, *La Fin du jour*, *La Maison du Maltais*. Moi, je n'avais jamais pensé être comédienne, je voulais être pharmacienne le jour, et le soir danseuse !

Après *La Maison sous la mer* de Calef, Marcel Carné m'a fait faire des essais pour *La Fleur de l'âge ou l'île des enfants perdus*. C'est là que j'ai rencontré Prévert. J'avais pris pour pseudonyme le prénom de la petite servante du film de Calef, Anouk, et Prévert m'a proposé d'ajouter le nom Aimée. Anouk Aimée : deux A, deux fois cinq lettres, vous pensez si je l'ai gardé ! Nous avons tourné deux ou



Anouk Aimée (Paris, juin 2012) : Photo Nicolas Guérin/Positif

juillet / août 2012



La Maison sous la mer, Henri Calef

trois mois à Belle-Île. J'étais une jeune fille amoureuse d'un détenu joué par Serge Reggiani. Il y avait aussi Arletty, Capucine, Paul Meurisse... Je me rappelle une scène avec un long travelling sur une plage où je devais embrasser Claude Romain, mais je n'y arrivais pas. On refait le plan, je n'y arrive toujours pas ; Carné s'impatiente. J'ai fini par avouer que c'était la première fois de ma vie que j'allais embrasser un garçon, et que je ne pouvais pas le faire avec quelqu'un qui avait de l'acné ! Prévert a ri, et il a dit à Carné que c'était normal pour une première histoire d'amour. Puis le tournage s'est interrompu, et le film est resté inachevé à la suite de nombreux incidents. Plus tard, il a été question que je joue dans *La Marie du port*, avec Gabin, mais j'avais signé un contrat en Angleterre et Carné m'en a voulu. Il m'a fait passer des essais pour *Juliette ou la clé des songes*, tout en sachant qu'il ne me prendrait pas. Trauner m'avait prévenue : c'était une façon de se venger.

Le film de Carné n'étant pas sorti, c'est donc *Les Amants de Vérone* de Cayatte qui vous a fait connaître.

Je vivais alors en pension, en Angleterre. Prévert avait écrit le scénario pour Reggiani et moi et m'a suppliée de revenir. On a tourné à Paris et sur la Côte, et bien sûr à Venise et Vérone.

À Vérone, on vous voit plonger nue dans l'Adige, vous aviez seize ans.

Je devais avoir une doublure, mais

Jacques m'a convaincue d'y aller moi-même : « C'est tellement joli, une jeune fille ! » J'ai cédé, mais je n'étais pas heureuse. Après *Les Amants de Vérone*, j'ai tourné en Angleterre *La Salamandre d'or* de Ronald Neame, puis, toujours en anglais et avec Michael Redgrave, *Dangerous Meeting*, lui aussi interrompu¹. Et j'ai enchaîné avec Astruc, Duvivier, Becker, Franju... ça n'a plus arrêté.

C'est par Prévert que vous avez fréquenté très jeune Saint-Germain-des-Prés et le milieu artiste et intellectuel.

Une scène des *Amants de Vérone* avait été filmée à Saint-Paul-de-Vence, le rendez-vous des artistes. Quand je tournais *Dangerous Meeting* sur la Côte, à l'Eden Roc, j'ai rencontré Nico Papatakis, le patron de *La Rose rouge* (le fameux cabaret de Saint-Germain), grâce à Ivan Desny qui était pour moi comme un frère. Nico, pour me séduire, a voulu me présenter Jean Genet ; moi, à mon âge, je ne savais même pas qui c'était. Nico a ajouté que Prévert se trouvait lui aussi sur la Côte, on est allé le retrouver chez Picasso, à Vallauris. Je me rappelle Picasso en train de sculpter *La Chèvre*... Là, Nico avait tapé très fort. Plus tard, avec Ivan, nous sommes allés à *La Rose rouge* : impossible d'entrer, mais j'ai dit à Ivan que je connaissais le patron ! Et je l'ai épousé.

Dans quelles circonstances Genet a-t-il écrit pour vous le scénario *Rêves*

interdits, que Tony Richardson tournera dans les années 60 sous le titre *Mademoiselle* ?

Nico avait produit le film de Jean *Un chant d'amour*. Vous vous rappelez cette paille qui passe à travers le mur de la cellule, c'est d'un érotisme magnifique. *Mademoiselle*, Jean me l'a offert pour notre mariage, ou pour mes vingt ans. Il l'avait écrit chez nous, en vacances dans le Sud. Il voulait Raf Vallone pour le bûcheron, quelqu'un de ce genre, face à qui j'aurais été la jeune fille un peu sévère, mais bouleversée de sensualité. Il comptait réaliser le film lui-même, mais Nico n'a pas trouvé de financement. Quand Jean avait besoin d'argent, il vendait le scénario ici ou là, puis il le rachetait dans l'espoir de le tourner un jour. Mais avec Richardson, ça s'est mal passé : il a refusé de le revendre à Jean et l'a menacé d'un procès. Jean était effondré, nous l'avons convaincu de laisser tomber. Savez-vous que, dans *Le Balcon*, Jean avait écrit le rôle de Chantal pour moi, mais je n'ai pas pu le faire ?

En 1953, vous avez débuté au théâtre dans *Sud* de Julien Green.

En fait, j'avais déjà fait un peu de théâtre. Je connaissais Marcel Herrand, Michel Auclair, Jean Marchat, toute la bande. Un jour, Marchat me demande de lui faire répéter une scène. Quand ils m'ont entendue donner la réplique, ils m'ont tous dit que je devrais faire du théâtre. Et je me suis retrouvée à partir en tournée avec eux, quelques semaines à travers la France, pour plusieurs pièces. Il y avait Marchat, qui n'apprenait jamais son texte et pourtant ne se trompait jamais, Maria Casarès, et même un soir Nico et Michel Auclair ont débarqué sur scène en figurants. Plus tard, je crois que c'est Hervé Mille, le patron de *Paris-Match*, ou son frère Gérard, le décorateur, qui m'ont présentée à Julien Green pour *Sud*.

Vous n'êtes revenue au théâtre que depuis une vingtaine d'années pour jouer *Love Letters* d'Albert Ramsdell, avec comme partenaires successifs Jean-Louis Trintignant, Philippe Noiret ou Jacques Weber, et récemment Alain Delon. Quelle différence faites-vous entre jouer au théâtre et au cinéma ?

Au théâtre, il y a parfois un instant magique avec le public, c'est comme

juillet / août 2012

dans une histoire d'amour, on sent un échange subit, une émotion inexplicables. Mais pour moi il y a moins de liberté au théâtre. Tous les soirs, refaire les mêmes gestes, passer par les mêmes marques... Je ne suis pas sûre d'être une femme de théâtre, j'ai besoin d'inventer tout le temps. C'est Fellini qui m'a appris cela. Au théâtre, je me sens un peu comme une étrangère. Au cinéma, je suis chez moi.

Vous dites souvent que c'est Fellini qui vous a fait aimer le cinéma. Mais vous aviez déjà tourné plus de quinze films en une dizaine d'années.

Oui, mais avant Fellini, ce que je faisais, je le prenais pour acquis, ce n'était pas vraiment une passion. À cette époque, le cinéma, surtout en France, c'était quelque chose de sérieux, avec des metteurs en scène plus tout jeunes. Et jamais de bruit sur un plateau ! « Là, tu as ri... tu ne peux pas rire si tu veux rester dans l'ambiance... Silence ! On recommence ! » Alors quand j'ai débarqué sur le tournage de *La dolce vita*, ça hurlait de partout, la foule, le bruit, c'était un autre monde. Au début, je me demandais comment j'allais m'en sortir.

J'avais rencontré Fellini à Paris, chez mon agent André Bernheim. Il parcourait l'Europe pour préparer *La dolce vita*. J'entre dans le bureau, Fellini me regarde : j'étais foutue ! Un de ces regards, vous savez, comme Picasso, qui vous transperce jusque derrière la tête. Puis il s'est mis à parler. Quand il m'a dit que c'était d'accord, je n'y croyais pas, je savais qu'il avait déjà vu deux cents actrices. Et un jour, un télégramme : j'étais convoquée à Rome.

Les trois premiers jours, il m'a juste demandé d'être là, sur le plateau, sans tourner. J'ai commencé par la scène où je conduis l'immense Cadillac à travers la foule, via Veneto... Je ne saurais pas vous expliquer ce qui s'est passé : un enchantement, j'avais tout compris. Federico, c'était un magicien. Un jour, sur *8½*, il a demandé à un de ses assistants de jouer un violoniste, et tout de suite il l'engueule comme du poisson pourri ! Avec Mastroianni, on était malheureux : « Mais ne l'engueule pas comme ça, Federico, il y a une heure, le pauvre n'était encore qu'un assistant, et toi... » – Oui, mais vous l'avez déjà vu aussi heureux ? » Et c'était vrai, l'autre

était fou de joie ! Je l'ai vu recommencer une prise vingt, trente fois pour un acteur : « On a le temps, ce n'est pas grave... on la refera demain. »

Donnait-il des indications en cours de prises ?

Parfois de petites choses. À certains il faisait réciter des chiffres, je l'ai vu faire : « Uno, duo, tre, quattro... – Sul tre, un pochino più d'amore, per favore ! » Marcello et moi, il nous dirigeait davantage parce qu'on se laissait aller entièrement entre ses mains. Mais il était terrorisé quand un comédien lui posait des questions sur son personnage : « Est-ce que je ne devrais pas... ? » Il avait donc mis au point un truc. Un assistant l'appelait : « Maestro ? – Scusi... », et il s'esquiva.

Maddalena dans La dolce vita et Luisa dans 8½ sont deux personnages aux antipodes.

Dans *La dolce vita*, Fellini était allé très loin dans le genre femme superbe et sexy. Pour *8½*, où je devais jouer l'épouse du cinéaste (en fait Giulietta Masina), d'un côté Federico voulait me reprendre, de l'autre il hésitait, craignant que je ne sois trop chic pour le rôle. Ça a traîné. Piero Gherardi, le décorateur et costumier, un être exceptionnel qui m'avait tout appris sur *La dolce vita*, n'en pouvait plus. Il m'a conseillé de demander à passer un essai. Federico ne comprenait pas pourquoi. Et j'arrive comme vous me voyez dans le film : perruque très courte, lunettes, blouse blanche, à peine maquillée. C'était gagné.

Quand on parle de Fellini et des costumes, on pense aussi à Altman, avec qui vous avez tourné Prêt-à-porter en 1994. Comme avec Fellini, il y avait une marge d'improvisation. Au début, j'étais impressionnée de devoir travailler avec Altman, l'ambiance *M*A*S*H**, vous voyez ? Finalement j'ai adoré Altman. *Prêt-à-porter* avait une distribution éblouissante : Julia Roberts, Lauren Bacall, Sophia Loren, Kim Basinger, Marcello...

Jusqu'en 1965, vous avez tourné en Italie une douzaine de films. Vous viviez à Rome durant cette période ?

Oui, mais pour des questions pratiques. Ma fille avait une dizaine d'années, et je ne voulais pas vivre trois mois ici, six mois là.

Vous avez alors travaillé avec De Sica, Lattuada, Blasetti, Risi..., et même sur Sodome et Gomorrhe.

J'avais accepté ce film pour Robert Aldrich ; j'avais adoré *Le Grand Couteau*. C'était un homme formidable. Mais je n'ai pas croisé Sergio Leone qui s'occupait de la seconde équipe en Tunisie. De Sica, pour *Le Jugement dernier*, s'est assis en face de moi et m'a joué tous les rôles, tous, même le chien ! Et il m'a baisé la main : « Carà, j'espère que vous allez accepter... »

Au début de votre période italienne, vous êtes revenue en France pour Lola de Jacques Demy.



Les Amants de Vérone, André Cayatte (avec Serge Reggiani)

juillet / août 2012



Lola, Jacques Demy (avec Alan Scott)

Quand Federico et Marcello m'ont vue dans *Lola* avec ma fameuse guêpière, qu'est-ce qu'ils ont pu me mettre en boîte ! Le grand décorateur Bernard Evein avait imaginé ce costume extraordinaire, la guêpière, le haut de forme, le boa, car Lola vit dans l'imitation de Marlene ou de Marilyn. C'est grâce à Piero Gherardi que j'avais compris l'importance du costume pour une actrice. Dès que vous savez comment le personnage est habillé, comment il marche, bouge, ça y est. J'y attache beaucoup de soin. Pour *Le Saut dans le vide* de Bellocchio, j'ai tarabusté les costumières : étaient prévus de ces tailleurs à veste d'homme comme en portent les Italiennes, mais je ne voulais pas de poches. On ne bouge pas de la même façon selon que la veste a des poches ou non. Marta est un

personnage un peu coincé : il ne fallait surtout pas de poches.

Comment était le travail avec Demy ?

Jacques, c'était un poète. Il a construit le personnage de Lola en exploitant le petit côté : « Oh ? Ah ?... », toujours surprise, que j'avais à l'époque. Plus tard, on a tourné la suite de *Lola*, *Model Shop*, à Los Angeles. Je suis arrivée là-bas avec retard parce que c'était l'époque de Mai 68. Jacques m'attendait avec impatience. Les producteurs voulaient Gary Lockwood, qui venait de jouer dans *2001* avec Kubrick, alors que lui voulait Harrison Ford, mais les producteurs disaient que ce garçon ne ferait jamais carrière ! Jacques a dû céder, c'est dommage car Gary n'était pas vraiment un acteur de la famille Demy.

Nombre de metteurs en scène ont imaginé pour vous des personnages en rapport avec la création : dans Lola, vous êtes danseuse, dans Prêt-à-porter styliste de mode, dans Un soir, un train de Delvaux décoratrice, dans Le Succès à tout prix de Skolimowski directrice de théâtre, chez Becker peintre...

C'est la première fois qu'on me dit cela... mais vous avez raison. Même aujourd'hui, où j'ai l'âge qu'on me propose des rôles de grand-mère, on ne me voit pas comme la grand-mère ordinaire : je ne dois pas représenter la Française bourgeoise typique.

Vos trois époux étaient liés à la création : Nico Papatakis, puis le musicien Pierre Barouh et l'acteur Albert Finney.

J'ai toujours vécu dans ce monde-là ! Sidney Lumet, par exemple, avec qui j'ai fait *Le Rendez-Vous*, était d'abord un homme de théâtre. Avec lui, on répétait beaucoup, dans une grande salle, à l'américaine.

Autre grand Américain, Cukor, avec qui vous avez fait Justine en 1969.

Justine, c'est toute une histoire. Le film a été commencé par Joseph Strick. J'étais contente parce que là j'étais sûre de ne pas m'embarquer dans une grosse machine hollywoodienne. Strick était un metteur en scène à l'européenne : il avait adapté *l'Ulysse* de Joyce. Mais le producteur exécutif était Pandro Berman. Il a tout régenté, comme dans l'ancien temps. Strick se sentait de plus en plus écrasé. Là-dessus, je passe un mois en Angleterre. Quand je reviens, ils avaient remplacé Strick par Cukor ! J'étais choquée, mais je ne pouvais pas quitter un film déjà commencé. Albert Finney, que je venais de rencontrer, un vrai maniaque dans le genre professionnel, ne m'aurait plus aimée s'il m'avait vue abandonner un film !

Cukor a été invivable. D'un côté, il me répétait que j'étais la seule femme qui lui rappelait Garbo ; de l'autre, il écoutait mes conversations quand je téléphonais à Albert du studio. Il avait accepté le film parce qu'il avait je ne sais quelle dette avec la Fox, mais ça ne l'intéressait pas. Il ne connaissait rien à Alexandrie : dans le night-club, il a mis des Tahitiennes, vous imaginez... On perdait tout le parfum du roman de Lawrence Durrell. Il sabotait tout : j'étais merveilleusement

juillet / août 2012

habillée par Irene Sharaff, mais au dernier moment il me faisait changer de costume. Un jour, c'était mon sac qui n'allait pas, il a fallu m'en chercher un autre partout dans le studio. Je l'ouvre, je lis inscrit dedans : « *Belongs to Marilyn Monroe...* »

Le fait que les choses se soient passées ainsi sur *Justine* a-t-il joué un rôle dans le fait que vous ayez décidé de vous arrêter plusieurs années ?

Non. Bertolucci m'a même proposé *Le Conformiste*. Trintignant a insisté pour que je le fasse, mais j'ai dit non : « J'arrête, j'ai envie de vivre enfin une vie de femme. » Depuis mes quatorze ans, je n'avais jamais vécu pour moi. Surtout après le succès d'*Un homme et une femme* quelques années plus tôt, c'était devenu de la folie, les gens se battaient pour m'avoir, on m'aurait proposé n'importe quoi, même de jouer Napoléon ! Je me disais qu'il fallait que je fasse attention, j'avais peur de devenir le genre actrice européenne qui ne sait plus ce qu'elle tourne et qui perd ce que les gens ont aimé en elle. Steve McQueen, par exemple, voulait qu'on fasse ensemble *L'Affaire Thomas Crown*. On était très amis, mais j'ai refusé au dernier moment ; je trouvais, à tort ou à raison, que ce n'était pas un rôle pour moi. Norman Jewison était désolé, il est venu me relancer jusqu'à Saint-Paul-de-Vence.

C'était peut-être une réaction de petite Européenne. À l'époque, j'ai fait deux ou trois bêtises comme ça. Le jour où j'ai reçu le Golden Globe pour *Un homme et une femme*, j'ai refusé d'aller à la table de John Wayne parce qu'on le disait très à droite. Je le vois arriver vers moi : « Vous n'avez pas voulu me voir, mais moi, je tenais à vous féliciter. Vous m'avez rappelé le visage d'une femme que j'ai bien connue il y a des années... Joan Crawford. » Je me suis sentie toute petite.

Est-il vrai que vous avez été présentée à Groucho Marx ?

Oui. Dans le tourbillon de Hollywood, vous savez comme c'est, on me proposait de rencontrer qui je voulais. J'étais intimidée, on insistait, j'ai lâché : « Mae West ? Groucho Marx ? – Très bien, Groucho Marx. » Et on organise une soirée pour moi. J'étais dans mes petits souliers : « *Who's that chicken who wants*

to see me ? Nobody wants to see me anymore ! » Ça a été un des plus beaux jours de ma vie. J'ai longtemps gardé chez moi son cigare que je lui avais chipé quand il est allé faire son billard. Un jour, ma femme de ménage l'a jeté. Vous vous rendez compte, le cigare de Groucho Marx !

Tout cela est venu du succès d'*Un homme et une femme*. Vous avez tourné neuf fois avec Lelouch, dont trois grands rôles. En général, les comédiens adorent travailler avec lui.

Ce qui est extraordinaire avec Claude, c'est que, quoi que vous fassiez durant une prise, il va vous suivre partout : dans l'escalier, dans l'ascenseur, dans la rue, vous jouez avec une caméra dans le dos.

Il ne donne pas beaucoup d'indications à l'avance.

Très peu, juste quelques idées sur l'histoire. Mais il nous vole des choses. Claude, c'est un voleur, j'adore ça. Pour *Un homme et une femme*, ç'avait mal débuté avec lui. Un jour, je dîne à Rome avec Fellini et... une de ses voyantes. Elle me prédit que j'allais bientôt tourner avec un très jeune metteur en scène, et que j'aurais le monde à mes pieds. Sur ce, Trintignant m'appelle de Paris et me propose de me présenter un certain Lelouch. On fait connaissance : c'est d'accord. On part pour Deauville,

Jean-Louis et moi dans la Mustang de Claude. Moi j'ai peur en voiture, je demande à Claude s'il peut rouler plus doucement : « Mais on va pas vite, là ! » À Deauville, on devait débiter par la scène en bateau. La veille, on était à table avec toute la petite équipe, la mer était déchainée. J'ai peur aussi en bateau : « Eh bien, j'espère qu'on n'aura pas cette mer-là demain pour tourner ! On ne sera pas loin du bord, au moins ? – Ah non ! Ça, c'est pas mon cinéma, moi, j'ai besoin que ça bouge ! – Eh bien, si je vous dis que je suis malade en bateau et que vous n'en avez rien à faire, ça, c'est pas mon cinéma à moi ! Cherchez-vous une autre actrice ! Je reste jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée. » Il a téléphoné partout, Annie Girardot, Romy Schneider : personne. Le lendemain, j'ai accepté de commencer la scène... et on ne s'est plus jamais engueulés. *Un homme et une femme* a été une aventure merveilleuse. Quand j'ai voulu refaire du cinéma après mes années d'arrêt, c'est Claude qui est venu me chercher à Londres pour me proposer *Si c'était à refaire*.

Juste après *Un homme et une femme*, vous avez rencontré André Delvaux pour *Un soir, un train*.

Quelle rencontre ! On venait de me proposer une fortune pour un film en Amérique, quand un certain André Delvaux me téléphone. Je ne savais rien



Justine, George Cukor (avec Michael York)

juillet / août 2012



Le Saut dans le vide, Marco Bellochio (avec Michele Placido)

de lui, je n'avais pas encore vu *L'Homme au crâne rasé*. Et je vois arriver, au Flore, un monsieur tout petit. Il me parle de son film, j'ai tout de suite accepté, j'ai même téléphoné à mon agent Gérard Lebovici pour lui dire qu'il allait me gronder. La rencontre avec André a beaucoup compté pour moi.

Une autre rencontre importante, plus tard, a été Bellochio. *Le Saut dans le vide* est un de mes rôles préférés. Marco est quelqu'un de très intelligent et très sensible à la fois. Il y a chez lui une grande violence intérieure, mais aussi beaucoup de douceur, de l'écoute, une vraie générosité.

Michel Piccoli et vous avez remporté les deux prix d'interprétation à Cannes pour *Le Saut dans le vide*.

Savez-vous que c'est la seule fois que c'est arrivé ? Il y a eu des prix *ex æquo* et des prix d'interprétation collectifs, mais jamais les deux prix pour le même film².

Quand vous parlez de Devaux ou de Bellochio, on dirait que, pour vous, la personnalité du metteur en scène prime sur le scénario ?

Oui ! Un bon metteur en scène avec un mauvais scénario s'en sortira toujours ; jamais l'inverse. La personnalité du metteur en scène, c'est le plus

important. Regardez le tout petit rôle que j'avais dans *Pot-Bouille*, et le relief que Duvivier lui a donné, sa façon de me photographier au côté de Gérard Philipe. Il paraît que Duvivier était très dur sur un plateau, mais avec moi il a été adorable, tout le monde était surpris. J'ai eu aussi beaucoup de chance avec les chefs opérateurs : Alekan, Schüfftan, Coutard, Di Venanzo, Di Palma, Leon Shamroy...

Quel est votre rapport à la caméra ?

C'est mon alliée. Dès qu'elle est là, on n'est plus pareil. C'est comme le public pour un acteur de théâtre : avant d'entrer en scène, il peut se sentir vaseux, mais dès qu'il est devant le public, tout vient. La caméra, c'est notre public à nous. Elle va chercher très au fond de nous des choses que nous ne nous connaissons même pas.

Aimez-vous aller aux rushes ?

Cela dépend. Si c'est pour travailler : oui. Repérer ce qu'on aurait pu faire mieux ressentir dans le personnage, prévoir qu'on profitera d'une autre scène pour le faire affleurer, ou atténuer un effet trop appuyé. Mais si c'est juste pour se voir sur l'écran, je déteste. Tous les défauts ressortent. Au théâtre, on peut se dire qu'on sera meilleur le lendemain... Au

cinéma, quand on s'est détesté dans un plan, c'est gravé. Et quand je revois un de mes films, c'est toujours le moment où ce fichu plan va arriver que j'appréhende.

Y a-t-il des films qui vous ont surpris quand vous les avez découverts finis ?

Surprise ? non. Vous savez, quand il y a une vraie joie sur le plateau, qu'on est heureux de faire ce qu'on fait, on se rend bien compte que quelque chose est en train de se passer. Je l'ai ressenti sur *Lola*, sur *Un homme et une femme*, et bien sûr avec Fellini. Mais, avec Federico, tout était exceptionnel.

Pour terminer sur une note personnelle, dans quelle mesure votre judaïté, le fait que vous ayez vécu cachée durant la guerre vous ont marquée dans le reste de votre vie et de votre métier ?

Ça m'a forcément apporté des angoisses, comme à toutes les personnes de ma génération. Par exemple, j'adore arriver quelque part, mais je déteste partir, et je sais très bien que ça vient de la guerre : il ne fallait jamais rester longtemps au même endroit, partir, toujours partir. Quand Marcelline Loridan m'a proposé de jouer son propre rôle dans *La Petite Prairie aux bouleaux*, à Birkenau, ça m'a d'abord fait peur. C'est mon agent Dominique Besnehard qui m'a convaincue. Les premiers temps, tourner là-bas, c'était terrible ; mais Marcelline, elle, avait été dans le camp, alors on n'a plus grand-chose à dire, non ?

En jouant, cherchez-vous aussi dans votre vie ?

Quand je joue, je cherche n'importe où ! Je n'ai aucune pudeur, je chercherais même dans les moments les plus pénibles de ma vie. Si on joue, il faut tout utiliser. On est des voyous. Si on ne peut pas utiliser sa vie lorsqu'on est actrice, il faut faire un autre métier ! ■

* Propos recueillis à Paris le 19 avril 2012.

1. Film réalisé par Terence Fisher en 1950, resté inachevé, et ignoré des filmographies d'Anouk Aimée.

2. En fait, le cas s'était produit en 1965 pour *L'Obsédé* de William Wyler, et se reproduira en 1999 pour *L'Humanité* de Bruno Dumont et 2001 pour *La Pianiste* de Michael Haneke (NDLR).

POSITIF

juillet / août 2012

LOST FILMS PRÉSENTE

STELLA

FEMME LIBRE
MELINA MERCOURI DANS UN FILM DE MICHAEL CACOYANNIS

FESTIVAL PARIS CINEMA 2012 & FESTIVAL DE LA ROCHELLE 2012
EN SALLES LE 11 JUILLET EN COPIES RESTAURÉES

www.lostfilmsdistribution.com LOSTFILMS    POSITIF  DUOCLASSIK



octobre 2012

JUILLET ET AOÛT EN CINÉMA CHASSÉS-CROISÉS

EITHNE O'NEILL

Dimanche 1^{er}

À la galerie du cinéma, MK2 Bibliothèque, vernissage des dessins « naïfs » de bêtes et de spectateurs par Aurelia Alcaïs, autour du film *Au galop* de Louis-Do de Lencquesaing, qui sortira en automne.

Mardi 3

Dans le TGV pour le festival de La Rochelle chassé-croisé. Lecture de la critique du *Père de mes enfants* dans *The New Yorker* (7 juin 2010), illustrée par un croquis en couleur de l'interprète du rôle-titre, croisé deux jours avant. Avec une subjectivité transatlantique, Anthony Lane apprécie chez Mia Hansen-Løve la finesse du portrait de Grégoire, le refus de mièvrerie et une mise en abyme via un tournage « indépendant ».

À la Coursive, le pianiste Jacques Cambra confie que son accompagnement d'*Au service de la gloire* (Raoul Walsh, 1926) s'inspire du carnage

tragique de la jeunesse devant lui. Filmée par Dominique Besnehard dans un beau documentaire, Anouk Aimée dit : « *Être photographié pour Ungaro par Helmut Newton, c'est jouer un rôle.* » Attente d'un film du Finlandais Teuvo Tulio et échange avec un exploitant sympathique qui s'exclame : *Positif* célèbre ses 60 ans et on aura discuté avec un membre de la rédaction !

Samedi 7

Déjeuner à la maison. Une spécialiste de poésie s'enquiert d'un éventuel statut « originaire » de tout film. Walsh tourne *La Piste des géants* en deux formats et quatre langues. Selon Walter Benjamin, au 7^e art il manque l'« aura », qualité indissociable du *hic et nunc*. « Ai-je une gueule d'aura ? » rétorque le cinéma, muet ou parlant, pour susciter un OUI retentissant ! *Die Zeit* : reportage vivace d'une enquête rouverte sur un fait divers. Au début des années 80, dans un bled de l'Eiffel, une femme de 18 ans, enceinte, disparaît après avoir été répudiée par le père de son fiancé, héritier de la ferme familiale. Son squelette retrouvé ne permet pas d'inculpation. Digne d'un Tulio, ce mélo social se mêle à la vérité évasive, sujet de *Blow Up*, d'*Autopsie d'un meurtre* et de *La Chasse* d'Eric Lochen (1959).

Dimanche 8

Ernest Borgnine meurt. Le boucher *Marty* (1955) plaît au citoyen ordinaire, comme le taxi-driver/père de famille dans *The Catered Affair* (1956), tranchant avec Dutch de la *Horde sauvage* (voir p. 74).

Mardi 10

L'Arrière-Pays : quête du pays de la plénitude qu'Yves Bonnefoy entreprend à la lumière de Bellini, Piero Della Francesca et Mondrian. À la surface planétaire couverte par le cinéma s'applique sa thèse : « L'aire de l'arrière-pays va de l'Irlande aux lointains de l'Empire d'Alexandre

que le Cambodge prolonge. » À travers le prisme de ses attentes, le cinéophile stocke les arrière-plans. Et si l'arrière-plan « prenait les devants » ? À quand un thesaurus de lieux aimés ? des rues de l'Istanbul dans *Crossing the Bridge* de Fatih Akin ? des steppes d'*Urga* de Nikita Mikhalkov ? des murs bleus des boutiques chez Farhadi ? À lire : *Les Paysages du cinéma* (dir. Jean Mottet, Champ Vallon, 1999). Mort d'Isuzu Yamada, 95 ans, actrice de Mizoguchi depuis les années 30 et inoubliable Lady Macbeth dans *Le Château de l'araignée* de Kurosawa.

L'Allemand CinemaxX racheté par le britannique Vue Entertainment : 174 millions d'euros. Recette : la pluie estivale remplit les salles au festival Paris Cinéma qui enregistre 43 % de hausse sur 2011.

Vendredi 13

Philippe Meyer (France Culture) loue le charme d'Anne Baxter et le savoir de Michael Henry dans le DVD de *Nightfall* (Tourneur). Mort de Richard Zanuck, producteur, Oscar pour *Miss Daisy et son chauffeur*, six fois collaborateur de Tim Burton. Grand Action : copie imparfaite de *La Voix solitaire de l'homme* (1976-1987), premier long métrage de Sokhrouv, d'après *Le Potoudan* de Platonov. Le clivage entre le corps et l'âme, traité dans une subversion du patrimoine russe : le montage.

Samedi 14

À la parution de son livre sur Tarkovski, Antoine de Baecque, accompagné de Luca Governatori et Jean-Christophe Ferrari (*Le Miroir d'Andrei Tarkovski*), répond à Michel Ciment sur la dialectique entre la pensée et l'image, entre le plan et le montage (*Projection privée*, France Culture). Commune à Sokhrouv et son illustre professeur, une densité sensorielle qui rappelle la fragilité existentielle.

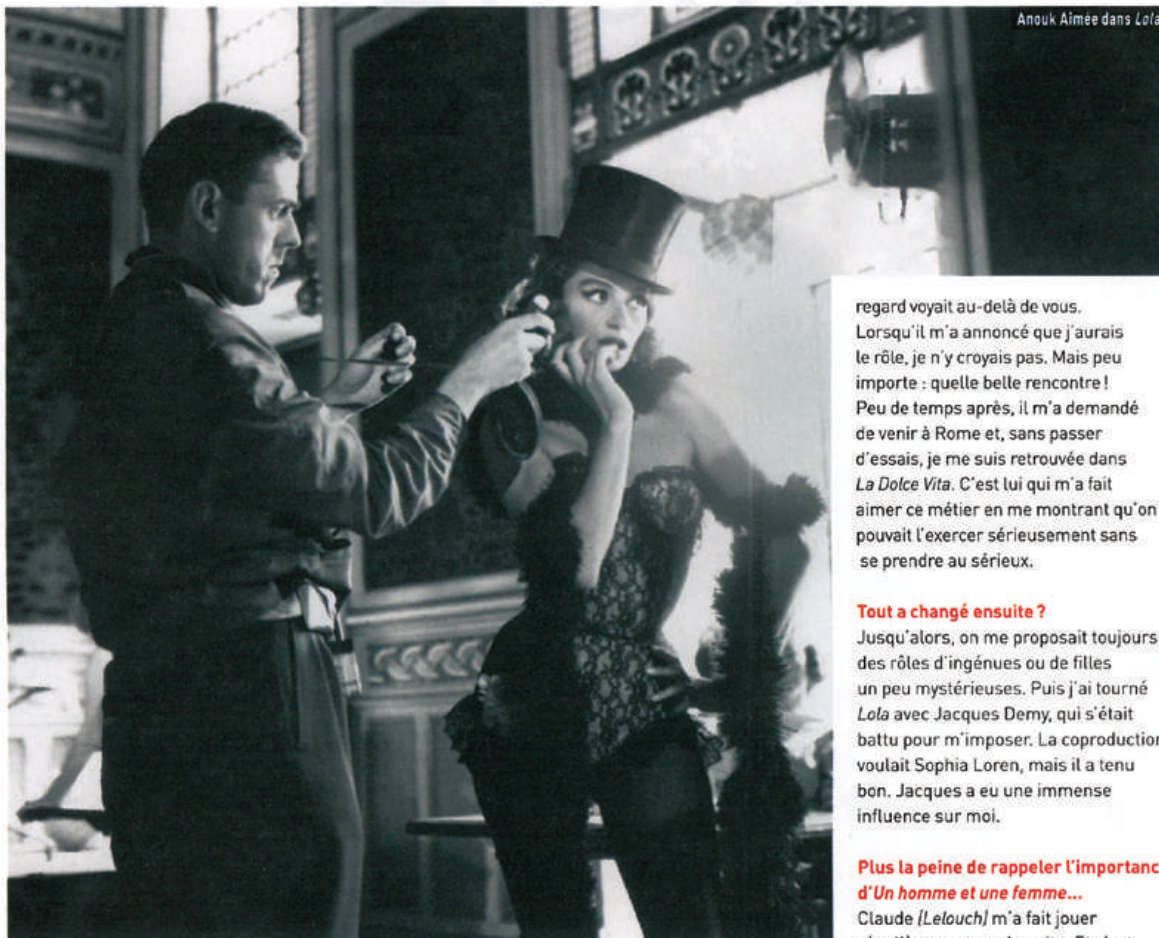


Ainsi que tu me voulais de Teuvo Tulio

PREMIERE

juillet 2012

avantpremière



Anouk Aimée dans *Lola*.

FLASH-
BACK

ANOUK AIMÉE LA BIEN NOMMÉE

À l'occasion de l'hommage qui lui est rendu au Festival international du film de La Rochelle et de la ressortie en copie neuve de *Lola*, de Jacques Demy, Anouk Aimée évoque les cinéastes qui ont compté pour elle.

PREMIÈRE : Quelle a été votre première grande rencontre ?

ANOUK AIMÉE : Jacques Prévert, à qui je dois mon nom. J'avais gardé le prénom du personnage que j'avais joué dans mon premier film, à l'âge de 14 ans. Puis Prévert, auteur du scénario de *La Fleur de l'âge* que je devais faire avec Marcel Carné, a tranché : « Tu ne peux pas t'appeler Anouk tout court. » Et il m'a suggéré Aimée. Quand Jacques Prévert vous trouve un nom, vous le gardez !

Et le moins qu'on puisse dire, c'est que vous l'avez bien porté...

Je l'ai déjà dit, mais c'est vrai : je n'ai pas

choisi le cinéma. Pendant longtemps, on est venu me chercher. Et j'ai eu la chance inouïe d'entrer par la grande porte grâce à d'immenses metteurs en scène de la vieille école : Carné, Cayatte, Decoin, Becker... sans oublier Duvivier, avec qui j'ai fait *Pot-Bouille*. Il avait la réputation d'être très sévère, mais a été un amour avec moi.

À partir de quand avez-vous aimé le cinéma ?

La vraie rencontre, ce fut Fellini. Il était venu à Paris pour trouver son interprète et a auditionné la France entière. Quand je l'ai vu, il m'a aussitôt séduit. Son

regard voyait au-delà de vous.

Lorsqu'il m'a annoncé que j'aurais le rôle, je n'y croyais pas. Mais peu importe : quelle belle rencontre ! Peu de temps après, il m'a demandé de venir à Rome et, sans passer d'essais, je me suis retrouvée dans *La Dolce Vita*. C'est lui qui m'a fait aimer ce métier en me montrant qu'on pouvait l'exercer sérieusement sans se prendre au sérieux.

Tout a changé ensuite ?

Jusqu'alors, on me proposait toujours des rôles d'ingénues ou de filles un peu mystérieuses. Puis j'ai tourné *Lola* avec Jacques Demy, qui s'était battu pour m'imposer. La coproduction voulait Sophia Loren, mais il a tenu bon. Jacques a eu une immense influence sur moi.

Plus la peine de rappeler l'importance d'*Un homme et une femme*...

Claude [Lelouch] m'a fait jouer régulièrement par la suite. Et c'est lui qui est venu me rechercher alors que j'avais cessé de travailler depuis sept ans. Le succès d'*Un homme et une femme* a été tel en Amérique que j'aurais pu faire ce que je voulais. Les portes d'Hollywood s'étaient ouvertes... C'est alors qu'André Belvaux, un monsieur belge très discret, m'a appelée pour me proposer *Un soir, un train*, et j'ai accepté. Ce fut une belle rencontre.

Aucun regret ?

Non, mais j'ai fait quelques bêtises. Refuser *Le Conformiste*, de Bertolucci, par exemple. Je venais de me marier avec Albert Finney et je voulais vivre une vie de femme, ce qui ne m'était pas arrivé depuis l'âge de 14 ans. J'ai également dit non à *L'Affaire Thomas Crown*. J'étais amie avec Steve McQueen qui avait tout arrangé. Et moi, bêtement, j'ai décliné, pensant qu'une femme ne peut pas trahir l'homme qu'elle aime. Faye Dunaway, qui a eu le rôle, a été divine. Je ne le regrette pas. **INTERVIEW GÉRARD DELORME**

SO FILM

juillet / août 2012

Lola

de Jacques Demy, avec Anouk Aimée, Marc Michel, Jacques Harden, Alan Scott.

En salle le 25 juillet.

Un peu plus de cinquante ans après son apparition, la danseuse de Jacques Demy a rajusté son maquillage : le premier long métrage du cinéaste ressort dans une version restaurée. Comme son héroïne, un film en état de grâce, mais déjà secrètement tourmenté. C'est Godard qui a arrangé le coup, pour *Lola*. Alors qu'il s'appête à tourner *À bout de souffle*, il présente son producteur, Georges de Beauregard, à Jacques Demy. Depuis quelques temps le jeune homme fait partie de la constellation des *Cahiers du cinéma*, qui ont soutenu son premier court métrage. Demy n'écrit pas dans les *Cahiers* mais il se goinfre de films, le soir, avec la bande des Jeunes Turcs. Tenace, il a, depuis son premier court métrage, réussi à alpaguer Cocteau pour avoir les droits d'une pièce qu'il adapte en couleurs et en studio. Il attend son heure. Depuis un an, il a sous le bras le scénario d'un long métrage, *Un billet pour Johannesburg* : il espère le tourner dans la ville de son enfance, Nantes... Mais cela ne coûtera pas trois francs six sous ! Il veut de la couleur, des ballets tout à trac dans les rues – *West Side Story* sur Loire : il rêve. Beauregard jauge l'affaire. Désormais associé avec l'Italien Carlo Ponti, il espère devenir la moissonneuse-batteuse de la Nouvelle Vague, ne laisser passer aucun petit génie. Il multiplie ses mises, pour peu qu'elles soient modiques. *Le Billet* de Demy, il achète, mais à petit prix. Trente-huit millions d'anciens francs maximum : au regard du scénario et des souhaits de Demy,

cela devrait coûter cinq fois plus, au bas mot. Demy rêve, mais sait faire preuve de réalisme : Chabrol, Resnais, Truffaut, bientôt Godard sont déjà en piste ; il veut aussi entrer dans la danse. La couleur, les numéros chantés et les ballets attendront – pas tant que ça : il réalisera *Les Demoiselles de Rochefort* six ans plus tard. Il taille dans le scénario, mais pas sur l'essentiel : un chassé-croisé d'amoureux égarés à Nantes, une danseuse de cabaret laissée avec un enfant sur les bras, un corsard idéaliste, un marin américain, une fillette qui devient femme. Il accepte aussi de prendre Raoul Coutard, le rugueux chef opérateur d'*À bout de souffle*, un ancien reporter qui a couvert l'Indochine. « *Beauregard a dit à Demy qu'il était prêt à produire son film seulement s'il le faisait dans les mêmes conditions que celui de Jean-Luc Godard. C'est-à-dire comme un reportage, la caméra à la main, avec très peu de monde et très peu de lumière* », se souvient Coutard. Mais Demy ne veut pas tourner à l'arrache, non. Chaque plan, il l'a en tête, bien dessiné, et il ne transigera pas là-dessus. À ses côtés, il rassemble une bande d'amis fidèles rencontrés autrefois aux cours du soir des Beaux-Arts de Nantes, dont Bernard Evein, qui demeurera jusqu'au bout son décorateur. Le gang des Nantais joue à domicile. Reste le casting : Demy pense depuis le début à Anouk Aimée pour la danseuse de cabaret. Fille de la balle, déjà forte d'un beau CV, elle affole les libidos et elle est en train de tourner *La Dolce Vita*

avec Fellini. En face d'elle, de ses gestes et de sa voix d'hirondelle, Demy voudrait un violoncelle, l'irritant : le jeune acteur de théâtre s'est déjà illustré dans *Et Dieu... créa la femme*, et c'est un ami proche – il a été l'assistant d'Agnès Varda quand elle était photographe. Mais Beauregard n'y croit pas : il rate le coche d'un duo qui triomphera six ans plus tard, à dos de « chabadabada », dans *Un homme et une femme*. « *Lola, c'est peut-être le film que j'ai le plus regretté de ne pas avoir fait* », dira Trintignant. Résigné, Demy se reporte, pour jouer Roland Cassard, sur un jeune inconnu, Marc Michel, qui vient de se faire remarquer dans *Le Trou*, de Jacques Becker. Le tournage a lieu durant l'été 60. Un conte de fées, ou tout comme. À la fois buté et patient, Demy parvient toujours à faire passer en douceur ses entêtements. Il suffit de le voir en interview pour le comprendre : un Pierrot timide mais aussi tranquillement revêche, parfois, lorsqu'il dit son indifférence aux spectateurs qui n'aiment pas ses films. Il ne cherchera pas à leur expliquer, non. Il pense juste qu'il n'a rien à faire avec eux. Avec Raoul Coutard, le courant passe moyennement, mais l'entente reste cordiale : le chef op' a compris qu'il n'était pas sur son terrain, alors il passe au jeune réalisateur ses envies de blancs cramés et de noirs laqués. Demy sait badiner avec les acteurs pour les emmener où il veut. Anouk Aimée se souvient aujourd'hui d'un souple pas de deux : « *Tout s'est passé simplement, je n'ai eu qu'à surjouer mon côté parfois coq-à-l'âne, je me suis glissée dans*



SO FILM

juillet / août 2012

la robe blanche et la guêpière, et voilà. J'adore Lola, je ne sais pas où elle commence et où moi, je finis.» Le maigre budget empêche de tourner en son direct, ce qui a au moins un avantage pour le dialoguiste si tatillon qu'est Demy — on pourra arranger des choses durant la postsynchronisation, et notamment le seul bug sérieux du tournage : l'unique chanson de la version finale du scénario (« C'est moi, c'est moi Lola ») n'a pas de partition. Demy était parvenu à embringuer dans l'affaire Quincy Jones, alors installé à Paris, qui vient même à Nantes humer l'air de la Loire. Mais le futur producteur de Michael Jackson disparaît ensuite dans la nature : son big band est en pleine panade financière et il a d'autres chats à fouetter. Tant pis : Anouk Aimée se contentera d'annoncer les paroles écrites par Demy, sur un disque des Platters, et on se débrouillera en studio. In extremis, le réalisateur dénichera Michel Legrand, qui sauve le play-back. Le film sort en mars 1961 : le public ne déboule pas en masse, mais la critique roucoule. Demy a fait son trou. Le producteur Carlo Ponti lui propose dans la foulée un nouveau projet : une adaptation de *Carmen*, avec Sophia Loren et Alain Delon, rien que ça. Demy marche à fond et soumet un scénario transposant la chose dans la Corse contemporaine. C'est d'accord pour Ponti, qui a toutefois le malheur de suggérer un dialoguiste de renom pour plaire à l'étranger (il pense entre autres à Sagan). Demy estime qu'il a suffisamment fait de concessions avec *Lola* et monte sur ses grands chevaux : jamais il ne réalisera sur les paroles d'un autre. *Carmen* restera lettre morte. Demy lutte déjà contre la réputation d'angelot qu'on lui tisse, la barbe à papa auquel on va le réduire. Bien sûr, Lola est charmante, mais s'en tenir au refrain enchanté, c'est confondre un grand film avec *Amélie Poulain*. C'est oublier les boutiques obscures du passage Pommeraye, de *Lola*, qui nourrissent de nombreux fantasmes, notamment celui de la

traite des blanches, de femmes qui y auraient été enlevées pour être envoyées dans des bordels exotiques ; dans les années 70, Demy songera à en faire un film, avec Deneuve. Roland Cassard suspecte d'ailleurs Lola de ne pas seulement être entraîneuse, mais carrément putain. Le jeune homme (voué à devenir un morne businessman dans *Les Parapluies de Cherbourg*) accepte lui-même de se vendre : il veut bien faire la mule pour un autre type de trafic (des diamants), dont le passage Pommeraye abrite une succursale clandestine.

« Lola, c'est peut-être le film que j'ai le plus regretté de ne pas avoir fait. »

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

Demy ne cessera d'y revenir : la prostitution sera une figure récurrente de son cinéma. Au fil des films, argent et sexe deviennent des monnaies indiscernables, et ce sont les corps des femmes qui en font les frais. Avec *Lola* s'est bien sûr ouverte une décennie d'or pour Demy : ce sera celle des *Parapluies de Cherbourg* et des *Demoiselles de Rochefort*. Mais sous le glaçage de dragée, l'amertume et même la nausée commencent à poindre, y compris dans *Les Demoiselles*. Le cinéaste y concrétise certes le fantasme qu'il avait au moment de *Lola* — il transforme une ville entière, Rochefort, en studio à ciel

ouvert —, mais ses habitants, derrière les sourires et les viles, paraissent pour l'essentiel désabusés, passent leur temps à se vendre en séduisant à tout va. Comme les forains à bottines, sympas mais sans scrupules, ce sont de gentilles putes. Rochefort cache aussi autre chose : le cadavre de Lola. Entre deux refrains et toujours en musique, on apprend dans la presse locale qu'on a retrouvé, dans une malle, son corps débité en petits morceaux. Mais qu'est-il arrivé à Lola après *Lola*, et avant qu'elle ne se fasse dépecer en Charente ? Demy l'imagine partie avec le père de son fils à Los Angeles dans le méconnu *Model Shop*, son premier et unique film américain. À nouveau larguée, elle gagne sa vie dans un *model shop*, sorte de peep-show à l'ancienne, où les clients peuvent choisir une fille en tenue légère, qu'ils photographient à leur convenance. Lola est devenue une sorte de poupée gonflable. Pour le reste, Anouk Aimée roule au hasard, en voiture, dans L.A. L'un de ses jeunes clients, qui doit bientôt partir au Vietnam, la suit et parvient à lui soutirer une étreinte d'un soir : ce devait être initialement Harrison Ford, tout jeune, mais les producteurs n'en ont pas voulu. Lola se contentera d'un des cosmonautes de 2001, *L'odyssée de l'espace*. Et ce sera tout : la virée est tristounette, Lola ne joue plus à Misticquett. Les années 70 seront un grand désert pour Demy, qui devra se contenter de quelques coproductions bisornées. En 1981, il reviendra exténué à Nantes, et au passage Pommeraye, pour *Une chambre en ville*. Impressionnant tombeau : on y chante encore, mais sur des synthés funèbres et stridents, avec des mines de morts vivants. Lola n'est plus là. ● PAR PASCAL LE DIZET

LOLA RESTAURÉ PAR LES FONDATIONS GROUPAMA GAN ET TECHNICOLOR, SORT EN SALLE LE 25 JUILLET RETROSPECTIVE « ANOUK AIMÉE » AU FESTIVAL DE LA ROCHELLE DU 29 JUIN AU 13 JUILLET



STUDIO MAGAZINE *Ciné Live*

juillet 2012



LA ROCHELLE, CAPITALE DE LA CINÉPHILIE

La 40^e édition du Festival de La Rochelle se déroulera du 29 juin au 8 juillet. Rendez-vous incontournable des cinéphiles en tout genre, cette manifestation proposera, notamment, deux hommages, en présence des intéressées, à Anouk Aimée et Agnès Varda. On pourra voir ou revoir quinze films dont la première est l'héroïne, dont le magnifique *Lola*, de Demy, ainsi qu'un documentaire inédit que lui a consacré Dominique Besnehard. Et outre l'intégrale des films qu'elle a réalisés depuis l'hommage qu'elle avait déjà reçu à La Rochelle en 1998, la deuxième présentera son exposition Patatutopia. Parmi les nombreux autres événements proposés par ce Festival, on notera les rétrospectives consacrées à Raoul Walsh et Charlie Chaplin...
www.festival-larochelle.org ■



juillet 2012

Cinémas

Depuis *Fleur de grève* (1910), les tournages se succèdent en terre rochelaise : *Le Jour le plus long* sur l'île de Ré, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* à la Palice. Les séries télé ne sont pas en reste (*Les Brigades du Tigre*, *Les Grandes Marées...*), ni les émissions comme *La Chasse au trésor*, *Thalassa* ou *Fort Boyard*. Sans oublier les festivals tels le Festival international du film, du 29 juin au 8 juillet, de la fiction TV en septembre, du documentaire de Création, du film d'aventure (novembre) ou du film japonais (janvier).



TGV magazine

juin 2012

29 JUIN AU 8 JUILLET



_ LA ROCHELLE (17) _

LA VILLE SUR GRAND ÉCRAN

Deux cent cinquante films projetés à travers la ville, des rétrospectives, mais aussi des hommages rendus à des cinéastes portugais, tibétain, québécois, danois : La Rochelle, après Cannes, est l'autre ville du cinéma international. Cette année, le festival fête son quarantième anniversaire et Charlie Chaplin y tient le haut de l'affiche. Pour cette nouvelle édition, des hommages seront aussi rendus à l'actrice Anouk Aimée à travers une vingtaine de films programmés, ainsi qu'à Agnès Varda, avec tous les films qu'elle a tournés depuis son dernier hommage au festival en 1998 et son exposition *Patatutopia*. Un rendez-vous incontournable pour tous les cinéphiles!

Festival international du film de La Rochelle

Net : festival-larochelle.org

juillet / août / septembre 2012



Lola de Jacques Demy (1961)

DU 29 JUIN AU 8 JUILLET À LA ROCHELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Cette année, le festival fête ses 40 ans. Au rythme d'un long métrage de Charlie Chaplin par jour, il rend hommage à Anouk Aimée, Agnès Varda et Miguel Gomez. Impossible de tout voir, mais à noter tout de même, le nouveau programme dédié aux enfants avec notamment les films d'animation de Pierre-Luc Granjon.

05 46 52 28 96 www.festival-larochelle.org

juillet / août / septembre 2012

L'écrivain Bernard Ruhaud salue l'arrivée de l'été par une fréquentation assidue du Festival international du film de La Rochelle, là où défilent sur grand écran toutes les couleurs du monde.

Par Bernard Ruhaud

Ciné, La Rochelle



Affiche de Stanislas Bouvier.

Bernard Ruhaud a
publié récemment
Salut à vous !,
éd. Maurice
Nadeau, 2010.

Le sud de la France commence à Marans. C'est du moins ce que ressentent ceux qui, des Pays de Loire, de Bretagne, de Normandie et même des îles Britanniques traversent le pays de haut en bas, par l'ouest, et délaissent momentanément l'autoroute pour longer de près l'océan. À partir de Marans le climat, l'habitat, la lumière et même le ciel sont différents. Certains lieux naturels ou urbains constituent ainsi des passages, des frontières, des portes entre des paysages et des régions. Un peu plus bas, à La Rochelle, c'est la porte de la Grosse Horloge, sur le port, qui délimite deux univers. D'un côté la ville, affairée, grouillante, abritée du vent et des marées. De l'autre l'air, le large, l'infini et en toutes saisons les vacances. Des événements aussi constituent en soi un changement. Toujours à La Rochelle, à quelques pas de là, l'été commence exactement à l'ouverture du Festival international du film. Le dernier vendredi de juin, en fin d'après-midi, quand la foule déferle sur le port, au moment précis où le hall de La Coursive commence à se remplir de festivaliers impatients, la saison bascule et l'été éclate. Étrange été pour ces milliers de cinéphiles qui se précipitent à l'ombre quand partout ailleurs le soleil domine. Étrange rencontre, entre les touristes mal informés et les files d'attente leur barrant le passage entre les quais et les salles du Dragon. Deux cent cinquante films, une douzaine de salles, quatre-vingt mille entrées, des piles de programmes scrupuleusement dépouillés, annotés, discutés. On hésite, on tâtonne, on questionne et on attend, debout dans la file qui s'allonge, jusqu'à une heure parfois avant la séance, pour être certain de voir celui-ci que l'on a choisi d'emblée ou dont quelqu'un nous a vanté les qualités. On papote, on échange, on raconte. Ici pas de prix, nulle compétition, que des films. Quarante festivals déjà. Combien de films ? Combien d'heures ? Combien de monde ? Dans les

juillet / août / septembre 2012

files on côtoie Varda, Piccoli, Amalric. Dans les salles on découvre ou retrouve un chef-d'œuvre. Le cinéma iranien ne déçoit pas. Le dernier Mike Leigh n'est pas son meilleur. Buster Keaton plaît toujours autant. Bonello mérite qu'on le suive. Le hall de La Coursive ne désemplit pas. Depardon expose. Stéphane Émond tient la librairie. Dix jours, cinq séances par jour et impossible de tout voir. On dort peu, on mange vite et on recommence. C'est la fête, l'abondance, toutes les couleurs du monde défilent sur les écrans.

Dix jours et autant de nuits, dont la dernière, une nuit entière pour cinq ultimes séances. Trois nanars, deux chefs-d'œuvre, une salle de 1 100 places pratiquement pleine, des spectateurs avertis qui donnent en chœur la réplique à quelque succès éternel, *La Rivière sans retour*, *L'Ange bleu*, *La Nuit du chasseur*. Dans le hall, les festivaliers fatigués se détendent un peu entre deux séances. Et on remet ça. C'est étrange tout ce monde

réuni dans une salle obscure au cœur de la nuit, quand toute la ville dort, jusqu'au lever du jour, puis le petit déjeuner offert aux jusqu'au-boutistes engourdis dans les cafés au pied des tours.

L'aube est un peu grise et les quais déserts. Les Rochelais se lèvent pour aller travailler. Des festivaliers se séparent, de nouveaux vacanciers arrivent d'un peu partout, par Saintes, Niort et bien sûr Marans. Les bistrotts rouvrent et s'étalent aux terrasses. D'autres fêtes se préparent. À Saint-Jean-d'Acre on s'active déjà à monter les Francos. Dès l'automne et tout au long de l'année, quantité de manifestations cinématographiques plus modestes, pas moins passionnantes, remplaceront celle-ci. Escales documentaires, festival du film d'aventures, cinéma japonais, Justice et Cinéma, festival des courts, Sunny Side of the doc, même la télé vient tenir salon sur les quais.

C'est un peu le festival qui s'éternise ainsi. Jusqu'en juin suivant. ■

Hélène de Fontainieu présidente

Présidente de l'Association du Festival international du film de La Rochelle, Hélène de Fontainieu est passionnée de cinéma depuis toujours. «*Dès la quatrième au collège, j'allais au ciné-club de Lille, et au lycée, je séchais les cours pour aller au cinéma de Villeneuve-d'Ascq.*»

Plus tard, en 2006, le cinéaste Brice Cauvin, rencontré au festival de La Rochelle, lui offrira d'être photographe de plateau sur son premier long métrage, *De particulier à particulier*. «*En 2007, on m'a proposé d'entrer au conseil d'administration de l'association, puis j'ai été élue vice-présidente, et quand le président est parti, début 2009, il a fallu le remplacer.*»

Hélène de Fontainieu qui, dans le civil, est responsable de la communication du chantier Fontaine-Pajot, a voulu apporter au festival sa connaissance du monde de l'entreprise pour rechercher des partenariats. «*Le président de l'association a un rôle un peu politique de représentation, de négociation, notamment avec les entreprises et les collectivités locales*», dit-elle. L'association du festival, comme toutes les associations loi 1901, est composée de bénévoles. C'est l'équipe permanente du festival, composée de salariés, qui gère l'organisation de la manifestation, sous la direction d'une déléguée générale, Prune Engler, d'une directrice artistique, Sylvie Pras, et d'un administrateur général, Arnaud Dumatin. «*Les permanents travaillent en direct avec l'administrateur général pour la gestion de leur budget. Il y a une transparence totale, je ne gère pas les budgets, mais on nous consulte s'il doit y avoir un arbitrage, et c'est moi qui signe les dépenses.*»

Le Festival international du film de La Rochelle, sans prix et sans montée des marches, avec une programmation éclectique et originale, est considéré comme le second festival français après celui de Cannes. Son budget est modeste, moins d'un million d'euros, qui couvrent les salaires des permanents, la location des films et des salles, et les frais liés aux invitations de réalisateurs et d'acteurs. «*Nous sommes un festival de découvertes et de redécouvertes, ainsi Nanni Moretti a été découvert à La Rochelle. La responsabilité artistique de la manifestation incombe exclusivement à l'équipe professionnelle, et l'association n'a pas à se mêler de la*

programmation. Tout au plus peut-on suggérer, l'équipe est à l'écoute, mais c'est elle qui a le dernier mot. On laisse les pros gérer leur domaine de compétence, et c'est grâce à cette liberté qu'ils nous offrent un tel festival reconnu dans le monde entier.» Même sans se mêler de programmation, la présidence du festival n'est pas une sinécure. «*C'est un véritable engagement, une lourde responsabilité, qui me prend beaucoup de temps, mais c'est avant tout une passion, et mon job est ailleurs. Paradoxalement, depuis que je préside le festival, j'ai beaucoup moins de temps pour aller au cinéma.*»

Jean Roquecave



Marie Mourier

avril 2012

40 ans avec Chaplin



© Roy Export SAS

Le Festival international du film aura lieu du 29 juin au 8 juillet et fêtera son 40^e anniversaire. Charlie Chaplin en sera l'image tutélaire, au cœur d'une rétrospective en salle avec dix longs métrages projetés. Rétrospective aussi du cinéma de Raoul Walsh et une série d'hommages : Anouk Aimée ; Agnès Varda (projections et installation) ; Lina Wertmüller (Italie) ; Denis Villeneuve (Québec) ; un regard sur le cinéaste finlandais Teuvo Tulio et sur le jeune réalisateur tibétain Pema Tsenden (une découverte). Un programme de deux cent cinquante films. Le festival s'associe aux bibliothèques municipales pour faire découvrir ou redécouvrir, en avant-première, un des chefs-d'œuvre du cinéma burlesque : *Les Temps Modernes*. Ces séances sont gratuites et ouvertes à tous à partir de 9 ans, dans la limite des places disponibles. Un goûter sera offert à l'issue de chaque projection et les gagnants du quizz recevront des places gratuites pour le festival. Rendez-vous le 11 avril à 14h à Laleu-La Pallice-La Rossignollette, le 23 mai à 14h à Villeneuve-les-Salines et le 6 Juin à 14h à Mireuil. ■

Rens. www.festival-larochelle.org

juin 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Un festival émeraude

Depuis près d'un demi-siècle, il fait le bonheur des cinéphiles. Mais surtout, il donne une crédibilité audiovisuelle à La Rochelle et a fait des émules



Séances pour les enfants à la Chapelle Saint-Vincent

Il y a quarante ans naissaient les RIAC, les Rencontres Internationales d'Art Contemporain, un mélange de danse, de musique et de cinéma. De la disparition des RIAC subsistera le cinéma : le Festival International du Film de La Rochelle est né. « *Je me souviens de Jean-Loup Passek, la première année où il a*

dirigé le Festival, débarquant dans sa 2CV avec quelques bobines sur la banquette arrière », précise Jacques Chavier, alors adjoint à la Culture de La Rochelle. Lancé avec trois fois rien, le Festival est conçu dès le départ par une poignée de passionnés autour d'une identité forte : il n'y aura pas de palmarès.

Hélène de Fontainieu, la relève de l'association

Depuis 2009, Hélène de Fontainieu a pris la relève de Jean-Michel Porcheron à la présidence de l'association du Festival. Dynamique, elle loue « *l'audace et l'engagement du Festival, notamment envers des réalisateurs interdits de projection dans leur pays* », et s'emploie à le populariser encore plus. Par le biais de partenariats mais aussi à travers le magazine de l'association *Derrière l'Ecran*. « *Les articles sont écrits par des administrateurs, des festivaliers, de jeunes lycéens...* » Une autre façon de nous rapprocher à travers ce festival. ■

« Pas de médailles en chocolat »

C'est ce que disait Passek. Eclectique, généreux, loin des cérémonies bling-bling, le Festival rochelais se veut dédié aux rencontres avec les réalisateurs, à la découverte de styles et plus réservé aux cinéphiles qu'aux chasseurs d'autographes. Pari réussi, ce sont désormais plus de 80 000 spectateurs qui y assistent chaque année. « *Ils sont notre meilleure carte de visite, reconnaît Prune Engler, déléguée générale du Festival. De même que les réalisateurs reçus sont nos meilleurs ambassadeurs à travers le monde* ».

40 ans : des noces d'émeraude et des souvenirs

« *Comme ce train des vedettes qui partait de Paris à la première heure le jour de l'ouverture du festival et emmenait à son bord les réalisateurs* », se souvient Jacques Chavier. « *Un de mes plus émouvants souvenirs, ajoute Sylvie Pras, directrice artistique, c'est Juliette Binoche, invitée d'honneur en 2002, assistant aux projections assise dans les escaliers car les salles étaient pleines. Et cela, alors qu'elle s'était jurée de ne jamais revoir ses films. Elle avait été tellement touchée par l'accueil du public qu'elle avait changé d'avis* ». Si le Festival a un tel succès aujourd'hui, c'est aussi grâce à l'enthousiasme et l'énergie de tous ceux qui l'ont porté depuis des années mais aussi à ce public fidèle qui le suit d'année en année. Alors à eux tous, on souhaite aussi un joyeux anniversaire. ■

Prune Engler et Sylvie Pras, les inséparables

Difficile de les présenter séparément tant elles sont complémentaires. Prune Engler est la déléguée générale du Festival. Sylvie Pras, sa directrice artistique, gère également le cinéma du Centre Pompidou. Autour d'un même amour du Film, « *mais des goûts différents, ce qui est un plus* », elles ont pris la succession de Jean-Loup Passek à la tête du Festival du Film. Présentes depuis ses débuts, elles l'ont suivi, apprenant sur le tas, recherchant les films, organisant la programmation, travaillant sur sa communication. « *Inventant presque le métier de festival, toujours à l'affût de la nouveauté. On avait un mode de fonctionnement empirique, ajoute Prune Engler. On tentait des trucs. Si ça marchait, tant mieux!* » « *Je me rappelle nos réunions attablés dans la cuisine de Passek entre le fromage et les fruits à batailler cinéma* » sourit Sylvie Pras. « *Cet esprit de famille, cet enthousiasme, je crois que l'équipe du Festival ne le perdra jamais. C'est ce qui fait notre force* ». ■

juin 2012



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Du 29 juin au 8 juillet

>>> HOMMAGES

en leur présence à ...

- Anouk Aimée à travers 15 films dont, bien sûr, *Lola* de Jacques Demy et, en avant-première, un portrait réalisé par Dominique Besnehard
- Agnès Varda, tous les films qu'elle a tournés depuis son dernier hommage au festival en 1998 et son exposition *Patatutopia*
- Joao Canijo, un très grand cinéaste portugais trop mal connu en France dont le sublime *Sangue do meu Sangue* est encore inédit en France
- Miguel Gomes, dont le dernier film *Tabou* a enchanté la Berlinale
- Pierre-Luc Granjon, cinéaste français de délicieux films d'animation pour les enfants
- Pema Tsenden, premier cinéaste tibétain en République populaire de Chine.

>>> RETROSPECTIVES

- Du géant américain Raoul Walsh avec 20 films de *Régénération* (1915) à *La Charge la huitième brigade* (1964)
- Des 10 longs métrages de Charlie Chaplin, *Charlot* pour ses millions d'intimes
- De Benjamin Christensen, cinéaste danois incontournable de la période muette, en ciné-concerts
- De Teuvo Tulio qui a mis en scène les plus beaux mélés finlandais des années 40 et 50

>>> DECOUVERTE

- Découvertes, en leur présence, de jeunes réalisateurs encore inconnus en France ou de cinéastes méconnus en France à travers leurs courts et longs métrages.

>>> D'HIER A AUJOURD'HUI

- 5 films de John Cassavetes
- 3 films de Lina Wertmüller
- Mario Ruspoli, documentariste méconnu

- Les 60 ans de Positif avec des portraits de cinéastes
- Une carte blanche à la Cinémathèque de Bologne
- Des films réédités, des copies restaurées

>>> ICI ET AILLEURS

- une trentaine de films du monde entier présentés en avant-première

>>> FILMS POUR ENFANTS

- 2 séances chaque jour. Brochure à télécharger ici.

>>> LEÇON DE MUSIQUE

- avec Francis Lai et Jean-Jacques Bernard, suivie d'un concert exceptionnel, le dimanche 1er juillet

>>> NUIT BLANCHE

- avec Silvana Mangano, du 7 juillet (20h) au 8 juillet (8h)

>>> ET PLUS ENCORE

- 2 séances en plein air, les vendredi 6 et dimanche 8 juillet

juin 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

Le muet vous parle

Il faut, pour un anniversaire, donner à voir des choses exceptionnelles. Ce à quoi s'attèle une équipe, derrière l'écran et tout au long de l'année. Le 40^e sera donc rugissant, comme un lion de la Metro Goldwin Meyer



Si l'on veut séquencer l'écran du Festival en deux plans, on retiendra que les festivaliers pourront répartir leur temps entre des rétrospectives de cinéastes disparus et des hommages rendus aux vivants, en leurs présences. Dans les deux cas, place est faite aux géants. À commencer par Raoul Walsh et vingt films du muet au parlant. Même traitement pour Chaplin, à l'honneur avec ses dix films et son langage universel. D'autres visages blanchis de maquillage et d'autres yeux charbonneux crèveront l'écran avec Benjamin Christensen, le sorcier danois, et ses films pionniers du fantastique réalisés de 1914 à 1929. « *C'est de l'exploration et nous avons un public très curieux, très pointu* », souligne Prune Engler, déléguée générale qui, contribue parfois à ce travail archéologique : faire des choix esthétiques, mener de véritables enquêtes des cinémathèques aux greniers de la Warner pour retrouver, dépoussiérer, sous-titrer telle copie et l'offrir aux festivaliers.

Un chien tibétain

Dans les rétros, on verra aussi le Finlandais Teuvo Tulio, le préféré d'Aki Korismaki. Un artisan qui, des années 1930 à 50' a offert

au cinéma - sans qu'on ne le vît jamais en France - la tonalité d'un blues nordique: récits bouleversants, photo soignée. Prune Engler recommande *Le chant de la fleur écarlate*.

Les hommages iront en premier lieu à Anouk Aimée, à redécouvrir dans quinze films et autant de facettes de son talent, de Fellini à Demy. Miguel Gomes dont le dernier film a triomphé au festival de Berlin et Joao Canijo seront présents avec tous leurs films pour témoigner de la créativité du cinéma portugais d'aujourd'hui. Une place particulière sera faite au cinéaste chinois Pema Tsenden et à son *Old dog*, film avec vue à travers les yeux d'un chien tibétain. Agnès Varda sera là également.

On ajoutera des films d'animation, des séances D'hier et d'aujourd'hui (Cassevetes) et d'autres D'ici et d'ailleurs (Liban, Québec), une nuit blanche avec Silvana Mangano... Pour totaliser deux cent cinquante films à voir dans les salles du centre-ville comme en de plus singuliers endroits - Ecole Dor, Muséum, Médiathèque, Carré-Amelot, Chapelle Fromentin. Il sera partout l'heure d'être au cinéma. ■

➤ Rens. programmation, tarifs sur www.festival-larochelle.org

SORTIR 17

juin 2012



Festival international du film de La Rochelle du 29 juin au 8 juillet *Éclectique, exigeant et équilibré*

Hommages à Anouk Aimée, Agnès Varda, Joao Canijo, Miguel Gomes..., découverte, en sa présence, de Pema Tsenden (Chine/Tibet), rétrospectives, sélection Raoul Walsh et chefs-d'œuvre de Charlie Chaplin! Sans compétition, ce festival affirme une volonté de comparaison plutôt que de confrontation. ■

■ Renseignements et programmation: www.festival-larochelle.org

Presse Internationale

juin 2012

Festival international du film de La Rochelle

À l'occasion de son 40e anniversaire, le festival propose un hommage à Anouck Aimée avec seize films et la suite de l'hommage à Agnès Varda avec les films réalisés depuis 1998.

Fidèle à l'esprit de découverte et d'éclectisme cosmopolite qui l'anime depuis sa création, il présente de jeunes réalisateurs peu ou pas connus comme les Portugais Joao Canijo et Miguel Gomes, le Tibétain Pema Tseden. Les très attendus films muets accompagnés au piano de cette édition seront du Danois Benjamin Christensen et le public pourra découvrir le Finlandais Teuvo Tulio, auteur de mélodrames entre 1938 et 1952.

Le cinéma américain sera à l'honneur avec le grand Raoul Walsh. Enfin, comme en atteste l'affiche, une large place est faite à Charlie Chaplin.

Le festival propose aussi des films en avant-première dont 5 films de John Cassavetes avant leur ressortie en salles, des films pour les enfants, du cinéma d'animation, des projections en plein air, etc.

La traditionnelle nuit blanche de clôture du festival sera consacrée à Silvana Manganò.

Du cinéma, rien que du cinéma, sans paillettes et sans palmarès !

Laurence Tièche Chavier

Du 29 juin au 8 juillet 2012. Plus d'infos sur :

www.festival-larochelle.org/festival-2012

septembre 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Trois grandes dames du cinéma français, Anouk Aimée, Emmanuelle Riva et Agnès Varda étaient sur scène ce vendredi 29 juin 2012 pour saluer l'ouverture de la 40e édition du Festival.

Le Festival proposait pour sa 40e édition pas moins de cent nonante cinq films, tous genres confondus. Depuis 2001, il est dirigé par Prune Engler, Sylvie Pras et Eric Gouzannet. Association rochelaise, ce Festival sans jury ni palmarès, sans tenues de soirée ni presse à scandales, attire chaque année un public de vrais cinéphiles, citoyens ordinaires de tous âges venus de toute la France, qui pendant neuf jours de 10 heures à minuit plongent avec délices dans les salles obscures du vieux port de La Rochelle. C'est l'occasion de découvrir ou de revoir des films de toutes les époques et de tous les continents, en variant chaque jour son menu dans une programmation à la fois riche, variée et cohérente. En voici un aperçu. Hommages à des comédiens et réalisateurs contemporains en leur présence et Rétrospectives de cinéastes et acteurs du passé constituaient le plat de résistance, avec pour accompagnements Ici et Ailleurs, films en avant-premières ou inédits en présence des cinéastes et D'Hier à Aujourd'hui qui proposait un regard sur 110 ans d'histoire du cinéma avec rééditions, restaurations, tandis que Découverte nous conduisait au Tibet avec l'austère Pema Tsenden. Expositions, événements, colloques, projections en plein air, programmation destinée aux enfants, réalisations issues d'ateliers à l'année complétaient ce copieux festin qui s'ouvrait sur une mise en bouche de choix, Amour de Michael Haneke et atteignait son apogée avec une fastueuse Nuit blanche dédiée à Silvana Manganò. Plus en détail, il y eut la lumineuse présence d'Anouk Aimée avec seize films, dont le fabuleux Lola de Jacques Demy de 1961, restauré grâce au mécénat, les vingt films de Raoul Walsh couvrant une période de 1915 à 1966 qui régalerent les nostalgiques du grand cinéma américain. Joao Canijo et Miguel Gomes montrèrent deux visages complémentaires du Portugal d'aujourd'hui, l'un sombre, l'autre plus solaire. Agnès Varda était là pour la deuxième fois et accompagna son travail depuis 2000, principalement documentaire, accompagnée de Mathieu Demy qui présentait son film *Americano*, suite fictionnelle du *Documenteur* de sa mère, dans lequel il reprend le rôle de Martin trente ans plus tard. Côté archives, la cinémathèque de Bologne était venue avec des documentaires du très français Mario Ruspoli, filmant bien avant que ce ne soit la mode les oubliés du cinéma, petites gens de Lozère ou malades psychotiques. Le festivalier pouvait aussi, entre deux films, rencontrer Agnès Varda, assister à la table ronde autour des soixante ans de la revue « Positif », poser des questions à Patrice Leconte venu présenter « Le Magasin des suicides », son tout récent film d'animation musical, prendre une leçon de musique avec Francis Lai, emmener ses enfants voir un programme spécial, visionner *Le Kid* de Chaplin aux côtés de personnes encadrées par l'association Cinéma différence, ou des courts-métrages fruits d'ateliers à l'année avec des publics dits « empêchés » – détenus de la Maison centrale ou patients de l'hôpital.

Et si les innombrables inédits lui en laissaient le temps, le cinéphile amateur pouvait découvrir les films mélodramatiques du finlandais Teuvo Tulio, revoir un ou deux chefs-d'œuvre de John Cassavetes (ah ! Gena Rowlands dans *Une Femme sous influence...*), rire aux comédies grinçantes et engagées de l'italienne Lina Wertmüller et terminer sa journée ivre de bonheur et de fatigue dans un transat en plein air en compagnie de Hitchcock ou de Truffaut devant *Rebecca* ou *La Nuit américaine*.

Laurence Tièche Chavier

juin 2012

A raucous past merges with contemporary aesthetics in the seaside town of La Rochelle.

Facing me is a white wooden door with graffiti sprayed across it. As I pass through it and walk down a flight of stairs, the light fades and the temperature drops sharply. My phone beeps that it has no signal.

I'm several metres underground in a bunker that was a German air raid shelter during World War II. And for a moment, the world I know seems very distant.

Then lights flicker on, lighting up the concrete and metal-lined corridors of the Musée Rochelais de la Dernière Guerre or the La Rochelle Museum of the Last War. Almost simultaneously, Jean-Luc Labour's vibrant voice fills the space, as he starts talking about how he acquired the bunker in the early 1980s and turned it into a museum that tells the story of La Rochelle and France during World War II.

A beautiful town of 80,000 on France's Atlantic coast, about 450 km South West of Paris, La Rochelle was one of five German submarine bases in occupied-France during World War II. During the War, the

Germans constructed several air raid shelters in the town, including one for the submarine base's commander. And it is this underground bunker, on a quiet street off La Rochelle's main market that houses the museum. What makes the privately-owned museum special is that it has been painstakingly put together by Labour, a history buff and former tourism director of the town.

A good part of the museum's collection of guns, uniforms, clothes, photographs, flags, maps, documents and other memorabilia has been acquired either in or from around La Rochelle. Opening a rather battered suitcase, Labour shows how its false bottom concealed a wireless transmitter and weapons. The case belonged to a British secret agent smuggled into France to help the French resistance movement, he says.

Labour is such a smashing storyteller that for a little over an hour I am transported to wartime France. I guess it also helps that he allows me to handle several vintage guns including a Luger pistol and a Schmeisser MP-41 sub-machine gun. Equally adept time machines are the three towers that stand watch over the entry to La Rochelle's old port. Perhaps the most recognised and photographed features of the town, the Saint Nicholas, Chaîne and Lanterne towers once regulated entry into the town's port and also served as watch towers, military barracks, prisons and navigational aids.

Today, they are tourist magnets that offer visitors glimpses of La Rochelle's past and also its celebrated 'rebel spirit'.

Enjoying the difference

For being different is, it seems, a part of La Rochelle's DNA. By the middle of the 12th Century, the town was granted a 'Charter of commune' by the Duke of Aquitaine who ruled the area. The charter allowed the town a degree of political and economic freedom available to few of its contemporaries. It was, for instance, allowed several tax and customs privileges including exemption from some taxes levied by the Crown. And in 1199, La Rochelle firmly signalled its autonomy by electing its first mayor, perhaps the first French town to do so.

Over the next few centuries it flourished as an important port on the Atlantic, especially for the trade in salt and wine. In keeping with its penchant for being different, the town embraced the values of the Reformation — the movement for reform that split Christianity in Western Europe into the Catholic and Protestant churches. And by the middle of the 16th Century La Rochelle was a Protestant stronghold in Catholic France.

However, the town's privileged existence came to a rather sorry end in the 17th Century after the Great Siege of 1627-28. France, under Louis XIII and his Chief Minister Cardinal Richelieu, brought La Rochelle firmly under royal control. The "rebel town" was forced to surrender and was stripped of the economic and political privileges it enjoyed.

By the end of the 17th Century though, La Rochelle bounced back, becoming the nucleus of trade between France, Africa and the West Indies and Canada in the "new world". Much of La Rochelle's past lives on in its museums including the Orbigny Bernon Museum, the Museum of the New World and the Museum of Protestant History.

However, La Rochelle is not only about the past, but also has its eyes firmly set on the present and the future. Not very surprising for a town that celebrates its difference with the slogan 'La Rochelle, belle et rebelle' translated as 'La Rochelle, beautiful and rebellious'. As Christophe Marchais, director, Office of Tourism, La Rochelle tells me: "La Rochelle is not just a historic city, but also a very contemporary city."

Autres publications

À CETTE SÉANCE

la lettre d'informations de *Ciné-ma différence*



mai 2012

Ensemble au Festival

En partenariat avec le 40^e Festival International du Film de La Rochelle, Ciné-ma différence organisera dans le cadre de ce Festival une séance exceptionnelle samedi 7 juillet 2012 à 14 heures au cinéma CGR Dragon. Au programme : *Le Kid*, de Charlie Chaplin. Ce sera l'occasion pour les personnes en situation de handicap vivant dans la région de profiter pleinement de l'évènement qu'est ce grand festival de cinéma, dans une atmosphère à la fois festive et chaleureuse. Cette séance exceptionnelle est soutenue par la Ville de La Rochelle. Découvrez-la [Ici](#).



À CETTE SÉANCE

la lettre d'informations de *Ciné-ma différence*

septembre 2012

A l'an prochain à La Rochelle !

La première séance Ciné-ma différence au *Festival International du Film de La Rochelle* a eu lieu samedi 7 juillet 2012 au cinéma CGR Dragon. 170 spectateurs handicapés et non handicapés, y ont été accueillis par des bénévoles de Poitiers et de Paris. Ils ont partagé un très beau moment autour du film *Le Kid*, de Charlie Chaplin, dans le cadre exceptionnel convivial de ce grand festival de cinéma. Expérience à renouveler l'an prochain.



Première séance Ciné-ma différence au Festival International du Film de La Rochelle

juin 2012

FESTIVAL DE LA ROCHELLE 2012



Le festival international du film de La Rochelle ouvrira ses portes du **29 juin au 8 juillet 2012** et fête cette année ses 40 ans. À cette occasion, une série **d'hommages** sera rendue à Anouk Aimée, Agnès Varda, Joao Canijo ou encore Miguel Gomes. Des **rétrospectives** seront organisées autour des œuvres de Raoul Walsh, Benjamin Christensen et Charlie Chaplin ainsi que des projections « **d'hier à aujourd'hui** » qui permettront de voir plus d'une trentaine de films du monde entier en avant-première et de revoir les succès de John Cassavetes ou Lina Wertmüller. Enfin, plusieurs concerts, soirée à thèmes et conférences animeront cette semaine de festival à La Rochelle.

L'ensemble du programme à l'adresse suivante :

http://www.festival-larochelle.org/sites/default/files/pdf/dossier_de_presse2012.pdf

EUROPEAN FILM FESTIVALS 2012



Festival International du Film de la Rochelle

Association du Festival International du Film de La Rochelle

GLOBAL, DOCUMENTARIES, SHORTS

This general film festival aims to screen 250 films (140 features) to an audience of 80 000 over 11 days. More than four fifths of the films are European. A total of 25 European countries are represented.

This is a non-competitive festival. The programme includes tributes, screenings of films made by unknown directors, retrospectives and cine-concerts. The highlights include a selection of recent EU short and feature films, a selection of rare, old or restored films, special screenings for children, documentaries, thematic all-night sessions followed by breakfast, special evenings, cinema and music classes, open air screenings and screenings in other French cities.

To attract new audiences, this festival uses previews, festival presentations and meetings with organisations, such as schools, high schools, libraries, businesses, tourist offices and clubs to promote the festival to new publics. This includes organising workshops with filmmakers in different neighbourhoods of La Rochelle throughout the year.

Association du Festival International du Film de La Rochelle

16 rue Saint-Sabin
75011 Paris – FR

T +33 1 4806 1666
F +33 1 4806 1540

Arnaud Dumatin
arnaud.dumatin@festival-
larochelle.org

Prune Engler
prune.engler@festival-
larochelle.org

 FIFLR

 @fiflrofficiel

2012 – 40th EDITION

June 29, 2012 > July 8, 2012
La Rochelle – FR

2013

June 28 > July 7, 2013
La Rochelle – FR

SUBMISSION/SELECTION REQUIREMENTS

The festival selects short and feature films. Films must be unpublished.

www.festival-larochelle.org

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
LA ROCHELLE



Les Carnets de Grégory

EXPLORATEUR DE SAVEURS

g

GRÉGORY
COUTANCEAU

été 2012

**FESTIVALS,
EXPOSITIONS, VISITES
ET ÉVÈNEMENTS...**
DÉCOUVREZ OU
REDÉCOUVREZ LA
ROCHELLE POUR LE
PLAISIR DES YEUX ET
DES PAPILLES.

Les rendez-vous des gourmets

De juin à octobre 2012



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM - DU 29 JUIN AU 8 JUILLET 2012

Cette manifestation est le rendez-vous de la cinéphilie autour d'hommages (Anouk Aimée, Agnès Varda, Denis Villeneuve et le cinéma tibétain) de rétrospectives (du finlandais Teuvo Tulio et du danois Benjamin Christensen), une sélection des plus beaux films de Raoul Walsh et les chefs-d'œuvre de Charlie Chaplin ! Découvrez la programmation et les informations pratiques sur www.festival-larochelle.org

juin-juillet

janvier 2012

LE CCN DE LA ROCHELLE ET LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

40^{ÈME} EDITION
DU 29 JUIN AU
8 JUILLET

Après un Festival du Film 2011 sans que le CCN et la Chapelle Fromentin ne vibrent au rythme des projections, Kader Attou et Prune Engler ont pris le temps nécessaire à la construction d'une nouvelle proposition tout en cohérence avec les projets de chacun pour cette nouvelle édition.

Une édition 2012 très spéciale en forme non pas de crise (de la quarantaine) ni de démon de midi cinéphile mais plutôt de gros gâteau d'un anniversaire pas anodin que l'on fêtera sans arrière-pensée puisqu'il concerne un chiffre rond : quarante !

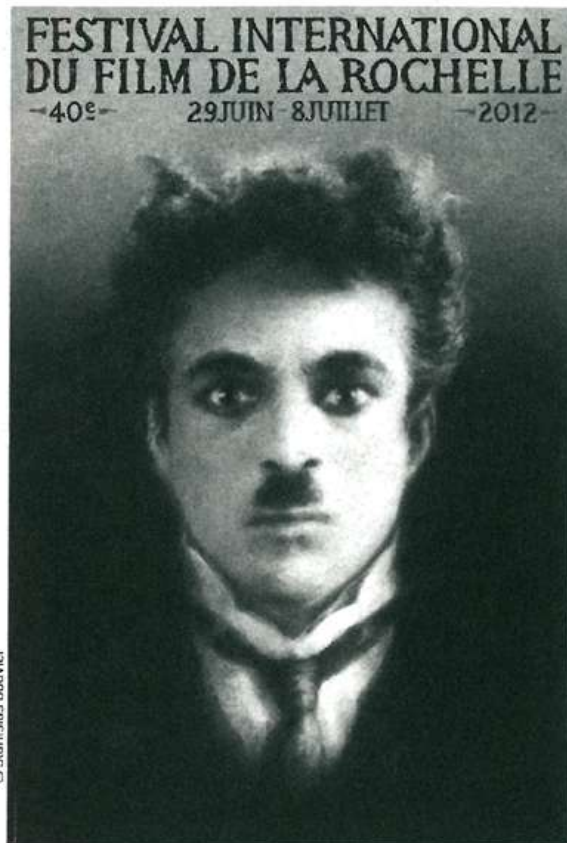
C'est au cœur de ces envies que le CCN accueillera un atelier ciné concert sous la forme d'un film muet mis en musique par des lycéens de la région, sous l'œil et l'oreille aiguisés de Christian Leroy, compositeur et pianiste. Ce travail d'atelier donnera lieu à une présentation publique à la Chapelle puis à la Coursive.

Trois soirées seront également offertes à tous, en une dernière séance de minuit pour deux films musicaux hors normes en ce lieu de caractère :

Miroir Noir, un film de Vincent Morisset et Vincent Moon sur le fameux groupe canadien Arcade Fire,

Soundbreaker de Kimmo Koskela, relatant la vie du musicien accordéoniste finlandais à la créativité sans limite : Kimmo Pohjonen.

Des rendez-vous entre images, musiques et danses qui, comme vous le constaterez, marqueront au plus près cette nouvelle collaboration estivale entre le Festival du Film et le CCN de La Rochelle.



© Stanislas Bouvier

Nos rendez-vous avec le Festival au CCN Chapelle Fromentin :

Ciné-concert *Polydor change de sexe*,
mardi 3 juillet à 18h.

Entrée libre

Projection de *Soundbreaker*,
mardi 3 juillet à minuit. Entrée libre

Projection de *Miroir Noir*,
mercredi 4 juillet à minuit. Entrée libre

Projection de *Soundbreaker*,
vendredi 6 juillet à minuit. Entrée libre

janvier 2012

ANOUK

L'ACTRICE TANT AIMÉE

« Du 29 juin au 8 juillet prochains, La Rochelle accueillera le 40^{ème} Festival international du film de La Rochelle. 40 ans : l'âge où, paraît-il, la vie recommence ! (...) La programmation détaillée ne sera connue que fin avril. Elle réservera beaucoup de surprises, 40^{ème} anniversaire oblige. Mais on connaît déjà les grands événements, que voici. Des hommages seront rendus, en leur présence, à une actrice et à quatre réalisateurs.

L'actrice ? Elle a été la Juliette de Cayatte (Les amants de Vérone), la Lola de Jacques Demy, la Maddalena de Fellini (La Dolce Vita) puis sa Luisa (Huit et demi) ou encore l'Anne de Lelouch (Un homme et une femme). Anouk Aimée honorera le Festival de sa présence et les spectateurs se régaleront de quinze de ses films.

Les réalisateurs ? Tout d'abord Agnès Varda, à qui le Festival avait déjà rendu hommage en 1998 et qui, depuis, a commencé une carrière de plasticienne. Les cinémas rochelais projeteront certains de ses films et un espace public accueillera une de ses œuvres plastiques.

Hommages également à un grand cinéaste portugais, João Canijo, méconnu en France, ainsi qu'au québécois Denis Villeneuve. Quant à Pierre-Luc Granjon, il présentera une œuvre - qui sera peut-être une découverte pour certains - absolument délicieuse, faite de films d'animation pour les enfants.

Côté rétrospectives, attention les yeux ! Pour commencer, une vingtaine de films du géant américain Raoul Walsh (Ah ! si on pouvait voir L'enfer est à lui, avec un tueur psychopathe qui ne lâche pas la main de sa maman...). Ensuite on projetera tous les longs métrages de Charlie Chaplin, du Kid à La comtesse de Hong-Kong. Détour par le Danemark avec Benjamin Christensen, un maître du muet. Ses films seront présentés en ciné-concerts. On reste en Scandinavie pour une rétrospective consacrée à Teuvo Tulio, le finlandais qui réalisa de formidables mélés dans les années 40 et 50.

Enfin, une rareté : Pema Tsenden, seul et unique représentant du cinéma tibétain, est attendu à La Rochelle avec ses trois films. Ce sera sa première apparition dans un festival. »

Christiane Poulin, Sud Ouest - mars 2012

UN PEU D'HISTOIRE ET QUELQUES CHIFFRES NE PEUVENT PAS FAIRE DE MAL

Créé en 1973, le Festival International du Film de La Rochelle, c'est une histoire d'amour à trois entre une ville au début de l'été, un public curieux et enthousiaste, et des films venus du monde entier.

En 2011, 128 longs métrages et 105 courts métrages ont été présentés à 80 768 spectateurs au cours de 466 séances sur 12 écrans.

Le programme du Festival se veut, chaque année, éclectique, géographiquement et thématiquement divers, exigeant et équilibré.

Le Festival maintient son refus de compétition, de prix et de jury, dans une volonté de comparaison plutôt que de confrontation.

Parallèlement à son travail de programmation classique, le Festival International du Film de La Rochelle mène depuis de nombreuses années un ensemble d'actions pendant la manifestation et à l'année.

Ainsi à travers diverses collaborations avec le milieu scolaire, étudiant et aussi dans les quartiers, il contribue à la sensibilisation des jeunes spectateurs et offre un accès privilégié aux pratiques cinématographiques à ceux qui en sont habituellement privés.

Carrefour professionnel, il favorise également l'échange par de nombreuses rencontres aménagées tout au long des dix jours du festival.

Dans l'idée d'une liste non exhaustive, partielle et sans queue ni tête, Jean-Paul Rappeneau, Pedro Costa, Jean-Claude Carrière, Bertrand Bonello, Christophe Honoré, Chiara Mastroianni, Michel Piccoli, Bruno Dumont, Agnès Varda, Micheline Presle, Juliette Binoche, Francesco Rosi, Amos Gitaï, Roman Polanski, Raymond Depardon, Werner Herzog, Mike Leigh, Nuri Bilge Ceylan, Jacques Doillon, Abderrahmane Sissako... sont venus à La Rochelle pour montrer et parler de leurs films !

En attendant les premières projections, l'association du Festival vous propose le magazine *Derrière l'écran* (prochain numéro à venir très prochainement) où la meilleure des façons de ne pas perdre le lien entre deux éditions du festival et donc de préparer la suivante ! Vous pouvez trouver ce magazine à caractère informatif dans les lieux culturels et autres bonnes boutiques de La Rochelle et ses environs ou au bureau du Festival à La Rochelle et à Paris ! Facile non ?

✗ www.festival-larochelle.org

SORTIR

juillet / août 2012

programme

JUILLET
AOÛT

2012

rendez-vous à la médiathèque

expositions > rencontres > projections
lectures > spectacles > jeunesse

**ENTRÉE
LIBRE**

expositions
aux heures
d'ouverture
de la médiathèque

Lundi, mardi
et vendredi
de 13h à 19h

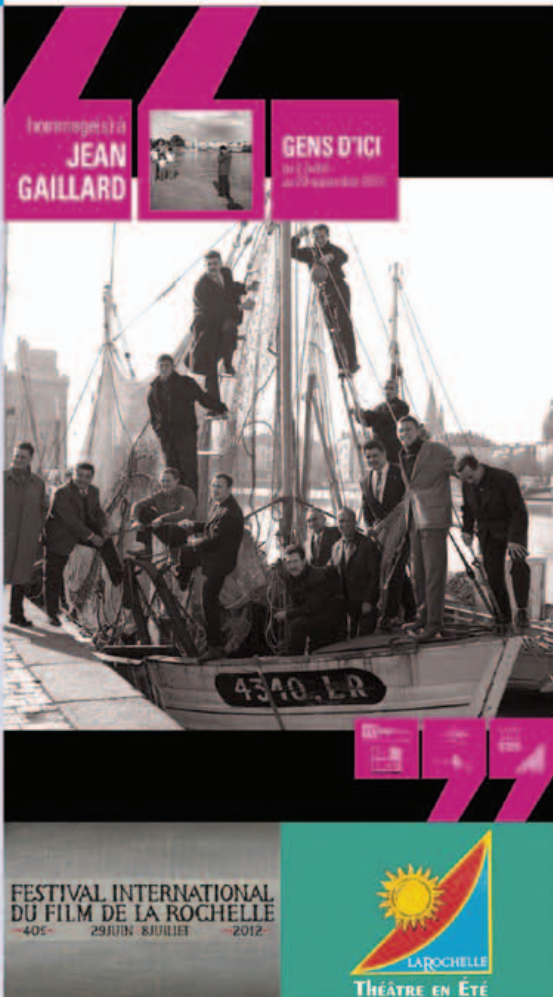
Mercredi
de 10h à 12h et
de 13h à 18h

Samedi
de 10h à 12h et
de 14h à 18h

Fermeture
hebdomadaire
le jeudi

salle de conférence
et auditorium
dans la limite des
places disponibles

MÉDIATHÈQUE
MICHEL-CRÉPEAU
Avenue Michel-Crépeau
Tél. 05 46 45 71 71
www.agglo-larochelle.fr



médiathèque
MICHEL-CRÉPEAU
Communauté d'Agglomération de La Rochelle

entrée libre et gratuite
dans la limite des places disponibles

projections

**festival international
du film de la rochelle**
portraits d'artistes et de cinéastes



CLAUDE SAUTET OU LA MAGIE INVISIBLE
de N. T. Binh - 2004 - 1h25
En présence du réalisateur.
30 juin à 14h

**PORTRAIT D'UN HOMME
À 60% PARFAIT : BILLY WILDER**
de Michel Ciment - 1980 - 67 min
En présence du réalisateur.
2 juillet à 14h

AGNÈS DE-CI DE-LÀ VARDA
d'Agnès Varda - 2011 - 5 épisodes de 45 min
En présence de la réalisatrice le 2 juillet.
ÉPISODE I 30 juin à 16h
ÉPISODE IV 2 juillet à 16h
ÉPISODE III 3 juillet à 14h
ÉPISODE II 4 juillet à 14h
ÉPISODE V 6 juillet à 14h

LE CINÉMA CHINOIS, HIER ET AUJOURD'HUI
de Hubert Niogret - 2007 - 1h
En présence du réalisateur (sous réserve).
3 juillet à 16h

ALL ABOUT MANKIEWICZ
de Michel Ciment - 1984 - 1h50
4 juillet à 16h

LES RENAISSANCES DU CINÉMA CORÉEN
de Hubert Niogret - 2005 - 1h
6 juillet à 16h

**CINÉASTES DE NOTRE TEMPS -
RAOUL WALSH OU LE BON VIEUX TEMPS**
d'André Labarthe - 1975 - 1h
En présence du réalisateur.
7 juillet à 14h

ERNST LUBITSCH, LE PATRON
de N.T. Binh et J.-J. Bernard - 2010 - 52 min
7 juillet à 16h

Internet

Le 40e Festival international du film de la Rochelle, c'est parti !

vendredi 29 juin 2012 - News - Festivals

Rendez-vous du 29 juin au 8 juillet à la Rochelle, pour la 40ème édition du Festival international du film. Comme chaque année, rétrospectives, hommages, découvertes et avants premières sont au programme !

Du 29 juin au 8 juillet, la Rochelle fait son cinéma ! Créé en 1973, le Festival fête cette année ses 40 ans et au menu, des rétrospectives - [Raoul Walsh](#), [Charles Chaplin](#), [Teuvo Tulio](#) et [Benjamin Christensen](#) - ainsi qu'une moisson d'hommages rendus aux portugais [Joao Canijo](#) et [Miquel Gomes](#) ainsi qu'aux français [Pierre-Luc Granjon](#), [Agnès Varda](#) et [Anouk Aimée](#), attendue sur place. La qualité de la programmation devrait séduire les cinéphiles, qui se feront un plaisir de (re)découvrir leurs classiques dans les salles obscures. En outre, le public rochellois pourra découvrir des films marquants de l'année, venus du monde entier. Parmi ces avants premières citons la Palme d'or 2012, [Amour](#) de [Michael Haneke](#) et [Holy Motors](#), de [Leos Carax](#), également présenté en compétition sur la croisette.

Édito

Voilà venue la 40ème édition du Festival International du film de La Rochelle!!!! Un anniversaire haut en couleur, ou en Noir et Blanc, avec des chefs d'œuvres, des hommages, des découvertes, des ciné-concerts, des séances en plein air, des avants premières, des [rencontres](#) et une exposition qui va donner la PATATE! Toute cette énumération pour vous dire que le Festival International du Film de La Rochelle sera l'endroit privilégié de ce début d'été pour découvrir, voir, revoir, aimer, détester, adorer les films du grand cinéma! Et qui d'autre que Chaplin pour représenter à la perfection le 7ème art!? Élodie

Montparnasse 19

mardi 10 juillet 2012 à 14:04

Une oeuvre de Jacques Becker, raconte en images la fin de la vie du peintre Modigliani.

Agnès Varda

lundi 9 juillet 2012 à 18:50

Les brèves de Solène....

vendredi 6 juillet 2012 à 10:06

gagner la vie de Joao Canijo Je n'ai pas vraiment apprécié le film car j'ai trouvé l'atmosphère trop lourde et trop dans le pathos. Cependant le film reste intéressant car il montre le quotidien de la communauté portugaise et plus généralement des immigrés vivant dans les banlieues et la difficulté qu'elle a à se faire attendre.

model shop jacques demy Un film plutôt original, avec très peu d'action. On suit le parcours de George, un jeune homme en pleine crise existentielle dans les rues de Los Angeles. Le film montre un homme qui rejette le modèle de la société moderne et celui de ses parents avec ses conséquences. Cependant le film présente quelques problèmes techniques plutôt gênants avec notamment l'apparition de perches et micros à l'écran.

Solène

LES FEUX DE LA RAMPE - Charlie Chaplin

vendredi 6 juillet 2012 à 08:58

Un film qui peut paraître long au début (2h20) mais qui devient de plus en plus intéressant. On découvre un autre Chaplin, qui ne mise plus seulement sur le comique de geste comme dans ses autres films. Le fait que ce ne soit pas un film muet aide beaucoup à faire de l'humour plus subtile, grâce au dialogues. Cependant, la scène du spectacle de clown est hilarante. C'est même la seule scène où les spectateurs ont vraiment rit car l'histoire en elle même n'est pas vraiment drôle, elle tient d'ailleurs plus du drame que du comique. Il y a une scène en particulier qui nous transporte : le ballet. J'ai eu l'impression de sortir de la salle de cinéma et d'aller vraiment à un spectacle. Pour conclure, le dernier film de Chaplin est parfait. On passe par toutes les émotions, du rire aux larmes ...

Zoé

Trois soeurs de Milagros MUMENTHALER

jeudi 5 juillet 2012 à 09:31

Milagros Mumenthaler, réalisatrice née en Argentine , réalise *Trois sœurs* (*Abrir puertas y ventanas* dans sa version originale) à Buenos Aires, où la vie n'est pas facile, le cadre ne sort pourtant pas de la maison, ce qui ne montre que la confrontation des sœurs face à cette soudaine autonomie et à leur solide qui leur faudra combler.

Le début m'a rappelé un film japonais de Hirokazu HODE-EDA *Nobody Knows*, dans lequel des jeunes enfants sont abandonnés par leur mère, dans leur appartement où ils tentent tant bien que mal de survivre. *Trois sœurs* prend toutefois une tournure différente, puisqu'elles sont majeures. Ce film met l'accent sur les rapports entre sœurs, leurs caractères différents et leur façon de réagir.

Le spectateur peut sortir insatisfait par le manque de précision des événements : pourquoi n'ont-elles plus de parents ? Que s'est-il passé ? Et une interrogation nous est soufflée au cours du film : sont-elles vraiment sœurs ? Ou il pourra au contraire se satisfaire justement de ce que le réalisateur nous donne. Ce film est d'une profonde réalité dans le jeu, mais je me suis demandée : pourquoi traite-t-on de ce sujet d'abandon chez les enfants et les jeunes adultes ? Veux-t-on dénoncer, simplement montrer ? Le film reste quand même attachant dans les rapports conflictuels des sœurs, qui se confrontent par leur caractère opposé, mais restent tout de même liées indéfectiblement.

Mathilde G.

"Une Femme Dangereuse"

mercredi 4 juillet 2012 à 11:09

"Une femme dangereuse" commence sur la route avec les frères Joe et Paul Fabrini qui transportent dans leur camion des marchandises diverses. Le film change totalement vers le milieu et se métamorphose en un parfait triangle amoureux. Le titre original était "they drive by night" et je trouve que ce titre s'approprie beaucoup plus. Car toute la première partie du film se déroule sur la route en pleine nuit. La dite "femme dangereuse" ne fait sa vraie apparition que vers le milieu. Le titre donne une dimension totalement différente au film et place la femme au cœur de l'action. La vision du film au États-Unis devait sûrement être différente. Cela dit, ce film est très bien et je vous le conseille.

Nolwenn Guedeau

Chaplin fait son cirque!

mercredi 4 juillet 2012 à 11:07

Lundi, j'ai eu le plaisir de découvrir "Le Cirque" de Chaplin. J'ai tout d'abord été très surprise, car il y a eu très peu de file d'attente. J'ai eu l'habitude d'avoir plus d'une heure d'attente avec déjà beaucoup de monde dans la queue comme pour "Les Temps Modernes" ou "La Ruée Vers L'Or" par exemple. Malgré son succès à sa sortie, ce film n'est pas très connu, il a été peu médiatisé et n'apparaît même pas dans la biographie de Chaplin. Comme nous l'a formidablement expliqué Stéphane Goudet, spécialiste de Charlot, ce fut une période dure pour ce grand comique (divorce, problème de tournage) ce qui a poussé Chaplin à "oublier" ce film. J'ai beaucoup aimé et je crois que j'ai, pour la première fois, vraiment rigolé devant un de ses films et je suis triste qu'il ne soit pas plus reconnu par le grand public. Je garde tout de même, d'une manière générale, une préférence pour Buster Keaton.

Nolwenn Guedeau

Brève de mercredi : "Au service de la gloire"

mercredi 4 juillet 2012 à 10:47

Ce film muet de Raoul Walsh oscille entre morale sur la guerre et trio amoureux assez léger. Paradoxal, donc!

De très belles scènes de guerre et beaucoup d'émotion notamment à l'arrivée des jeunes soldats dans le village français. Parallèlement, je n'ai pas trouvé convaincant le trio amoureux et la pseudo concurrence entre le Capitaine Flagg et le Sergent Quirt. Néanmoins, Jacques Cambra au piano rythme le film excellemment bien et nous offre un très bon ciné concert (comme d'habitude!)

Candice Motet-Debert

[Model Shop - Lola](#)

mercredi 4 juillet 2012 à 10:23

Après avoir vu "Lola" de Jacques Demy (sortit en 1961), j'ai vu "Model Shop" (sortit en 1969), nous retrouvons Lola aux États Unis. Chaque film peut se voir seul mais il est préférable de voir les deux. Je pense que lorsqu'ils sont sortis au cinéma, les spectateurs ont du avoir une grande joie de connaître le reste de la vie de Lola, son fils, Franckie le marin, Michel son mari, et leur amour. Les deux films montrent une belle évolution d'Anouck Aimée dans son jeu d'actrice. Le personnage de Lola grandi et muri beaucoup durant ses 8 ans. Elle était dans "Lola" très simple, jeune et naïve. Dans "Model Shop" on retrouve une femme sophistiquée qui a laissé sa naïveté à Paris. Je vous incite fortement à voir les deux films (et dans le bon ordre bien sur).

[HISTORIAS – LES HISTOIRES N'EXISTENT QUE SI L'ON S'EN SOUVIENT](#)

mardi 3 juillet 2012 à 11:14

Date de sortie : 18 juillet 2012 Réalisé par : Julia Murat Durée : 1h38min Pays de production : Argentine Brésil France Titre original : Historias que so existem quando Lembradas Distributeur : Bodega Films

[Huit et Demi - Frederico Fellini](#)

mardi 3 juillet 2012 à 10:38

Marcello Mastroianni interprète un cinéaste qui est complètement perdu face à la réalisation de son film. Le film est assez étrange, et pour cause : les flash-back, les fantômes et la réalité sont mélangés, si bien que le spectateur est perdu dans l'espace temps.

Le personnage est très complexe, on se demande même à certains moments du film si il n'est pas tout simplement fou.

Malheureusement, il faut s'accrocher et avoir une extrême concentration pour comprendre ce qu'il se passe...

L'ESCLAVE LIBRE - Raoul Walsh

mardi 3 juillet 2012 à 10:25

On retrouve le même acteur que dans *Les Implacables*, **Clark Gable** qui cette fois-ci incarne un acheteur d'esclaves. Amantha Starr (Yvonne De Carlo) la fille d'un riche anglais revient pour l'enterrement de son père, lorsqu'on lui apprend qu'elle a du sang noir en elle et qu'il faut donc qu'elle soit mise au même rang que les autres esclaves, c'est-à-dire qu'elle soit vendue. Hamish Bond l'achète et c'est à partir de ce moment là que l'on comprend que l'homme à qui Manty appartient n'est pas méchant et sadique comme les autres. A partir de là, se crée un lien entre les deux personnages, si fort qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre. Un film qui met en scène un amour au départ impossible. C'est en quelque sorte le Roméo et Juliette de Raoul Walsh, deux personnes qui n'ont pas le droit de s'aimer mais qui décident d'aller contre les règles et les lois. Contrairement à l'œuvre initiale, les deux personnages principaux ne meurent pas, au contraire, le film se fini en "Happy End" alors que l'on pense que tout est perdu. Ce film est un espoir pour tout ceux qui pensent avec perdu leur amour ou qui croient ne pas avoir le droit d'aimer qui ils souhaitent. De plus, tout cela se passe dans le contexte de la traite des Noirs, ce qui donne davantage de force à l'histoire puisque les personnages ne sont pas libres de penser et de faire ce qu'ils veulent. En bref, un très bon film.

Zoé

Huit et demi Federico Fellini

mardi 3 juillet 2012 à 09:43

En séjour dans une station thermale, Guido se retrouve sans inspiration pour son prochain film et se confronte aux femmes de son "harem", et à ses producteurs excités par son silence. Un film original mêlant la réalité aux pensées rocambolesques et délurées du personnage principal, On est transporté de scène en scène, sans savoir s'il s'agit de la réalité ou de ses rêves. Film dramatique, certains personnages relèvent toutefois l'atmosphère lourde et font rire grâce à leur légèreté d'esprit.

Mathilde G.

Brève de Lundi 2/07 par Candice

mardi 3 juillet 2012 à 09:25

HUIT ET DEMI - Frederico Fellini

J'ai pas compris : "HOLY MOTORS"

lundi 2 juillet 2012 à 16:32

Dans certain films on comprend dès le début ce qu'il va se passer à la fin. Et bien avec ce film quand vous pensez avoir compris l'histoire, il y a un élément qui vient tout remettre en cause. C'est à s'y arracher les cheveux! Léo CARAX nous ballade...mais que veut-il nous dire? Pendant tout le film on essaye de trouver des significations, des métaphores, à chaque scène, mais finalement notre cerveau abandonne, lâche prise, se laissant aller sur ces images sorties de nulle part. Le casting reste totalement incompréhensible, et après ce film on voit les acteurs différemment. Ce film SPECIAL, étrange et sans aucune logique, dégage un je ne sais quoi qui fait aimer le n'importe quoi.

J'AI PAS COMPRIS, MAIS J'AI AIMÉ.

ELODIE

info

24 juin 2012

Le Festival de la Rochelle fête ses 40 ans autour des filmographies de Charlie Chaplin, Raoul Walsh, Anouk Aimée, Agnès Varda, Teuvo Tulio, Miguel Gomes, Silvana Mangano,...(29 juin – 8 juillet 2012)

Manifestation incontournable, le Festival International du Film de La Rochelle fête cette année 40 ans de cinéma dans la capitale de Charente-Maritime. Cette 40ème édition propose une programmation éclectique fidèle aux fondamentaux du festival en mêlant cinéma d'hier et d'aujourd'hui sans aucun esprit de compétition. Côté patrimoine, des rétrospectives seront notamment consacrées à Charlie Chaplin, Raoul Walsh (avec notamment *Régénération* et *Le voleur de Bagdad* en ciné-concerts et une copie restaurée de *L'Entraîneuse fatale* avant sa ressortie en salle) et au Finlandais Teuvo Tulio dont les mélés des années 50 ont fortement influencé son compatriote Aki Kaurismäki. De nombreuses personnalités sont attendues pour des hommages à leur parcours comme Anouk Aimée, Agnès Varda qui présentera son installation « Patatutopia » parallèlement à une demi-douzaine de ses films, le cinéaste d'animation Pierre-Luc Granjon ou encore le Portugais Miguel Gomes qui présentera entre autres une avant-première de *Tabou*, très remarqué à la dernière Berlinale. De nombreuses autres avant-premières et des inédits seront comme chaque année au programme. Cette édition anniversaire sera aussi l'occasion de fêter les 60 ans de *Positif* autour de documentaires consacrés à des cinémas (coréen, chinois,...) et des cinéastes que la revue a souvent célébrés (Lubitsch, Sautet, Wilder,...). A noter enfin une carte blanche à la Cinémathèque de Bologne, qui mène un travail exemplaire de restauration et d'exposition d'œuvres du patrimoine, une autre à l'association Cinémas 93, des cycles John Cassavetes et Lina Wertmuller, une leçon de musique autour du travail de Francis Lai, une nouvelle soirée Retour de flamme, une nuit blanche Silvana Mangano,...

AL/06/12

29 juin - 8 juillet 2012

40e Festival International du Film de La Rochelle

16, rue Saint Sabin

75011 Paris

Tel : 01 48 06 16 66 – Fax : 01 48 06 15 40

e-mail : info@festival-larochelle.org

www.festival-larochelle.org/



FESTIVAL

40e édition du Festival International du Film de La Rochelle du 29 juin au 8 juillet 2012



Le festival

Créé en 1973, le Festival International du Film de La Rochelle fêtera ses 40 ans en 2012.

Le programme du Festival International du Film de La Rochelle se veut chaque année éclectique, géographiquement et thématiquement divers, exigeant et équilibré. Le Festival maintient son refus de compétition, de prix et de jury, dans une volonté de comparaison plutôt que de confrontation. Au programme, des hommages à des réalisateurs ou à des acteurs invités, des rétrospectives de réalisateurs ou acteurs disparus, des découvertes de jeunes réalisateurs ou cinéastes encore inconnus ou méconnus en France, une sélection de longs métrages d'actualité du monde entier et inédits en France, des films pour enfants, des expositions, une nuit blanche, des avant-premières de films rares, restaurés ou réédités...

En 2011, 128 longs métrages et 105 courts métrages ont été présentés à 80 768 spectateurs au cours de 466 séances sur 12 écrans.

Pour sa 40ème édition, le festival programme 250 films, mais aussi avec une installation d'Agnès Varda, deux soirées en plein air, des ciné-concerts, des expos, des rencontres, une nuit blanche, une leçon de musique, des films et des ateliers pour les enfants, des avant-premières et beaucoup de surprises...

Le partenariat avec la CCAS

Il s'agit d'un partenariat en relation avec la CMCAS La Rochelle impliquant :

- Des tarifs préférentiels pour les agents des IEG et leur famille (environ 30% de réduction sur l'achat des différentes cartes : permanente, 20, 10 et 3 entrées) sur présentation de la carte Activ' (ou de son attestation) aux projections du Festival.
- L'organisation d'une soirée spéciale CCAS-CMCAS, avec la projection d'un film.
- L'organisation d'une projection à destination d'une quarantaine d'enfants de la CMCAS de la Rochelle.
- Des places exonérées à récupérer auprès de la CMCAS.



CENTRE TCHÈQUE

ČESKÉ CENTRUM

Hors nos murs

Jiří Trnka - Le Cirque Joveux

Dans le cadre du Festival international du film de la Rochelle

Samedi 30 juin, samedi 7 et dimanche 8 juillet 2012 à 14h, 15h, 16h, 17h et 18h

Dimanche 1^{er}, mardi 3, mercredi 4, jeudi 5 et vendredi 6 juillet 2012 à 11h, 12h, 14h, 15h, 16h, 17h, 18h

République tchèque, 1951, 14mn, papiers découpés, couleur

Des animaux, des trapézistes, des clowns et des numéros toujours plus extraordinaires, c'est cela la magie du cirque...

JIŘÍ TRNKA (1912-1969) : Cinéaste tchèque d'animation mais également sculpteur, peintre et illustrateur, Jiří Trnka est surtout connu pour ses merveilleux films d'animation en volume. Véritable tradition nationale, les marionnettes seront au centre de sa création ainsi que les mythes et légendes de son pays.

45 places, entrée libre

(l'entrée du Muséum est gratuite pour les moins de 18 ans)

Le lundi 2 juillet, le Muséum est fermé.

Informations et réservations :

Lise Glaudet, Festival International du Film de La Rochelle, 10 quai
Georges Simenon, 17 000 La Rochelle

lise.glaudet@festival-larochelle.org

Tél : 05 46 52 28 96

Muséum d'Histoire Naturelle

28 rue Albert 1^{er}

17 000 La Rochelle

www.festival-larochelle.org

[Back to top](#)





Chine et films

La Chine à travers le cinéma chinois

Un réalisateur tibétain à découvrir au Festival de La Rochelle

publié par lao zhao le jeu, 28/06/2012 - 20:32



Le Festival International du Film de la Rochelle nous propose de découvrir le travail du réalisateur tibétain Pema Tseden en projetant 4 de ses films.

A propos de Pema Tseden

“ Fils de nomades, Pema Tseden, aussi connu sous le nom de Wanma Caidan, est né en 1969 au Tibet, en République populaire de Chine. Suite à des études bilingues tibétain-mandarin, Pema Tseden est à la fois interprète, auteur de nouvelles et publie des articles sur la culture tibétaine avant de s'orienter vers le cinéma. ”

Le festival proposera « Grassland » un court métrage de 2004, « Silence des pierres sacrées » (静静的嘛呢石) un film de 2005, « The Search » (寻找智美更登) un film de 2009, et enfin « Old Dog » (老狗) son dernier film sorti en 2011 que je vous propose de découvrir avec son synopsis et sa bande annonce.

Synopsis de « Old dog »

“ Un vieux pasteur nomade est fâché contre son fils parti en ville vendre leur mastiff tibétain, une race de chien extrêmement à la mode parmi les riches Chinois. Il décide de racheter l'animal. Mais le chien ne cesse de changer de propriétaire et la relation père/fils en subit les conséquences... ”



« Old Dog » : film sur la réalité du monde tibétain moderne, mais film universel

par Brigitte Duzan, 09 novembre 2012

Lauréat du Golden Digital Award au 35^{ème} festival international de cinéma de Hong Kong, en avril 2011, le troisième long métrage du réalisateur [Pema Tseden \(万玛才旦\)](#), « Old Dog » (《老狗》), a depuis lors fait le tour des festivals internationaux où il a été plusieurs fois primé, le dernier prix qui lui a été décerné datant de juin 2012, au festival de Brooklyn.

Il a été découvert en France au festival de La Rochelle, en juillet 2012, dans le cadre d'une rétrospective complète de ses films. L'affluence massive lors de la séance de projection a bien montré l'intérêt suscité par le film, tout comme la rencontre qui l'avait précédée, organisée par le festival entre le public et le réalisateur.

Une histoire riche en symboles

Une histoire simple au départ

La première séquence de « Old Dog » (《老狗》) nous montre un solide Tibétain, vêtements traditionnels et cheveux sur les épaules, pétaradant sur une vieille moto, un mastiff noir au poil hirsute trottant, en laisse, à ses côtés. L'homme s'appelle Gonpo ; il vient à la ville apporter du beurre de *dri* (1) à des amis et des parents, dont un beau-frère agent de police, et en profite pour vendre le chien, pour lequel un marchand lui donne ce que l'on devine être une jolie somme.

La ville a l'apparence d'une ville frontière en train d'émerger d'un sol boueux : la caméra parcourt, sans s'arrêter ni détailler, des immeubles en construction, quelques boutiques déjà délabrées devant lesquelles des enfants jouent avec des chèvres, plus attirés par le spectacle d'une bouteille en plastique emportée par le vent... Mais le paysage que parcourt Gonpo a un aspect tout aussi morne et plat, vu au ras du sol, sans les brillantes perspectives sur des montagnes imposantes auxquelles nous ont habitués les films sur le Tibet.

Le décor est posé, et la vente initiale du chien, qui semble cohérente dans le contexte de pauvreté ambiant, est le facteur perturbateur qui va déclencher une crise familiale et personnelle, emblématique à plusieurs niveaux.

Mais une histoire emblématique



Old Dog



Pema Tseden présentant *Old Dog*
au festival de Seattle, mai 2012

Le premier symbole est le chien lui-même. Ce n'est pas le chien de Gonpo, mais celui de son père, dont il est le fidèle compagnon depuis 17 ans. Ces mastiffs sont des chiens de berger qui font partie de la culture des nomades des hauts plateaux tibétains : ce sont des gardiens de troupeaux, et non des objets d'échange que l'on peut vendre à loisir.

Or la grande mode des nouveaux riches chinois est d'en acquérir, à n'importe quel prix, comme animaux de compagnie et symboles de statut social. Cette mode a créé un marché alimenté, de gré ou de force, par toute une mafia qui va jusqu'à voler les chiens pour les revendre. Dans ces conditions, plutôt que de se faire voler leur chien, beaucoup de Tibétains préfèrent le vendre tant qu'il l'ont encore, en tirant un bon prix.

Il y a donc là une image emblématique des pressions dramatiques exercées par la société marchande, et le « grand frère » chinois, sur une culture menacée par les changements de modes de vie induits par une modernité agressive venue de l'extérieur. C'est ce que le vieil homme n'est pas prêt à accepter, entraînant, dans la séquence conclusive du film, une conclusion dramatique (que l'on se gardera bien de divulguer) qui est un acte plus désespéré que vengeur, et d'autant plus désespéré qu'il semble en contradiction avec les principes mêmes de la culture tibétaine. Il n'y a pas d'issue, semble dire le réalisateur, dans cette lutte inégale, et à agression agression et demie.

A cela s'ajoute, comme symbole complémentaire, le fait que Gonpo est stérile. Le vieux père est ainsi privé de descendance, comme, semble insinuer le réalisateur, la culture tibétaine ancestrale qui se meurt doucement. Non seulement Gonpo ne peut avoir d'enfants, mais il est prêt à vendre le chien familial ...

Pierre de touche d'une esthétique très personnelle

L'ambiance particulière du film, désolée et sans aménité, est construite à partir de mouvements lents, presque parcimonieux, de la caméra, combinés à une bande son agressive. Tout est filmé de loin, faisant du spectateur un témoin, mais à distance. Les plans sont en outre très longs, volontairement prolongés au-delà de la logique immédiate. Pema Tseden a expliqué qu'il voulait laisser au spectateur le temps de la réflexion, et la possibilité d'une interprétation personnelle.



Affiche choisie pour la sortie du film à UCLA

Pema Tseden (2) a une manière bien à lui de laisser la caméra continuer à tourner devant un paysage qui a été vidé de ses personnages, humains ou animaux, et où seuls perdurent les bruits. Des bruits qui confinent à la cacophonie en milieu urbain, dans cette petite ville sans charme ni chaleur humaine, qui semble surgir par hasard de la boue du chemin : moteur de la moto, bêlements des chèvres, hurlement du vent, mais aussi musique pop égrenée par un poste de radio sur un chantier ; on entend aussi, à peine audible, le chant de l'épopée tibétaine de Gésar (3)...

Chinese Movies



Le vieil homme et son chien

Ce bruit de la ville semble même se répercuter jusque dans la modeste maison de la famille de Gonpo et son père, dans le calme de la prairie, où le poste de télévision familial retransmet une interminable publicité dans le plus pur mandarin de la chaîne de télévision centrale chinoise, allusion à l'intrusion d'une altérité culturelle sous forme de modernité.

Le soir amène un moment de paix, et une brève séquence réflexive, filmée dans l'entrebâillement de la porte, derrière le vieux père assis sur le seuil. Mais ce calme est bientôt rompu par le vol du chien et le bruit d'un moteur qui s'éloigne... Le bruit est décidément l'élément perturbateur, emblématique d'une civilisation qui ne reconnaît pas la qualité du silence qui était celle de la vie autrefois, vie des nomades et vie des moines.

L'élément sonore est à nouveau l'élément primordial à la fin du film, quand la caméra se détourne du geste ultime du vieil homme et que ne restent plus pour le suggérer que le son de ce qui se passe dès lors hors cadre, mais sans qu'on puisse l'ignorer. Après un temps mort, la caméra repart en suivant le vieil homme qui s'éloigne lentement en montant la pente devant lui, comme s'il allait à la rencontre du ciel ; on entend le bruit de sa respiration qui diminue, diminue, jusqu'à s'effacer totalement...



Le fils et le chien

Film sur la réalité du monde tibétain d'aujourd'hui, « Old Dog » dépasse cette seule problématique et amène aussi à réfléchir sur celle du monde moderne en général, et le nôtre en particulier. Il y a quelque chose d'universel dans « Old Dog ». Et c'est sans doute ce qui crée cette empathie particulière avec tous les publics auxquels il est donné de le voir.

Notes

- (1) Ce qu'on appelle communément beurre de yak, mais, le yak étant le mâle, me précise la tibétologue Françoise Robin, c'est une expression erronée.
- (2) Secondé par ses alter ego [Sonthar Gyal](#), son directeur de la photo, et Duktar Tserang, son directeur du son, qui collaborent tous deux avec lui depuis son premier film.
- (3) L'épopée de Gésar est la plus grande épopée orale au monde, et constitue l'un des fondements de la tradition littéraire et religieuse tibétaine. Ce n'est donc pas un choix anodin de la faire entendre dans le contexte particulier de cette séquence, mais sans lui permettre d'être totalement audible...

Du 29 juin au 8 juillet 2012

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

En partenariat avec CINE+ CLASSIC



Pour ses 40 ans, le festival propose une programmation riche et variée avec en film d'ouverture la palme d'or à Cannes, *Amour* de Michael Haneke.



Au programme :

- Des hommages (en leur présence) à Anouk Aimée, Joao Canijo, Michel Gomes...
- Des rétrospectives de Charlie Chaplin, Teuvo Tulio
- Une découverte de de Pema Tzedon, premier cinéaste tibétain en république populaire de Chine (en sa présence)



Mais aussi, NUIT BLANCHE, FILMS POUR LES ENFANTS, MUSIQUE ET CINEMA, ICI ET AILLEURS, avec des nombreuses avant-premières :

- *A perdre la raison* de Joachim Lafosse (en sa présence)
- *Best intentions* d'Adrian Sitaru
- *Holy Motors* de Leos Carax (en sa présence)
- *Reality* de Matteo Garrone

- *Holy Motors* de Leos Carax (en sa présence)
- *Reality* de Matteo Garrone

Et beaucoup d'autres encore...

Pour plus d'informations, rendez-vous sur le site du festival : www.festival-larochelle.org

En partenariat avec le festival, CINE+ CLASSIC propose une programmation spéciale Raoul Walsh, tous les jeudis du

Le Jeudi 5 Juillet avec *Sabotage à Berlin*



Le Jeudi 12 Juillet avec *Bataille sans merci*



Le Jeudi 19 Juillet avec *La grande évasion*



Et le Jeudi 26 Juillet avec *La fille du désert*



. Anouk Aimée à l'honneur

Par [louis brunel](#) dans [Accueil](#) le 28 Juin 2012 à 09:34



Pour marquer sa 40ème édition, le Festival International du film de La Rochelle célèbre Anouk Aimée. Juste avant la sortie au cinéma d'un de ses films célèbres tout juste restauré : *Lola*.

Federico Fellini la surnommait "*mon petit cyprès*". Aujourd'hui octogénaire, Anouk Aimée a traversé le cinéma avec légèreté, pouvant tour à tour être joyeuse, mystérieuse, fragile... Son nom d'actrice, la jeune Françoise Dreyfus le doit à un certain Jacques Prévert. Elle devait tourner à Belle-Ile-en-Mer dans un film jamais terminé par faute d'argent : *La Fleur de l'âge*. Elle avait 15 ans et conservera ce nom de scène. De la période de la guerre, qu'on peut imaginer traumatisante, elle ne parle pas. Elle dit juste qu'elle a su "*ce que survie voulait dire*".

Mariée ensuite au producteur et réalisateur Nico Patakis, elle vit l'aventure de Saint-Germain-des-Prés dans le cabaret de la Rose rouge qu'il a créé. L'occasion de croiser des figures comme Sartre, Beauvoir, Montand... Elle débute à 19 ans au cinéma dans *Le Rideau cramoisi* d'Alexandre Astruc. Le début d'une carrière où elle promènera sa silhouette comme en apesanteur dans bien des films, notamment ce *Lola*, de Jacques Demy, dont je reparlerai pour la sortie de sa version restaurée le 25 juillet prochain.

A la Rochelle, on pourra la revoir -outre ces deux films- dans bien des variations : de *Huit et demi*, de Fellini à *La Petite Prairie aux bouleaux* via *Un homme et une femme* bien sûr. Une comédienne qui fut récompensée par un prix d'interprétation à Cannes en 1980 pour *Le Saut dans le vide*, où elle jouait la sœur dépressive d'un Michel Piccoli diabolique à souhait.

Une carrière vraiment originale pour celle qui avoue aujourd'hui : "*Je ne faisais jamais de plans*" et souligne simplement qu'elle appréciait avant tout "*être aimée*". Prévert avait bien choisi son nom.

Hommage à Anouk Aimée

Partager

Plus d'infos

cinéphile m'était conté ...

Cinéma

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (10)

Scènes 29 à 32 :

Clap de fin



Voilà, c'est terminé. 32 films visionnés en 9 jours. Bien sûr, j'aurais pu en voir davantage, revenir vers Walsh et Cassavetes, découvrir des Wertmuller, les premiers Cantjo et Gomes, voir des documentaires et d'autres films tibétains, réexplorer la filmographie d'Anouk Aimée, assister à des rencontres avec des réalisateurs, passer une nuit blanche avec Silvana Mangano, me prélasser sur un transat, cette nuit, pour regarder à nouveau La nuit américaine, de Truffaut, en plein air. Oui, mais pour être festivalier, on n'en reste pas moins humain. Et il faut être raisonnable. Relativement. Et puis, il y a d'autres souvenirs que les films : des rencontres, des discussions animées, des sourires et des effluves de mer, le matin, au port de La Rochelle.

Je me souviendrai de Pierre, Viviane, Michel et des autres, de ces conversations amicales dans les files d'attente, qui ont fait passer 1 heure 30 et davantage en un clin d'oeil. Et des fous rires, parfois, pour quelques jeux de mots approximatifs et badinages légers.

Je voudrais rendre hommage à l'homme au chapeau de paille, le grand ordonnateur des séances au Dragon, toujours de bonne humeur et drôle. Je me rappellerai ce couple, dans une queue, qui mangeait des sushis, assis sur le bitume, pour changer de l'ordinaire des sandwiches, parce que c'était son anniversaire à lui. Et puis la lumière blonde de Sandrine Bonnaire et de sa soeur, aujourd'hui, fendant la foule. Et puis Anouk Aimée, Agnès Varda et tous les metteurs en scènes croisés. Sans oublier Piccoli déjeunant d'huitres et de muscadet à quelques tables de la mienne.

Enfin, un chaste baiser aux deux Marie, du bar de la Coursive, houspillées parfois par des festivaliers trop pressés et pleins de morgue. Je leur ai dit simplement qu'elles avaient été mes rayons de soleil lors de

cinéphile m'était conté ...

ces journées. La petite jolie blonde et et la grande jolie brune. Ayant le mail de cette dernière, je vais lui transmettre l'adresse de ce blog, ce qui lui permettra de lire toutes les idioties que j'ai pu écrire à son sujet. Brune et blonde Marie, j'espère vous revoir l'année prochaine à La Rochelle. Sinon, le soleil brillerait moins fort.

Allez, clap de fin !

J'ai commencé la journée par un muet de Benjamin Christensen, *Nuit vengeresse* (1916). Pas mal, d'ailleurs, ce drame policier, mais j'ai quitté la salle avant la fin, peu concentré et désireux de manger en terrasse pour la dernière fois.



Présenté à Cannes en ouverture de la Semaine de la Critique, le premier film du britannique Rufus Norris, *Broken*, a favorablement impressionné les festivaliers. Un témoignage sur la violence sociale en Angleterre à travers les yeux d'une adolescente de 13 ans, qui pourrait être comparé à *Fish Tank* si le style de Norris n'en était pas aussi éloigné. Le cinéaste débutant est déjà un fieffé manipulateur, brillantissime dans sa mise en scène, qui fait passer cette oeuvre au noir au tamis de la fantaisie, de l'humour et de la tendresse. Bien que trop chargé de drames, surtout vers la fin, *Broken* est un vrai bonheur de cinéma, constamment inventif et surprenant. Tim Roth, formidable, se fait voler la vedette par le tempérament de la jeune Eloïse Laurence, soufflante de talent. Il y a pas de mal d'esbroufe dans le film, mais c'est pour la bonne cause et l'émotion qui s'en dégage est indéniable.

Sortie : le 22 août.



De bonnes intentions dans le premier long-métrage de Sandrine Bonnaire, *J'enrage de son absence*, et une première heure bien tenue. Sensibilité, acuité des sentiments, douleurs rentrées, ce film sur les retrouvailles d'un ancien couple 8 ans après la mort de leur petite fille, aurait pu être une vraie réussite. Malheureusement, la suite est une succession de scènes à la lourde psychologie qui gâche la bonne impression initiale et où le grand William Hurt semble tétanisé. Quant à Alexandra Lamy, méritante, il lui manque un petit quelque chose pour être à la hauteur d'un rôle dans lequel aurait excellé une ... Sandrine Bonnaire.

Sortie : le 31 octobre



Cela cafoille pas mal dans *Reality* de Matteo Garrone, Grand Prix du Jury à Cannes, cette année. Avec son scénario qui est tout sauf limpide (*Gomorra*, malgré ses qualités, avait le même problème), l'émergence d'un thème central se fait attendre très longtemps. Il arrive enfin avec la névrose de ce poissonnier napolitain qui vient à croire qu'il va être choisi pour participer à la plus célèbre émission de télé-réalité italienne, *Grande Fratello*. Garrone passe à côté de la critique de ce phénomène de société se dispersant dans des scènes inutiles et ne parvient qu'en de rares moments à traiter son sujet, soit l'abandon du réel par un quidam moyen pour un monde imaginaire. Pas franchement raté, mais loin

cinéophile m'était conté ...

Les tribulations d'un cinéophile à La Rochelle (9)

Scènes 25 à 28 :

Bosnie, Algérie, Bronxie



Comme un parfum de fin annoncée, pour cet avant-dernier jour. Quelques averses et, au milieu, un soleil de plomb. Les affiches des Francofolies fleurissent un peu partout. Thiéfaïne, Paradis, Arthur H., etc, vont bientôt prendre La Rochelle d'assaut. Le temps n'est pas aux regrets, il faut tirer du festival l'ultime jus.

Et ça commence bien avec le deuxième film de la réalisatrice bosnienne de Premières neiges, Aida Begic. **Djeça, enfants de Sarajevo**, est un superbe portrait de femme, âpre et sans concession. Filmé à l'épaule, la plupart du temps, pour épouser le rythme de ce petit soldat meurtri, qui marche sans cesse, et se bat pour garder un peu de dignité dans la Bosnie nouvelle livrée aux trafics en tous genres et à l'arrogance des nantis. Elle, orpheline de guerre, doit lutter contre ses démons et ceux de son jeune frère tenté par la délinquance. La guerre n'est jamais loin des sensations de l'héroïne, le bruit de l'aspirateur évoque les sirènes d'alerte, les voitures sur un pont, les canonnades, les pétards de Noël, les rafales de Kalachnikov. Elle porte un foulard, non par conviction, mais par protection. Elle est une héroïne du quotidien et Aida Begic rend hommage, à travers elle, à toutes les femmes de Bosnie qui ont connu l'horreur, cassées de l'intérieur, mais décidées à continuer leur route, coûte que coûte.

Sortie : le 20 mars 2013.



Pour changer, après un déjeuner au soleil, un documentaire à la médiathèque. André S. Labarthe est l'auteur de la célèbre série Cinéastes de notre temps. Il vient présenter celui qu'il a tourné en 1966 dans le ranch de Raoul Walsh. Intéressant, mais cela ne vaut pas un film de ... Walsh, du coup, je zappe le doc consacré à Lubitsch pour recharger les batteries.

Cinéaste inégal, Merzak Allouache avait depuis longtemps l'envie de tourner un film qui témoignerait de l'histoire violente et récente de l'Algérie, pour les nouvelles générations, qui ont déjà oublié cette période dite de la "concorde nationale". **Le repentî** est l'histoire d'un maquisard islamiste qui vient se rendre aux autorités, lesquelles lui laissent la liberté en échange d'une collaboration active. Seulement, cet ancien rebelle a aussi un plan pour améliorer l'ordinaire, même s'il risque sa peau à tout moment. Le film se dévoile peu à peu, avec un lourd secret qui implique un pharmacien et sa femme, ils sont séparés, dont la fille a été enlevée quelques années par les combattants de l'Islam. Au cœur des massacres qui ont ensanglanté l'Algérie, Allouache tricote une histoire trop lourde pour lui. Il ne parvient pas à rendre la tension palpable et joue trop la carte du suspense. Reste une belle interprétation féminine (d'Adila Bendimerad, qui a présenté le film) et un final d'une violence extrême, qui laisse pantalois.

Sortie : premier trimestre 2013.



Michel Gondry n'en est pas à une expérimentation près. **The We and the I** part d'un concept amusant. Il se déroule quasiment intégralement dans un bus qui ramène des lycéens du Bronx chez eux, après la dernière journée de classe. Inutile de dire que c'est bavard, cahoteux, à travers des conversations de cul, des petites humiliations et des tranches de rigolade. Gondry insère des vidéos, des textos et des scènes fantasmées dans un bric à brac dont la logorrhée s'avère lassante. On a l'impression d'assister à une version cinéma d'un long morceau de hip hop avec ses changements de rythme, ses trouvailles visuelles et ses contre-champs des immeubles du Bronx. Foncièrement, c'est un nouvel exercice de style du cinéaste, que certains devraient trouver formidable. Pas moi, vu qu'il n'en reste quasiment rien, une fois le film terminé.

Sortie : le 12 septembre.

cinéphile m'était conté ...



Demain : dernier jour avec Sandrine Bonnaire, Rufus Norris et Matteo Garrone. Et, pour la route, un muet de Benjamin Christensen.

A suivre, au fil(m) de l'eau.

08-07-2012 | 15 vues | [@commentaire](#)



Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (8)

Scènes 22 à 24 :

Tout roule chez Raoul



Un dernier mystère est levé : la serveuse blonde du bar de La Coursive se prénomme Marie. Résumon l'affaire : la grande brune jolie et la petite blonde euh, jolie, s'appellent toutes les deux Marie. Pleines de grâce, cela va sans dire. Un rayon de soleil pour le premier café du matin avant d'entamer les hostilités.

J'ai un peu snobé la rétrospective Walsh, depuis le début du festival, pour la raison que j'ai tout vu dans le passé. Cependant, sur grand écran, c'est tout de même autre chose. Vérification ce matin avec La grande évasion (High Sierra, 1941), film noir que Walsh remake en western 8 ans plus tard (La fille du désert). C'est un film important pour le réalisateur qui le fit quitter les séries B et entrer dans le panthéon des grands cinéastes. Et c'est aussi le premier rôle important de Bogart qui sourit souvent dans le film, ce qui n'est pas si courant. Et puis, il y a Ida Lupino, sublime dans la fragilité. Comme une Ida du bonheur possible. La grande évasion est menée de main de maître dans les grands espaces de la Californie, sans laisser une minute de répit. Pas le plus grand des Walsh ? Et alors ? Tout roule chez Raoul et bien des films contemporains semblent des omnibus à côté de ce TGV.



Dans la série "film latino-américain languissant", un nouvel échantillon se présente avec le mexicain (même si le réalisateur est espagnol) Ici et là-bas. Le quotidien d'un père de famille revenu des Etats-Unis et qui devra y repartir pour nourrir sa petite famille. Un film qui se concentre sur des détails et de simples gestes. Trop peu pour créer une empathie durable. Décevant.

Sortie non encore programmée.

cinéphile m'était conté ...



Et voici le deuxième choc portugais de la semaine. Après *Liens de sang* et dans un genre très différent, Tabou séduit à son tour. Comme Joao Canijo, Miguel Gomes prend son temps (2 h 00) pour installer ses splendides images en noir et blanc et nous balader un temps dans le Portugal contemporain. Avant la grande bascule dans le Mozambique colonial, le film devenant muet, mais sonore, avec une voix off qui complète et contredit parfois ce qui est montré à l'écran. Une grande histoire d'amour prend alors vie sous nos yeux, lyrique, poétique et d'un romanesque fou. A sa manière, Miguel Gomes réinvente les codes de la narration au cinéma, dans un style fiévreux et doux à la fois, chargé de romantisme, de mélancolie d'humour et de musicalité. A un moment, j'ai regardé ma montre et cru qu'il restait encore une heure de film. Le générique de fin est apparu 5 minutes plus tard. A ne pas manquer à sa sortie, le 5 décembre. Je le reverrai, alors, sans l'ombre d'un doute pour apprécier toute sa richesse.



Demain : Bosnie, Algérie et le nouveau Gondry. Plus deux documentaires moyens-métrages consacrés à Walsh et Lubitsch. J'ai bien peur de négliger ces chères Marie.

A suivre, au fil(m) de l'eau.

07-07-2012 | 27 vues | [1 commentaire](#)

J'aime 0
Tweet

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (7)

Scènes 19 à 21 :

Vers le sud



Cours des dames, un peu avant 9 heures du matin. Des effluves marin(e)s chatouillent les narines des promeneurs. En route vers la Coursive. La programmation du jour n'est pas encore affichée, le café va bientôt ouvrir, les premiers festivaliers rôdent comme des prédateurs dans l'attente de dévorer 3, 4 ou 5 films dans la journée. Pour moi, entre le Portugal, le Sénégal et la Grèce, ma boussole indiquera résolument le sud.

Avec la séance de 10h30, c'est quitte ou double. Un film moyen ne pourra rien contre l'endormissement progressif du spectateur. Joao Canijo est encore méconnu en France, en dépit d'une réputation grandissante. La Rochelle lui rend hommage avec l'intégralité de son oeuvre et notamment son dernier film, *Liens de sang* qui pourrait bien, si des distributeurs osent le sortir en salles, devenir un film culte.

cinéphile m'était conté ...

Après une première heure exigeante, au cours de laquelle Canijo explore une cellule familiale, dans laquelle on se perd quelque peu, le cinéaste resserre l'action sur deux intrigues : un amour fou et une histoire de dealer en mauvaise posture. Avec un sens du cadre prodigieux (il n'est pas rare de suivre deux conversations en même temps), des travellings ondoyants au coeur d'une mise en scène chamarrée et brillante, le réalisateur portugais donne à son scénario une intensité qui dépasse de loin sa valeur intrinsèque. Un peu comme si James Gray filmait *Plus belle la vie*. Avec tous les ingrédients du drame romantique et du film noir, mais sublimés par une audace et un sens de l'excès qui dépassent parfois la mesure, dans une scène finale d'humiliation féminine particulièrement glauque. Le film fait aussi penser par sa densité et sa puissance, dans sa description d'une ambiance familiale entre tendresse et violence, à *Animal Kingdom*. Au total, 2 heures 20 de cinéma qui prennent aux tripes.



Ne pas sortir *Liens de sang* sur les écrans français serait criminel.

Avant la projection d'*Aujourd'hui*, son réalisateur, Alain Gomis, amuse les spectateurs en espérant "qu'ils aimeront le film et qu'il présente ses excuses à ceux qui ne l'aimeront pas." J'accepte volontiers les excuses car je me suis positivement ennuyé. Il s'agit de la dernière journée d'un homme encore jeune qui sait qu'il va mourir la nuit suivante. Tout Dakar est au courant et lui présente ses condoléances. De cette trame originale, Gomis ne fait pas grand chose, son héros allant de rencontres en rencontres dans une longue promenade en ville. Le film est censé être une dérive poétique et un voyage intérieur, mais, hélas, on voit surtout les intentions et rien de bien consistant à se mettre sous la dent.

Sortie : en novembre ou en janvier prochains.



Tout à fait autre chose avec *Unfair World* du grec Filippos Tsitos. Une vague trame policière sert de prétexte à l'évocation de la rencontre entre deux grandes solitudes, celles de deux quadragénaires : un flic désabusé et alcoolique et une femme sans métier ni sentiments fixes. Mais l'intérêt vient du style du film, démarquage étonnant de l'univers de Kaurismäki. A ce point-là, c'est du mimétisme, voire un copier-coller dans la Grèce d'aujourd'hui. Mine de rien, c'est très réussi : humour absurde, personnages secondaires à trognes invraisemblables, longs silences entre des dialogues surréalistes. Une curiosité qui finit par emporter l'adhésion, en grande partie grâce à la qualité de l'interprétation.

A découvrir vraisemblablement en salles au début de 2013.



Demain : un Walsh (quand même !), et deux avant-premières, toujours orientées côté sud, Espagne et encore Portugal.

A suivre, au fil(m) de l'eau.

cinéphile m'était conté ...

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (6)

Scènes 17 et 18 :

Le sexe comme monnaie d'échanges



Tout doux, ce mercredi. Deux films, c'est une misère pour un festivalier. Le troisième, vu dans une salle de cinéma "normale", nous étions deux dans la salle, ne compte pas. Il a quand même fallu se taper 20 minutes de publicité, chose dont on perd aisément l'habitude.

Le sang sans repos était mon troisième Teuvo Tulio (1946) et ce sera le dernier. Après une présentation éclairante de La spécialiste du cinéaste finlandais (qui d'ailleurs est né letton), le film sombre dans le ridicule et déclenche les ricanements, ce qui, vous en conviendrez, n'est pas l'objectif premier d'un mélodrame. Au menu : la mort accidentelle d'un enfant, un suicide raté, une héroïne aveugle et aveuglée par la jalousie, une sororité contrariée par une rivalité amoureuse, on en passe et des plus gratinés. Tulio, le Douglas Sirk finlandais ? Dompteur de cirque, oui !



L'autrichien Ulrich Seidl a une réputation sulfureuse de provocateur-né. Sa filmographie présente en effet quelques œuvres dérangeantes sur des sujets plutôt chauds. Import/Export, très controversé, reste cependant un bon souvenir de cinéma. Paradis : Amour est d'un niveau largement inférieur. Son sujet : le tourisme sexuel, dans sa version féminine, rappelle inmanquablement Vers le sud de Laurent Cantet, autrement plus digne d'intérêt. Seidl nous emmène en vacances au Kenya avec une autrichienne d'un âge certain, dont le physique pourrait plaire à Botero. Elle est en manque de tendresse, notre héroïne, et elle va peu à peu succomber à la tentation de l'offre et de la demande. Chair flasque d'européenne contre virilité africaine : le sexe est la monnaie d'échanges. Le cinéaste, comme à son habitude, s'abstient de jugement moral, se contentant de montrer une réalité établie, renvoyant dos à dos, si l'on ose dire, blanches et noirs. Seidl fait plutôt sobre, dans un premier temps, avant de se vautrer dans une complaisance voyeuriste très gênante, qui culmine dans une scène que l'on peut qualifier de pornographique. Le malaise est là, palpable. Pas trop mal fichu, plutôt bien écrit, Paradis : Amour se révèle finalement assez fade, dans une neutralité bien commode alors que certaines images ont quelque chose de dégradant. Coup de chapeau, au passage, à l'actrice principale, Maria Hofstätter, qui se donne corps et âme à son rôle, très naturelle dans l'impudeur.

Sortie en salles : le 9 janvier 2013.



cinéphile m'était conté ...

Cinéma

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (5)

Scènes 13 à 16 :

Vive Super Mario !



Mi-parcours : 16 films vus sur les 30 pressentis (selon les organisateurs et la police). Trop tôt pour tirer un bilan d'autant que la journée de mardi fut marquée par une merveille, de Mario Monicelli, et par 3 films en avant-première globalement insatisfaisants.

Magnifiquement restauré, *Larmes de joie*, un Monicelli méconnu et rare de 1960, est une comédie-pépète qui rend euphorique. Le scénario est écrit au millimètre (Moravia est dans le coup), l'interprétation de La Magnani, Toto et Ben Gazzara est royale, et les situations cocasses s'enchaînent sans un instant de répit avec des dialogues où les couches d'humour se superposent façon rasage triple lame, comme dans un Blake Edwards ou un Billy Wilder. On y fou rit à moult reprises et on dénombre une bonne dizaine de scènes d'anthologie dont une, hilarante, est située à la fontaine de Trevi, clin d'œil malicieux à *La dolce Vita* de Fellini, sorti peu de temps avant. Pour les connaisseurs de Monicelli, le film est à ranger au firmament de la carrière du réalisateur, sans doute même au-dessus du Pigeon, à la hauteur de *La grande guerre*. Vive Super Mario !



Le film argentin *Trois sœurs* (sortie le 18 juillet) et le chilien *De jueves a domingo* (sortie indéterminée) ont plus d'un point commun. Ce sont des premiers longs-métrages, très "auteursants", destinés au public des festivals plus qu'à celui de leurs pays respectifs. Et ils souffrent des mêmes défauts : le choix de se passer d'une intrigue consistante au profit d'une ambiance générale, une mise en

cinéphile m'était conté ...

scène souffreteuse, une monotonie qui lasse. Trois soeurs, de Milagros Mumenthalter est un huis-clos dans une maison bourgeoise centrée sur les relations complexes entre ces trois jeunes femmes qui viennent de perdre leur grand-mère. Quid des parents ? Mystère et boule de gomme. Quelques scènes créent un climat étrange, dans leurs rapports avec les hommes, notamment, mais rien de plus à se mettre sous la dent. De jueves a domingo, de Dominga Sotomayor, se déroule en grande partie à l'intérieur d'une voiture, en compagnie d'un couple et de leurs jeunes enfants. Le road-movie est cahoteux, pas réellement ennuyeux, pas excitant non plus. Faute d'enjeux véritables, on finit par se désintéresser de l'affaire.



Pour finir, un film tibétain, denrée plus que rare, symbolisé par l'hommage rendu par le festival au cinéma de Tema Pseden, son réalisateur le plus représentatif. Faute d'avoir toutes les informations en mains, notamment la liberté de manoeuvre de Pseden face au pouvoir chinois, il est difficile de juger *Old Dog*, tourné en 2011. Si ce n'est que, malgré un scénario fruste, une interprétation sans relief et des moyens financiers visiblement limités, le film a quelques qualités, à commencer par sa mise en scène, loin d'être ridicule, en dépit de quelques coquetteries, et se laisse voir aimablement. On n'y trouve rien de touristique, bien au contraire, avec une vision du monde rural et des petites villes qui ne donne pas envie d'y faire un séjour. Avec ses terrains vagues et ses rues boueuses, on est à mille lieux des clichés exotiques tibétains, même si des plans pastoraux viennent égayer l'ensemble. Une vraie curiosité cinématographique, à dire vrai.



Demain, une journée "petit bras" avec seulement deux films. Un Teuvo Tulio et le dernier Ulrich Seidl, présenté à Cannes. Et peut-être une des sorties "normales" du mercredi, *To Rome with Love* ou *Summertime*, par exemple (pour *Holy Motors* et *Inside*, c'est déjà fait)

A suivre, au fil(m) de l'eau.

04-07-2012 | 14 vues | [Commentaire](#)



Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (4)

Scènes 10 à 12 :

Un choc belge et une histoire sicilienne



cinéphile m'était conté ...

L'avais-je pressenti ? Toujours est-il que j'ai eu raison de ne prévoir aucune séance avant 17h00, eu égard à la tourista qui me fracassa dès le petit-déjeuner. J'ai enquêté sur les raisons de ce désordre intestinal. Les huitres de dimanche midi ? L'excès de jolies filles ? Le raccourcissement de mes nuits de sommeil ? Le film mexicain d'hier ? Cette dernière hypothèse s'avérant être une chaude piste, les investigations se poursuivent.

Inspiré d'un fait divers qui a choqué la Belgique, *A perdre la raison*, (sortie le 22 août), confirme tout le bien que l'on pensait de Joachim Lafosse (présent au festival et pétri d'humour). On connaît l'issue du drame, tout le talent du réalisateur réside dans le récit des événements ou, plus exactement, des fêlures psychologiques qui ont conduit une jeune mère de 4 enfants à commettre l'irréparable. Sous le même toit que son mari et que le père adoptif de ce dernier dont le couple est de plus dépendant, cette femme va étouffer au fil du temps et disjoncter (la scène dans le voiture où elle craque en écoutant *Femmes je vous aime* est époustouflante). La maîtrise de Lafosse dans cet exercice très complexe qu'est la reconstitution de faits réels, en faisant comprendre comment il est possible d'arriver à de telles extrémités, est confondante. Le montage, avec des ellipses temporelles toujours pertinentes, le thème musical, lancinant, la direction des acteurs, y compris des enfants, tout contribue à faire du film une expérience suffocante, à la manière des meilleurs Ozon. Aux côtés de Arestrup et de Rahim, très bons, Emilie Dequenne livre une prestation ébouriffante digne d'une Sandrine Bonnaire. Filmé par Haneke, *A perdre la raison* aurait été un constat glacial, le cinéaste belge, toujours sur le fil du rasoir et la crête des sentiments, choisit l'épure et une certaine compassion. Il a bien fait.



La Sirga est un endroit perdu sur les hauts plateaux andins de la Colombie. Des paysages lacustres, superbement filmés par William Vega, en dépit de moyens financiers limités. La violence de la société, très présente, est traitée par le biais des dégâts collatéraux et des menaces potentielles, jamais frontalement. Contemplatif, le film ne change pas de tonalité, 90 minutes durant. On a le droit de s'y ennuyer un peu malgré ses qualités plastiques indéniables. Et c'est un premier film.

Sortie prévue au début de 2013.



Luigi Zampa, on ne le répètera jamais assez, est le cinéaste italien le plus sous-estimé de l'après-guerre. *Les années difficiles* (1948) n'est pas loin d'être un chef d'oeuvre. Cette chronique de 20 ans de fascisme en Sicile est à la fois une farce et une vision amère et désabusée de la lâcheté humaine. Le film, qui est tout sauf consensuel, provoqua d'ailleurs quelques remous lors de sa sortie en Italie. C'est aussi une fresque picaresque et romanesque, avec une multitude de personnages tous admirablement incarnés. Bref, un très grand film.



Mardi devait être mon jour de grand chelem (5 films). Ce n'est pas raisonnable, dommage pour Walsh, je me contenterai de 4 films dont 3 en avant-première : argentin, chilien et tibétain. Avec un Monicelli

cinéphile m'était conté ...

rarissime, en sus.

A suivre, au fil(m) de l'eau.

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (3)

Scènes 6 à 9 :

Un rêve brésilien, un cauchemar finlandais



J'ai beau me coucher tard, je me lève tôt. Je ne lis pas les journaux, je les parcours. Les contours du monde extérieur s'estompent quelque peu quand on est plongé en plein festival. Ne pas oublier les petits à côtés du sudit. J'ai bien entendu remarqué les deux jolies serveuses du café/restaurant de La Coursive, le QG du festival. Une brune et une blonde. Avec la brune, nous avons parlé de son récent voyage en Amérique du sud, du Chili au Pérou, en passant par la Bolivie. Avec la blonde, je n'ai échangé qu'un sourire. J'en saurai plus demain, peut-être. C'est mon côté humaniste qui s'exprime, comme toujours.

Revenons à nos moutons cinématographiques, du meilleur au pire, un grand écart entre Brésil, Roumanie, Mexique et Finlande.

Historias de Julia Murat (sortie le 18 juillet) est sous-titré : Les histoires n'existent que si l'on s'en souvient. C'est le premier film de fiction, après un documentaire, de cette cinéaste, diplômée des Beaux-Arts et fille de réalisatrice, très connue dans son pays, au moins dans son immeuble. Une voie de chemin de fer désaffectée, un cimetière qui n'accueille plus les morts, une boutique que personne ne fréquente et dont les deux responsables se querellent tous les jours, la messe quotidienne, un repas partagé par toute la communauté de ce qui n'est plus qu'un village fantôme. Le temps semble figé, les habitants ne meurent plus. Une jeune fille, touriste/photographe va faire bouger ce monde endormi. Julia Murat filme la mémoire et les souvenirs à travers des gros plans sublimes et des images éclairées à la bougie et à la lampe à pétrole. Des photos en noir et blanc, extraordinaires, se mêlent avec une grâce infinie au lent mouvement des êtres, comme sclérosés dans leurs habitudes. Le rythme est doux, répétitif, mais peu à peu une magie poétique opère, d'une émotion qui transporte jusqu'aux larmes. On en saura pas beaucoup sur les personnages, quelques bribes, seulement, comme celui de cette vieille femme qui écrit tous les soirs une lettre d'amour à son mari défunt. Peut-être que le film n'est qu'un rêve, celui de la jeune photographe, dans ce récit qui évoque Borges et García Marquez. Une splendeur qui sort le 18 juillet, sans doute dans un circuit restreint de salles. A ne pas rater, pour ceux qui aiment les climats incertains et les éclats surannés du passé. Pour moi, l'un des plus beaux films de l'année jusqu'à maintenant.

cinéphile m'était conté ...



Après *Picnic* (pas mal), le cinéaste roumain Adrian Sitaru est de retour avec *Best intentions*, très autobiographique. L'histoire d'un type qui, en apprenant que sa mère est hospitalisée après un malaise, passe 3 jours à harceler ses proches et les médecins. Devenu paranoïaque, il pourrit la vie de tout le monde. Le film est aussi stressant que son personnage, bavard jusqu'à l'écoeurement, avec un humour sous-jacent qui ne parvient pas à le rendre supportable. Ce n'est pas qu'il soit mauvais, d'ailleurs, il est simplement épuisant.



Daniel & Ana, son premier long-métrage, est un bon souvenir. *Después de Lucía*, primé à Cannes, laissait présager une excellente surprise. Pourtant, ce film du mexicain Michel Franco (sortie le 3 octobre), laisse dubitatif. Tirée au cordeau, sa mise en scène a quelque chose de clinique dans l'évocation du couple père/fille qui a changé de vie après la mort accidentelle de la mère. Le scénario fait du sur place pendant 45 minutes avant d'aborder le thème du harcèlement au lycée que la jeune fille semble accepter comme une sorte d'expiation. Après la mise en ligne des images de son premier rapport sexuel, c'est Thalal et Michel Franco à la main lourde pour évoquer tout ce qu'elle doit subir comme humiliations. Comme Haneke dans *Amour*, Franco en fait trop et dramatise ses dernières scènes au mépris d'une certaine crédibilité. Le film, comme témoignage de certaines dérives adolescentes, a tout de même une cohérence et une force non négligeables. Déception mesurée donc.



Final en beauté, c'est ironique, avec *Le rêve de la hutte bergère* (1940) de l'inénarrable Teuvo Tulio. Quand un mélodrame est trop, il en devient ridicule. Passons sur les images bucoliques (tous les animaux de la ferme sont présents, avec un goût certain pour filmer les vaches sous toutes les coutures). Le scénario est innommable, se partageant entre deux frères aux antipodes l'un de l'autre, le frivole et le sérieux, et deux femmes incarnant joliment les plus beaux clichés. La blonde est angélique, la brune est machiavélique. J'essaierai de vérifier cette théorie douteuse auprès des serveuses du bar de La Coursive.

Et hop, je ne suis pas mécontent de retomber sur mes pieds. 🤪



Demain sera léger, avec seulement trois films : du neuf belge (Joachim Lafosse) et colombien, et de l'ancien (Luigi Zampa).

cinéphile m'était conté ...

A suivre, au fil(m) de l'eau.

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (2)

Scènes 2 à 5 :

Un tigre dans le moteur



Il n'y a pas que le cinéma dans la vie, il y a aussi les films. Après une nuit médiocre, le petit-déjeuner/brunch m'a requinqué (en plus, il permet de se constituer un stock pour le dîner du soir). Quatre petits bonheurs m'attendaient ce matin : un labrador qui me regardait amoureuxment derrière sa fenêtre, tandis que je lisais les journaux ; une conversation avec le meilleur vendeur de DVD de La Rochelle et une cliente, à laquelle j'ai forcé la main pour acheter *Dans ses yeux* ; une autre conversation avec Karine, la propriétaire de l'hôtel de la Paix, qui a vécu de nombreuses années à Caracas et qui me fait furieusement penser à une actrice, genre Marianne Basler, mais en brune. Enfin, dernier plaisir avant d'entrer en salles, 9 huîtres, du pain beurré et un petit verre de rosé pris à proximité du vieux port.

J'ai commencé avec *Régénération*, le plus vieux Walsh existant, 1915, dans le cadre d'un ciné-concert. Assez daté, c'est le moins que l'on puisse dire, ce mélo qui a quand même 97 ans d'âge. N'empêche que Walsh savait déjà filmer les bagarres comme personne (si, John Ford).

Ensuite, ce fut donc *Holy Motors* de Leos Carax, qui sort mercredi prochain, revenu bredouille de Cannes, ce qui n'est pas loin d'être un scandale. Il a mis un tigre dans son moteur, le réalisateur maudit du cinéma français, avec ce film indescriptible qui évoque le cinéma, les actrices, sa propre existence, la vie, la mort et une multitude de thèmes qu'il faut deviner tant Carax s'amuse à brouiller les pistes. C'est une sorte de suite de sketches où Denis Lavant, génial, change sans cesse de déguisement et se retrouve dans des situations invraisemblables qui font partie de son prétendu métier. Il y a du fantastique, du réalisme, de l'érotisme (Eva Mendes), du drame (Kylie Minogue), et du ludique, beaucoup, avec des scènes saugrenues ou carrément burlesques. Le film monte en puissance au fil des scènes et se termine en apothéose. Il est fortement conseillé de laisser son cartésianisme au vestiaire. C'est assez jouissif et mérite au moins 2 (3 ?) visions. Un Carax décomplexé, déconcertant, délirant. Une expérience vrombissante, à l'affiche dès le 4 juillet. J'y reviendrai. Ah oui, Edith Scob y est formidable aussi.



Retour à un cinéma "normal" avec *Le jardin d'Hanna* de Hadar Friedlich, un film israélien inédit en salles. Le portrait d'une responsable de kibboutz à la retraite, qui se découvre inutile et dépassée par les

cinéphile m'était conté ...

mentalités nouvelles. Sympathique, mais très sage dans la forme. On peut s'en passer.

Enfin, découverte d'un des films du cycle Teuvo Tulio, le roi du mélodrame finlandais. La croix de l'amour est la sombre histoire de la fille d'un gardien de phare qui découvre la grande ville, la lâcheté des hommes, la prostitution, etc. Cela se termine très mal, cela va sans dire. Un mélo au premier degré, avec une outrance éhontée dans l'interprétation qui ne saurait faire oublier un sens de l'image remarquable et des contrastes du noir et du blanc, dignes du Bergman des premiers films (Musique dans les ténèbres, par exemple). Nous étions une dizaine dans la salle, dont l'un des responsables du célèbre (et défunt, je crois) Festival du cinéma nordique de Rouen, qui connaît quasiment toute l'oeuvre de Tulio.



Au programme demain : trois avant-première du Brésil, de Roumanie et du Chili, ainsi qu'un nouveau Tulio, dont le titre m'enchanté : Le rêve dans la hutte bergère.

A suivre, au fil(m) de l'eau

Les tribulations d'un cinéphile à La Rochelle (1)

Scène 1 :

Un grand Amour ?



L'excitation, toujours. Dévorante, exigeante, intimidante. A l'arrivée à La Rochelle, chaque année, fin juin, elle est toujours là même. Et cette routine rassurante : laisser la voiture au parking, débarquer à l'hôtel (de la Paix, chambre 29, sous les combles), se faire accréditer, s'alimenter de sandwiches et de coca light. Côté touristes, autochtones et festivaliers, dans les rues piétonnes, jusqu'au vieux port. L'excitation, toujours.

Ce soir, ouverture du festival avec rien moins que la Palme d'or de Cannes. J'arrive 2 heures 30 avant la séance. Déjà 4 têtes connues, celles de cinéphilés avec lesquels j'ai plaisir à discuter. Je ne connais pas leur nom, à peine leur métier, qu'importe, la conversation reprend là où elle s'est arrêtée l'année précédente. A propos de cinéma, récent ou plus ancien, mais pas seulement. Nous sommes les tous premiers dans une queue qui n'en finit pas de s'allonger. 150 minutes à attendre ? Elles vont passer en un rien de temps !

Dans la salle, après les discours officiels, quelques personnalités montent sur scène : Michel Ciment,

cinéphile m'était conté ...

Mathieu Demy, Emmanuelle Riva et la sublime Anouk Aimée, qui viendra s'asseoir ensuite non loin de moi.

Amour de Michael Haneke : sortie le 24 octobre.

Des policiers fracturent une porte d'appartement et découvrent une femme décédée depuis plusieurs jours déjà. C'est le premier plan du film de Haneke. Amour raconte les mois qui ont précédé. La vie d'un vieux couple, la maladie de l'un, comment l'autre va l'assister, s'indigner, se résigner. Chronique d'une disparition annoncée. S'il filme avec la même précision clinique que d'habitude, Amour est sans doute l'oeuvre la plus humaniste et compassionnelle de la carrière du cinéaste autrichien. Certaines scènes sont à la limite du supportable, celles où la souffrance physique est trop forte, où l'agonie est trop lente. Laissons planer le mystère, il est hors de question d'en dire plus, si ce n'est que tout se passe en intérieurs et que Haneke alterne gros plans et plans fixes, dans une économie de moyens intégrale. Emmanuelle Riva est prodigieuse, Trintignant est admirable. S'il n'y a pas de chantage à l'émotion, le film est cependant insistant sur le naufrage d'un corps. Sans doute trop. Le mot amour n'est jamais prononcé. Ce n'est pas nécessaire, il est implicite dans cette longue relation de couple que seule la mort va interrompre. Palme d'or méritée ? Difficile de se prononcer avant d'avoir vu davantage de films de la compétition cannoise. C'est un Haneke plus intime, moins riche de thématiques que Le ruban blanc, impressionnant de maîtrise mais qui a, aussi, ce défaut récurrent du réalisateur de vouloir absolument mettre le spectateur mal à l'aise. On en reparlera.

Demain : des "vieilleries" (Walsh et Tulio) et des avant-premières : Holy Motors et Le jardin d'Hanna

40ème Festival de cinéma de la Rochelle



Genre: Festival

Du 29 juin au 6 juillet, 40ème anniversaire de l'un des Festivals de cinéma les plus prestigieux, celui de la Rochelle. Pour son quarantième anniversaire, pas de bouleversement mais une continuité, celle d'offrir une rétrospective de qualité avec des invités prestigieux.

À l'honneur cette année, en leurs présences :

- la comédienne Anouk Aimée, pour (re)découvrir dans une copie neuve *Lola* de Jacques Demy, mais aussi *Le Rideau cramoisi* d'Alexandre Astruc, *Montparnasse 19* de Jacques Becker, *La Tête contre les murs* de Georges Franju, *La Dolce vita* ainsi que *Huil et demi* de Federico Fellini ou les méconnus *Le Farceur* de Philippe de Broca et *Un homme et une femme* d'André Delvaux

- la réalisatrice Agnès Varda, veuve de Demy et dont le film *Ciéo de cinq à sept*, également restauré, va ressortir en salles. Plusieurs films seront présentés, ainsi que son exposition "Patalutopia" née de sa drôle de pomme de terre apparue dans *Les Glaneurs et la glaneuse*



- le réalisateur portugais Joao Canijo, qui fut à ses débuts assistant-réalisateur pour son vénérable compatriote Manoel de Oliveira et Miguel Gomes, dont le dernier film *Tabou* est un grand moment poétique, qui l'inscrit dans les pas d'Apichatpong Weerasethakul et Raya Martin

- le réalisateur français d'animation Pierre-Luc Granjon

- et enfin en invité découverte Pema Tseden, premier cinéaste tibétain en République populaire de Chine, un noble défi politique et artistique

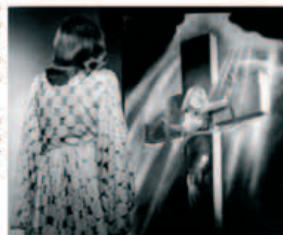
Le festival propose également quelques rétrospectives très larges de grands noms du cinéma :

- Charlie Chaplin avec notamment quelques nouvelles restaurations (*Le Cirque*, *Monsieur Verdoux* ou les mêmes courts qui furent aussi présentés en plein air lors du Festival de la Cinémathèque de Bologne, *Il Cinema Ritrovato* : *Chariot policeman* et *Chariot émigrant*)

- le réalisateur danois Benjamin Christensen, connu pour *Haxan*, la sorcellerie à travers les âges, film muet de 1919 et pour quelques autres chefs d'oeuvre

- le réalisateur finlandais baroque Teuvo Tulio dont on peut retrouver l'influence dans les cadres de son compatriote Aki Kaurismäki. Les titres français (et originaux) de ses films sont parfois très imagés : *Le Chant de la fleur écarlate*, *Le Rêve dans la hutte bergère*, *C'est ainsi que tu me voulais*, *Le Sang sans repos*, *La Croix de l'amour* (l'histoire tragique de la fille d'un gardien de phare qui devient le modèle d'un peintre : le résultat est assez immonde – voir photo), *La Criminelle* et *Tu es entré dans mon sang* !!

Une oeuvre particulière, au charme certain mais très particulier, comme l'avait révélée une la même sélection présentée à la Cinémathèque Française à Paris en 2008. Du mélodrame exacerbé, sans retenue, avec une noirceur terrifiante, le cinéaste aimant jouer avec la vie des enfants avec des voitures lancées à toute vitesse. Des merveilles visuelles, du cinéma fascinant.



- Enfin, hommage au réalisateur américain Raoul Walsh dont on attend également la reprise à la Cinémathèque Française dans un futur proche. Mais pas la saison prochaine : la sélection a été annoncée récemment et il ne fait pas partie de la programmation 2012 – 2013.

À découvrir dans le cadre de la section "D'hier à aujourd'hui" :

5 films de John Cassavetes qui ressortent en salles le 11 juillet, et sont vivement recommandés : *Shadows* ; *Faces* ; *Une femme sous influence* ; *Meurtre d'un bookmaker chinois* et *Opening Night*, qui réunissent la troupe du réalisateur qui a exercé une influence non négligeable sur plusieurs générations d'auteurs. Gena Rowlands, Seymour Cassel, Peter Falk, lady Rowlands, mère de

Gena et Katherine Cassavetes, mère de John personnels qu'ils restent inoubliables.



3 films de Lina Wertmüller, dont deux avec Giancarlo Giannini, qu'elle fit découvrir au cinéma international, bien avant *Hannibal* de Ridley Scott ou *Casino Royale* version Daniel Craig, avec *Pasqualino* en 1975 (ils furent tous deux nommés aux Oscars pour ce film) : *Mimi métafo*, *blessé dans son honneur* et *Film d'amour et d'anarchie*

avec aussi un hommage au documentariste Mario Ruspoli ; aux 60 ans de la revue *Positif* avec des documentaires réalisés par des rédacteurs de la revue sur Mankiewicz, Billy Wilder, Claude Sautet, Ernst Lubitsch, les cinémas chinois et coréen ; une carte blanche à la Cinémathèque de Bologne

ainsi que des projections de films réédités avec copies restaurées des *Innocents charmeurs* réalisé par Andrzej Wajda, co-écrit avec Jerzy Skolimowski, qui apparaît à l'écran avec Roman Polanski !!! ; *La Servante* de Kim Ki-Young dont Im Songsoo réalisa un remake

détourné mais assumé en 2010 (*Housemaid*) ; *La Colline des hommes perdus*, chef d'oeuvre de Sidney Lumet, avec Sean Connery en lutte avec la folie humaine, incarnée par un sous-officier sadique ; *Tess* de Polanski ; *Les Habitants* qui revient bientôt sur les écrans plus de quinze ans après la première sortie du film qui lança la carrière d'Alex van Warmerdam en France.



Le festival accueillera aussi le cinéma d'aujourd'hui avec une large reprise de films cannois parmi lesquels la Palme d'or 2012, *Amour* de Michael Haneke, simplement beau, le grand prix du jury *Reality* de Matteo Garrone, une déception : *Después de Lucía* de Michel Franco, prix Un Certain Regard ; *Holy Motors* de Leos Carax ; le film d'animation de Patrice Leconte, *Le Magasin des suicides* ; *Paradis : Amour* d'Ulrich Seidl, avec ces femmes d'âge mur qui se trouvent de beaux éphèbes noirs au Kenya, qu'elles gavent de cadeaux contre quelques moments de plaisir. Avec aussi un documentaire sur le dessinateur Tomi Ungerer, *Far Out Isn't Far Enough*.

L'association Cinémas 93, qui met en valeur les salles de Seine-Saint-Denis par son accompagnement des diverses programmations et l'excellent festival automnal des Rencontres, proposera quelques courts-métrages dont les remarquables (à juste titre) *C'est plutôt genre Johnny Walker* d'Olivier Babinet ; *La Dame au chien* de Damien Manivel ou *Fais croquer* de Yassine Qnia

Avec aussi : un hommage à Francis Lai en sa présence, avec une leçon de musique, un concert hommage conçu et dirigé par Jean-Michel Bernard et la projection d'*Un Homme et une femme* de Claude Lelouch (c'est l'année Anouk Aimée, manifestement – chouette !) ; une nuit blanche autour de cinq films avec Silvana Mangano ainsi qu'une large sélection de films pour enfants, et de bien d'autres courts et longs-métrages inédits.



Pascal Le Duff

PHOTOS : " Lola " ; Agnès Varda ; deux photos de " La Croix de l'Amour " ;

l'affiche qui annonce la reprise des films de John Cassavetes ;

" La Colline des Hommes Perdus " ; " Mimi métallo " avec Giancarlo Giannini

ciné-région.fr

[Retour](#)



Hommage au Festival du Film de la Rochelle

Texte de Dominique Païni sur Agnès Varda

Je pense que le futur intéresse moins Agnès Varda que le présent. Son cinéma restitue à la fois, du temps révolu et du temps en train de s'accomplir. Aussi, Agnès aime bien montrer et confronter deux images, souvent une image ancienne et une image récente (voir Ulysse). Bien qu'elle ait réalisé Le Triptyque de Noirmoutier elle n'est probablement pas une artiste « dialectique » qui articule trois pôles. C'est une artiste dont le dynamisme est binaire. On pense à ses deux films avec Jane Birkin, Jane B. par Agnès V. et Kung-fu Master, sa manière de faire Jacquot de Nantes puis L'Univers de Jacques Demy, de répéter les mots dans le titre Mur murs et d'opposer les deux termes, L'une chante, l'autre pas. Agnès Varda suggère sinon de l'optimisme, du moins engendre-t-elle une puissante énergie lorsqu'elle rapproche deux images pour montrer ce qui a changé. C'est une démarche de photographe également, démarche qui demeure tapie en elle, prête à resurgir. Agnès est une cinéaste mais l'image fixe l'intéresse également depuis toujours. Elle fut, on le sait, une photographe majeure des arts du spectacle dans les années 1950 et elle ne cessa pas de scruter photographiquement la réalité. Elle est une photographe contemporaine de Chris Marker avec lequel elle a entretenu une amitié, une fidélité esthétique et affective. Le film La Jetée a marqué toute sa génération, film fait d'images fixes où précisément s'organise un jeu d'oppositions incessantes où une image vient se substituer à une autre qui, elle-même, est menacée par la suivante. Le cinéma d'Agnès Varda contient de la confrontation violente. Il n'y a aucune mièvrerie dans son cinéma, malgré son goût pour un certain type de couleurs et leur agencement ou pour un certain type de littérature dont l'apparence pourrait faire penser à de l'utopie (Le Bonheur encore...). Dans « Patatutopia » il y a justement la notion d'utopie. Il n'y a aucune béatitude chez Agnès, il y a au contraire de la violence qui peut être parfois cruelle (par exemple dans le film Les Créatures). Il y a de la cruauté, de la confrontation brutale, la dureté de la vie dans le cinéma d'Agnès Varda et aujourd'hui dans son travail plastique, qui découlent de son parti pris de regarder le monde depuis un double point de vue : ce qui est révolu et ce qui est présent. Cela ne relève pas de l'opposition avant/après, aujourd'hui/demain, mais du constat « cicéronien » que « quelque chose a été » et que « quelque chose est encore mais autrement ». Dans un documentaire-enquête sur la photographie tel qu'Ulysse, cela est très sensible. Il faut alors comprendre Ulysse comme un voyage dans le temps. Je ne perçois aucune mélancolie chez Agnès Varda. Plutôt un constat qui n'est pas loin d'une certaine forme, non pas d'indifférence, mais de sérénité non passive, encore au sens cicéronien du terme, d'un « savoir-vieillir ». Il y a chez elle un exceptionnel « savoir-vieillir » qui se conjugue et se réalise avec l'invention, une énergie et une méthodologie dont la joie est un moteur. Elle n'est pas exempte de gravité et de lucidité dans le constat qu'elle fait à chaque seconde, d'un temps qui n'est plus, ou lorsqu'elle nous fait sentir que ce qu'elle est en train de vivre avec nous, est fondamental et précieux. Avec Agnès Varda, nous n'avons pas besoin de transformer pour l'anoblir la tristesse en nostalgie ou en mélancolie. Il y a tout simplement de la tristesse dans ses films sur Jacques Demy, ou dans son installation « Les Veuves de Noirmoutier ». Pas de mélancolie ni de nostalgie, mais de la tristesse parce que c'est le sujet, ce sont des veuves, ce sont des femmes tristes. Elles ne sont pas mélancoliques, parce que ce qui définit la mélancolie c'est que son objet est perdu mais doté d'une espérance de retour (la mélancolie romantique en somme...). Dans le cas de la tristesse, l'objet est perdu irrémédiablement. À Noirmoutier, les maris ne sont plus là. C'est finalement assez rare en art de prendre comme sujet la tristesse, sans avoir besoin de passer par la nostalgie ou la mélancolie. L'installation donne l'occasion à Agnès d'affirmer sa réflexion sur l'art. Je pense qu'elle a retrouvé autrement, dans l'installation et l'intervention muséale, ce qu'elle poursuit depuis toujours dans ses films : de la pensée sur son art, le cinéma. Dans La Pointe courte, il y a d'emblée quelque chose du point de vue du rythme ou de la vitesse. Le film n'est pas tourné au ralenti mais quelque chose s'y accomplit au ralenti. C'est le contraire du cinéma muet, de ces bandes burlesques de jadis qui allaient trop vite car elles étaient projetées à 24 images/seconde plutôt qu'à 16 images/seconde. J'ai toujours pensé que La Pointe courte était tourné au ralenti. Les gens semblent y accomplir une action au ralenti. C'est ce qui en fait d'ailleurs, probablement, un héritage d'un Jean Epstein, cinéaste de la mer... en Bretagne. Varda est du côté de la Méditerranée et de Sète en l'occurrence pour La Pointe courte. Varda résout deux choses en même temps à travers son intervention dans l'espace comme plasticienne. En 2003, son apparition en artiste contemporaine est à la fois un saut, un passage et une nouvelle pratique qui vient commenter sa pratique principale qu'est le cinéma. Comme Louis Jouvet qui disait que : « le grand intérêt du cinéma c'est de permettre au théâtre de faire sa théorie ». Pour Agnès, cette décision de faire des installations participe de son envie de réfléchir sur le matériau cinéma, sur ce qui est au cœur du cinéma : l'écoulement du temps, la « matière-temps » qui fonde le cinéma. Certains diront qu'elle a fait un cinéma très littéraire. C'est vrai, admirablement littéraire. Je pense d'ailleurs sincèrement que le meilleur du cinéma est littéraire. Agnès Varda a toujours été attirée par les pratiques parallèles au cinéma, cherchant à faire d'une pratique le commentaire d'une autre. On s'aperçoit, à l'échelle même de l'œuvre entière d'Agnès Varda que sa filmographie contient des objets filmiques qui sont de l'ordre du dispositif plastique, exposable et non pas projetable. Par exemple, les deux films faits avec Jane Birkin, Jane B. par Agnès V. et Kung-fu Master qui forment un diptyque. Le mot vient de la peinture. Au sein de son œuvre cinématographique, se génère, se prépare, « bout une marmite plastique » qui parviendra à déborder quand cela sera possible dans les années 1990 – que l'on me pardonne cette métaphore culinaire, mais Agnès aime bien cuisiner pour les amis qu'elle reçoit. D'autres cinéastes s'y essaient, Raoul





Ruiz, Chantal Akerman, Jean-Luc Godard, David Lynch, Michael Snow et j'en passe... L'époque autorise cette tendance. En outre le numérique permet de projeter des images de manière aisée sur les murs d'un musée. Il n'y a pas besoin d'une cabine pour projeter, il n'y a pas de difficulté, de danger que le défilement pelliculaire s'interrompe et casse. Le numérique assure une stabilité de la projection des images en mouvement. Tout cela rend aisément possible pour Agnès ce « passage », comme pour quelques autres cinéastes parmi les plus novateurs, qui ne sont pas forcément ses contemporains en terme de génération mais qui le sont en terme de préoccupation. À peu d'années près, elle fait ses premières interventions plastiques muséales et utilise, non plus la mise en scène, mais l'étape de la reproduction et de la diffusion en DVD de ses films, pour inventer. Selon Agnès Varda, cet objet, qui en apparence est un coffret DVD, relève en fait du livre d'art, ou de quelque chose qui n'existait pas encore et n'appartient sans doute qu'à elle, un objet inédit : le « dévédart », comme elle aurait pu dire volontiers, au sens où l'on parle de livre d'art, le DVD d'artiste au sens où l'on parle de livre d'artiste. Dans les coffrets *Les Glaneurs et la glaneuse* ou *Les Plages d'Agnès*, il y a bien sûr du cinéma « traditionnel », du filmage, du documentaire, de « l'essai en cinéma » comme on dit depuis Franju et Chris Marker. Mais il y a également création dans les boni. Une création spécifique à l'ère de la reproductibilité contemporaine. C'est à l'étape de la reproduction, de la diffusion de ses images qu'Agnès intervient, faisant du supplément et du commentaire une véritable œuvre. C'est particulièrement intéressant qu'elle réalise ce travail presque au même moment où elle passe à l'intervention muséale et à ce qu'on appelle parfois « le cinéma exposé » ou « l'exposition du cinéma ». Mais je crois que pour Agnès Varda on ne peut pas parler de « cinéma exposé ». On ne peut parler que d'une proposition spécifique : c'est « du Varda » et elle est une artiste qui se mesure à Douglas Gordon, Pierre Huyghe, Doug Aitken, Harun Farocki, Alain Fleischer, Michael Snow, aux plasticiens-cinéastes ou cinéastes-plasticiens contemporains. « Patatutopia » fut une sorte de libération, une sortie d'elle-même dont elle avait besoin. Avec ses installations suivantes, elle sort du cinéma pour y revenir autrement avec une dimension plus plastique, plus conceptuelle. Elle retourne ses interrogations dans deux directions. En premier lieu, une curiosité pour le numérique dont elle voit les vertus pour filmer ou projeter dans les musées : c'est avec sa petite caméra qu'elle peut attraper, manuellement, les camions sur la route dans *Les Glaneurs et la glaneuse*. En second lieu, le contexte de la production cinématographique est difficile. Il n'est pas aisé de rassembler des équipes, de trouver des financements. Elle trouve donc dans l'univers muséal, non seulement une sorte de terrain de réflexion et de renouvellement, mais aussi une autre économie pour faire des images, un autre champ financier. Je ne dis pas qu'elle a trouvé des moyens de financement mais plutôt un moyen de production spécifique pour pouvoir travailler autrement et diffuser dans les collections privées ou publiques. Grâce à l'installation muséale, Agnès Varda s'est affrontée au cinéma effrontément.

FESTIVALS France

Parfum de Cannes à La Rochelle

par FABIEN LEMERCIER



29/06/2012 - La fièvre cinématographique festivalière bat son plein dans l'Hexagone où s'est ouvert hier soir la 10ème édition de *Paris Cinéma* (lire l'article) alors que la Palme d'Or cannoise *Amour* [bande-annonce, film focus] de **Michael Haneke** lance aujourd'hui le 40ème *Festival International du Film de La Rochelle* qui soufflé ses 40 bougies. Fidèle à sa ligne éditoriale exigeante, la manifestation de la très dynamique cité de Charente-Maritime présentera jusqu'au 8 juillet un programme très riche incluant une trentaine d'avant-premières dans la section Ici et ailleurs.

Au menu soufflera un parfum de Croisette puisque 15 films arrivent en ligne directe du dernier *Festival de Cannes* dont le fulgurant *Holy Motors* de **Leos Carax** (lire l'interview), le Grand Prix *Reality* de l'Italien **Matteo Garrone** et le controversé compétiteur autrichien (*Paradis: amour* de **Ulrich Seidl**).

L'axe Cannes – La Rochelle offre également (*Perdre la raison* du Belge **Joachim Lafosse** (voir l'interview vidéo), *Broken* du Britannique **Rufus Norris**, (*Djeca - Enfants de Sarajevo* de la Bosniaque **Aida Begic**, *Ici et là-bas* de l'Espagnol **Antonio Méndez Esparza** (Grand Prix de la Semaine de la Critique) et *Le Repenti* de l'Algérien **Merzak Allouache** (Prix Europa Cinema – voir l'interview-vidéo avec le réalisateur). Sont aussi à l'affiche la coproduction *Despues de Lucia* du Mexicain **Michel Franco** (Prix Un Certain Regard), *J'enrage de son absence* de la Française **Sandrine Bonnaire**, *Augustine* [bande-annonce] de sa compatriote **Alice Winocour**, *La Sirga* [bande-annonce] de **William Vega**, le film d'animation *Le Magasin des suicides* [bande-annonce] de **Patrice Leconte** et *The We and the I* de **Michel Gondry**.

A signaler parmi les autres titres au programme le compétiteur berlinois *Aujourd'hui* du Franco-sénégalais **Alain Gomis**, *Unfair World* du Grec **Filippos Tsitos** (Prix de la mise en scène et du meilleur acteur à San Sebastian), *Trois Sœurs* [bande-annonce, film focus] de la Suisse **Milagros Mumenthaler** (vainqueur à Locarno en 2011) et *Best Intentions* du Roumain **Adrian Sitaru** (critique).

Entre autres événements, le Festival de la Rochelle rendra hommage aux réalisateurs portugais **João Canijo** (*Sangue do Meu Sangue*) et **Miguel Gomes** (*Tabu* [bande-annonce, film focus]), à **Agnès Varda** et à **Anouk Aimée**, présentera des rétrospectives des œuvres du Danois Benjamin Christensen, du Finlandais Teuvo Tulio, de Raoul Walsh et de Chaplin, et proposera une Leçon de musique dispensée par Francis Lai.

Cultur'Agora

Illikopresto au festival du film de la Rochelle !

Posted on [6 juillet 2012](#) by [admin](#)



C'est un festival sympathique, familial, en bord de mer, qui a lieu tous les ans, depuis cette année 40 ans. L'occasion de faire découvrir aux Rochellois quelques nouveautés et surtout de redécouvrir pendant 9 jours, du 29 juin au 8 juillet, des grands classiques du cinéma tels les films de **Charlie Chaplin** (en tête d'affiche) ou ceux de **Raoul Walsh** ; de voir ou revoir des incontournables, comme des films de **Jacques Demy** ou des documentaires d'**Agnès Varda**.

[11](#) Les salles sont comblées : beaucoup de Rochellois, mais aussi des exploitants de salles, venus de toute la France, quelques producteurs et distributeurs, ainsi que de nombreux réalisateurs. Un rendez-vous phare du cinéma en **Poitou Charente**. Dans un prochain poste les coups de cœur d'[Illikopresto...](#)



[Like](#) [Send](#) 2 people like this. Be the first of your friends.

Cinéma d'hier et d'aujourd'hui au festival de La Rochelle



Anouk Aimé dans *Lola* de Jacques Demy (1961)

Le Festival du film de la Rochelle revient pour sa 40^e édition du 29 juin au 8 juillet.

Sur le Web

[Festival du film de la Rochelle](#)

Cinéma d'aujourd'hui. Le Festival du film s'installe pour 10 jours sur le vieux port de La Rochelle. Durant la manifestation, 250 films sont projetés sur 14 écrans à raison de 5 projections par jour et par salle. Les enfants ont droit à 3 séances par jour et tous les soirs un événement exceptionnel est proposé.

Au programme de cette édition de nombreux hommages à des grands noms du cinéma et en leur présence : l'actrice Anouk Aimé, la réalisatrice Agnès Varda, le cinéaste portugais Joao Canijo encore peu connu en France, Pierre-Luc Granjon qui se consacre au cinéma d'animation pour enfants, Miguel Gomez un autre cinéaste portugais qui a créé l'événement au dernier Festival de Berlin, et le cinéaste tibétain Pema Tsenden.

Cinéma d'hier. Le Festival a également prévu de plonger dans le passé en programmant des rétrospectives. De Charlie Chaplin, d'abord avec des chefs d'oeuvre comme *The kid*, *La ruée vers l'or*, *Le dictateur*, *Les Temps modernes* ou *Les lumières de la ville*. De l'américain Raoul Walsh (1887-1980) ensuite, qui a fait tourner dans ses films noirs ou ses westerns les plus grands comédiens comme John Wayne, Humphrey Bogart ou Marlène Dietrich. Et pour finir, du danois Benjamin Christensen (1879-1959) et du finlandais Teuvo Tulio (1912-2000).

Le Festival propose aussi une histoire du cinéma à travers des films rares, restaurés ou réédités. Il s'ouvre avec la projection de la Palme d'or du Festival de Cannes : *Amour* de Michael Haneke et se clôture avec la projection en plein air de *La nuit américaine* de François Truffaut. Un vaste programme !

Festival du film de La Rochelle
Du 29 juin au 8 juillet



Agnès Varda ou l'utopie de la patate © France3 / Culturebox

Agnès Varda au Festival de La Rochelle : du cinéma et des patates

Par Chrystel Chabert

Publié le 03/07/2012 à 17H03

[Recommander](#)  11

Pour la seconde fois, le Festival du Film de La Rochelle (29 juin-8 juillet) rend hommage à la réalisatrice Agnès Varda. Plusieurs de ses films sont projetés mais cette année, le public va découvrir une autre facette de cette infatigable créatrice, âgée de 84 ans. Passionnée d'arts plastiques, Agnès Varda a en effet créé "Patatutopia", une installation dédiée à la pomme de terre, symbole d'une vie qui se renouvelle sans cesse. A découvrir au premier étage de La Coursive à La Rochelle.

Cette installation a été présentée pour la première fois en 2003 à la Biennale de Venise. Quelques années auparavant, Agnès Varda avait eu un coup de coeur pour la pomme de terre. C'était en 2000, lors du tournage de son son documentaire "Les Glaneurs et la Glaneuse". A l'époque, elle avait enquêté sur tous ceux qui récupèrent, ramassent, recyclent et glanent ce dont les autres ne veulent plus, objets comme aliments. Puis elle a tourné

"Deux ans après" dans lesquels on retrouvait les mêmes personnages, pour montrer ce qu'ils étaient devenus. Une façon pour la réalisatrice de leur prouver qu'elle ne les avait pas laissés tomber. "Après", raconte t-elle, "j'ai trouvé des pommes de terre en forme de coeur dans ma boîte aux lettres, dans ma chambre d'hôtel...Parce qu'en glanant, on tombe sur le coeur".

Sa passion pour le tubercule de Parmentier a commencé ainsi, la conduisant entreposer dans sa cave des tonnes de patates qu'elle a ensuite contemplées avant de les photographier et de les filmer. Elle a ensuite mis au point cette installation avec photos, vidéos et monticules de pommes de terre (des bintjes pour ceux que ce détail tarabustait). Pièce maîtresse de l'exposition : un tryptique dans lequel elle a filmé "des patates qui respirent au centre et sur les côtés, des variations de germes, de radicelles, toute cette vie qui continue".

Mais que les admirateurs de Varda réalisatrice se rassurent. A La Rochelle, il sera beaucoup question de ses films. Avec notamment un joli cadeau fait aux festivaliers : la projection en avant-première de la version restaurée du "Documenteur", une fiction tournée en 1981 qui raconte l'histoire d'une française exilée aux Etats-Unis, à la recherche un logement avec son fils.



LA ROCHELLE : 40ÈME FESTIVAL DU FILM

Du 29 juin au 8 Juillet 2012

Fan(s) d'Anouk Aimée ? Envie de revoir The kid, La grande évasion, Les plages d'Agnès ? De vous replonger dans l'univers de John Cassavetes ? Curieux de découvrir les films des réalisateurs portugais Joao Canijo ou Miguel Gomes ? Alors rendez-vous au 40ème festival du film de la Rochelle.

Loin des paillettes, du star système, de la folie cannoise, ce festival est convivial et étonnant. Inutile d'être accrédité : il suffit d'acheter des places (20 entrées, 65 € ; 1 entrée adulte 6 € et 1 enfant 3,50 €).

La Rochelle c'est aussi une cité millénaire, avec ses tours médiévales, sa porte avec sa Grosse Horloge, son vieux port, ses rues étroites et piétonnes où il fait bon déambuler. Enfin, si une escapade marine vous tente, sautez dans l'un des bateaux de croisière accostés au vieux port pour rejoindre l'île d'Aix. Sur ce caillou de 3 km de long et 700 m de large, vous pourrez découvrir, à pied ou à vélo, des petites maisons de pêcheurs, des sous-bois et de jolies plages.

Budget transport : environ 150 €/personne A/R (tarifs SNCF variable selon les horaires et le jour). Traversée en bateau pour l'île d'Aix : 28,50 €/adulte

Où dormir ? L'hôtel Saint Nicolas (13, rue de la Sardinerie, 05 46 41 77 55, 125 € la chambre double) à deux pas du vieux port est très agréable avec sa véranda fleurie.

Nos adresses gourmandes : Coque de bateau ostreicole, **Le p'tit Bleu** (Cour des Dames, Quai des Sardiniers) est idéal pour déguster, entre deux séances, des huîtres, moules, sardines et autres langoustines accompagnées, comme il se doit, d'un petit muscadet. Dessert à quelques pas de là chez **Ernest Le Glacier** (16 rue Port) où le sorbet mojito, la glace chocolat grain de sel et le citron vert basilic sont renversants.

Et pour un dîner de poissons et fruits de mer, **Le Bar André** (5 rue st Jean du Perot), demeure une véritable institution, où se bousculent habitués et festivaliers.

[Http://www.festival-larochelle.org](http://www.festival-larochelle.org)

Le 28/05/2012



Doolittle

Festival International du film de La Rochelle

LIRE, VOIR... JOUER / VENDREDI 8 JUIN 2012



Festival International du film de La Rochelle

Dans moins d'un mois va s'ouvrir la nouvelle édition du Festival du film de la Rochelle.

Pour son 40ème anniversaire, le festival met à l'honneur Pierre-Luc Granjon. Cinéaste d'animation reconnu pour son talent et ses courts métrages récompensé par plusieurs prix internationaux. Pour le plaisir des grands et des petits, on regarde ou découvre avec plaisir les films de Chaplin. Pendant que les enfants se délectent devant les dessins animés, on file à la rétrospective d'Anouk Aimée, d'Agnès Varda, Raoul Walsh...

Du 29 juin au 8 juillet 2012

Plus d'informations sur le site du **festival**

10 quai Georges Simenon

17 000 La Rochelle

Tél : 05 46 52 28 96

Le blog Droit et cinéma : regards croisés

Le 40ème Festival International du Film de La Rochelle (29 juin-8 juillet 2012) : « Miracolo ! Miracolo ! »



Dans le film du réalisateur italien Mario Monicelli, *Risate de Gioia* (Larmes de joie), Anna Magnani se retrouve dans une église à Rome, entourée de fidèles qui crient « au voleur ! ». Le jeune voleur avec qui elle a passé une soirée de réveillon déjà mouvementée (joué par Ben Gazara) a subtilisé le collier de la statue de la vierge et s'en débarrasse en la jetant dans les mains de Tortorella (Magnani) puis s'enfuit. C'est alors que Tortorella a une inspiration divine : en plaçant le collier autour de son cou elle crie « Miracolo ! Miracolo ! » et tente de faire croire à une apparition de la vierge qui lui aurait donné le collier. *Purtroppo*, les fidèles ne sont pas dupes et Tortorella est condamnée à six mois d'emprisonnement.

Ce film fait partie de mes découvertes de ce 40ème Festival International du Film de La Rochelle. Il est tendre, drôle et c'est l'unique film où l'on voit Magnani et le grand comédien italien Toto jouer ensemble ; c'est un régal et vaut le déplacement rien que pour la scène à la fontaine de Trevi, qui est un pastiche de la fameuse scène de la *Dolce Vita*, sorti la même année (1960).

Il y a eu beaucoup de rires pendant ce festival, notamment lors des projections des films de Charlie Chaplin. Les films ont été numérisés et les copies étaient sûrement meilleures que celles visionnées par le public dans les années 30 ! On a écrit des thèses sur *Modern Times* (Les Temps Modernes), et Sartre, de Beauvoir et Merleau-Ponty s'en sont même inspiré lorsqu'ils cherchaient un nom pour leur journal. Le film reste pertinent aujourd'hui, touchant aux thèmes tels que la pauvreté, le chômage, les inégalités et le travail qui écrase l'individu. Il est également hilarant, en particulier la fameuse scène où Chaplin reprend la chanson populaire française *Je cherche après Titine* mais, n'ayant pu mémoriser les paroles, et son antisèche (sur la manchette de sa chemise) étant partie sur un geste un peu brusque dès les premières notes, il est contraint d'improviser un charabia franco-italien qui n'a rien perdu de son effet comique.

The Circus (Le Cirque) fut aussi un grand moment du festival. Présenté par Stéphane Goudet, directeur du cinéma Le Méliès, à Montreuil, qui nous a régalié avec l'histoire du tournage de ce film qui fut une réelle épreuve pour Chaplin. Il y a eu la mort de sa mère, le naufrage de son mariage avec Lita Grey et de nombreux incidents sur le plateau. Par exemple, tous les « rushes » du premier mois de tournage se sont avérés inutilisables du fait d'une erreur de développement des négatifs... Il est peut-être compréhensible que Chaplin ait choisi de rayer ce film de sa mémoire et n'en parle absolument pas dans son autobiographie.

Malgré les déboires du tournage, le film est un chef-d'œuvre. C'est extraordinaire d'entendre tous les jeunes enfants rire des gags d'un

Le blog Droit et cinéma : regards croisés

film qui est presque centenaire mais qui, finalement, n'a pas pris une ride. Que dire de la scène de la galerie de glaces (bien avant Orson Welles !) et du numéro d'équilibriste ! Ou de la scène où le petit vagabond devient comique sur piste malgré lui, ou lorsqu'il s'enferme par accident dans la cage du lion, scène qui a été tournée plus de 200 fois avec un vrai lion ! (Robinson, 2004[1]).



Par la suite, il y a eu une série de films réalisés par Raoul Walsh. On a vu de grands acteurs : Bogart, Cagney, Mitchum, Gable, Raft, Lupino, Mayo et tant d'autres. Dans *High Sierra* (La grande évasion) on trouve Bogart qui joue un gangster en quête de liberté et d'espace, et qui, traqué par la police, se trouve sur les hauteurs des montagnes de la High Sierra, où il sera abattu ; la mort comme libération définitive ?

On retrouve le même thème dans *White Heat* (L'enfer est à lui) où cette fois-ci James Cagney joue un gangster issu d'une famille où le père et le frère sont morts dans un asile... Cody Jarret (Cagney), déstabilisé par l'assassinat de sa mère, la seule personne qu'il aime et qu'il respecte, et pourchassé par la police à la suite d'un braquage qui tourne mal, se retrouve acculé en haut d'une montagne artificielle, un réservoir de produits chimiques inflammables, et se donne le coup de grâce en amorçant la bombe sous ses pieds avec des coups de revolver ; son cri de « Look ma, top of the world ! » (Regarde maman, maître du monde !) juste avant que l'explosion l'envoie au ciel est resté dans les annales de Hollywood.

Robert Mitchum dans *Pursued* (La Vallée de la peur) est également poursuivi, traqué. Cependant, cette fois il ne s'agit pas de la police mais d'une malédiction, un rêve récurrent, insaisissable, venant de son enfance, et un sentiment de mal-être au sein de sa famille adoptive. Ce western complexe et sombre ressemble à *The Fugitive*, mais Mitchum est poursuivi non seulement par la vengeance d'un homme (à la fin du film), mais aussi par son passé et par le cœur des ténèbres en lui et autour de lui. Il n'est libéré qu'à la fin lorsque son passé devient clair et l'homme qui le poursuit abattu.



Le blog Droit et cinéma : regards croisés

Parmi les moments forts, il y a eu la soirée avec Anouk Aimé qui nous a parlé de sa carrière et notamment de ses films avec Fellini, lequel avait l'habitude de fuir lorsqu'on lui demandait des explications sur le rôle que le comédien devait jouer ou l'histoire du film... Il y a eu d'autres films italiens, come *Riso Amaro* (Riz Amer), un film néo-réaliste avec Vittorio Gassman et une très jeune Silvana Mangono, film à la fois brutal et sensuel. *Anni Difficile* (Les années difficiles), histoire d'un petit fonctionnaire qui traverse les années 30-40 en Italie, est très drôle mais ne prend pas de pincettes pour critiquer la sombre période du fascisme italien. Servi par des magnifiques acteurs (Spadaro, Nincha, Scala, Girotti), le film de Zampa est un constat amer de la lâcheté des hommes.

Il faudrait parler aussi de *Broken*, un film britannique de Rufus Norris avec une toute jeune comédienne, Eloise Laurence, qui explose l'écran. C'est un film violent, comique et très moderne dans la manière dont Norris l'a conçu et tourné.



La semaine s'est terminée sur le parvis de la médiathèque dimanche soir pour revoir *La Nuit Américaine* de Truffaut. Présenté par Alexandra Stewart et Jean-François Stevenin, deux des acteurs du film qui, a-t-on appris, ont beaucoup fait la fête pendant le tournage ! Ce merveilleux film sur le cinéma, la réalisation d'un film, le travail collectif de l'équipe et le rôle du réalisateur, était une belle manière de clore ce 40ème festival. Malgré la pluie qui est venue nous chatouiller un petit peu, on est resté jusqu'à la fin.

« Miracolo ! Miracolo ! »

Franck Healy, Maître de conférences en anglais, Université de La Rochelle

Après une première expérience très concluante voici déjà deux ans, Ecran Large est de retour à **La Rochelle** cette année pour la quarantième édition du festival international du film qui aura lieu du **29 juin au 8 juillet 2012**. Rappelons qu'il s'agit d'un festival non compétitif, donc sans prix et où tous les films sont mis sur un pied d'égalité. L'attention est portée sur le public et la découverte d'œuvres très variées, parfois difficiles d'accès, et qui mêlent rétrospectives et nouveautés. C'est bien l'un des rares festivals où il est possible de voir une programmation qui s'étend de 1915 à 2012, et avec des films en provenance du monde entier.



Cette année seront mis à l'honneur une actrice : **Anouk Aimée**. Son nom est connu même s'il se fait rare depuis quelques temps et elle restera associé à tout un pan de la cinéphilie : Franju, Lelouch, Demy, Fellini, Delvaux, Astruc, Becker par exemple. Elle sera présente et viendra parler de certains des films dans lesquels elle a joué. Toujours du côté des hommages, on aura deux grands classiques américains : **Raoul Walsh**, l'un des quatre borgnes d'Hollywood, important réalisateur dont une vingtaine de films majeurs seront à La Rochelle (avant **une reprise** de certains d'entre eux à **l'Action Christine** à Paris) et l'indémodable **Charlie Chaplin** pour une quasi intégrale de ses longs-métrages depuis **Le Kid** jusqu'à **Un roi à New York** et avec le très rare **Opinion publique** qui sera accompagné au piano par Jacques Cambra, comme le seront les autres films muets. Du côté des classiques étrangers, on s'envolera dans le Nord avec un finlandais : **Teuvo Tulio**, dont la cinémathèque française avait déjà organisé une rétrospective voici 5 ans, et un danois : **Benjamin Christensen** dont **Haxan, la Sorcellerie à travers les âges** est à ne manquer sous aucun prétexte. Ce sera l'occasion de découvrir d'autres de ses films et de

voir un Dreyer plutôt rare : **Michael**.



Mais les rétrospectives concernent également des cinéastes contemporains. La présence de **Pierre-Luc Granjon** est à signaler. Il est l'un des plus importants animateurs français actuels. Ses courts-métrages ont souvent été montrés et **Le Loup blanc** est une vraie merveille. Seront également présents un cinéaste tibétain, véritable découverte, **Pema Tseden**, deux réalisateurs portugais dont la filmographie est encore courte mais qu'on essaiera de ne pas rater : **Miguel Gomes** et **Joao Canijo**, et enfin **Agnès Varda** qui viendra présenter les films qu'elle a réalisés depuis 1998, mais aussi l'avant-première de **Lola** de son défunt mari Jacques Demy, qui vient d'être restauré.

Une section d'Hier et d'aujourd'hui présentera quelques ressorties de films de patrimoine (**Rebecca** d'Hitchcock, **Stella femme libre** de Michael Cacoyannis, **Tess** de Polanski, **les Innocents charmeurs** d'Andrzej Wajda et plusieurs autres titres) de même qu'une sélection d'œuvres de **John Cassavetes**, **Lina Wertmüller** et **Mario Ruspoli**. Une carte blanche est également offert à la **cinémathèque de Bologne** qui montrera quelques films fraîchement restaurés dont **Larmes de joie** de Monicelli et à **Positif** qui fête ses 60 ans.



Du côté des avant-premières de films contemporains, quelques uns très attendus ont déjà fait parlé d'eux à Cannes. **Amour** de Michael Haneke a fait l'ouverture, suivront **Holy Motors** de Leos Carax, **Reality** de Matteo Garrone ou **Paradis : Amour** d'Ulrick Seidel. On espère avoir plus de chance que Simon à Cannes avec Michel Gondry et son nouveau **The We and the I**. Ce sera également l'occasion de voir le retour de réalisateurs confirmés tant dans la fiction que dans le documentaire comme Andrew Kötting avec **Louyre, notre vie tranquille**, Kimmo Koskela et son **Soundbreaker** sur un accordéoniste finlandais mais aussi Joachim Lafosse avec **A perdre la raison**, Patrice Leconte et **Le Magasin des suicides** déjà vu à Cannes et qu'on avait **interviewé à Annecy**, le canadien Denis Côté avec un essai documentaire, **Bestiaire**, ou encore la documentariste Danielle Arbid pour une fiction : **Beyrouth Hôtel**. On pourra aussi suivre les débuts et confirmations dans le long-métrage de réalisateurs comme Alice Winocour (**Augustine**), Adrian Sitaru (**Best intentions**), Rufus Norris (**Broken**) ou Sébastien Pilote (**Le Vendeur**).

Et comme le festival ne serait pas complet sans courts-métrages et expositions, plusieurs projections spéciales sont organisées, dont une avec l'Agence du court-métrage. De même sont prévus une leçon de musique avec **Francis Lai**, des rencontres avec les artistes et de nombreux autres événements.

Déjà la mi-parcours et le **Festival de la Rochelle 2012** se révèle être un bon cru. Le public est nombreux, les salles sont régulièrement pleines ou presque. Et, plus étonnant, elles ne le sont pas seulement pour les films les plus récents ou les avant-premières mais aussi pour toutes les rétrospectives qui sont un peu le cœur de l'événement. Et on ne peut qu'apprécier de voir le magnifique et très noir *They drive by night* de Raoul Walsh avec Humphrey Bogart et Ida Lupino remplir pratiquement à chaque fois les 1000 places de la salle principale.



Avant de se rendre à l'éternel et toujours magique *Retour de flamme* programmé tous les ans et présenté par Serge Bromberg, il est temps de faire le point et après plusieurs rencontres et une vingtaine de séances très variées, plusieurs films et hommages se détachent du lot. D'abord une journée autour de Francis Lai et Claude Lelouch qui a débuté par une très belle masterclass du compositeur oscarisé pour *Love Story* et suivie d'un concert orchestré par Jean-Michel Bernard, qui notamment travaillé avec Michel Gondry, autour des plus célèbres partitions de Francis Lai. La soirée s'est terminée par la projection d'*Un homme et une femme* de Lelouch présenté par le compositeur et Anouk Aimée sur une magnifique copie 35mm prêtée par le cinéaste pour l'occasion. Nous vous en reparlerons bientôt.

Parmi les films les plus récents, certains ont déjà été vus à Cannes, d'autres sont inédits pour le moment en salles. *Trois sœurs* de Milagros Mumenthaler, malgré la simplicité de son scénario, marque les esprits durablement. Le film a peu à voir avec la pièce homonyme de Tchekov même si le point de départ est assez similaire : trois sœurs dans la vingtaine et

une grande demeure provinciale, dans laquelle habite également un jeune homme, après la mort de leur tante. Et le désir de s'échapper...



Augustine d'Alice Winocour avec Vincent Lindon et Soko, qui devrait sortir en septembre, se distingue également. Vous en retrouverez la critique cannoise [ici](#). Ce film sur la relation entre Charcot, clinicien et neurologue qui fût l'un des professeurs de Freud, et sa patiente Augustine, est une vraie réussite, peut-être parce qu'il n'est pas un biopic mais d'abord un portrait de femme romancé doublé d'un film aux allures fantastiques. Nous avons pu discuter avec la réalisatrice qui a gentiment accepté de répondre à quelques questions : la meilleure manière de vous présenter plus en détail le film.

EcranLarge : D'où est venue l'idée du scénario ?

Alice Winocour : Il m'est venu en lisant un livre qui compare les rapports entre inquisiteurs et sorcières au moyen-âge et les rapports entre Charcot et les hystériques de la Salpêtrière. J'ai ensuite beaucoup lu sur le sujet. L'ambiance de cet endroit où 4000 femmes étaient internées et surveillées par une centaine d'hommes qui les observaient comme les rats de laboratoire m'a fascinée. J'ai donc commencé à écrire et j'ai choisi le personnage d'Augustine qui a vraiment existé. C'était l'égérie de Charcot, celle qui a été la plus photographiée ou regardée avant de s'enfuir de la Salpêtrière déguisée en homme. C'est un véritable personnage de fiction et j'ai eu envie d'imaginer et d'écrire le hors-champ de sa relation avec Charcot.

EL : Avez-vous cherché à reconstituer les décors de l'époque ?

AW : Non, pas vraiment. Je ne voulais pas faire un film de reconstitution historique. Mon envie était plutôt d'aller vers le genre, quelque chose qui se situerait entre le fantastique et le néo-gothique dans l'atmosphère, un cinéma de l'exorcisme. Je ne voulais surtout pas faire un film naturaliste mais déréaliser les choses d'où, par exemple, l'utilisation d'une lumière sombre, dense avec ces corps qui ressortent de l'obscurité.

EL : Comment avez-vous choisi Vincent Lindon et Soko pour interpréter Charcot et Augustine ?

AW : J'avais vu Vincent Lindon dans *Pater* et je l'ai trouvé incroyable. Il avait une autorité d'homme de pouvoir et il est très physique, très charnel et je trouvais ça intéressant de contraindre son corps dans le carcan d'un costume pour évoquer la répression qu'il y avait à l'époque sur les corps. Je lui ai envoyé le scénario et il a très vite accepté. Pour Augustine, par contre, je voulais quelqu'un d'inconnu, qu'on n'avait jamais vu. J'ai organisé un casting dans la rue, sur facebook mais je n'ai trouvé personne et lorsque Soko a passé les essais, elle a été parfaite.



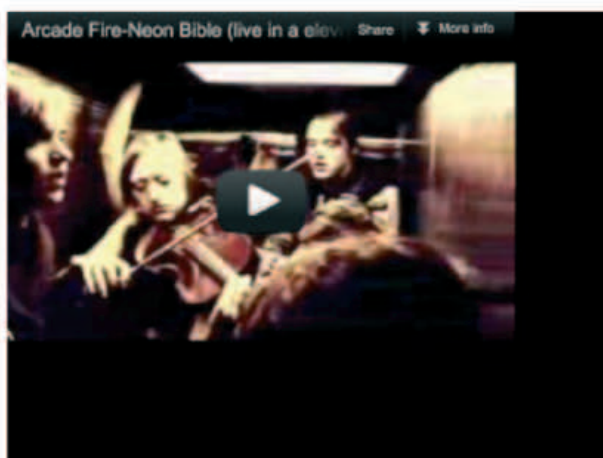
Deux documentaires passionnants se détachent également. Le premier, *Sodankylä forever : The century of cinema*, est réalisé par Peter von Bagh, l'un des grands spécialistes du cinéma nordique, professeur, programmeur et auteur de plus d'une

vingtaine d'ouvrages. Il est aussi le directeur artistique d'Il cinema Ritrovato, festival majeur situé à Bologne, et surtout le directeur du *Midnight sun film festival* de Sodankylä cofondé par les frères Kaurismäki. Son film a été réalisé à partir de centaine d'heures de rush d'entretiens avec les plus importants cinéastes présents au festival. **Sodankylä forever** est une série de film et cet épisode de 1h30 pose la question du rapport des cinéastes à l'histoire et aux guerres. On peut voir parler : Milos Forman, Francis Ford Coppola, Michael Powell, Jacques Demy, Samuel Fuller, Abbas Kiarostami, Jerzy Skolimowski (qui raconte avoir eu Forman comme chef de dortoir et Vaclav Havel comme voisin de table pendant ses études) mais aussi Ivan Passer, Ettore Scola Jafar Panahi, Elia Suleiman, John Sayles, ou Bob Rafelson et bien d'autres. Et quand on sait que ces grands noms ne sont qu'une infime partie des cinéastes ayant participés au festival (la liste [ici](#)), on a qu'une envie : s'enfuir là-bas !



Le second, **Miroir noir** de Vincent Morisset, on l'a vu lors d'une séance de minuit. Premier signe de sa singularité. Il s'agit un documentaire musical expérimental d'une rare intensité autour de concerts et de l'enregistrement de l'album *Neon Bible* d'Arcad Fire. *Neon Bible* est l'un des plus importants albums rock des années 2000 et **Miroir Noir** est une petite merveille hypnotique avec des moments d'anthologie, comme lorsque le groupe interprète *Neon Bible* dans un ascenseur à 8 avec violons, clarinette basse, tuba, guitare, pages déchirées et chant ! Loin des docu classiques, bien posés, ou des enregistrements de concert, ce film est un objet d'art fou et vibrant. Les amateurs apprécieront.

Nous reviendrons pour un autre compte-rendu très bientôt. En attendant, les glaces de chez Ernest, les meilleures qui soient, nous attendent. Et des films aussi !



Nous remercions Noémie Sornet pour ses photographies et son aide précieuse.

[La Rochelle 2012 : Raoul Walsh, cinéaste de la virilité](#)

Posté par Martin, le 9 juillet 2012



Auteur de près de 120 films de 1915 à 1968, Raoul Walsh fait partie de ces réalisateurs américains qui sont passés du muet au parlant, de studio en studio, de genre en genre, tout en travaillant des motifs très personnels. Souvent comparé à John Ford – avec qui il a notamment en commun d’être borgne – Raoul Walsh donne libre court à ses obsessions propres loin de l’humanisme fordien. Ce qui l’intéresse plus que tout, c’est de montrer la constitution ou la dissolution d’un groupe d’hommes : comment un homme infiltre un monde dans lequel il n’est pas né. La femme reste ainsi désespérément au second plan dans ce un monde viril ; ce n’est pas un hasard si les genres de prédilection du cinéaste sont le film noir, le western – où les rôles féminins sont très codifiés – ainsi que le film de guerre – dont elle est souvent exclue. La femme est objet d’une rivalité plus que sujet véritable, personnage secondaire plus que principal. Misogyne, le cinéma de Raoul Walsh ? Réponses en cinq chapitres et huit films.



La femme est le pantin : *Au Service de la gloire* (*What price glory*, 1926)

Si le trio amoureux est un lieu commun, il prend chez Walsh un tour inédit. Dans *Au Service de la gloire*, le Capitaine Flagg (**Victor McLaglen**) et le Sergent Quirt (**Edmund Lowe**) se battent pour une prostituée, puis se retrouvent à courtiser une seconde femme, la même, avant d'en séduire une troisième, Chamaine (**Dolorès Del Rio**), dans un petit village français en 1917. Il y a là, plus qu'une question de goût commun, un transfert entre les deux hommes. Les femmes font le lien entre eux. Les deux hommes échangent d'ailleurs aussi leur poste dans le village du Nord de la France. Quand le Capitaine Flagg revient des tranchées et s'aperçoit que Quirt a gagné du terrain dans la conquête de Chamaine (les sous-entendus sexuels ne laissent pas de doute sur la réussite de cette conquête, pour chacun d'entre eux), il profite de la fureur du père de la jeune fille pour organiser le mariage de Quirt et de Chamaine. Heureux paradoxe : pousser la femme qu'il désire dans les bras de l'autre pour devenir non pas un mari trompé, mais l'amant d'une part, et rester libre d'autre part. Épouser Chamaine est tout autant une punition pour le Sergent, qui semble croire perdre en virilité s'il l'épouse : le statut de mari est une nette chute par rapport à celui de combattant. Les sirènes de la guerre l'appellent cependant à temps pour lui éviter l'emprisonnement du mariage. Il y a en réalité deux films dans ce chef d'œuvre précoce de Walsh : la légèreté de la comédie du trio amoureux s'oppose à la gravité de grandioses scènes dans les tranchées. Les plans les plus beaux sont aussi les plus émouvants. Sans surprise, ce sont ceux représentant les hommes entre eux, véritable lieu du lyrisme : dans une cave devenue tombeau, un très jeune soldat fils à maman meurt dans les bras de Flagg ; la lumière religieuse qui tombe sur le corps, les gros plans qui lient les deux visages touchent au sublime, et un soldat apparaît à la porte criant l'horreur de la guerre – dans un carton tel un manifeste puisque le film est muet : qu'ont-ils cherché tous ces hommes à s'entretuer ainsi ? La gloire en valait-elle le prix ? Ne valait-il pas mieux en poursuivre la version légère – se battre pour une femme ? Pourtant, ce message pacifiste ne sera pas entendu par le Capitaine et le Sergent. S'ils délaissent la femme, ce n'est pas par homosexualité latente, c'est qu'ils ne sont rien de moins qu'épris de leur propre mort érigée en héroïsme.



Une femme pas si dangereuse : *L'entraîneuse fatale* (*Manpower*, 1941)

Il n'y a pas de « femme fatale » à proprement parler dans le cinéma de Raoul Walsh. C'est l'amitié entre les hommes qui leur est fatale. Le titre français de *Manpower* est un contre-sens : l'entraîneuse, Fay, a beau être interprétée par **Marlène Dietrich**, elle ne peut rien face à ce pouvoir qui lie Hank (**Edward Robinson**) et Johnny (**George Raft**). Fay sort de prison, épouse le gentil Hank, mais aime en secret Johnny qui se méfie d'elle et refuse de céder à ses avances. Les scènes entre hommes ont cette fois lieu non dans les tranchées, mais sur un autre terrain dangereux : ils réparent les lignes à haute tension. C'est là que la passion se joue pour les hommes, alors que les bars où ils rencontrent des filles ne sont que l'occasion de dépenser un peu d'argent. Mais Fay / Marlène Dietrich n'est pas un personnage anodin dans le cinéma de Walsh – ni dans le cinéma américain tout court : c'est une femme qui désire. Dans une très belle tirade, Fay dit son amour à Johnny ; son désir électrique est patent dans le rapide baiser qu'elle vole à Johnny. Mais celui-ci, falot, ne veut pas trahir son meilleur ami et ramène la jeune femme dans les bras de son mari au moment où elle est en train de partir. Le passage d'un homme à l'autre se joue une nouvelle fois par le prisme de la femme, et les fils électriques qui cassent et que les personnages réparent font office de métaphore : c'est bien leur lien qui donne sa tension au récit.

[La Rochelle 2012 : Teuvo Tulio, le mélodrame finlandais](#)



« Ne vous en faites pas, ce n'est que la vie. »

« J'ai voulu me libérer de moi-même mais je suis plus faible que mon destin. »

(Dans *C'est ainsi que tu me voulais*)

À l'honneur au Festival de La Rochelle cette année, Teuvo Tulio est un cinéaste méconnu, mais remarquable, qui, de 1936 à 1972, aura réalisé 13 films, tous des mélodrames. Selon la légende, Theodor Tugai, d'origine lettone, est né dans un train qui menait sa mère à Saint-Pétersbourg. Il passe son enfance à la campagne avec ses grands-parents et, à 10 ans, rejoint sa mère à Helsinki, mais ce n'est que lorsqu'il commence à réaliser des films qu'il prend le nom de Teuvo Tulio – pour faire plus Finlandais. Son histoire familiale est en soi un mélodrame fait d'exil, de père inconnu et de mère absente. Peu étonnant qu'il y puise la matière d'une œuvre qui magnifie la femme et décrit avec lyrisme les tourments de la vie en Finlande.



Si ses premiers films – les trois premiers sont perdus – se déroulent entièrement à la campagne, à partir de 1944 et de *C'est ainsi que tu me voulais*, Tulio tisse une même intrigue très simple : une jeune fille heureuse à la campagne rencontre un homme qui l'emmène à la ville et cause sa perte. La campagne devient un paradis idyllique, magnifié par la caméra. *Le Chant de la fleur écarlate* (1938) multiplie les images sur la rivière, lieu où se joue un beau morceau de bravoure quand le personnage principal, Olavi, flotteur sur bois, marche sur l'eau de tronc en tronc avant de descendre les rapides sur une branche. La nature est aussi le lieu d'une sensualité audacieuse : Olavi fait se déshabiller la jeune femme qu'il aime pour qu'elle traverse le fleuve sans mouiller ses vêtements puis il fait de même ; à travers les branchages, les corps des personnages se cherchent et se trouvent – nombre de films de Tulio ont d'ailleurs subi des coupes de la censure. La nature foisonnante permet aussi des rituels. Dans une sorte de danse, des jeunes gens courent pour attraper des jeunes filles, et Olavi, séduit par le regard de l'une d'entre elles, l'entraîne en dehors du groupe dans une nature sauvage. Séducteur, le personnage trouve ainsi avec chaque nouvelle femme rencontrée et séduite un nouvel espace, un nouvel élément naturel : l'amour entre les arbres succède à l'amour dans les foins et précède l'amour au bord de la rivière. L'instinct libertin de l'homme est inséparable d'un paysage qui le dépasse. Dans *La Croix de l'amour* (1946), c'est sur une île que commence l'histoire : les vagues heurtent le phare comme pour dire l'éternelle recommencement de la passion de l'héroïne. Et dans *Le Rêve de la hutte bergère* (1940), c'est une brebis égarée qui fait office de métaphore. Le moment où la pure héroïne risque sa vie en descendant une falaise pour la retrouver impressionne tant par son suspense que par sa poésie.

Cette nature semble indifférente aux malheurs humains, regardant de loin des hommes perdre des femmes. Car c'est avant tout un parcours moral et religieux que livrent les films de Tulio. Olavi, dans *Le Chant de la fleur écarlate*, n'est pas mauvais en soi, mais commet une faute en promettant le mariage à plusieurs femmes, faute dont il ne comprend la terrible portée que quand l'une d'entre elles revient vers lui et dit : « *C'est ainsi que tu me voulais* », titre d'un des films suivants. La phrase est sans ambiguïté : le désir de l'homme transforme les femmes en prostituées. Dans les films suivants, les personnages masculins ne seront plus des inconscients mais des êtres sombres, jouissant de la déchéance qu'ils provoquent. Ce désir de l'homme s'inscrit dans une histoire contemporaine ; le regard sur l'époque est sans concession et l'œuvre s'assombrit après la guerre. Dans un de ses derniers films, Tulio montre comment l'alcool devient un véritable poison social : *Tu es entré dans mon sang* (1956) raconte la déchéance d'une femme qui sombre dans les bras du mauvais homme, mais c'est surtout dans ceux de l'alcool qu'elle se perd. Il faut voir la scène où l'incroyable Regina Linnanheimo (actrice de nombreux films de Tulio) parle à son verre dans un champ contrechamp d'une terrible cruauté.



Si chacun des films suit la même trame vers une possible rédemption – pas toujours effective –, la religion prend une place autant narrative que visuelle dans l'œuvre. En effet, *Le Rêve de la hutte bergère* s'achève sur des retrouvailles dans une église, et la fameuse *Croix de l'amour* n'est autre qu'un tableau représentant l'héroïne crucifiée. Dans *C'est ainsi que tu me voulais*, l'héroïne est trahie par son amant qui nie devant son père avoir passé la nuit avec elle : c'est la trahison du Christ par Pierre qui est rejouée ici. Visuellement, le cinéaste transcende cette religiosité, puisant dans une iconographie orthodoxe ; l'influence du cinéma soviétique est patente – on pense parfois à **Eisenstein** devant des contreplongées sublimant les corps devant un ciel. Si le corps masculin est idéalisé, c'est le visage de la femme d'où naît la lumière. Le jeu des ombres très marquées fait peu à peu disparaître l'arrière-fond pour que dans *La Croix de l'amour*, l'héroïne se retrouve seule se prostituant devant un bateau de pacotille. Elle n'est plus alors qu'un pur visage devant du noir, ou plutôt ce qu'il en reste – l'ombre dévorant ses yeux, elle n'est plus qu'une bouche difforme qui dit à une jeune fille de fuir. L'abstraction remplace la nature ; ne reste plus que le masque d'actrices qui crient leur artifice avec leur maquillage outrancier.

Si les trouvailles visuelles sont omniprésentes, les images sont toujours liées à la musique. Comme chez Eisenstein là encore, le montage est fonction de la musique, un poème symphonique qui semble entraîner les héroïnes dans leur chute. Les génériques de début et de fin, composés d'un long noir et de musique, encadrent le film comme l'ouverture et le final d'un opéra. C'est d'ailleurs le sens du mot « mélodrame » (drame musical) dont Tulio sublime les codes : passions exacerbées, déchéance, prostitution, enfant abandonné, héroïne injustement emprisonnée, personnage aveugle (*Le sang sans repos*, 1946)... A voir ces films, on comprend ce que le cinéma du plus grand cinéaste finlandais d'aujourd'hui doit à ce cinéaste : place centrale de la musique, jeu sur la lumière, inscription dans un social mis à distance, héroïnes courageuses, rôle de l'alcool, personnages secondaires, coiffures des actrices et moustaches des acteurs... Oui, on pense beaucoup à **Kaurismaki** : son film muet, *Juha* (1999), magnifie tout autant la nature que les films de Tulio – la scène d'amour a lieu au bord d'une rivière – tandis que *La Fille aux allumettes* (1990) sur la déchéance d'une femme en milieu urbain est quasiment un remake de deux films de Tulio. Mais Kaurismaki réécrit le mélodrame en le mettant à distance par l'humour et l'ironie, là où Tulio, près de 60 ans plus tôt, dépasse le genre en l'exacerbant. Il faut voir le héros du *Rêve de la hutte bergère* porter une jeune fille qui fait couler le pot de lait qu'elle tient à la main ; la caméra descend sur la tache de lait que vient lécher une brebis ; le plan d'après montre un nuage, faisant transition sur l'idée du blanc ; entretemps, la jeune fille aura perdu sa virginité. En poussant le lieu commun dans ses retranchements, Tulio invente une émotion esthétique unique et donne à chaque image la beauté d'une première fois.

[La Rochelle 2012 : Joao Canijo, ou la tragédie lusitanienne](#)

Posté par Martin, le 6 juillet 2012



Le festival de La Rochelle aime le cinéma portugais. Cette année, il rendait hommage à deux réalisateurs contemporains : Miguel Gomes (dont le dernier film *Tabou* sort le 5 décembre en salle) et Joao Canijo. Penchons-nous sur l'œuvre foisonnante du second.

Dans toute son œuvre, Canijo mêle une structure et des personnages de tragédie à un contexte très contemporain, celui d'un Portugal pauvre. Ce geste donne naissance à des films uniques à la fois par leur noirceur et par leur ampleur. Canijo n'hésite pas à adapter au monde contemporain la *Electre* d'Euripide (*Mal née*, 2007), et, dès *Chaussures noires* (1998), le cinéaste réinvente le film noir américain pour en faire une tragédie : une femme veut faire tuer son mari par son amant. L'intrigue rappelle celle du *Facteur sonne toujours deux fois*, dont il serait une version crasseuse, filmée à même la boue. L'utilisation de la vidéo est pour beaucoup dans cette impression, mais c'est aussi une façon de donner aux acteurs une présence physique paradoxale : ce sont à la fois de purs masques, souvent grotesques – les coiffures et couleurs changeantes de l'héroïne – et des corps modernes, dénudés avec une certaine crudité. Ou plus exactement : des corps d'aujourd'hui dans des rôles tragiques atemporels.

C'est surtout la mise en scène de Canijo qui élève ses personnages dans la tragédie. Dès que deux personnages sont dans le même espace, ils se heurtent et se détruisent physiquement : mère et fille, mari et femme, femme et amant, femme et policier... Sur ces corps cherchant l'amour, plane la mort. La vengeresse Dalila ne fait-elle pas l'amour avec son amant sur le lieu même où son mari vient d'être violemment abattu ? Les sangs se mêlent dans un lit ou à même le sol : la tragédie dit bel et bien toute l'horreur de ce monde. Il faut voir comment il filme les visages dans *Chaussures noires* qui est un vrai film fétichiste. Bien sûr, les objets entrent dans l'intrigue comme autant de signes (le bijou qui cause la perte du héros, les chaussures qui trahissent l'héroïne), mais ce sont essentiellement les visages qui jouent ici le rôle de fétiches. Car le grain vidéo leur donne une aura sale, et quand deux visages sont filmés dans le même plan, les peaux se dévorent littéralement l'une l'autre. Le dernier plan du film ne montre pas autre chose : deux visages – deux masques, donc – se rapprochent l'un de l'autre dans une terreur sans nom.



Si *Chaussures noires* trouve des accents comiques dans l'outrance (les références à Almodovar), le dernier film en date de Canijo creuse le filon tragique sans ironie aucune : *Liens du sang* (2011) est son film le plus abouti, reprenant et transcendant toute son œuvre. D'abord, la structure devient chorale, mêlant habilement plusieurs histoires : une mère essaie de séparer sa fille de son amant marié (on comprend assez vite que c'est le propre père de la fille qu'elle n'a jamais connu) tandis qu'une femme (la sœur de la mère) aide son neveu à payer sa dette (on comprend assez vite qu'elle va se prostituer pour lui). Le déroulement du récit se joue de façon attendue, destin oblige, mais ce sont des scènes et de leur traitement que naît la surprise. Car les deux intrigues ont lieu, non seulement en même temps, mais aussi dans les mêmes plans : ainsi le cadre de l'appartement emprisonne au premier plan (ou droite cadre) un duo pendant que l'autre se déchire à l'arrière plan (ou gauche cadre). Dans l'appartement du dealer, quand le jeune fils vient lui dire l'échec de sa mission, ou bien des petites filles mangent d'un côté du cadre, ou bien la télévision diffuse un film pornographique : deux idées s'opposent toujours dans un même espace. Ce morcellement de l'image se double d'un travail sur le son qui fait se répondre les conversations. Les deux intrigues, archétypales prises séparément, deviennent passionnantes ensemble, transcendées par le style de Canijo. C'est que, plus encore que pour ses autres films, le cinéaste place les acteurs au cœur de son travail : *Liens de sang* est né d'un an de répétition avec eux. Ainsi les personnages semblent, pour la première fois véritablement, avoir une chance d'échapper à leur destin tragique.

Le film est le magnifique portrait d'une famille unie, parfois même trop unie : la mère avoue préférer coucher près de sa fille de 22 ans que de dormir avec son compagnon, tandis que la tante ne cesse de soigner son neveu, de le caresser, jusqu'à finir nue dans ses bras. Mais c'est moins la tentation de l'inceste qui est ici questionnée que le rapport des liens du sang qui est mis en valeur. Le titre original *Sangue do meu sangue* (« sang de mon sang ») dessine bien ce double rapport de continuité et de dévoration. La cellule familiale, fermée sur elle-même, dans un tout petit espace, devient l'allégorie du mal-être d'un pays. Mais cette souffrance à vif ne serait rien si les personnages n'étaient pas autant aimés : c'est tout le talent de Canijo d'aller aussi loin dans la noirceur pour capter la lumière de ses personnages, de les plonger dans la réalité la plus crue pour les sauver telles les figures d'une tragédie universelle.

[La Rochelle 2012 : la ronde des femmes](#)

Posté par Martin, le 4 juillet 2012



A propos de *Montparnasse 19* de Jacques Becker

(1958).

Tous les ans, le Festival de La Rochelle rend hommage à un acteur ou une actrice. Cette année fut l'occasion de revoir quelques pépites de la carrière d'[Anouk Aimé](#). Le film de Jacques Becker, où elle est l'une des femmes qui gravitent autour du peintre Modigliani ([Gérard Philipe](#)), lui offre un second rôle lumineux.

Ce qui frappe chez un grand metteur en scène, c'est comment il parvient à faire exister les personnages secondaires. Le personnage principal est un faisceau qui éclaire le monde et permet la rencontre avec les autres. Autour de Modigliani, on trouve trois femmes : celle du passé, Rosalie, patronne de restaurant (Léa Padovani), celle qu'il quitte, Béatrice, une riche étrangère (Lilli Palmer), et celle qu'il rencontre, la douce Jeanne, peintre, modèle et femme fidèle (Anouk Aimé donc). Dans deux scènes remarquables, le passage de relais a lieu. La première montre Rosalie qui cherche Modigliani dans le bar-restaurant de Béatrice : un échange succinct a lieu entre les deux femmes, chacune de son côté du bar. D'un côté, celle qui a fait de son métier de servir des verres, de l'autre celle qui, dit-on, a plongé Modi dans l'alcool... Elles se regardent à peine, séparés par la ligne du bar qui est d'abord une ligne sociale. La seconde scène, plus cruelle encore, a lieu dans l'ascenseur d'un hôtel de luxe où le peintre, avec Jeanne, a échoué à vendre ses toiles et croise Béatrice avec un homme riche et âgé. L'espace clos et étroit permet à Béatrice de se retourner, mais à peine : tous sont face caméra et Béatrice parle de Jeanne derrière elle comme si elle n'était pas là. La scène se termine par un signe de complicité de la riche femme jalouse vers Modi, puis, dans une ellipse audacieuse, Jeanne sort de l'ascenseur sans un mot passant, floue, devant le peintre net. Ce que filme admirablement Becker à ce moment-là, c'est le regard perdu d'un homme qui vient de voir la femme qu'il aime se faire humilier devant lui et à cause de lui.

Les femmes se déploient autour du peintre suivant une chorégraphie finement menée. Le film n'est pas pour rien dédié à Max Ophüls : il y a quelque chose d'une *Ronde* dans *Montparnasse 19*. De façon dialectique, les femmes tournent autour de Modigliani, mais c'est aussi lui qui pivote autour d'elles nous permettant d'appréhender l'idée de la femme. On pourrait dire de même de l'alcool et des tableaux. Les verres se multiplient de lieu en lieu, se vident, se remplissent et se ressemblent, tandis qu'avec les tableaux une subtile ronde a lieu jusqu'au terrible plan final – un acheteur véreux (Lino Ventura) met un à un les tableaux contre un mur en un mouvement frénétique de vautour dévorant sa proie. La scène la plus moderne se situe cependant un peu avant cela, dans le fameux hôtel de luxe, juste avant la scène de l'ascenseur : là, un ami de Modi a réussi à lui obtenir un rendez-vous avec un riche collectionneur américain sur le départ. Tout va très vite, l'épouse montre les bijoux qu'elle a achetés, les employés passent faisant les bagages et Modi reste assis, prostré sur un canapé, en attendant un éventuel achat. Quand il ouvre la bouche pour parler de Van Gogh, il est coupé par l'épouse qui crie qu'ils sont en retard. Quand enfin il est écouté, l'Américain lui propose d'étaler sous ses yeux tous ses tableaux

et de faire de l'un d'entre eux l'effigie d'une marque de parfum : « la Vague bleue ». La vulgarité transperce alors le peintre sur place, mais cette scène déjà forte ne serait rien si la mise en scène ne venait y apporter un regard supplémentaire : le peintre humilié n'est pas seul, il est assis entre ses deux étoiles, son fidèle ami d'un côté, Jeanne de l'autre. C'est donc, une fois encore, moins une humiliation qui est filmée que le regard porté sur cette humiliation. En filmant ainsi l'empathie elle-même, Becker dessine un miroir parfait pour le spectateur. C'est peut-être aussi cela un grand metteur en scène : celui qui parvient à faire du spectateur un personnage de son film.

[La Rochelle 2012 : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée »](#)

Posté par Martin, le 3 juillet 2012



A propos de [La Ruée vers l'or](#) de [Charles Chaplin](#).

Notre petit vagabond préféré marche le long d'une falaise. Sa démarche chaloupée manque de le faire tomber à chaque pas quand derrière lui sort par une grotte un ours qui se met à le suivre. Il avance sans le voir ; quand il se retourne l'ours vient juste d'entrer dans une nouvelle grotte. C'est la première scène du film. Dans ce jeu de portes ouvertes, d'apparition et de disparition, il y a déjà tout *La Ruée vers l'or* (1925), et peut-être même tout Chaplin : la vie est une question d'espace vital, et le cinéma une recherche de cadre.

En particulier dans ce film, ce questionnement s'incarne avec la porte, porte ni ouverte ni fermée des grottes, mais surtout porte de la cabane qui froid oblige, doit rester fermée. Dans le premier morceau de bravoure du

film, Charlot se réfugie dans une cabane dont le propriétaire ne tarde pas à revenir : Black Larson ne veut pas de lui et ouvre la porte pour le faire sortir. Poliment, le Vagabond sort mais le vent le repousse à l'intérieur inlassablement. Il a alors l'idée d'ouvrir la deuxième porte, créant un courant d'air qui pousse Black Larson hors de la cabane. Comme toujours chez Chaplin, la scène dure pour faire jaillir tout le miel comique de cet espace fermé qui est à la fois un cadre fermé de cinéma (le jeu sur les lignes dans la cabane) et une scène de théâtre (il vire l'autre acteur de scène et prend ainsi le premier rôle).



Fait écho à cette scène, un autre grand moment quand Charlot et son ami Big Jim s'endorment dans la cabane qui se déplace pendant la nuit jusqu'au bord d'une falaise. Tout le suspense et le comique indissociables viennent cette fois du rapport entre l'intérieur et l'extérieur. Le plan d'ensemble de la cabane au bord de tomber, vue de dehors, succède au plan d'intérieur montrant les deux personnages inconscients du danger qu'ils courent, jouer à faire basculer leur habitacle. Une fois complètement oblique, retenue par une corde, au bord de sombrer, la cabane devient un espace nouveau : les portes deviennent un aller simple vers la mort ou vers la vie. Les lignes verticales et horizontales sont chamboulées, et les personnages doivent trouver un nouveau moyen d'ouvrir la porte en haut qu'ils souhaitent voir fermer en bas. Il y a quelque chose de régressif et même d'anal dans ce comique : la cabane devient un corps humain recrachant ses habitants ; la nourriture est d'ailleurs l'enjeu de l'intrigue (Charlot faisant bouillir ses chaussures, devenant un poulet aux yeux de Big Jim, ou inventant avec ses fourchettes la fameuse danse des petits pains).

L'ouverture de la porte, c'est donc dans *La Ruée vers l'or* la constitution d'un espace comique : l'espace clos est l'occasion de la destruction d'un espace (cf. *Le Cirque* et l'espace scénique que Charlot détruit malgré lui, mais ici aussi le saloon) ; la porte ouverte oblige l'espace donc le personnage à une transformation constante. Tout le film pose donc cette question très simple : comment s'adapter à un espace en perpétuelle transformation ? La question tragique de la survie et le pouvoir comique sont ici plus qu'intimement liés : ils sont les deux portes d'un même espace.

Anouk Aimée, Lola et les autres



Le festival du film de La Rochelle vient de rendre hommage à l'interprète de Lola, le superbe premier long-métrage de Jacques Demy, à (re)découvrir en salles dans une version restaurée le 25 juillet. Retour en six films sur la carrière d'une actrice à la fois classique et moderne.

La beauté incandescente, immuable, d'Anouk Aimée illumine les écrans du monde entier depuis la fin des années 1940. À ses débuts, adolescente, Prévert avait choisi son patronyme d'actrice. On a l'impression que tous les metteurs en scène du monde cherchaient à tourner avec elle : classiques et modernes, ancienne et nouvelle vague, Américains et Italiens... Elle est bien plus qu'une icône du cinéma : une actrice vivante et vibrante, une voix douce, comme un émerveillement permanent, un visage inoubliable.

Les Amants de Vérone, d'André Cayatte, 1949

Tandis qu'à Cinécittà se tourne une superproduction sur *Roméo et Juliette*, les deux adolescents choisis comme doublures des vedettes vivent « pour de vrai » une tragique histoire d'amour. La magie du noir et blanc magnifie leur présence grâce à l'image d'Alekan. Dirigés par André Cayatte, alors à ses débuts, Anouk Aimée et Serge Reggiani sont les deux jeunes gens qui incarnent les « enfants qui s'aiment » chers à Jacques Prévert. Plus tard les deux mêmes enregistrent pour lui les voix de *La Bergère et le Ramoneur*, première version (désormais introuvable) du chef-d'œuvre animé de Paul Grimault, *Le Roi et l'Oiseau*.

Montparnasse 19, de Jacques Becker, 1958

À l'école des Beaux-Arts, Modigliani rencontre Jeanne Hébuterne ; leur destin en sera changé à jamais. Max Ophüls avait préparé le film, Jacques Becker le tourne. Anouk Aimée joue la muse et souffre-douleur du grand artiste maudit, formant avec Gérard Philipe un couple romanesque impérissable. Les méchants de l'histoire sont Lilli Palmer en riche et possessive mécène, et Lino Ventura, dans l'un des rares rôles antipathique de sa carrière. La scène finale, après la mort du peintre, est glaçante de cynisme et d'effroi.

Lola, de Jacques Demy, 1961

C'est le premier conte de fées signé Jacques Demy. Federico Fellini vient de transformer Anouk Aimée en summum du glamour dans *La dolce vita*. Demy en fait une Cendrillon déguisée en Marlene Dietrich, parlant comme Marilyn Monroe, rêvant du destin qui l'arrachera à la province nantaise. Elle chante et danse *La Chanson de Lola* en rythme, mais sans mélodie, Michel Legrand la mettra en musique après le tournage. Anouk, qui a commencé dans le cinéma classique français, devient instantanément une vedette « Nouvelle Vague ». Le film a été restauré, c'est toujours le même enchantement.

8 ½, de Federico Fellini, 1963

Fellini ne peut pas se passer d'elle, mais l'engage à contre-emploi : elle est l'épouse bafouée, humiliée, de l'alter ego du metteur en scène Marcello Mastroianni, et ses rivales sont Sandra Milo, Barbara Steele, Claudia Cardinale... Tailleur blanc, binocles, sans maquillage, elle se résigne à accepter d'entrer dans la ronde finale en le tenant par la main. Musique de Nino Rota, photo de Giani di Venanzo, génie de Fellini : instant magique.

Un homme et une femme, de Claude Lelouch, 1966

La consécration internationale lui vient avec ce petit film, tourné en équipe réduite, à moitié improvisé, sur une partition de l'inconnu Francis Lai. Palme d'or, Oscar, succès planétaire pour cette irrésistible bluette prouvant au monde entier que la séduction « adulte » des trentenaires est le comble du chic. Sur la plage de Deauville, Trintignant et Aimée sont idéalement assortis, Lelouch les cadre lui-même en tournant autour d'eux, c'est le couple le moins yéyé et le moins gnagnan du cinéma. Après ce triomphe, l'actrice va tourner avec Cukor et De Sica, André Delvaux et Sidney Lumet. Et plein de films de Lelouch, y compris une « suite », *Un homme et une femme, 20 ans déjà*.

Le Saut dans le vide, de Marco Bellochio, 1980

L'austère magistrat Michel Piccoli vit avec sa sœur, et tend à la faire passer pour une déséquilibrée. Le plus fou des deux n'est pas forcément celui qu'on croit. Bellocchio construit une satire sociale grinçante autour d'un couple dysfonctionnel. Le duo est magistral, comme la mise en scène. Résultat, double Prix d'interprétation à Cannes. Il faut acheter le DVD pour comparer la VO avec la version française où les deux grands acteurs parlent avec leur vraie voix !



Que deviennent-ils ?

Les nouvelles des lauréats et des autres réalisateurs aidés par la Fondation.

Sortie DVD

AMERICANO, le premier long métrage de **Mathieu Demy** (lauréat 2009) est disponible en DVD à partir du 29 juin.

Une édition **Collector** sera éditée et comprendra le film DOCUMENTEUR (1980), restauré en 2011 par la Fondation Groupama Gan et la Fondation Technicolor avec la participation d'Agnès Varda. Cette restauration a été motivée par l'utilisation de nombreuses séquences de DOCUMENTEUR dans le film de Mathieu Demy.

Egalement dans cette édition :

LE PLAFOND, un court-métrage de Mathieu Demy (36'), une interview de Salma Hayek, une rencontre avec Agnès Varda et Mathieu Demy, des entretiens avec l'équipe du film et des scènes coupées commentées.

Prochainement

Les événements à venir...

Festival International du Film de La Rochelle

Partenaire du Festival depuis 1987, la Fondation organise chaque année une soirée spéciale, avec la présentation d'un film en avant-première ou d'une restauration menée par la Fondation.

Vendredi 29 juin, à 20 h 15, sur la scène du grand théâtre de La Coursive, Prune Engler, Déléguée générale du Festival, donnera le clap d'ouverture de la 40e édition. Anouk Aimée, Agnès Varda, Géraldine Chaplin, Michel Piccoli (fidèle entre les fidèles), Dominique Besnehard, Mathieu Demy se tiendront notamment à ses côtés.

LOLA de Jacques Demy dans sa version nouvellement restaurée par la Fondation Groupama Gan, la Fondation Technicolor et Ciné Tamaris, sera projeté en avant-première lors de la soirée Fondation **le 30 juin**.

>> Voir le [site](#) du Festival



Le RDV spécial Festival de La Rochelle avec Anouk Aimée, Prune Engler, Séverine Wemaere, Gilles Duval et la session de Institut

55 minutes

1

29.06.2012 - 19:03



Festival de la Rochelle ©RADIO FRANCE

Au programme du RenDez-Vous ce soir : Edition spéciale en direct et en public du **Festival International du film de La Rochelle** : 40 ans pour une manifestation sans compétition.

La ligne éditoriale est sans complexe et purement cinéophile : hommage aux grands maîtres, focus sur les nouveaux talents, effet rétrospectif et mise en perspective avec une invitée fétiche du festival c'est **Anouk AIMEE** qui sera notre invitée dès 19h10.

A 19h35 ce sera la *SESSION FICTION* avec **INSTITUT**. Une programmation signée Matthieu CONQUET

A 19h40 *PLATEAU RESTAURATION* avec **Gilles DUVAL** et **Séverine WAEMERE** pour un devoir de mémoire qui après TATI, ETAIX ont retravaillé Lola de Jacques DEMI.

Festival



Le Festival International du Film de la Rochelle

40ème édition! du 29 juin au 8 juillet 2012 Avec des hommages à Anouk Aimée, Agnès Varda, Joao Canijo, Miguel Gomes, Pierre-Luc Granjon et à Pema Tseden, premier cinéaste tibétain en République populaire de Chine. Des rétrospectives du finlandais Teuvo Tulio et du danois Benjamin Christensen, une sélection des plus beaux films de Raoul Walsh et des chefs-d'œuvre de Charlie Chaplin ! ...



Le RDV avec Francis LAI, Alain POULANGES, la chronique de Thomas CLERC et la Session de Jean-Michel BERNARD

55 minutes

06.07.2012 - 19:03



Au

Le RDV avec Francis LAI, Alain POULANGES, la chronique de Thomas CLERC et la Session de Jean-Michel BERNARD CLARE MAYOTGRADIO FRANCE

programme du RenDez-Vous ce soir 2 plateaux pour *des invités liés par une certaine idée des tubes*.

19H15=> **PLATEAU LOVE STORY**, avec Francis LAI à qui le festival de La Rochelle vient de rendre hommage : d' « un homme à une femme » à « Bilitis » en passant par « Mayerling », c'est une vision romantique du cinéma qu'a travaillée ce compositeur niçois, avec à ses côtés ce soir un autre compositeur de musiques de films, Jean-Marie BERNARD.

19H38 => **LA CHRONIQUE DU VENDREDI** de Thomas CLERC. Qui fait Ce soir l'« Eloges des tubes »

19H42 => **PLATEAU TA KATIE T'A QUITTE** avec Alain POULANGES, qui signe une biographie de Boby LAPOINTE à l'occasion des 40 ans de sa disparition, chanteur aux jeux de mots frénétiques qui aura rencontré le cinéma de Claude SAUTET et François TRUFFAUT.

Invité(s) :

Francis Lai, compositeur

Alain Poulanges, producteur à France Inter

Jean-Michel Bernard

Festival



Hommage à Francis Lai - Festival International du Film de La Rochelle

A travers sa triple articulation (concert, leçon de musique, films), l'hommage du Festival de La Rochelle à Francis Lai nous raconte l'histoire d'un mélodiste à l'instinct exceptionnel, dont le talent s'est imposé mondialement, des collines de Nice à celles d'Hollywood. Leçon de musique autour de Francis Lai Rencontre animée par Stéphane Lerouge avec la participation d'Anouk Aimée et ...

29/06-08/07 : 40e Festival international du film de La Rochelle

Par

[Grand Écart](#)

– 11 juin 2012 Classé dans : [Pense-bête](#)

Tweet 4

J'aime 4



De quoi s'agit-il ?

Du 29 juin au 8 juillet 2012 se déroulera la quarantième édition du Festival international du film de La Rochelle. Au programme, des hommages en pagaille (à Anouk Aimée, Joao Canijo, Miguel Gomes, Jean-Luc Granjon, Agnès Varda et le réalisateur tibétain Pema Tsenden), des rétrospectives savoureuses (à [Benjamin Christensen](#), Raoul Walsh, Charlie Chaplin et Teuvo Tulio), et toujours des films d'hier et d'aujourd'hui, dont une programmation qui fait la part belle aux films présentés au [Festival de Cannes](#) cette année ([Holy Motors](#), [Paradis : Amour](#), [The We and the I](#), [La Vierge](#), [les Coptes et moi](#), [Después de Lucia](#)...).

» *Retrouvez tout le programme sur le [site du Festival de La Rochelle](#)*

La Rochelle : Anouk Aimée pour les 40 ans du festival

30/06/2012 05:38

Pour ses 40 ans, le Festival international du film de La Rochelle programme environ 200 films en dix jours, dont une rétrospective Anouk Aimée.

Le 40^e Festival du film de La Rochelle s'est ouvert hier soir avec la Palme d'Or 2012 : « Amour », de Michaël Haneke, et ce qui pourrait paraître un grand événement perd beaucoup de ses couleurs quand on se penche sur les rendez-vous d'exception qui vont se succéder jusqu'au 8 juillet.

Ainsi, ce soir, à 20 h 15, Anouk Aimée et Mathieu Demy viendront, ensemble, présenter « Lola », de Jacques Demy (en copie neuve). La partenaire de Jean-Louis Trintignant dans « Un homme et une femme » est LA star du festival qui lui consacre une rétrospective en dix-sept films dont « La dolce vita » et « Huit et demi », de Fellini. Les proches du réalisateur des « Demoiselles de Rochefort » seront décidément à l'honneur, puisque La Rochelle rend également un hommage à Agnès Varda. Parmi les autres temps forts : une rétrospective Charlie Chaplin avec l'intégralité de ses longs-métrages, cinq films de Cassavetes en version restaurée (« Shadows », « Faces », « Une femme sous influence », « Meurtre d'un bookmaker chinois », « Opening night »), un hommage à l'animateur Pierre-Luc Granjon et à deux cinéastes portugais (João Canijo et Miguel Gomes), vingt films de Raoul Walsh et une rétrospective consacrée à Benjamin Christensen (Danemark).

Parmi les quarante inédits, certains seront projetés en présence de leurs réalisateurs. Ainsi, le très rare Léos Carax présentera « Holy Motors », Sandrine Bonnaire « J'enrage de son absence », Patrice Leconte « Le magasin des suicides ».

Il y aura aussi deux projections en plein air gratuites (vendredi 6 et dimanche 10 juillet, à 22 h 30), l'incontournable « Nuit blanche » samedi 7 juillet de 20 h à 7 h et dimanche 1^{er} juillet à partir de 18 h, un grand concert du grand compositeur et musicien Francis Lai.

Citons encore la venue de Michel Piccoli, Michel Ciment, Vincent Lindon, Joachim Lafosse, Merzak Allouache et le premier cinéaste tibétain en République populaire de Chine, Pema Tsenden.

Tél. 05.46.52.28.96 ou <http://www.festival-larochelle.org>



Anouk Aimée dans « Lola », de Jacques Demy (1961).

La Rochelle : derniers jours de la 40 e édition

06/07/2012 05:25

Les projections du Festival international du film de La Rochelle arrivent à leur terme. Aujourd'hui, demain et dimanche, il reste néanmoins encore de nombreux films à visionner et des événements auxquels participer. Ainsi, ce soir sera projeté, en plein air aux alentours des tours, « Rebecca » d'Hitchcock et dimanche « La nuit américaine » de François Truffaut, présenté par Alexandra Stewart et Jean-François Stévenin. Autre événement, la nuit blanche consacrée à Sylvana Mangano avec cinq films au programme : « Riz amer », « L'or de Naples », « Œdipe roi », « Théorème », « L'argent de la vieille ». Un petit-déjeuner est servi sur le port à l'issue des projections. Tous les détails du programme sur le site www.festival-larochelle.org

Renseignements complémentaires, tél. 05.46.52.28.96.



Projections en plein air et événements : le festival de La Rochelle s'achève dimanche.

"LES FILS DU VENT" - Soirée du 40ème anniversaire du festival du film

Swing / Tsigane / Balkanique

jeudi 5 juillet 2012



La Sirène et le Festival International du Film de La Rochelle présentent:

*** Soirée du 40ème anniversaire du festival ***

- > **PROJECTION "Les Fils du vent"** - en présence du réalisateur *Bruno Le Jean*
- > **Mini CONCERT EXCEPTIONNEL swing manouche** avec : *Angelo Debarre, Moreno, Ninine Garcia, Tchavolo Schmitt, Claudius Dupont* (à la contrebasse)
- > **After soirée balkanique** avec *Dj Tagada*

" A l'occasion de son 40ème anniversaire, La Sirène et le Festival International du Film de La Rochelle s'associent et vous invitent à **une Nuit Gitane**.

Découvrez en avant première et en **présence du réalisateur *Bruno Le Jean*** le documentaire "**Les Fils du vent**" qui vous narre l'histoire musicale de 4 guitaristes d'exception : *Angelo Debarre, Moreno, Tchavolo Schmitt, Ninine Garcia*. Nous les suivons sur scène et à la ville, défenseurs ardents et passionnés du swing manouche, de sa tradition et de sa transmission.

A l'issue de la projection nous retrouverons ces **4 musiciens sur scène pour un mini concert exceptionnel**. Ils seront accompagnés par *Claudius Dupont* à la contrebasse.

La fin de soirée se déroulera côté club, au balcon, avec **Tagada, Dj spécialiste des musiques tsiganes, gitanes et balkaniques**.

Billetterie ouverte à 21H30 / Ouverture des portes 22H

Navettes gratuites // Place de Verdun - La Sirène

Départ : 21H15 Place de Verdun

Retour : toutes les 1/2 heures entre 01H et 03H de La Sirène vers Place de Verdun

La Sirène et le Festival International du Film de La Rochelle présentent

40ème anniversaire
du Festival International du Film de La Rochelle



PROJECTION
“LES FILS DU VENT”

En présence du réalisateur Bruno Le Jean

A l'issue de la projection ... « Mini »
CONCERT EXCEPTIONNEL
SWING MANOUCHE réunissant :
ANGELO DEBARRE / MORENO
NININE GARCIA / TCHAVOLO SCHMITT
et CLAUDIUS DUPONT à la contrebasse
AFTER BALKANIQUE CÔTE CLUB : **DJ TAGADA**

JEUDI 05 JUILLET 22H > LA SIRÈNE : LA ROCHELLE

■ Navettes gratuites Place de Verdun ↔ La Sirène ■

◆ www.la-sirene.fr / www.festival-larochelle.org ◆

Tarif Unique: 15 € / Tarif Abonnés Sirène + détenteurs carte permanente Festival : 12 €

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE

LA SIRÈNE
ESPACE MUSIQUES ACTUELLES
AGGLOMÉRATION DE LA ROCHELLE

LATERNA MAGICA

Tabou (Tabu) de Miguel Gomes (2012)



Il y a des films qui s'imposent comme une évidence à la première image. **Tabou** dicte son originalité et sa singularité dès son prologue où un explorateur envoyé en mission par le Roi en terre d'Afrique ne poursuit plus qu'une obsession, la quête de son amour perdu. Miguel Gomes nous ouvre la voie vers un univers désuet, féérique et immédiatement séduisant. Ainsi, l'homonymie du titre avec le **Tabou** de Murnau en 1931 – que l'on pourrait résumer au plus simple à une passion amoureuse en terre sauvage – n'est pas un hasard.



Le lien saute d'autant plus aux yeux que Miguel Gomes construit son récit en deux parties, à l'instar du film de Murnau, dont il reprend en plus les intitulés (en les inversant), Paradis/Paradis perdu. Gomes se place sous le patronage de Murnau

mais sans chercher à rendre hommage. Le cinéaste multiplie les références au cinéma classique américain (notamment **Les Neiges du Kilimandjaro** de Henry King (1952)) mais pour mieux s'en écarter. Il puise dans le passé – celui des colonies africaines et de ce cinéma classique – la matière pour offrir un film moderne, novateur et inventif.

LATERNA MAGICA

La première partie (*Le paradis*) se situe pourtant loin des terres d'Afrique. Gomes nous ramène brutalement au temps présent à travers une séquence de transition qui laisse croire que le prologue que l'on vient de voir est en fait le film que visionne Pilar au cinéma. Gomes adopte son point de vue. Pilar est une dame nouvellement à la retraite et qui a le cœur sur la main. Elle participe à des manifestations politiques qui font écho à la situation actuelle en Syrie (*Shame ONU ! Shame ONU !*), accueille une étudiante polonaise, et veille aussi sur sa vieille voisine Aurora. Cette dernière mène une existence amère et solitaire. Elle connaît des problèmes de mémoire, se montre cruelle avec son infirmière noire, et n'a de relation qu'avec Pilar. La tristesse de son quotidien ne laisse pas imaginer la flamboyance de ses jeunes années.

Aurora a connu l'ivresse de la passion et de l'aventure dans les décors de l'Afrique des Colonies. Ce chapitre de sa vie constitue la deuxième partie du film (*Le Paradis perdu*). C'est là que le film déploie entièrement sa poésie, ses émotions et sa virtuosité. Gomes réemploie les techniques et l'esthétisme du cinéma des années 30 pour mieux souligner la perte de cette époque, son caractère éteint. Le mot est juste puisque, si cette partie est muette, elle ne l'est pas à la manière des films anciens. Les acteurs jouent comme dans un film moderne, sauf que le mouvement de leurs lèvres n'est associé à aucun son. Pourtant, l'univers sonore est riche : l'action est entièrement commentée par la voix off du dernier témoin de ces aventures passées, et la musique est plus ou moins directement *on*.

Miguel Gomes nous plonge dans un univers fantasmé qui est sans doute déformé par la représentation que Pilar se fait du récit que lui conte le narrateur. De là sans doute les rapports qui se créent entre les deux parties du film, par des allusions et par des motifs communs. Le grotesque et l'invraisemblable s'invitent aussi. La tragédie se tisse elle inexorablement au gré de l'histoire qui se déroule par mélange de tous les registres. Gomes recourt à toutes sortes de décalages, par la musique, par les gags directement hérités des *slapstick comedy* etc. C'est comme cela que le film s'épanouit, offre merveille sur merveille et captive par sa sensibilité, sa mélancolie, son charme issu d'un autre âge.

Le film a été présenté au festival de Berlin mais n'y a reçu que le Prix Alfred Bauer. Ce prix qui salue l'innovation est finalement la plus juste récompense pour ce film immense, lumineux, poignant, et qui imprime la rétine autant que l'âme comme nul autre pareil.

Benoît Thevenin

40e édition du *Festival international du film de La Rochelle*.

Ce festival, par la diversité et la richesse de sa programmation, demeure un des festivals les plus intéressants de France, ouvrant sa fenêtre sur le monde, l'actualité et le patrimoine du cinéma. Un large panorama où les festivaliers ont pu découvrir le cinéma tibétain à travers les films et la présence de Pema Tseden, premier cinéaste du Tibet de République populaire de Chine et le cinéma portugais avec João Canijo et Miguel Gomes, également présent et dont le fort beau film *Tabusortira* en décembre prochain sur nos écrans. Anouk Aimée, venue pour une rétrospective de ses films, fit ovation dans le public alors que le chef d'œuvre *Lolade* Jacques Demy, en version restaurée, sortait sur les écrans. Les festivaliers ont aussi rencontré Agnès Varda venue avec ses glaneurs, ses *Plages*, son *Lion volatil* et une version restaurée de *Documenteur*. De même, ils ont visité son exposition *Patatutopia* à la Coursive, car pour Varda, qui a la patate au cœur, ce noble tubercule donne sujet à films, installations, et photographies.

Côté patrimoine ou rééditions, nous avons le choix (Chaplin, Christensen, Teuvo Tulio, La cinémathèque de Bologne, Cassavetes, Raoul Walsh...). J'ai opté pour l'hommage à Walsh avec un choix de 20 films. Walsh, c'est l'art incomparable d'un pionnier créateur de formes : *Régénération* (1915) ouvre la voie au réalisme, *Le voleur de Bagdad* (1924) dont les décors monumentaux nous projettent dans la magie d'un superbe cinéma de grand spectacle, *La piste des Géants* (1931) inaugure une nouvelle geste westernienne. Raoul Walsh, ce formidable raconteur d'histoires est pour moi, sans nul doute, le plus matérialiste des grands cinéastes américains, mais son art possède aussi élégance et finesse (*Gentleman Jim*), sécheresse - entendez comme une qualité, ici- étincelante comme dans ses thrillers (*L'enfer est à lui*, *La femme à abattre*), du lyrisme tendre ou violent (*La vallée de la peur*, *La fille du désert*). Le festival international du film de La Rochelle, un bon crû et du plaisir, on y retourne ! Rendez-vous l'an prochain ! Laura Laufer

C

40 ans, toujours plus beau

Par  Pauline Houbre

Publié le 05/07/2012 à 11:13 [Réagir](#)

J'aime

0

Tweeter

0

Share

Recommander

Pour sa 40e édition, le Festival international du film de La Rochelle s'est offert une belle et éclectique programmation. Entre les hommages à Anouk Aimée ou Miguel Gomes, la nuit blanche, la rétrospective de Charlie Chaplin, les expositions et les avant-premières (notamment *Amour*, la palme d'or de Michael Haneke), les amateurs de septième art, petits ou grands, auront de quoi occuper leurs journées, du 29 juin au 8 juillet

Par  Pauline Houbre

Annecy, Paris, La Rochelle: les amateurs de cinéma vont avoir l'embaras du choix

Créé le 01-06-2012 à 18h41 - Mis à jour à 23h40

PARIS (AP) — Avec les vacances et l'été qui approchent, les amateurs du 7e Art vont pouvoir s'en donner à coeur joie. En plus de la Fête du cinéma fin juin, plusieurs festivals sont programmés dans les semaines qui viennent, notamment à Paris et La Rochelle. Le coup d'envoi du Festival international du film d'animation d'Annecy, qui se déroulera jusqu'au samedi 9 juin, est donné dès lundi.

Prune Engler, déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle, prépare activement la 40e édition de la manifestation, forcément un peu particulière, qui aura lieu du 29 juin au 8 juillet. "On essaye de multiplier les offres qu'on fait habituellement. Par exemple, au lieu d'une séance en plein air, il y en aura deux. Au lieu d'un concert, il y en aura deux. Il y aura beaucoup de rencontres avec des cinéastes ou des acteurs. C'est une offre qui est plus diversifiée encore que d'habitude", a-t-elle expliqué vendredi dans un entretien à l'Associated Press.


Des hommages seront rendus aux Portugais Joao Canijo et Michel Gomes, au Canadien Denis Villeneuve ("Incendies"), ainsi qu'aux Français Pierre-Luc Granjon, Agnès Varda et Anouk Aimée ("Lola", "La dolce vita", "Huit et demi"), attendus en personne au festival, dont la proximité entre professionnels et spectateurs est une des caractéristiques.

"Les cinéastes présentent leurs films. Ils sont souvent abordés par les festivaliers. On est entre amis du cinéma", souligne Prune Engler. Le public du festival, "très curieux" et "très fidèle", vient de toute la France, souvent pendant une semaine "pour faire une cure" de cinéma, et découvrir notamment "des cinématographies différentes", "des films peu connus ou un peu oubliés", ajoute-t-elle.

Cette année, plusieurs rétrospectives sont également au programme, consacrées à quatre cinéastes: le Danois Benjamin Christensen, le Finlandais Teuvo Tulio, ainsi que les Américains Raoul Walsh et Charlie Chaplin, dont dix films restaurés seront présentés ("The Kid", "La ruée vers l'or", "Les temps modernes", "Le dictateur"...).

26 juin 2012

Festival à La Rochelle, patchwork in progress

- A + | 

La Rochelle n'est pas seulement ce champ de bataille politique couvert de sang où s'étripent entre eux socialistes affiliés «terrain» ou «parachute». Non, c'est aussi le lieu d'un festival de cinéma qui continue de n'avoir aucune section compétitive (c'est devenu rare) et se consacre à la fois à la mise en valeur du patrimoine et à l'exposition des quelques découvertes contemporaines les plus significatives. Cette année est une édition anniversaire, puisque le festival fête sa 40^e édition. Au programme, se côtoient poids lourds (Chaplin, Walsh) et Danois muet (Benjamin Christensen, *photo*), cinéaste portugais contemporain (Miguel Gomez, João Canijo) et légende vivante (Anouk Aimée)... On se penchera plus précisément sur le cas du réalisateur Pema Tseden (*Sur la route, Old Dog...*), qui, en 2002, fut le premier Tibétain à intégrer la section réalisation de l'Académie du film de Pékin.

EVENEMENTS RETOUR DE FLAMME SPECIAL CHAPLIN

Une séance exceptionnelle

Vendredi 6 juillet 20h15

au Festival International du Film de la Rochelle qui fête ses 40 ans

La Cinémathèque de Bologne et Lobster Films sont heureux de présenter au Festival du Film de La Rochelle les trois derniers courts métrages restaurés de Charlie Chaplin, accompagnés au piano par Serge Bromberg.



Les films

Charlot patine: Etats-Unis • fiction • 1916 • 24mn numérique • n&b • muet sonorisé
Charlot policeman: Etats-Unis • fiction • 1917 • 24mn numérique • n&b • muet sonorisé
Charlot émigrant: Etats-Unis • fiction • 1917 • 24mn numérique • n&b • muet sonorisé

Vendredi 6 Juillet 2012. 20h15

Au piano : Serge Bromberg.

Présentation : Serge Bromberg, Lobster Films et Gian Luca Farinelli, Cinémathèque de Bologne
Grande salle / La Coursive, passage unique

[Grille du programme 2012](#)

Depuis plusieurs années, la Cinémathèque de Bologne a la délicate mission de reconstituer l'ensemble des œuvres de Charlie Chaplin, à savoir la numérisation et le catalogage des archives papier du cinéaste et, surtout, la complexe restauration des copies de films.

La mission principale du « Projet Chaplin » auquel Lobster Films est heureux de participer est de sauvegarder le patrimoine papier laissé en héritage par le cinéaste, mais bien aussi de stimuler et promouvoir une recherche et une découverte permanente de Charlie Chaplin.



29/06 > 08/07/2012 - LA ROCHELLE

Les cinéfolies de La Rochelle Festival international du film de La Rochelle

Du 29 juin au 8 juillet se déroule la 40^e édition du Festival international du film de La Rochelle. Embrassant avidement un siècle d'histoire du cinéma, des années 1910 à aujourd'hui, la très généreuse programmation invite les pupilles à longuement se dilater.

De toute évidence, la ville de La Rochelle, fièrement postée sur la façade atlantique, à proximité immédiate des îles de Ré, Aix et Oléron, possède en elle-même suffisamment d'atours séduisants pour attirer les visiteurs aux premiers jours de l'été. S'il s'avère que ces visiteurs cultivent, outre une attirance pour le bord (et les fruits) de mer, une passion pour le cinéma, ils risquent fort de connaître un bonheur proche du nirvana. La raison d'une telle félicité n'est autre que le Festival international du film de La Rochelle, qui atteint cette année gaillardement le cap de sa 40^e édition – autant dire qu'il s'agit d'un des plus anciens de France. Afin de fêter l'événement comme il se doit, l'équipe du festival, conduite par Prune Engler, a conçu un programme on ne peut plus alléchant, duquel comme à l'accoutumée toute compétition est bannie. Ce refus de jouer le jeu des statuettes (et des starlettes) n'est pas la moindre des spécificités de la manifestation rochelaise, qui porte au cinéma un amour trop authentique pour céder à l'appel des sirènes médiatiques.

Dix jours durant, du 29 juin au 8 juillet, les spectateurs, cinéphiles incollables ou simples curieux, vont pouvoir partir à la découverte d'un vaste territoire imaginaire, composé de films d'ici et d'ailleurs, d'aujourd'hui et d'hier – un territoire ayant pour vigie un certain Charlie Chaplin dont, sur l'affiche du festival, les yeux incandescents semblent nous fixer du fond des temps. Du père de Charlot, clochard lunaire né avec le cinéma (ou presque), sont présentés en copies neuves dix des films les plus marquants, de *The Kid* (1921) à *Un roi à New York* (1959). D'autres hommages d'envergure accompagnent celui-ci : ainsi par exemple ceux rendus, en leur présence, à Agnès Varda – vue sous l'angle de sa récente production documentaire – et Anouk Aimée – une quinzaine de films permettant de croiser l'un des plus beaux regards du cinéma français –, ou encore ceux rendus, en leur absence, à Raoul Walsh – le survol de sa faste carrière allant de *Régénération* (1915) à *La Charge de la huitième brigade* (1964) – et à Benjamin Christensen, pionnier du cinéma danois, auteur notamment du mirifique *La Sorcellerie à travers les âges* (1922). Sont par ailleurs mis à l'honneur deux cinéastes portugais contemporains, Joao Canijo et Miguel Gomes, ainsi que Pierre-Luc Granjon, cinéaste (français) d'animation, dont sept courts métrages figurent au menu.

Avec ce qui précède, il y a déjà de quoi combler les attentes les plus exigeantes. Cela ne recouvre pourtant qu'une petite partie de la programmation... S'ajoutent encore, entre autres, un focus sur John Cassavetes (cinq films réédités) et Lina Wertmuller (trois films réédités), une carte blanche à la Cinémathèque de Bologne, un best-of Positif (pour les 60 ans de la revue), une sélection de trente films récents ou inédits, des ciné-concerts, des courts métrages, sans oublier, bien sûr, la traditionnelle Nuit blanche en fin de festival, dédiée cette année à Silvana Mangano. C'est ce qui s'appelle terminer en beauté.

> **Le Festival du film de La Rochelle**, du 29 juin au 8 juillet à La Rochelle.

Crédits photos :
Une : L'affiche 2012, signée Stanislas Bouvier (détail).
Article : Agnès Varda, *Les Glaneurs et la glaneuse*.

Jérôme Provençal



Festival International du Film de La Rochelle 2012

Cette année, un film d'animation réalisé par Jiri TRNKA sera projeté dans l'auditorium du Muséum, à l'occasion du Festival International du Film de La Rochelle (29 juin - 8 juillet 2012).

(A partir de 4 ans)

Le Joyeux Cirque

République tchèque, 1951, 14mn, papiers découpés, couleur.

Des animaux, des trapézistes, des clowns et des numéros toujours plus extraordinaires, c'est cela la magie du cirque...
Jiri TRNKA (1912-1969)

Cinéaste tchèque d'animation mais également sculpteur, peintre et illustrateur, Jiri Trnka est surtout connu pour ses merveilleux films d'animation en volume. Véritable tradition nationale, les marionnettes sont au centre de sa création ainsi que les mythes et légendes de son pays.

Sam. 30 juin, sam. 7 et dim. 8 juil. : à 14h, 15h, 16h, 17h et 18h

Dim. 1er, mar. 3, mer. 4, jeu. 5 et ven. 6 juil. : à 11h, 12h, 14h, 15h, 16h, 17h et 18h

Auditorium - Entrée libre

Nightswimming

Retour de La Rochelle (1/12) : 4 films avec Anouk Aimée

Cette note est la première d'une série de douze, consacrée aux films vus au 40e Festival de La Rochelle. Honneur aux dames, pour commencer : quatre titres choisis au fil de l'hommage rendu, en sa présence, à Anouk Aimée.



Nightswimming



Le farceur

C'est du théâtre de boulevard tourné à la sauce Nouvelle Vague. De la mécanique habillée d'une liberté de ton rendue soudainement possible au cinéma. Mais ce grand écart, cette œuvre comique a du mal à le tenir, bien qu'elle se révèle trépidante et plutôt élégamment mise en image par son auteur, Philippe de Broca. La différence entre les scènes d'extérieurs et celles d'intérieurs, par exemple, saute aux yeux. L'intérieur, là où se joue l'essentiel, c'est une maison défraîchie, tortueuse et poussiéreuse. Une surprenante famille, aux mœurs particulièrement libres, l'occupe. Trois hommes la dominent, un oncle et ses deux neveux. Autour d'eux, gravitent deux jeunes enfants de peu d'importance et surtout deux femmes : la première est mariée à l'un des frères, la seconde est amoureuse de l'autre. Toutes les deux sont malmenées par un humour graveleux.

En effet, *Le farceur* est un vaudeville ouvertement sexuel et volontiers vulgaire. On y trouve trucs théâtraux, mimiques appuyées et cabotinage à tous les étages. Les dialogues sont non seulement omniprésents, mais ils sont de plus chargés, à chaque phrase, de bons mots, ce qui les rend parfaitement épuisants à entendre. Ce surpoids poético-comique encombre tous les échanges, y compris le principal, amoureux, qui devient totalement vain. Je dois dire que, face à Anouk Aimée, Jean-Pierre Cassel, tête d'affiche, m'a paru peu supportable par sa façon de surjouer la légèreté et le charme. Les scènes obligées auxquelles il se livre, danse ou ivresse, m'ont laissé de marbre.

Le film s'améliore lorsqu'il se fait plus cassant, quand la satire est plus directe. Tel est le cas avec les interventions de l'entrepreneur, le mari d'Anouk Aimée bientôt cocu. Pête-sec et peu concerné par les activités de sa femme, il se détend tout à coup dès qu'il la quitte et se retrouve avec son majordome. Dans le rôle, François Maistre est très drôle. Pour le reste, et bien qu'il se termine de manière assez déroutante dans la demi-teinte, *Le farceur* étale trop son aspiration au bonheur pour me convaincre.

Model shop

De manière générale, on ne peut pas dire que Jacques Demy fut un cinéaste se laissant aller à la facilité. Juste après le succès des *Demoiselles de Rochefort*, il sauta par dessus l'Atlantique pour tourner *Model shop* aux Etats-Unis et se frotter à la société de Los Angeles.

Le choix d'un récit minimaliste fait que l'intrigue tient à rien (par moments, le film semble annoncer tout un pan du cinéma américain indépendant et sous-dramatisé). Un homme sur le point de se séparer de sa copine recherche 100 dollars pour payer une traite et garder sa voiture. Il passe une journée à rendre visite à ses amis et rencontre Lola, une Française, dont il tombe amoureux (oui, c'est bien la *Lola*/Anouk de Nantes que l'on retrouve sept ans plus tard).

La façon dont Demy s'imprègne du lieu et de l'époque force le respect. Du moins lorsqu'il joue sur une note basse, car dès qu'il marque plus nettement les choses, il se rapproche dangereusement du cliché (il en va ainsi de l'annonce du départ pour le Vietnam, du conflit avec les parents, éclatant à l'occasion d'un coup de fil etc.).

Le film, plein de temps morts et recouvert progressivement d'un large voile de tristesse, déroute en laissant l'impression que Demy joue en quelque sorte sur le terrain d'Antonioni (qui foulera bientôt, lui aussi, ce sol américain pour *Zabriskie Point*). Malheureusement, le geste décoratif l'emporte sur l'architectural et, se tenant loin du caractère tranchant du cinéma de l'Italien (période années 60), la tentative, malgré de

Nightswimming

belles intuitions, donne un résultat un peu mou. La description calme et douloureuse d'un amour mort-né déchire moins qu'elle assouplit.

Je regrette de n'avoir pas plus aimé ce film. Certains semblent le porter dans leur cœur, à côté d'autres Demy (n'est-ce pas Docteur ?). En 68/69, *Les Cahiers du Cinéma* lui avaient offert une couverture et dans *Positif*, revue qui ne fut demyphile que par intermittences, Bernard Cohn lui consacra un très beau texte titré "Le visage de la mort".

Le saut dans le vide

De la folie dans le giron familial : le terrain est connu de Marco Bellocchio. Anouk Aimée est Marta, une femme vivant dans un grand appartement romain sous la protection de son frère magistrat, Mauro (Michel Piccoli), et aidée par une femme de ménage. Y passant toutes ses journées sans en sortir jamais, ou presque, elle est sujette à de brusques sautes d'humeur et passe pour folle auprès de son entourage et de ses voisins.

La belle idée sur laquelle repose ce *Saut dans le vide* est que l'on ne va pas assister à la chute de Marta, que l'on pensait prévoir, mais à celle de Mauro. En collant à ces deux personnages, Bellocchio filme deux mouvements inter-dépendants et inverses. La folie se transmet ici comme dans un système de vases communicants. Ce système, précisément, c'est l'appartement, et la folie circule d'une pièce à l'autre, profite des ouvertures, passe par les portes. Ce décor est le personnage principal du film. Bellocchio nous gratifie bien de quelques échappées extérieures mais toujours il nous ramène dans cet endroit. Très attentif aux visages, il se plaît pourtant à s'en éloigner régulièrement pour mieux coincer les corps dans les multiples cadres que fournissent meubles, murs, portes et fenêtres. Pour autant, ce dispositif n'est pas rigide mais modulé, ce lieu n'est pas inerte mais mouvant. Arpenté en tous sens, l'appartement vit et ses pièces paraissent toutes communiquer entre elles. Du coup, nos repères vacillent.

De plus, les dialogues virent vers l'absurde, la réalité des choses devient de moins en moins assurée et le temps se creuse lui aussi. A intervalles réguliers, une troupe d'enfants envahit le lieu : rêve, hallucination ou réminiscence du passé familial ? *Le saut dans le vide* dialogue par moments avec *Le locataire* de Polanski, même si il est plus froid, moins grotesque.

Piccoli est glaçant, laissant se fissurer la façade de respectabilité qu'il arbore. Rarement personnage aura autant frayer avec la mort, l'imaginant pour ses proches, ne vivant plus qu'avec cette idée. Et plus Mauro s'engage vers les ténèbres, plus Marta avance vers la ville, le fleuve, la mer, la lumière.

La petite prairie aux bouleaux

Film relativement récent, *La petite prairie aux bouleaux* est méconnu, souvent oublié, me semble-t-il, lorsqu'il s'agit d'évoquer la Shoah au cinéma. Sa forme relativement simple joue peut-être contre lui. Il n'est pas parfait, souffre de quelques longueurs et bute par moments, quand il s'engage sur la voie de la gravité extrême (reconnaissons qu'il est certes difficile, si on tient à en passer par là, d'éviter solennité et didactisme).

Anouk Aimée interprète une femme revenant à Auschwitz-Birkenau pour la première fois, soixante ans après y avoir été déportée, en 1943, à l'âge de 15 ans (cela arriva à Marceline Loidan Ivens, qui s'appuie ici, en partie, sur sa propre expérience). L'actrice s'en sort de manière remarquable mais elle ne peut éviter un certain blocage à deux ou trois reprises. Quelque chose est freiné quand elle se met à parler seule (ou plutôt au spectateur), une fois qu'elle s'est glissée dans le camp, que ses souvenirs remonte alors qu'elle s'arrête dans son ancien baraquement ou dans les latrines. Là, entre la femme qui témoigne et l'actrice qui joue, une distance ne s'efface pas.

Ce bémol avancé, je peux dire que le film m'a passionné, et cela pas forcément là où je l'attendais. Tout d'abord dans la fiction, tout à fait assumée. Un personnage "médiateur" de photographe allemand, petit fils de SS de surcroît a été inventé. Et contre toute attente, il "fonctionne" avec celui de la vieille dame juive. Celle-ci, comme toutes ses amies rencontrées au début à l'occasion d'une surprenante séquence de retrouvailles, se caractérise par son ton parfois cassant et son humour, grinçant et toujours lié à la catastrophe.

Le récit estjoliment agencé, ménageant des ellipses tout en semblant ressasser, à l'image de son héroïne qui, après y avoir mis les pieds pour la seconde fois, ne peut plus quitter Birkenau et ses environs. Mais l'aspect le plus passionnant est encore ailleurs : ce film signe la fin d'un cycle. Il arrive au moment où se pose, pour les historiens notamment, la question : "Que faire d'Auschwitz aujourd'hui ?" Cette question, la cinéaste ne la pose pas bêtement, frontalement. Sur ses images, apparaît un camp presque vide

Nightswimming

(les silhouettes de "touristes" sont quasi-absentes) et traversé ça et là par des pointes d'onirisme. Non, la question est posée à travers celle d'une mémoire singulière, individuelle et qui se perd dans ses propres méandres puisque le personnage semble parfois à deux doigts de "perdre la boule". Ce qui est montré ici, aussi, c'est la force de l'occultation ou tout simplement l'impossibilité de la mémoire : les anciens déportés, qui, bientôt, auront tous disparu, ne s'accordent pas eux-mêmes sur certains points, certaines scènes qu'ils ont pourtant vécu ensemble.

Il faut voir *La petite prairie aux bouleaux* pour la borne historique qu'il marque, croisant intelligemment documentaire et fiction, histoire personnelle et universelle.

Retour de La Rochelle (12/12) : Miguel Gomes

Dernière note de ma série consacrée aux films vus au 40e Festival International du Film de La Rochelle. Y était rendu, en sa présence, un hommage au cinéaste portugais Miguel Gomes. *Tabou*, son troisième long métrage, sortira dans les salles le 5 décembre prochain. Ce sera l'un des plus beaux films de cette année 2012.



Nightswimming

Miguel Gomes est joueur.

La gueule que tu mérites

Le premier jeu est un jeu d'enfants. Il se joue en deux parties.

Partie 1. Francisco travaille dans l'éducation. Aujourd'hui, c'est à la fois son anniversaire et le carnaval d'école. Il est donc habillé en cowboy. Il n'est pas très aimable, râle sans cesse après les gamins et après sa copine, qu'il semble d'ailleurs tromper avec une collègue.

Entre deux bouffées de comédie musicale, Miguel Gomes fait preuve d'un humour pince-sans-rire, un humour décalé passant essentiellement à travers les dialogues et le montage (qui fait aussitôt succéder à une chute la pose d'un bandage). Nous sommes à la fois avec les personnages et légèrement en retrait. Une musicalité naît, l'attachement se fait, une sensibilité "pop" émerge. Miguel Gomes, avec *La gueule que tu mérites*, passe en quelque sorte pour un cousin portugais de l'Argentin Martin Rejtman dans sa façon de faire un "cinéma du sourire". Attention, je n'ai pas dit "en coin". Et plaçant cela, je ne pense pas non plus à quelqu'un comme Wes Anderson : Gomes, lui, ne fait pas garder à Francisco son costume de cowboy sans une bonne raison. Par ailleurs, son cinéma est bien plus libre que celui de l'Américain.

Partie 2. Francisco est tombé malade dans sa maison de campagne. Sans doute imagine-t-il... Comme chez Blanche-Neige, sept hommes doivent s'occuper de sa santé mais surtout doivent suivre les règles d'un jeu qu'il a inventé.

Très vite au sein de son film, Gomes redistribue donc les cartes. Francisco disparaît totalement du champ. L'incongruité vire à l'absurde, seule règle à suivre dorénavant. Les sept personnes qui interviennent maintenant se croisent incessamment dans un ballet de plusieurs jours scandés par des cartons dessinés comme dans la littérature jeunesse. De fait, la seule logique qui vaille est celle de l'enfance. Le parti pris de Gomes est simple : faire que les adultes se comportent comme des enfants, sans exception, sans déviation, sans retour. Alors les chamailleries, les épreuves, les frissons devant les contes et la magie, mettent en action ces corps trop grands. Le résultat sur l'écran est littéralement déroutant puisque tout peut advenir. Il procure également des sentiments mélangés devant ce qui apparaît tantôt comme un savoureux décalage, tantôt comme du burlesque un peu laborieux. Quand la forme du film elle-même se met au diapason de cette liberté, comme à l'occasion d'un emboîtement narratif vertigineusement ruizien, l'expérience porte ses plus beaux fruits.

Ici la (double) question est la suivante : si un trentenaire peut se comporter en gamin capricieux, un film entier peut-il tenir sur cette contradiction, et le sens donné aux actes peut-il s'échapper pour retrouver une innocence originelle, sans médiation, de façon directe ?

Ce cher mois d'août

Le deuxième jeu est plus long. Il consiste à faire naître une fiction.

Ce cher mois d'août, c'est l'histoire d'une fille, de son père et de son cousin, tous les trois faisant partie d'un groupe de bal en tournée estivale dans les villages portugais. Mais cette histoire, au début en tout cas, elle n'est pas sur l'écran. Elle n'apparaît pas et pourtant elle est déjà en place... Le film commence comme un assemblage de repérages, d'éclats de réel, de prises de vues enregistrant des groupes de musique populaire portugaise et les lieux dans lesquels ils jouent les soirs d'été. On pense s'aventurer dans un documentaire très personnel, un sujet local que le cinéaste porterait en lui depuis longtemps. Mais des indices font réfléchir, le plus clair étant l'apparition d'une équipe de tournage. De manière progressive, la fiction s'en mêle, l'imbrication devenant de plus en plus complexe au fil du temps. Un plan documentaire recèle une "histoire" ou bien le réel s'invite dans un récit. Un glissement insensible s'opère pour finalement lancer la fiction dramatique, nourrie de tout ce qui l'a précédée, un lieu, une anecdote, une figure.

Nightswimming

Miguel Gomes s'est d'abord attaché à montrer le très particulier, ce qui l'entoure et qui n'a pas, a priori, un intérêt extraordinaire, seulement un certain pittoresque (par ailleurs, il croit fermement à la sublimation des éléments les plus "basiques" de la réalité par le cinéma : un bal populaire, une chanson de variété, un personnage local, un habitant comme les autres). Si *Ce cher mois d'août* est lent et long, c'est que le travail doit être patiemment réalisé, que l'idée du temps qui coule doit être suffisamment transmise pour provoquer l'ouverture d'esprit. Le cinéaste fait le pari de l'attention continue du spectateur lors de cette nouvelle expérience narrative. Et lorsque le mélodrame se déploie, on se dit effectivement que pour être incarné d'aussi belle manière, il a fallu que les corps qui le soutiennent aient été filmés ainsi, approchés et captés dans leurs élans les plus naturels.

Ce film est un chant de liberté. La liberté procurée par les jours chauds de l'été, les soirs de bal sur les places publiques et les après-midi de baignade dans les rivières. Tout est fluidité, sensualité, présence au monde, humour (un gag hilarant clôt le film de pertinente et merveilleuse manière : on reproche à l'ingénieur du son d'avoir enregistré, au moment des prises, des bruits qui "*n'existent pas dans la réalité*").

A travers *Ce cher mois d'août*, est formulée la question : un récit peut-il naître avec le temps sous nos yeux, comme de lui-même, au lieu d'arriver à nous déjà scellé ?

Tabou

Le troisième jeu est un jeu de mémoire.

Pilar est une militante catholique qui s'enquiert régulièrement de la santé de sa voisine Aurora, vieille dame digne mais colérique. Lorsque celle-ci meurt, son histoire est racontée. Dans le temps, elle avait en Afrique une ferme et un amant...

Après un magnifique prologue illustrant une légende, s'ouvre une nouvelle œuvre à deux volets. La première partie de *Tabou*, contemporaine, est filmée avec simplicité bien que baignant dans le même (superbe) noir et blanc que le reste. C'est une succession de jours de fin d'année. Ces datations, le calme apparent, la sensation hivernale, l'ombre de la mort, font craindre une échéance. Mais tout ne s'arrête pas à minuit le 31 décembre. Une nouvelle année commence derrière. Le temps présent passe, c'est celui du non-événement.

Il faut qu'un passé soit raconté pour entrer dans l'Histoire et en même temps pour placer des bornes narratives. Le titre de la deuxième partie est "Paradis" alors que celui de la première était "Paradis perdu". Sa principale caractéristique est d'être sonore mais muette. Sur l'écran, les gens parlent mais on ne les entend pas, alors que les bruits naturels émanant de leur environnement ou la musique diffusée arrivent très bien à nos oreilles. La seule voix qui nous guide est celle du conteur, voix off se posant sur les images et expliquant parfois ce que l'on ne voit pas. Cette voix prend en charge le récit et en libère toute la puissance.

Le cinéma de Miguel Gomes est d'une grande douceur, même si il peut être traversé par des tensions dramatiques. De façon identique, la beauté visuelle comme le sérieux de l'entreprise n'imposent pas un rejet de l'humour ni l'invention de détails d'apparence anachronique (les dire "hors du temps" serait plus juste). Cette légère distance qui est introduite parfois n'a cependant rien à voir avec un quelconque second degré ou une ironie facile. Les saynètes musicales, par exemple, trahissent bien un goût, un amour et non un besoin de placer quelques références.

Film après film, l'image qu'obtient Gomes devient de plus en plus éclatante et sensuelle, *Tabou* constituant, au moins de ce point de vue, un véritable sommet. Mais le son, lui aussi, est ciselé de manière unique. On le notait dès *La gueule que tu mérites*, Miguel Gomes aime travailler par superpositions et chevauchements, des musiques, des bruits, des voix pouvant même s'inviter depuis le hors-champ ou depuis un "hors-temps". Se fait sentir alors la présence de quelque chose de sous-jacent, quelque chose qui chemine sous la surface, et, dans le cas de *Tabou*, quelque chose d'immémorial. L'une des idées fortes du film est celle de la permanence de la mémoire, et précisément, d'une mémoire particulière (on pourrait rapprocher l'interrogation de Gomes de celle de Malick, la grandiloquence en moins). Cette réflexion recoupe bien sûr, immanquablement, celle portant sur l'histoire du cinéma. Si la pureté et l'éblouissement du cinéma muet peuvent être retrouvés, sous une forme ou une autre, c'est bien qu'il en subsiste des traces dans les images d'aujourd'hui. Sur ce plan-là, le geste de Gomes s'éloigne à la fois de la reproduction d'Hazanavicius et du requiem de Carax. C'est un geste de joueur, de parieur, de chercheur. Un geste calme et réfléchi qui donne confiance et espoir.

Nightswimming

La question que pose *Tabou* ? Pouvons-nous, tous ensemble, retrouver notre innocence devant le spectacle, accéder à nouveau à une certaine pureté du regard et à un niveau de croyance élevé ?

Le cinéma de Miguel Gomes (auteur "aventurier", comme le qualifie fort justement un ami dans sa présentation) est l'un des plus libres et des plus stimulants qui soient. Il faut bien sûr, pour en profiter pleinement, accepter une suspension, accorder une grande attention et s'abandonner au temps. Cet admirable *Tabou* refuse la facilité du mélange des époques, il est d'une seule coulée. Cela représentera peut-être, pour certains, une difficulté. C'est pourtant sa force, sa qualité, sa beauté, son honnêteté. Il faut absolument le découvrir.



Nightswimming

Retour de La Rochelle (6/12) : La servante

Vu au 40e Festival International du Film de La Rochelle



Le film de Kim Ki-young peut paraître relativement long et susciter quelque impatience à le voir se boucler, mais le découvrir aujourd'hui procure sinon un choc au moins une grande surprise. Dire que Park Chan-wook, Bong Joon-ho et les autres lui doivent beaucoup n'est pas, pour une fois, céder à une facilité publicitaire. *La servante*, réalisé en 1960, est assurément l'ancêtre de ce cinéma coréen contemporain qui mêle avec plaisir, et talent, souvent, drame, thriller et horreur. Il en possède l'armature brisée, ici en son milieu (et, autour de moi, ce virage serré n'a pas manqué de désarçonner un public s'attendait rarement à se retrouver devant un film de genre).

Le début de *La servante*, que l'on pourrait dire social (une description des conditions de vie d'une famille petite bourgeoise, des passages sur le lieu de travail...), surprend déjà par le lancement successif de trois pistes narratives, trois jeunes femmes entrant en scène l'une après l'autre, trois objets du désir, trois éléments potentiellement perturbateurs de l'ordre. Le dérèglement n'arrivera finalement qu'avec la dernière : la troisième sera la "bonne". Elle s'installera chez le professeur de piano, marié, deux enfants.

La rigueur du noir et du blanc, l'expressivité des murs, des miroirs, des fenêtres et des escaliers d'une part, le renversement progressif d'une emprise morale et physique d'autre part, nous font penser au Losey de... *The servant*, qui viendra trois ans plus tard (pour d'autres raisons, une comparaison avec l'exact contemporain *Psychose* se révélerait certainement éclairante). L'ambiance est à la pluie et à la nuit, ce qui n'offre pas de possibilités de fuite : de cette maison, nous ne sortons quasiment jamais. D'ailleurs, elle n'est aucunement située dans un espace plus vaste, la caméra, si elle se trouve à l'extérieur, se collant uniquement aux vitres du salon et des chambres.

Après une première partie attentive, calmement étrange et à peine tendue, à mi-course, la bascule se fait et les événements dramatiques se succèdent alors, s'accéléralant jusqu'à la fin. On glisse vers l'excès des comportements et la folie érotique et mortifère, une folie qui, sur d'autres plans, contamine tous les membres de cette famille, responsables de réactions de moins en moins compréhensibles, prisonniers buñuéliens d'un lieu impossible à quitter et dangereux à pénétrer. Le temps lui-même devient insaisissable. Dans la première partie, on passait en une coupe de la maison à la salle de classe, sans transition. Dans la deuxième, ce qui s'engouffre dans la coupe, ce sont plutôt des durées différentes : une seconde ou bien plusieurs jours, sans possibilité de les prévoir.

Pour autant, cette bâtisse coupée de l'extérieur renvoie clairement une image, celle de la société coréenne. Ce miroir sociétal, orné des outrances stylistiques de Kim Ki-young,

Nightswimming

n'est donc pas éloigné de ceux dressés par les cinéastes d'aujourd'hui. Et la dernière scène de ce film follement singulier, soudaine et incroyable remise à distance du spectateur, les plus (post-)modernes d'entre eux ne la renieraient pas.

Retour de La Rochelle (2/12) : Les innocents charmeurs

Vu au 40e Festival International du Film de La Rochelle



Après quatre grands films historiques sur la guerre de 40 (*Une fille a parlé*, *Kanal*, *Cendres et diamants*, *Lotna*, réalisés entre 1955 et 1959), qu'est-ce qui a poussé Andrzej Wajda, certes encore très jeune à l'époque (34 ans en 1960), à se saisir d'une histoire contemporaine aussi mince (une journée dans la vie d'un jeune médecin sportif et surtout la soirée qu'il passe avec une fille) que généralisable (derrière les personnages, c'est bien sûr toute la jeunesse polonaise qui est portraiturée) ? Probablement le chamboulement provoqué par l'émergence de la Nouvelle Vague française. Peut-être aussi le bouillonnement ambiant, saisissant notamment deux personnes se retrouvant dans *Les innocents charmeurs* parmi les petits rôles mais aussi, pour le second, parmi les scénaristes : Roman Polanski (déjà auteur d'une demi-douzaine de courts métrages) et Jerzy Skolimowski (qui se lance à son tour dans la réalisation, cette même année 1960). Si on ajoute que le compositeur Krzysztof Komeda débute quasiment à cette occasion (jouant de surcroît, à l'écran, plus ou moins son propre rôle), que l'icône Zbigniew Cybulski est toujours fidèle à Wajda, que les filles de l'Est sont aussi charmantes que d'habitude, que le jazz résonne et que la rue bruisse, on a vite fait de qualifier le film de manifeste du Jeune Cinéma polonais.

Malheureusement, il déçoit et irrite. La première séquence, sur laquelle se cale le générique, est consacrée au lever de Basile (Tadeusz Lomnicki) dans son petit appartement. Il nous est présenté en train d'effectuer mille choses à la fois : il se rase, fait couler et boit son café, met la radio et un magnétophone en route, remplit une grille de mots croisés, tout cela en se déplaçant et en se contorsionnant pour utiliser ses mains et ses pieds. Le problème, à la vision de cette séquence, est que sa longueur et l'accumulation qu'elle impose provoquent l'évanouissement du naturel. La désinvolture affichée paraît forcée. Et ce grief est à faire à bien des endroits, tout du long. Même à partir de ce petit sujet, Wajda se complait à étaler sa virtuosité dans les plans séquences, à cadrer régulièrement en plongée ou contre-plongée. Cette esthétique, qui peut accompagner si bien les débordements dramatiques de ses films les plus ambitieux, joue ici contre le film.

Agacent également les comportements et les mots. Ceux-ci sont à chaque instant mis en décalage, en suspens, signalent une indécision ou un contre-pied. Ils ne sont jamais directs dans cette ambiance de tergiversations et de refus d'aller au bout des choses. Pour faire se déshabiller une fille, consentante, on doit en passer par un jeu de gamin. Et encore, une ultime pudeur vient tout gâcher... La quantité importante des références culturelles pour nous, aujourd'hui, obscures, n'arrange rien. En voulant trop coller tout à coup à la jeunesse de son pays, Wajda éloigne les autres de son film. Dès lors, si on tient à rester dans ce registre-là, mieux vaut se tourner vers d'autres films. Ceux du dynamique Skolimowski ou du mordant Polanski par exemple...

Nightswimming

Retour de La Rochelle (8/12) : Raoul Walsh (1/4 : les militaires)

Au 40e Festival International du Film de La Rochelle, la rétrospective phare était celle consacrée au cinéaste américain Raoul Walsh. Dix-neuf de ses titres étaient proposés au public. La pléthorique programmation du festival m'a aussitôt fait écarter ceux que je connaissais déjà au profit des autres, généralement moins réputés. A l'exception de *La grande évasion* (vous saurez bientôt pourquoi ou bien vous le devinez déjà), je n'ai donc pas revisité certaines des œuvres walshiennes les plus fameuses comme *Gentleman Jim*, *La charge fantastique*, *Aventures en Birmanie* ou *L'enfer est à lui*. Je n'ai pas pu non plus découvrir, à mon grand regret, *The strawberry blonde*, ni *La rivière d'argent*, ni *La vallée de la peur*. Mais je vais pouvoir vous parler, en quatre notes, de neuf films, issus de divers genres et réalisés dans des périodes très différentes. Le premier de ma liste est muet et militaire.



Cela n'est pas souvent le cas, bien au contraire, mais le titre français de ce film, ***Au service de la gloire***, est plus honnête que l'original, ce *What price glory* qui entraîne sur la fausse piste du plaidoyer pacifiste. En effet, si la douloureuse interrogation du prix à payer est bien formulée, elle ne l'est qu'une fois, brièvement, et par un personnage tout à fait secondaire. Elle ne semble absolument pas effleurer l'esprit des deux héros, le sergent Quirt (Edmund Lowe) et le capitaine Flagg (Victor McLaglen), chacun voyant certes tomber ses hommes avec peine mais ne remettant à aucun moment en question, en bons Marines qu'ils sont, l'appel du clairon. La dernière scène nous le dit très clairement : il est autrement plus difficile de résister à cet appel qu'à celui de la femme que l'on aime.

Entre dénonciation et fascination de l'uniforme, l'ambiguïté fondamentale n'est donc pas, une nouvelle fois, levée. Après un prologue exotique chargé de poser les fondations de la rivalité entre les deux personnages principaux, le récit prend place sur le front français de 1917. Cependant, plus de la moitié du temps est consacrée à suivre l'évolution du triangle amoureux très tôt formé par les deux soldats et Charmaine, la fille de leur logeur. Le reste consiste à décrire la vie militaire et enfin, par deux fois seulement, les combats proprement dits.

Représentés avec manifestement des moyens confortables, ceux-ci sont crédibles et impressionnants, travellings et plans d'ensemble balayant avec efficacité des tranchées boueuses et gazées. En dehors des scènes de guerre, la vie militaire permet à Walsh de réaliser un mélange qui fera le sel de la plupart de ses films à base de truculence (notamment à travers deux personnages de soldats boutes-en-train) et de sensibilité (la "chair à canon" qui débarque de l'arrière).

Mais de ce film à la gloire du corps des Marines, on retient surtout une chose : la charge érotique dont sont porteurs le moindre regard, le moindre geste, la moindre posture de Dolores del Rio. L'actrice, avec la bénédiction de son réalisateur, invente là de délicieuses chorégraphies du désir basées sur les allers-retours, les jeux avec les obstacles de mobilier, les cache-cache coquins... Mais comment diable peut-on préférer obéir au clairon plutôt qu'à elle ?

Nightswimming

Retour de La Rochelle (10/12) : Raoul Walsh (3/4 : les années 50)

Rétrospective Raoul Walsh au 40e Festival International du Film de La Rochelle, suite.



La femme à abattre

La femme à abattre est une production Warner entamée par Bretagne Windust avant d'être reprise en main, pour cause de maladie, par Walsh, à la demande d'Humphrey Bogart, vedette du film. Le critique Edouard Waintrop, qui présentait ce cycle Walsh à La Rochelle, a profité de cette projection pour moquer une nouvelle fois le choix d'un titre français totalement inadéquat. Mais il a surtout signalé que ce film criminel était très représentatif du changement opéré chez le cinéaste au cours des années cinquante, la tonalité générale se faisant beaucoup plus sombre qu'auparavant.

Effectivement, si cet *Enforcer* ne tient pas toutes ses promesses (ni celles de Waintrop qui le tient pour l'un des meilleurs Raoul Walsh), il s'avance vers nous de manière assez peu amène. Le flic Martin Ferguson (Bogart) et ses hommes ont coffré un chef de bande et protègent un témoin apeuré dans l'espoir qu'il tienne le lendemain au moment du procès. Mais la nuit s'avère dramatique et l'enquête doit repartir de zéro. L'originalité consiste donc à nous faire prendre l'histoire en cours de route, très près de sa fin même (mais cela nous ne le savons pas encore), et à nous proposer au bout d'un certain temps un nouveau départ.

On rembobine donc, en suivant un flashback dans lequel viendront se loger plusieurs autres, donnant naissance à un récit-gigogne mais toujours clair. Cependant, le compte rendu de l'enquête est un peu trop répétitif par sa manière de nous faire rebondir d'un suspect à l'autre, d'un cadavre à l'autre. La mécanique est bien huilée mais peu productive en termes d'action et de psychologie (celle-ci est assez limitée, surtout en ce qui concerne le personnage principal).

Heureusement, le film se signale par un dénouement aussi surprenant qu'astucieux et par sa représentation de la violence. Une violence sèche, terrible, cinglante. Dans *La femme à abattre*, les meurtres se font au rasoir de barbier ou au couteau et les ellipses qui caractérisent leur mise en scène démultiplient leurs effets, leur préparation nous laissant aisément imaginer le reste, le pire.

Nightswimming

Les implacables

Les implacables, c'est un western de plus de deux heures composé de larges séquences au cours desquelles, bien qu'elles soient ponctuées de belles choses, la tension retombe parfois. C'est plus précisément un film de convoi. Il met toutefois assez longtemps à se mettre en marche, passant par de multiples étapes préparatoires (entre autres, une longue scène de romance dans une cabane).

Décrivant à nouveau la vie d'un groupe, il offre son lot de sorties verbales et physiques mais les confrontations entre les personnages y ont de racines moins profondes, les caractères y sont plus tranchés, les revirements y sont plus rapides (parfois jusqu'au comique) que, par exemple, dans *L'entraîneuse fatale*. Entre Robert Ryan, l'homme qui "rêve grand", le capitaliste dur calculant tout afin d'en tirer le plus grand profit, et Clark Gable, l'homme qui se "contente de peu", l'individualiste vaincu (car sudiste) mais digne, têtu, pragmatique, vif et doté du sens de l'honneur, Jane Russell va devoir choisir après avoir réalisé (beaucoup moins rapidement que nous) que l'homme destiné à "aller le plus loin", celui qu'il faut admirer, n'est finalement pas celui qu'elle croyait.

Ainsi, la piste suivie est plutôt balisée, au gré des tunnels habituels que sont les séquences de passage d'une rivière ou d'une étendue désertique par un immense troupeau, les indiens, quant à eux, comptant comme les obstacles naturels ou les intempéries. Walsh privilégie les plans longs et descriptifs (il en abuse de temps à autre). Dans le canyon où le piège indien a été tendu sont lancés à toute allure chevaux et bovins mêlés, sous les tirs croisés : voilà le morceau de bravoure, désordre visuel pas très heureux esthétiquement.

Malgré ses qualités, *Les implacables*, est, à mon goût, un film qui s'étire trop et qui donne au final une leçon un peu trop simple. Il me semble destiné en premier lieu aux purs et durs parmi les amateurs de westerns.

L'esclave libre

Une fois le décor planté et le temps de l'enfance passé, un premier coup de tonnerre survient. Par la suite, au fil du récit de cette **Esclave libre**, ces coups ne manqueront pas. Pour commencer, donc, Amantha Starr, jolie fille du Kentucky, apprend la mort de son grand propriétaire de père, se voit spoliée de son héritage et découvre que sa mère était en fait une esclave. Immédiatement, elle se trouve réduite à ce rang infâme.

Avec une Yvonne De Carlo moitié blanche-moitié noire, ce point de départ peut paraître tiré par les cheveux. Il propulse pourtant à l'intérieur d'une œuvre ambitieuse, intelligente, prenant à bras-le-corps son sujet, sans faux-fuyants. Une interrogation surgit : cette impression de densité vient-elle du fait que le roman adapté (de Robert Penn Warren) est un roman "sudiste" ? Plus précisément : le point de vue du vaincu ne serait-il pas (toujours ?) plus proche de la réalité que celui du vainqueur, tout à sa célébration ? Dans *L'esclave libre*, ne s'opposent pas les bons Nordistes et les mauvais Sudistes, les gentils Noirs et les méchants Blancs. En fait, on y trouve aussi bien des maîtres chassant et fouettant leurs esclaves que des personnes plus généreuses. Mais il y a plus complexe encore : ces dernières apparaissent parfois, aux yeux des Noirs, "pire" que les autres (car bardés de leur bonne conscience). Le plus compréhensif, le plus respectueux des sudistes avouera avoir été un négrier responsable de massacres en Afrique, tandis que le bon pasteur abolitionniste sera prêt à violer la désirable mulâtresse.

Hamish Bond (Clark Gable) l'affirme à un moment donné : "*L'égalité pour les Noirs, on en parlera encore dans cent ans !*" Si la belle légende d'un Nord s'engageant dans la guerre civile pour libérer le peuple noir a perduré, un documentaire récent, *The civil war*, nous a rappelés, après d'autres, que la vérité était plus complexe et moins noble, notamment lorsqu'il a fallu intégrer les anciens esclaves dans les bataillons yankees. Et cela, *L'esclave libre* le montrait déjà clairement.

Mais le film n'a pas qu'une qualité de clairvoyance historique. Dans ce mélodrame fiévreux, Walsh organise de fortes oppositions successives, en les modulant d'une scène à l'autre, jusqu'à les renverser parfois. D'où cette sensation de richesse narrative, d'approfondissement du sujet, de maintien d'un cap sous les éclairs mélodramatiques et les coups de vent scénaristiques, ceux-ci ne gênant ni Yvonne De Carlo ni Clark Gable ni Sidney Poitier (qui n'a rien ici de l'alibi hollywoodien mais qui mène au contraire superbement une troupe d'acteurs noirs proposant un éventail de caractères beaucoup plus large que d'ordinaire).

Nightswimming

Retour de La Rochelle (11/12) : Raoul Walsh (4/4 : l'auto-remake)

Rétrospective Raoul Walsh au 40e Festival International du Film de La Rochelle, suite (et fin).



La grande évasion

Roy Earle (Bogart) sort de prison, retrouve ses anciens contacts, est embarqué dans un nouveau coup et fait connaissance avec ses partenaires. Raoul Walsh commence par construire sèchement, il épure et va direct au fait... avant de prendre un peu plus son temps. L'attente du braquage est en effet assez longue, mais elle permet de modeler les personnages et le mythe. Celui du gangster (Bogart giffle un sous-fifre pas plus de cinq minutes après être apparu sur l'écran).

La grande évasion, film criminel qui délaisse la ville pour le grand air, s'attache donc à décrire la dernière ligne droite suivie par un homme qui voit ses ex-complices ou commanditaires passer les uns après les autres la main, quand ce n'est pas l'arme à gauche. Et Earle voit parallèlement monter une nouvelle génération dont les membres semblent se soucier très peu des règles et des codes en vigueur dans le milieu. Nous sommes là au tout début des années quarante. Le thème du vieux gangster qui a fait son temps, celui d'une "noblesse" perdue du crime organisé, ne date donc pas d'hier.

Le style sans fioriture ni faux-semblant de Walsh, la droiture et la loyauté dans les comportements (le nouveau triangle walshien est cette fois composé d'Humphrey Bogart, Ida Lupino et Joan Leslie et cultive des rapports toujours clairs), l'excellence du Bogey dans l'un de ses meilleurs rôles et la vigueur narrative maintenue malgré une longue pause centrale font du film l'un de mes préférés du cinéaste.

Nightswimming

A peine est-il affaibli par quelques ingrédients (le jeune noir et son chien) et scènes sentimentales. Encore faut-il noter que ces dernières peuvent être balayer d'un revers de main, brutalement, comme lorsque Roy condamne tout à coup le mode de vie qu'est en train de choisir Velma (Leslie) au bras de son assureur de petit ami. Ici, dans cette scène "domestique", éclate la radicale rébellion habitant le couple Bogart-Lupino, en lutte contre l'ordre établi. L'évasion, la rupture de ban sont tentés mais le nœud se resserre immanquablement. Le dénouement, dans le relief montagneux, est très connu et reste logiquement dans les mémoires.

La fille du désert

Huit ans après la réalisation cette *Grande évasion*, Walsh en propose un remake, *La fille du désert*, en déplaçant l'histoire du terrain du film noir périurbain au territoire moins peuplé du western. La vision rapprochée des deux se révèle bien sûr passionnante, la correspondance se faisant quasiment terme à terme, mais un inconvénient apparaît : il devient quasiment impossible de juger le second uniquement pour ce qu'il est, sans entrer dans un jeu de balance avec le premier.

Du point de vue du style, il était donc possible d'économiser encore, de purifier, de ciseler, d'assécher. Ce western est carré, noir et blanc, refusant le grand format et l'éclat des décors. Il est minéral et désertique. Si Joel McCrea met aussi peu de temps que Bogart à cogner, il s'émeut beaucoup moins tout au long de cette aventure, *La fille du désert* étant une œuvre bien moins sentimentale que la précédente. Son final est froidement démesuré et particulièrement violent (physiquement et moralement, ce qui le rend, lui aussi, inoubliable).

La tonalité est désespérée, malgré une ultime touche religieuse (elle ne suffit pas à contrebalancer le reste). Le couple incarné par McCrea et Virginia Mayo n'est plus un couple rebelle à une société peu attirante mais "vivable". Ce sont cette fois deux personnes qui se retrouvent seules face à un monde repoussant. La différence de caractérisation du troisième personnage, celui de la jeune femme que le héros aimerait d'abord séduire et épouser, est significative. Dans *La grande évasion*, si Joan Leslie se choisit un autre mari que Bogart, c'est une affaire de goût et de préférence. Son choix est petit-bourgeois mais certainement animé d'un sentiment sincère. Dans *La fille du désert*, Dorothy Malone s'avère purement vénale, jusqu'à tromper la confiance de McCrea. Elle va probablement, elle aussi, à sa perte, en compagnie de son pauvre père, dans ce lieu déserté.

La grande évasion racontait la fin d'une génération, *La fille du désert* raconte la fin du monde.

Retour de La Rochelle (4/12) : 2 films de Teuvo Tulio

Parmi les rétrospectives organisées par le 40e Festival International du Film de La Rochelle, une était consacrée au Finlandais Teuvo Tulio qui fut, pendant une quinzaine d'années, avant et après la seconde guerre mondiale, l'un des réalisateurs scandinaves les plus importants.



Nightswimming



Tu es entré dans mon sang

Pour nous faire entrer tout de suite dans la tête de son héroïne, Réa, Teuvo Tulio commence par styliser au maximum sa mise en scène. Ainsi, les premières minutes de **Tu es entré dans mon sang** baignent dans une ambiance irréelle, la lumière isolant de manière artificielle les personnages dans les décors, des apparitions se faisant en surimpression. Ce sont en fait les vapeurs d'alcool qui altèrent la perception. Un flash-back se met en place pour nous entraîner dans les souvenirs récents de Réa, qui nous raconte sa vie, son ascension sociale et sa déchéance. Sa voix, *off*, nous guide... et devient rapidement un problème.

En effet, omniprésente sur la bande son, elle recouvre tout, en confessions sussurrées à notre oreille. Sous elle, défilent lentement des images de plus en plus guindées. La répétition stylistique redouble celle du scénario : un amour, puis un autre amour, et toujours l'appel de l'alcool produisant le même constat, le même état affligeant, décrit sans variations. Aussi étouffante que la présence de la voix *off* est celle de la musique, dont la solennité plombe encore le mélodrame. Le retour en arrière se termine en fait au bout d'une heure et les événements se mettent alors à se bousculer dans un temps plus ramassé mais l'ennui persiste. On se détache alors définitivement de ce drame moral et figé, malgré les choix esthétiques qui le font tenir à l'écran.

Réalisé en 1956, *Tu es entré dans mon sang* serait le dernier film "digne d'intérêt" de Teuvo Tulio, les pics de sa carrière se situant, d'après les spécialistes, en amont, au cœur des décennies 30 et 40. Malgré la déception générée par cette première expérience, la nécessité de lui donner une deuxième chance s'imposait donc à moi.

C'est ainsi que tu me voulais

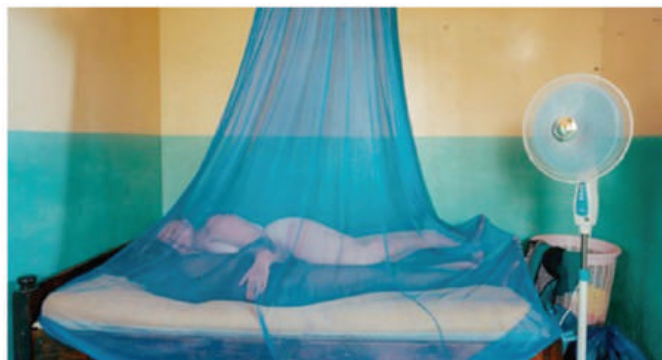
Daté de 1944, **C'est ainsi que tu me voulais**, autre mélodrame, est pire. Bien sûr, il y a toujours (je devrais écrire plutôt, pour respecter la chronologie : "il y a déjà") le soin apporté aux éclairages, la création d'ambiances nocturnes pesantes, le travail sur les cadrages et le montage. Mais, malheureusement, se retrouvent surtout, de manière quasi-exhaustive, les tares qui rendent parfois possible la moquerie à l'encontre du genre mélodramatique. Les interprètes cèdent à tout moment à l'outrance, à la gestuelle démonstrative (l'actrice principale, Marie-Louise Fock, est particulièrement mauvaise) ; les rebondissements de l'intrigue abusent sans vergogne de notre crédulité (toutes les embûches que vous pouvez imaginer sur le chemin de croix d'une petite campagnarde poussée à la prostitution dans la grande ville, vous les trouverez ici, avec d'autres encore) ; les dialogues s'écrasent dans le poético-fatalisme le long des pavés luisants ; la musique se fait pléonastique et incessante ; les gros plans déclament ; le but est la moralisation. Impossible, dès lors, de tenter une remise en contexte historique, politique ou culturelle du film, de chercher à en débusquer les mérites esthétiques. Pour une fois, on ne blâmera pas ceux, nombreux, qui, lors des dernières minutes de la projection, ne purent réprimer l'envie de rire devant ce spectacle édifiant.

Ayant eu pourtant, au départ, ma curiosité piquée, j'abandonnais là, découragé, mon exploration de la filmographie de Teuvo Tulio et laissais de côté les cinq autres films présentés. Tant pis pour lui, tant mieux pour Raoul Walsh...

Nightswimming

Retour de La Rochelle (7/12) : Paradis : Amour

Film présenté en avant-première au 40e Festival International du Film de La Rochelle, sortie en salles prévue le 9 janvier 2013.



C'est l'histoire d'un rapport vicié, celui existant entre le Sud et le Nord. Il est exposé, dans *Paradis : Amour*, à travers le séjour touristique et sexuel d'une femme autrichienne au Kenya.

L'espace du club de vacances dans lequel elle s'installe est bien délimité, ordonné, gardé. La mise en scène y est ostensiblement symétrique, Ulrich Seidl se servant de ce type de composition pour y glisser toute son ironie et dénoncer par la seule puissance formelle un lieu dont la vie ne cesse de s'absenter. Ecrasés, momifiés, les corps rougis sur les transats ne bougent jamais. Dans les plans larges, seuls ceux des quatre ou cinq protagonistes identifiés au cours du récit, touristes ou animateurs locaux, arrivent à se mouvoir mollement à l'occasion.

Voilà pour le Paradis. L'Amour, c'est celui que cherche ces femmes occidentales, déjà relativement âgées pour la plupart, auprès des Noirs (des "Nègres") du coin. Mais pour effleurer cette illusion, il leur faut tout de même, de temps à autre, franchir les limites du complexe hôtelier. Et au-delà, la symétrie et l'asepsie ne sont plus de mise. Seidl abandonne quasiment les plans fixes, même si ceux-ci restent généralement longs afin de déstabiliser, encore et toujours, le spectateur, de pousser chaque situation aussi loin que possible, avec l'appui de ses acteurs. Découle une certaine idée du malaise, sans doute, de cet entêtement à filmer les corps peu attrayants, comme celui de la courageuse Margarete Tiesel, sous les caresses des mains de beaux jeunes gens noirs.

La mise en scène de Seidl est ici un peu moins impressionnante, moins coupante, moins oppressante que dans ses deux autres longs métrages de fiction, *Dog days* et *Import Export*, mais elle n'en apparaîtra pas plus supportable à certains. Personnellement, il me semble pourtant qu'on peut très bien la supporter, que si une évidente tension parcourt certains plans séquences comme ceux accompagnant la recherche nocturne de Klara dans des quartiers agités (tension qui, alors, nous renvoie peut-être, dans ce cas précis, à un réflexe conditionné peu avouable), on sent qu'il n'y a pas trop à craindre non plus. Car Ulrich Seidl n'est pas un preneur d'otage, ni un manipulateur, comme peut l'être son plus illustre et palmé compatriote Michael H. C'est seulement qu'il ne ferme pas les yeux (sur le scandale que représente le corps humain) et qu'il ne se bouche pas les oreilles (sur l'aberration raciste que peuvent véhiculer des propos "innocents").

Alors sans doute *Paradis : Amour* s'arrête-t-il au constat (est-ce sa limite ?) mais celui-ci est implacablement dressé. Margarete a beau enjamber la cordelette séparant l'espace des vacanciers de celui des vendeurs de la plage et pénétrer cet autre monde (là où la caméra avance à sa suite, alors qu'elle est contrainte, dans le club, à ne montrer que surfaces et aplats), tout ce qu'elle désire construire comme relation est voué à l'échec. Le Nord veut qu'on l'aime pour ce qu'il croit être vraiment, qu'on le remercie. Le Sud veut bien jouer le jeu à condition que les compensations viennent avec. Margarete essaye avec un autre, puis un autre, sans plus de succès sur la durée. La spirale est sans fin. L'écart est devenu trop important. Il faudrait tout remettre à plat mais cela semble absolument impossible.

Vous entendrez à nouveau parler de *Paradis : Amour* en janvier prochain, lors de sa sortie en salles. D'après les réactions outrées qu'il a suscité à Cannes, nous ne devrions pas être beaucoup plus que deux à le défendre : *Positif* et moi.

Nightswimming

Retour de La Rochelle (5/12) : 2 films italiens

Vus au 40e Festival International du Film de La Rochelle, présentés en collaboration avec la Cinémathèque de Bologne.



Les années difficiles

Ce film signé Luigi Zampa m'a laissé une impression mitigée. Il est toujours assez étonnant de voir traiter ainsi, par la fiction, un sujet historique "à chaud". Réalisée en 1948, *Les années difficiles* est une œuvre qui retrace avec ambition la vie d'une famille sicilienne, les Piscitello, de l'entrée du parti fasciste au parlement italien (1921) jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. En dehors d'une dernière partie durant laquelle les événements sont esquissés trop rapidement (peut-être, justement, parce qu'ils sont trop brûlants), Zampa et ses scénaristes parviennent tout du long à articuler avec habileté les grands soubresauts historiques et l'intimité familiale. Bien écrit, le film est également bien interprété, tenant son équilibre entre comédie et drame (même si on bascule évidemment, au fil du temps, vers le second registre).

D'où provient donc la gêne ? Le but des auteurs était de montrer comment le rouleau compresseur de l'Histoire peut écraser l'existence de "Monsieur Tout-le-monde". Or, dans le contexte tel que décrit ici, nous avons plutôt un exercice de dédouanement du peuple italien qui aurait eu pour seul tort de tomber sous la coupe d'un fou nommé Mussolini. Ainsi, la série d'adhésions familiales au parti fasciste sont justifiées, mais encore, elles ne sont pas graves, n'ont guère de conséquences fâcheuses (sauf à la fin, pour le principal protagoniste qui perd son emploi à la mairie sous la pression des Américains mais remarquons aussitôt que cette décision paraît tout à fait "injuste" et que la "faute" est donc "retournée"). Les adhésions des femmes, en particulier, qui s'étaient faites pourtant sans aucune hésitation, se règlent sans plus de problème.

Nightswimming

Les gens, dans ces *Années difficiles*, suivent donc le mouvement et aucune opposition n'est désignée au spectateur. Il y a bien un petit groupe d'anti-fascistes, mais ces notables se réunissant chez le pharmacien ne font que parler (et, à moins que cela m'ait échappé, aucun courant, aucun parti autre que celui de Mussolini n'est nommé). Comme le dit le militaire américain reprenant en sous-main les affaires municipales à la fin de la guerre "*personne n'a été fasciste dans ce pays !*" Et donc, personne n'y peut rien. Sauf les Allemands : ils n'apparaissent, brièvement, qu'une seule fois à l'écran et ce sont les seuls que l'on verra effectuer un acte odieux.

Tout cela gêne parce que l'eau qui coule le long de l'œuvre est tiède. Si Zampa se penche par moments vers la comédie, il se retient de tomber dans la farce et sa volonté de réaliser un film prudemment choral pousse à une généralisation que l'on ne serait pas amené à faire si le point de vue était plus étroit. *Les années difficiles* se veulent film-jalon, d'importance, mais n'en posent pas moins problème quand à l'image qui est donnée de la société italienne de cette époque.

Larmes de joie

Avec *Larmes de joie*, l'époque change, le ton aussi, le plaisir de la projection est de chaque instant. C'est une comédie italienne aussi peu réputée chez nous que géniale, drôle d'un bout à l'autre et remarquablement réalisée par un Mario Monicelli en forme pigeonnesque.

Le début laisse penser que nous avons là, à nouveau, un film choral, plusieurs personnages impulsant des micro-récits. Mais rapidement, ceux-ci viennent à n'en faire qu'un, celui qui réunit le temps d'une nuit de la Saint Sylvestre la pseudo-actrice Gioia, le vieux cabotin Umberto et le jeune arnaqueur Lello. C'est-à-dire l'impétueuse Anna Magnani, le pince-sans-rire Totò et le séduisant Ben Gazzara. Les trois vont se croiser, se re-croiser et s'accompagner dans Rome jusqu'au petit matin. Leur aventure commune est celle de petits larcins constamment empêchés, au fil d'un scénario très bien ficelé (partant de deux récits d'Alberto Moravia). Le trio d'acteurs excelle dans cette accumulation de répliques et de situations proprement irrésistibles.

Ces débordements sont toutefois remarquablement recadrés par Monicelli, développant une mise en scène au cordeau, jouant des miroirs et des effets de perspective pour dynamiser encore des actions, au-delà même des scènes de fêtes, de dancings, de restaurants. Cette grande élégance formelle rend d'autant plus puissants les éclairs comiques, innombrables.

De plus, *Larmes de joie* est une comédie italienne "complète". Les saillies politiques sur l'Italie et la façon dont la péninsule et ses habitants sont perçus à l'étranger sont stratégiquement placées (un seul exemple : Totò, après avoir tenté en vain de délester un Américain, se plaint de la mauvaise publicité faite à son pays au-delà des frontières qui pousse les riches touristes à garder leur portefeuille attaché dans leur poche de veste). Ne manque pas non plus l'aspect métaphorique : Anna Magnani joue le rôle d'une figurante de Cinecittà (sa première apparition prépare un gag - quasiment - final à tomber de son siège) et la fontaine de Trevi est recherchée pour un bain de minuit "à cause" de Fellini.

Gags de langage ou de comportement, subtils ou énormes, visuels ou verbaux... c'est un modèle du genre pourtant rarement diffusé et donc injustement oublié. En une heure quarante-cinq, Monicelli parvient, avec un sens du rythme infaillible, à dire mille choses. Une façon d'être "choral", mais autrement.

Retour de La Rochelle (9/12) : Raoul Walsh (2/4 : le social)

Rétrospective Raoul Walsh au 40e Festival International du Film de La Rochelle, suite.

Nightswimming



Regénération

On l'oublie trop souvent parce qu'on ne voit pas assez de films muets mais le "patron" cinématographique classique n'a pas mis des décennies à être inventé. Dès les années 10, tout, ou presque, est déjà en place. Ainsi en 1915, *Regénération*, premier long métrage d'un Raoul Walsh ayant parfaitement appris le métier auprès de Griffith, se distingue déjà par la puissance de son récit et l'aisance de son langage. Excepté dans un dernier quart alourdi par ses visées moralisatrices, une approche presque documentaire nous éclaire sur la pauvreté et la violence régnant dans le quartier new yorkais du Bowery, rendant crédibles les moindres attitudes et lieux traversés, donnant alors vie à un modèle de réalisme cinématographique.

Nightswimming

Le film joue des oppositions. La mise en scène laisse penser que le repaire des gangsters se trouve juste en face de l'institution dans laquelle les âmes charitables s'occupent des pauvres et des abandonnés, de l'autre côté de la rue. Ainsi est inscrit dans l'espace du film le dilemme moral du héros : entre ces deux pôles balance Owen, incarné par un Rockliffe Fellowes à l'étonnante présence pré-Marlon-Brandoesque.

Le milieu défavorisé dépeint dans *Regénération* est l'objet d'une attention minutieuse de la part de Walsh, qui, lorsqu'il y renvoie son personnage principal dans le but d'arracher un bébé à cette vie pénible, donne moins l'impression de serrer un gros nœud dramatique que de montrer un lieu tout de suite identifiable par le spectateur. La simplicité et l'efficacité de son style sont déjà en place. Et la part de la dette envers Griffith est aisément perceptible dans le traitement de l'action, particulièrement dans la mise en scène du sauvetage *in extremis* (dans la dimension morale également : le choix de l'ordre et la décision d'une justice personnelle mais se réalisant avec l'intervention d'un tiers et pouvant donc être lavée aux yeux de Dieu). Mais avant le dénouement, nous aurons surtout profité d'un fabuleux morceau de bravoure figurant l'incendie d'un bateau bondé. Les scènes de cohue et de sauve-qui-peut ont là une intensité stupéfiante, rendant ce moment au moins aussi impressionnant que ceux présents dans les plus modernes de nos films-catastrophes.

Une femme dangereuse

Fraîchement arrivé à la Warner Bros., Walsh signe en 1940 *Une femme dangereuse* qui entre bien dans le cadre social des productions de la firme puisqu'on est plongé ici dans le monde professionnel des routiers américains. Difficultés financières pour ceux qui choisissent l'indépendance par rapport aux grandes sociétés de transport, horaires harassants, fatigue chronique, dangers de la route, éloignement familial... mais aussi entraide, esprit de corps, amitiés... Tout ce qui fait le quotidien de ces chauffeurs est exposé clairement par le réalisateur, qui équilibre fort bien les moments dramatiques et les pauses. Une histoire d'amour s'arrime tranquillement mais solidement à la ligne principale du récit.

Dans la dernière partie, un virage est pris, plus serré que les autres et entraînant vers le film noir, de manière moins convaincante malgré le fait que le déclencheur ait l'apparence d'Ida Lupino. Certes la sortie de route est évitée mais les scènes de procès et le spectacle de l'hystérie féminine intéressent beaucoup moins que ce qui précède.

C'est que le mélange des genres ne peut pas toujours fonctionner à fond. *Une femme dangereuse* a tout de même des qualités indéniables, celle-ci en particulier : la clarté et l'honnêteté des rapports entre les personnages, entre chacun des deux frères de cette histoire et leur femme respective, George Raft et Ann Sheridan, Humphrey Bogart et Gale Page, et, à l'opposé, entre la "garce" Ida Lupino et... le monde entier.

L'entraîneuse fatale

L'entraîneuse fatale possède un titre français et une distribution de film noir (George Raft, Edward G. Robinson, Marlene Dietrich) mais se révèle être une œuvre beaucoup plus hétéroclite qu'annoncée. C'est un drame et c'est également l'étude d'un groupe de travailleurs, une chronique sociale dynamique et pleine de scènes de comédie, la plupart du temps percutantes (un comique masculin entre collègues et amis : des blagues, des reparties vachardes et des allusions constantes aux filles). L'histoire se déroule dans un milieu original et spectaculaire, celui des réparateurs de lignes à haute tension. Il permet, classiquement, de nombreux passages de l'intimité à l'action, ainsi qu'une fin de film exacerbant autant les passions que la météo.

A la description sociale des personnages se superpose celle d'un triangle amoureux, dont la construction est le point le plus passionnant du film. L'une des toutes premières scènes fait intervenir Johnny (George Raft) et Pop (Egon Brecher) pour une discussion d'homme à homme à propos de la sortie de prison imminente de la fille du deuxième, Fay (celle-ci apparaissant bientôt sous les traits de Marlene). Loyauté, sincérité et absence de jugement moral caractérisent cet échange. Ce credo sera conservé tout au long du film.

Certes, bien des apparences sont contre et, pour corser le tout, les circonstances extérieures, le destin diront d'autres, s'en mêlent et mettent à mal le respect de ces valeurs. Mais ainsi constamment mises à jour et mises à l'épreuve, elles participent à la densité du récit. Elles sont portées par trois interprètes impeccables. Parmi eux, Marlene se tient avec aplomb dans ce monde d'hommes tout en traînant ses blessures et nous saisissons bien plus rapidement que George Raft ce que son comportement parfois difficilement explicable au premier abord doit à sa vie d'avant. A coup sûr, cette femme mérite le respect et, à travers elle, ce sont toutes les filles gentiment taquinées par ce

Nightswimming

groupe de gars qui se voient reconsidérées.

Retour de La Rochelle (3/12) : 2 films de Benjamin Christensen

Au 40e Festival International du Film de La Rochelle étaient présentés quatre films sur les seize réalisés dans sa carrière par Benjamin Christensen (entre 1914 et 1942, au Danemark, en Allemagne et aux Etats-Unis). Pour la plupart, ils appartiennent au cinéma muet (et certains ont disparu). Dans la liste rochelaise, je connaissais bien sûr *Häxan, la sorcellerie à travers les âges* et je n'ai malheureusement pas pu cocher *Le Mystérieux X*. Les deux autres titres étaient les suivants :



L'idiot

Voilà une œuvre assez originale dans le filon hollywoodien de la guerre civile et de la révolution russe. Comme souvent, on croit très moyennement, d'une scène à l'autre, à la reconstitution et à l'interprétation et, contre toute attente, alors qu'il est impérial et déchirant chez Tod Browning, Lon Chaney, sous les traits ici de l'idiot du titre (un paysan ballotté par les événements), donne l'impression d'en rajouter énormément, mettant en péril quelques moments dramatiques. Il est vrai que le rôle, écrit sans beaucoup de nuances, est difficile à endosser.

La dimension politique de *L'idiot* est plutôt intéressante et moins manichéenne que ce que l'on pouvait redouter. Le peuple révolutionnaire est certes vu comme une masse inculte, violente, bestiale et le personnage de domestique qui pousse le héros à épouser la cause et à se révolter est décrit comme un vulgaire manipulateur, mais la classe dominante n'est pas regardée avec beaucoup plus de bienveillance. Les profiteurs de guerre sont odieux et même la belle comtesse paraît finalement peu empressée de tenir les humanistes promesses qu'elle avait pu formuler au début (promesses que l'on ne sentait pas, de toute façon, chargées d'une grande sincérité).

Nightswimming

Le mépris de classe est donc ressenti fortement des deux côtés. Habilement, celui-ci se double d'une frustration d'origine sexuelle, le paysan s'imaginant être réellement devenu l'ami de la comtesse et espérant passer bientôt, carrément, au statut d'amant, alors qu'à cent lieues de la réciprocité, elle est logiquement attirée par un beau militaire. Toutefois, si stimulante soit-elle, cette approche a un inconvénient : dans *L'Idiot*, les contradictions sont dépassées non pas politiquement, par la victoire d'un camp ou de l'autre, mais en se plaçant sur un terrain bien moins accidenté, celui de la morale et de la bonté du cœur. Et oubliant alors l'Histoire, le film ne fait que résoudre finalement, de façon conventionnelle cette fois-ci, un problème individuel.

Nuit vengeresse

Réalisé au Danemark, onze ans avant *L'Idiot*, **Nuit vengeresse** est un très bon mélodrame familial, élaboré à partir d'éléments bien connus : innocent emprisonné, enfant perdu, différence de classe sociale... Surtout, Benjamin Christensen apparaît déjà (en 1916 !) très à l'aise avec le langage cinématographique. Changements d'échelle, effets de perspective, mouvements de caméra, plans rapprochés (parfois jusqu'au détail) et flashbacks sont encore utilisés avec parcimonie mais toujours à bon escient. Le parallélisme imposé à certaines actions est bien un peu rigide mais le récit s'en trouve enrichi et dynamisé. Du coup, il se suit avec un réel intérêt.

Benjamin Christensen acteur, vieilli par un épais maquillage, en fait paradoxalement moins que n'en fera Lon Chaney plus tard devant sa caméra. L'ensemble de la troupe de *Nuit vengeresse* produit d'ailleurs un résultat agréablement homogène. Dans la dernière partie, là où les choses s'accroissent considérablement, les acteurs ne semblent penser qu'à la justesse de leurs gestes, sans fioriture.

D'une mise en scène qui rend parfaitement la peur de la nuit et l'éclat de la violence, on retient deux inspirations parmi d'autres. La première se trouve dans une séquence de bonheur familial. La caméra fixe un lit de bébé au sein duquel on voit se redresser une petite silhouette. A l'arrière-plan, apparaît alors une tête d'adulte mais énorme, totalement disproportionnée. Le bébé du lit se tourne vers nous : c'était une poupée (de singe !) et non le bambin attendu. Un plan d'ensemble révèle enfin la réalité de la scène : les parents amusaient leur progéniture avec ce petit théâtre improvisé. La seconde se situe vers la fin. Christensen descend à la cave pour récupérer une corde. En bas, on se retrouve soudain en compagnie d'une bonne vingtaine de chiens. L'effet visuel est puissant autant qu'humoristique puisqu'il nous rappelle subtilement que le gang auquel appartient cette planque se livre notamment au kidnapping d'animaux. Et cet effet, le plan suivant le démultiplie en montrant l'invasion de la pièce principale du repaire par les chiens ainsi échappés du sous-sol.

Au-delà donc du plaisir du mélodrame impeccablement ficelé, on profite de ce genre de trouvailles, fulgurantes et/ou tordues, qui nous apportent la confirmation que nous regardons bien un film du futur réalisateur d'*Häxan*.



Anouk Aimée mise à l'honneur à la Rochelle

Pour sa 40ème édition qui se déroulera du 29 juin au 8 juillet, le Festival International du Film de La Rochelle rendra hommage entre autres à Anouk Aimée, en sa présence, rapporte [LeFilmFrançais.com \(http://www.lefilmfrancais.com/110099/pour-son-40eme-anniversaire-le-festival-de-la-rochelle-rendra-hommage-a-anouk-aimee%20\)](http://www.lefilmfrancais.com/110099/pour-son-40eme-anniversaire-le-festival-de-la-rochelle-rendra-hommage-a-anouk-aimee%20). Pour l'occasion, un portrait de l'actrice, réalisé par Dominique Besnehard, sera diffusé en avant-première. Tous les films d'Agnès Varda seront aussi mis à l'honneur ainsi que cinq films de John Cassavetes et dix de Charlie Chaplin.

Festival international du film de la Rochelle

DU 29 JUIN AU 8 JUILLET 2012



Le [Festival international du film de la Rochelle](#), créé en 1973, fête ses 40 ans. En 2011, ce sont 128 longs métrages et 105 courts métrages qui avaient été présentés à 80 768 spectateurs au cours de 466 séances sur 12 écrans. Du 29 juin au 8 juillet 2012, le festival qui ne soumet les films à aucun prix ni jury, dans une volonté de comparaison plutôt que de confrontation, présentera des chefs-d'œuvre de Charlie Chaplin, des rétrospectives de Raoul Walsh (USA), Benjamin Christensen (Danemark) ou Teuvo Tulio (Finlande), des séquences d'hier à aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs. Des hommages seront rendus en leur présence à Anouk Aimée, Agnès Varda, Joao Canijo, Miguel Gomes, Pierre-Luc Granjon et Pema Tsenden, premier cinéaste tibétain en République Populaire de Chine.

Un *PARCOURS DE CINEMA* a été élaboré par l'association Cinéma Parlant d'Angers avec le partenariat du festival de la Rochelle et de l'association Premiers Plans / Passeurs d'Images des Pays de la Loire. Du vendredi 6 au dimanche 8 juillet, 7 jeunes de 10 à 14 ans du Centre Jean Vilar ayant déjà participé à un atelier de sensibilisation partiront à la découverte de ce festival à travers des projections de films en version originale sous-titrée, une rencontre avec des professionnels du cinéma mais aussi la réalisation d'un court-métrage de fiction. Ils seront accompagnés de Pauline Rébufat, réalisatrice de films d'animation, pour les séances de projection et de pratique.

A l'initiative de la FRMJC / MJC Aliénor d'Aquitaine /coordination Passeurs d'images Poitou-Charentes, un autre *PARCOURS DE CINEMA* est en préparation sur le festival. Un groupe d'adultes de l'association Ciné Métis, qui rassemble des habitants du quartier des Couronneries de Poitiers autour de projections de films d'auteurs venus du monde entier, se déplacera sur le Festival International du Film de La Rochelle. Accompagnés des animateurs de la MJC Aliénor d'Aquitaine de Poitiers, les participants suivront notamment les projections de films portugais. Ils ont prévu également de rencontrer Arnaud Dumatin, administrateur général du festival.

Festival international du film de la Rochelle du 29 juin au 8 juillet 2012

<http://www.festival-larochelle.org>

1. 40ème édition du Festival International du Film de La Rochelle

Écouter (10:21) (<http://telechargement.rfi.fr.edgesuite.net/rfi/francais/audio/magazines>)

Ajouter à ma playlist (<http://telechargement.rfi.fr.edgesuite.net/rfi/francais/audio/magazines>)

Télécharger (<http://telechargement.rfi.fr.edgesuite.net/rfi/francais/audio/magazines>)

Embed (/tech/rfi_player/embed/839463)

Par **Pascal Paradou** (</auteur/pascal-paradou>)

Le 29 juin 2012, démarre la 40ème édition du Festival International du Film de La Rochelle. (<http://www.festival-larochelle.org/>) **Un bel anniversaire en perspective !**

Les spectateurs pourront admirer des hommages (Anouk Aimée, Agnès Varda, Joao Canijo, Miguel Gomes, Pierre-Luc Granjon, Pema Tseden), des rétrospectives (Raoul Walsh, Charlie Chaplin, Benjamin Christensen, Teuvo Tulio), et bien d'autres films.

Invitée : Prune Engler, directrice du Festival.



Le Festival International du Film de la Rochelle, du 29 juin au 8 juillet 2012.

2. Anouk Aimée, Lola et les autres

Écouter (26:21) (<http://telechargement.rfi.fr.edgesuite.net/rfi/francais/audio/magazines>)

Ajouter à ma playlist (<http://telechargement.rfi.fr.edgesuite.net/rfi/francais/audio/magazines>)

Télécharger (<http://telechargement.rfi.fr.edgesuite.net/rfi/francais/audio/magazines>)

Embed ([/tech/rfi_player/embed/840805](http://tech/rfi_player/embed/840805))

Par [Pascal Paradou](/auteur/pascal-paradou) (/auteur/pascal-paradou)

Il y a des stars, et il y a des chefs d'oeuvre. Et parfois, cela va de pair, ce qui est arrivé de nombreuses fois dans la vie de la comédienne Anouk Aimée qui a tourné avec Fellini, Jacques Demy, Marco Bellochio, Georges Cukorou, Claude Lelouch parmi d'autres.

Le Festival du film de La Rochelle rend hommage à l'actrice d'*Un homme et une femme* et de *Lola*, qui ressort en salles dans une version restaurée, le 27 juillet 2012.



Anouk Aimée dans «Lola», de Jacques Demy (1961).

Festival international du Film de la Rochelle - du 29 juin au 8 juillet 2012

40^e édition

Depuis 1973, le Festival International du Film de La Rochelle se tient à chaque début d'été, pendant 10 jours sur le Vieux Port. Il rassemble 14 écrans, à raison de 5 séances par jour (de 10h30 à 22h15) et par salle. Il présente environ 250 films dont 200 longs métrages de fiction et documentaires, originaires du monde entier, dans tous les formats.

Ce Festival a toujours été non compétitif, afin que les réalisateurs et les films soient tous présentés sur un plan d'égalité. Les séances sont toutes ouvertes au public.



Les événements avec le soutien de la Sacem :

La Sacem soutient l'hommage à Francis Lai avec la leçon de musique et la création-concert de Jean-Michel Bernard

Avec Francis Lai, Anouk Aimée et Jean-Michel Bernard

Animée par Stéphane Lerouge

- > dimanche 1^{er} juillet à 10h
- > et 18h pour la création-concert



Francis Lai et Jean-Michel Bernard

FIFLR
04:05

© 2012 SACEM

Slate

Le plus beau film du monde



Petit passage par le [Festival de La Rochelle](#), qui fête son 40^e anniversaire du 29 juin au 8 juillet. Haut lieu de ferveur amoureuse du cinéma, rencontres multiples et amicales, salut à Bertrand Bonello qui a animé ici un atelier dans une cité et retrouvailles enjouées avec Pema Tsenden, poète cinéaste tibétain dont espère que les films seront bientôt distribués, avant une conversation publique que j'aurai la joie d'avoir avec Miguel Gomes, enchanteur du quotidien. On picore dans l'éclectique programmation. Entre un Walsh insurrectionnel et sensuel, complètement fou (*La Rivière d'argent*, 1948) et le nouveau et magnifique *Aujourd'hui* d'Alain Gomis, boum ! Le plus beau film du monde.

Je sais, j'ai déjà fait le coup, je n'arrête pas. Pas plus tard qu'il y a trois jours avec *Holy Motors*, ou il y a 10 jours avec *Faust* de Sokourov, et on ne sait combien de fois avant. Et alors ? Aller au cinéma, ce n'est pas être juge arbitre dans un concours de foire. C'est même l'exact contraire de ce médiocre esprit de compétition ! Quelle importance, la beauté, l'accomplissement sans réserve par d'autres films de *tout* ce qu'on est en droit s'attendre du cinéma, face à l'expérience, ici et maintenant, de la rencontre avec un film. A ce moment-là, on ne voit pas les autres, on le voit lui. Et ça va comme ça.

Donc, *Les Hommes de la baleine* est le plus beau film du monde. Absolument et sans réserve.

Documentaire couleur réalisé en 1956, à la main, avec une des premières caméra 16mm et les pêcheurs de baleine des Açores, film d'aventure extrême hanté par Dieu, Herman Melville et le combat de chaque jours des hommes, chorégraphie cosmique à laquelle une dentelle de mots composée par Chris Marker déroule un contrepoint comme une danse de l'esprit, pierre fondatrice de ce qu'on appellera ensuite de noms incertains et maladroits – « cinéma-vérité », « cinéma direct »...

Son réalisateur s'appelle Mario Ruspoli. Il a fait ce qui n'est devenu possible qu'avec l'invention de la DV, 45 ans plus tard. Poète et gastronome, aristocrate et pataphysicien, il a regardé et écouté les ivrognes, les fous, les docteurs, les paysans pauvres, les baleines et ceux qui les affrontent et les tuent pour ne pas mourir. Bientôt, ces merveilles multiples et diverses vont devenir accessibles en DVD. On attend.



Actualité cinématographique - avant-premières, festivals...

Festival International du Film de La Rochelle 2012.

Journal.

28 juillet 2012

i

Lorsqu'on arrive à La Rochelle pour le Festival International du film qui fêtait cette année son 40ème anniversaire, on a déjà en poche sa programmation fin prête.

Elle sera de cinq projections quotidiennes, ce qui laissera peu de temps pour des promenades dans les ruelles ou sur le port de la ville.

Une ville si magnifique qu'elle peut s'accommoder de tous les temps et de toutes les lumières qui en résultent.

Le festivalier lui, saura faire face, sans se départir de sa bonne humeur, à une ondée subite en pleine file d'attente ou à l'éclaircie tout à coup caniculaire.

Le spectateur s'est mis dans la file d'attente une bonne heure avant le début de la projection. Il y a retrouvé des amis et les conversations vont bon train.

On se donne de ses nouvelles, des nouvelles des uns et des autres, mais on échange surtout à propos du festival. On recommande tel ou tel film provoquant la réaction d'un autre un peu plus loin, qui n'en "avait pas perdu une ", dont l'intervention apporte un bémol à la dithyrambe. La conversation s'engage et l'enthousiasme éclaire sur la motivation qui pousse ces centaines de personnes à se trouver là.

Il y a le cinéophile pur et dur qui connaît le cinéma sur le bout des doigts, qui peut citer la filmographie de tous les metteurs en scène à l'affiche, les derniers titres de la production cinématographique bolivienne, de celle du Tibet, parler en connaisseur du rebond du cinéma portugais.

Mais il y a surtout, dans ces files d'attente qui remplissent les salles en un clin d'œil, des curieux de cinéma, ceux qui avouent leur- relative- inculture et qui ne demandent qu'à être conseillés, renseignés, qui ne demandent qu'à voir.

Il y a des enseignants en nombre, des exploitants de salles et tous ceux qui savourent le plaisir des salles obscures avant d'aller bientôt poursuivre leur été au grand air de vacances exotiques et souvent lointaines.

Ils sont tous là, regroupés sous le regard mi- naïf, mi- malin de Charlie Chaplin présent sur des affiches géantes dans toute la ville, sur la couverture de la brochure du festival, sur les pass, sur les cartes postales...

Telle une sentinelle paisible et vigilante, il semble veiller sur les allées et venues, le respect des horaires, la qualité de l'accueil, la bonne humeur des bénévoles et des festivaliers comme il a dû vraisemblablement veiller à l'élaboration d'une programmation de haute qualité, mêlant à travers les deux cent cinquante films proposés, classiques, œuvres récentes, hommages, rétrospectives et découvertes.

Cette année, on pouvait voir dix longs métrages de Charlie Chaplin, vingt films de Raoul Walsh qui en réalisa 130 en cinquante ans de carrière, seize films où apparaissait l'actrice Anouk Aimée, sept films d'Agnès Varda, l'œuvre complète de Benjamin Christensen (Danemark 1879-1959), sept films de Teuvo Tulio (Finlande 1912-2000) inédits en France, les films de deux jeunes réalisateurs portugais Joao Canijo et Miguel Gomes, sept films d'animation que Pierre-Luc Granjon a réalisés pour les enfants et pour les autres de tous âges....

Ce à quoi il faut ajouter quarante films en avant-première ou inédits qui ont été projetés dans les festivals de Rotterdam ou Cannes, ici et ailleurs, souvent œuvres engagées, en prise directe avec la complexité de notre monde.

Cinq rééditions de John Cassavetes, trois films de la réalisatrice italienne très controversée des années soixante-dix, Lina Wertmüller, une carte blanche à la Cinémathèque de Bologne et six films pour célébrer les soixante ans de la revue Positif.

Par quel bout prendre une programmation aussi monumentale et quel film choisir pour entrer dans la danse ?

Arrivé le samedi, au lendemain de la fameuse soirée d'ouverture où l'on projetait cette année " *Amour*" de Michael Haneke en présence d'Emmanuelle Riva, je décide de commencer par un film de Philippe de Broca 1961, " *Le farceur*" avec Anouk Aimée et JP Cassel.

Aïe ! C'est une déception. La comédie qui a l'air d'être allée chercher du côté des comédies américaines de l'époque, passe à côté de son objectif et je découvre qu'Anouk Aimée, très belle, a besoin d'être solidement dirigée pour être une actrice convaincante.

Sitôt sorti de là, je cours jusqu'à la salle Bleue à la Coursive et je vois un film de Raoul Walsh de 1930, " *La piste des géants*" avec un John Wayne à ses débuts, juvénile et déjà efficace.

" *Les jardins d'Anna*" de Hadar Friedlich est une coproduction franco-israélienne toute en délicatesse sur la désintégration d'un Kibboutz vécue par une vieille femme qui, avec son mari défunt, a contribué à sa création.

A 20h 15, je découvre " *Mimi métallo blessé dans son honneur*" et du même coup, la tonalité créatrice de sa réalisatrice Lina Wertmüller. Je me pose la question de savoir pourquoi celle-ci fut si controversée. Ces films sont devenus, avec le temps, un vrai régal !



Le dimanche, je commence avec " *Gagner sa vie* " un film où le jeune réalisateur Joao Canijo dépeint la communauté portugaise en banlieue parisienne à la lumière d'un fait divers douloureux.

Je poursuis le marathon avec " *Tu es entré dans mon sang*" de Teuvo Tulio 1956. Le réalisateur finlandais excelle dans le mélo et son actrice fétiche vaut à elle-seule le détour.

J'en sors ravi avant d'enchaîner avec un autre Raoul Walsh " *Les implacables*" avec Clark Gable, chargé de convoyer un gigantesque troupeau depuis le Texas jusqu'au Montana. Il est soutenu dans sa mission par la présence de Jane Russell et il aura maille à partir avec Robert Ryan. Superbe western dans la meilleure tradition du genre.

Je retape au truc, tout- de suite après avec un autre mélo de Teuvo Tulio, un film tourné en 1944 et je ne suis pas déçu. Le titre est éloquent. Le film s'appelle " *C'est ainsi que tu me voulais*". Un sommet dans l'histoire du mélodrame. J'oubliais de dire que chez ce réalisateur finlandais, la photographie est magnifique.

Séduit par la tonalité de ses films et histoire d'en avoir le cœur net, je vais voir à 22h, " *La criminelle*" du même Teuvo Tulio. Je ne saurais que recommander, s'ils sortent en salles, d'aller voir au moins un de ces magnifiques mélos.



On est lundi et le hasard a voulu que je ne puisse jamais voir *"Model Shop"* sur grand écran.

En en sortant, moi qui tiens Jacques Demy pour un de nos plus grands cinéastes, je me dis qu'il aurait pu faire l'économie de ce "crochet" par les États-Unis. Il y aura perdu momentanément son âme et Anouk Aimée a tout oublié de son personnage magnifique de Lola dans *"Lola"*.

A 14h 30 je vais voir *"La grande évasion"* de Raoul Walsh. Le film date de 1941. Le scénario est de John Huston et le duo Humphrey Bogart-Ida Lupino fait merveille.

"Mal née" qui vient tout de suite après à dix-sept heures est un autre film du jeune réalisateur portugais Joao Canijo. C'est l'adaptation contemporaine de *"Electre"* d'Euripide et c'est réussi.

Pour faire contraste, je reviens vers Raoul Walsh à 20h et je vois *"La vallée de la peur"*. C'est une vraie curiosité que ce western psychanalytique, cette fresque cosmique et cette fois-ci c'est Robert Mitchum qui s'y colle.

A 22h 15 *"Les années difficiles"* de Luigi Zampa 1948 me réjouit. Le film retrace les difficultés d'un petit employé municipal dans les années Mussolini. Il y a dans ce film toutes les promesses tenues du cinéma italien.

On est mardi et je commence par une comédie savoureuse de Lina Wertmüller *"Chacun à son poste et rien ne va"*. Les rêves de réussite de quatre jeunes italiens venus s'installer à Milan vont se voir confrontés à la grande ville et à la modernité. Il faut absolument que les films de cette réalisatrice tombée aux oubliettes ressortent.

On savait, mais on l'a peut-être un peu oublié, que Jacques Becker était un grand cinéaste.

"Montparnasse 19" qu'il réalisa en 1958 avec Gérard Philipe, Anouk Aimée et Lili Palmer est un pur plaisir. Le film retrace les années noires que connut Modigliani dans un Montparnasse qui niait son talent. Anouk Aimée, cette fois bien dirigée, est remarquable.

"Trois sœurs" du réalisateur argentin Milagros Mumenthaler, n'a rien à voir avec la pièce éponyme de Tchekov. Marina, Sofia et Violeta se retrouvent dans la maison familiale qui les a vues grandir alors que l'aïeule qui les a élevées vient de mourir. Une situation qui va favoriser les doutes plus que leurs certitudes.

Changement de registre avec *"Old Dog"* un film tibétain. La lenteur qu'on reproche à certains films est ici totalement justifiée. Pour rien au monde et surtout pas contre de l'argent, le vieux berger ne veut se séparer de son vieux chien qui appartient à une espèce prisée parce qu'elle est en voie de disparition.

En voyant ce film, je me posais la question de savoir ce que pourrait penser Pema Tsenden, son réalisateur s'il était, par hasard un jour, confronté à une projection de *"Bienvenue chez les Ch'tis"* Y verrait-il quelque chose qui a à voir avec le cinéma ?

Mercredi, je commence par un film oublié de Michaël Cacoyannis *"Stella femme libre"* avec la merveilleuse Mélina Mercouri.

On y danse le sirtaki, on y chante. C'est un plaisir d'un bout à l'autre. C'est un très beau portrait de femme. Le film va ressortir bientôt.

A 14h, je revois presque soixante ans après, *"Pain, Amour et fantaisie"* Je ne l'ai jamais vu entre temps. Pas une ride ! Vittorio de Sica est grandiose, Gina Lollobrigida épatante et le film annonce la grande époque du cinéma italien.

A 17h, *"Fantaisie Lusitanienne"* est un documentaire austère et efficace de Joao Canijo réalisé à partir d'images d'archives et de témoignages sur le Portugal protégé par son apparente neutralité pendant la seconde guerre mondiale.



" *Augustine* " était présenté en avant-première dans le cadre de la soirée organisée par le Conseil Général . Ce premier film d'une jeune réalisatrice dont le nom n'est peut-être pas à retenir est sans intérêt. La présence de Vincent Lindon ou celle de Chiara Mastroianni (très bien) ne sauvent pas du naufrage cinématographique l'histoire du Professeur Charcot s'intéressant à l'hystérie.

A 22h, "*The Strawberry Blonde*" qui date de 1941 n'est peut-être pas le meilleur des Raoul Walsh parmi ses films présentés. On y reconnaît dans un second rôle sans grand relief Rita Hayworth.

Jeudi, un autre Raoul Walsh datant de 1942, "*Gentleman Jim*" avec un très étonnant Errol Flynn. San Francisco, 1880. Un petit employé de banque devient le plus grand boxeur de sa génération. Ce qui est à retenir de la grande carrière de Raoul Walsh est, outre son indéniable talent, la grande diversité des sujets qu'il aborde.

A 14h, un autre film de Lina Wertmüller "*Film d'amour et d'anarchie*". Celui-là vient confirmer le talent très singulier de la réalisatrice italienne. La tenancière d'une maison close de Bologne recueille un cousin qui est en fait un camarade anarchiste.

Giancarlo Giannini qui joue dans tous les films de la réalisatrice aurait mérité de devenir un grand nom du cinéma italien ! Il l'est peut-être en Italie.

"*Chaussures noires*" est un autre film de Joao Canijo. Le film d'inspiration trash est sans concessions. L'image est quelque fois dure à supporter si bien qu'après une scène sanglante, beaucoup de spectatrices ont quitté la salle. Dommage. Car celles qui ont déserté la projection

ne sauront pas pourquoi le film porte ce titre !

"*Unfair World*" est un film grec de tonalité très singulière mais très attachant. Le sujet mêle le social au policier et l'atmosphère du récit qui est très forte n'exclut pas l'humour.

Le personnage principal est magnifiquement interprété.

Suit à 22heures un film de Raoul Walsh : "*Une femme dangereuse*" avec Humphrey Bogart dans son dernier second rôle, Georges Raft et Ida Lupino.

Cette histoire de camionneurs est un drame passionnel, la description d'un univers où se côtoient des hommes déterminés et des femmes énergiques.

Vendredi matin, à 10h 45, c'est "*Le général de l'armée morte*" un film de Luciani Tovoli que Michel Piccoli produisit et qui fut à sa sortie, malgré la présence de Marcello Mastroianni au générique, un échec.

Michel Piccoli était présent dans la salle pour en parler. C'est un beau film grave et plein d'humour. Il confirme que mal dirigée, Anouk Aimée est une médiocre comédienne. Dans ce film, elle semble être là pour faire la promotion d'une marque célèbre de bijoux ou de cosmétiques.

"*La gueule que tu mérites*" de Miguel Gomes, qui suit, n'est pas un film qui restera dans les annales. On se lasse très vite de l'histoire de ces personnages qui s'efforcent d'appartenir à un conte mais ne traversent jamais le miroir.

Une ou deux déceptions ne gâtent pas tout un festival...

Même si le film qui suit "*Bestiaire*" du cinéaste Denis Côté n'est pas non plus une réussite. Faut de savoir enrichir sa réalisation plate, le cinéaste met toute l'originalité dans des cadrages très recherchés.

On pense à "*Bovines*" d'Emmanuel Gras, sorti en février dernier et on sait, quand on l'a vu, ce que c'est que de filmer des animaux.



"Lien de sang" un autre film de Joao Canijo est aussi une adaptation contemporaine d'Electre.

Le réalisateur a malheureusement ici, chaussé des chaussures à semelles de plomb !

Je regrette pour ce dernier soir de ne pas être allé voir "*Une femme sous influence*" de John Cassavetes. Dommage.

Samedi, dernier jour.

A 10h 30, je vois "*Djeca - Enfants de Sarajevo*" Rahima et son jeune frère, Nedim, 14 ans sont deux orphelins de la guerre de Bosnie. Rahima a trouvé refuge dans l'islam. Elle espère que son frère qui est sur le chemin de la délinquance, va finir par la rejoindre.

Elle se bat pour garder la tête hors de l'eau.

Pour clore, j'ai pensé qu'il fallait un mélo flamboyant de Raoul Walsh et j'ai opté pour "*L'esclave libre*" avec Clarke Gable, Yvonne de Carlo et Sidney Poitier. Même si j'ai vu le film cinq ou six fois déjà, mon plaisir est intact.

Voilà. Il ne me reste plus qu'à faire ma valise et rendre les clés du studio. Avant d'aller prendre mon

« Anouk est une femme envoûtante »



Muriel Flis-Trèves : « Anouk échappe à tout systématisme. » (photo chantal casanova)

AMÉLIA BLANCHOT

L'actrice mythique croule sous les hommages. 17 films d'Anouk Aimée seront projetés pour la 40e édition du Festival international du film de La Rochelle (lire ci-dessous). 17 longs-métrages, un échantillon infime de la longue carrière de la belle. Dont un petit nouveau, « La Beauté du geste ». À travers ce documentaire, les réalisateurs Dominique Besnehard et Muriel Flis-Trèves ont essayé de broser son portrait. Entretien avec la coréalisatrice, également psychanalyste.

Quelle a été votre méthode de travail ?

On a mélangé des images d'archives, des morceaux de films très caractéristiques de la carrière d'Anouk Aimée à des interviews d'elle. Mais on avait un fil rouge. On est partis de son enfance, de son origine juive, pendant la guerre. On a pensé qu'il y avait là quelque chose d'important dans sa trajectoire, et c'est d'ailleurs rarement mentionné. On s'est attachés à montrer son côté « ombre et lumière », qui s'articule avec sa propre histoire, sa vie d'actrice, de femme, d'enfant.

Avez-vous réussi à cerner l'énigmatique Anouk Aimée ?

C'est un personnage extrêmement mystérieux, très discret. On a essayé de faire un portrait d'elle qui la fait connaître un peu mieux, tout en essayant de ne pas aller trop loin. Anouk Aimée ne veut pas qu'on entre dans son intimité. Elle parle beaucoup, mais on ne peut pas toujours aller où on veut avec elle. C'est ce qui est très intéressant, ce qui en fait un personnage à la fois intelligent, subtil et plein de mystères. Elle reste une star des années mythiques. Il y a vraiment quelque chose en elle qui échappe. Et ce n'est pas l'allure qu'elle se donne : elle est comme ça.

Quel regard posez-vous sur elle, celui de la psychanalyste ou de l'admiratrice ?

Les deux. J'ai toujours admiré l'actrice. Cette femme est absolument sublime. À la fois physiquement, mais aussi quand elle joue. Elle me faisait énormément fantasmer. On a voulu, avec Dominique Besnehard, aller plus loin dans la connaissance de son histoire, de son parcours. Dans mon désir de l'interviewer, il y avait peut-être en moi ma part de psychanalyste, mais je crois qu'il y avait surtout une grande curiosité pour cette femme mystérieuse et envoûtante.

À la fois, j'ai aussi oublié mon rôle de psychanalyste avec Anouk. J'ai l'habitude des entretiens, mais je dois dire que c'était plus compliqué avec elle ! C'est très intéressant car elle échappe à tout systématisme, on a l'impression que de film en film elle ne reproduit jamais un style de jeu. Elle développe plutôt une façon d'être, et c'est en ça que se mélangent ses deux personnages. On a l'impression qu'il y a un équilibre délicat entre le majestueux des rôles et son quotidien. En même temps, je pense que c'est vraiment une femme à la lucidité ironique, à la générosité discrète. Elle appartient à l'histoire du cinéma tout en étant tout à fait contemporaine. Elle a 80 ans et elle est toujours merveilleuse.

Une rencontre est organisée avec Anouk Aimée, accompagnée de Dominique Besnehard, dimanche 1er juillet, à 16 h 15, à La Coursive (théâtre Verdière).

Un « Amour » d'Emmanuelle Riva

Emmanuelle Riva évoque le film « Amour », qui a ouvert le Festival international du film vendredi.



Emmanuelle Riva : « L'imagination se substitue à notre être profond ». (photo pascal couillaud)

Vendredi soir, à La Rochelle, quelque mille personnes ont salué par une véritable ovation le film de Michael Haneke, « Amour ». Ce récit sur la vieillesse et la fin d'un couple, où l'un donne la mort à l'autre, est reparti de Cannes avec la récompense suprême, le jury ayant attribué à Haneke sa deuxième Palme d'or. « Amour », qui ne sortira en salle que fin octobre, a ainsi reçu à La Rochelle le baptême du public.

Les spectateurs étaient d'autant plus émus que l'actrice principale, Emmanuelle Riva, qui partage l'affiche avec Jean-Louis Trintignant, était assise parmi eux. « J'aurais été très malheureuse si Haneke ne m'avait pas choisie », a-t-elle dit avant la projection d'« Amour », qui ouvrait le 40e Festival international du film de La Rochelle.

PUBLICITÉ

Avec passion

« C'est un vrai cadeau pour moi, une vraie richesse. J'ai été extrêmement heureuse de tourner ce film, j'avais une passion pour cette histoire qui ne me quittait pas. Quand j'ai lu le scénario, précise-t-elle à "Sud Ouest", j'ai eu la sensation intime que je pouvais le faire. Je dis cela sans aucune prétention. J'avais envie de me donner, de partager cette part de vie avec des êtres humains. »

Formidable Emmanuelle Riva. À 83 ans, celle qui fut la « Thérèse » de Franju et Mauriac, la Barny de Melville (« Léon Morin, prêtre »), la princesse de Bormes de « Thomas l'imposteur » (Franju, encore) et la jeune Française d'« Hiroshima mon amour » (Resnais) nous offre un moment de cinéma d'une qualité rare.

Dans « Amour », elle incarne Anne, l'épouse de George (Jean-Louis Trintignant), victime de deux attaques qui la laissent paralysée. Et dépendante. Ce sujet-là, il fallait non seulement un réalisateur de l'étoffe de Haneke pour le traiter avec justesse et sensibilité, mais aussi un couple de comédiens à la hauteur. « Haneke a touché juste. C'est un grand forgeron, il donne la vraie forme à l'objet », dit Emmanuelle Riva, balayant les difficultés rencontrées pour interpréter son rôle : « On est apte ou pas. » « Pendant le tournage, ajoute-t-elle, le mot-clé était : pas de sentimentalité. Il n'y en a pas, mais le film est bourré de sentiments. » Plein de tendresse, en effet. Avec ce qu'il faut d'ironie.

Pour tourner « Amour », l'actrice a emménagé pendant deux mois dans les studios d'Épinay-sur-Seine, dormant dans sa loge pour s'épargner la fatigue des trajets et concentrant son énergie sur le rôle d'Anne.

Imagination

Emmanuelle Riva est une femme douce, avec des yeux couleur d'émeraude et des cheveux couleur d'amour. Celui du film d'Haneke, puisqu'elle a arrêté les teintures pour le personnage d'Anne. Elle parle avec cette voix de cinéma qu'on adore depuis « Hiroshima ». Évoquant son premier grand rôle au cinéma, soudain elle fredonne la valse composée par Delerue pour le film d'Alain Resnais. « Un film qui traverse le temps. »

« Nous, acteurs, dit Emmanuelle Riva, il faut qu'on soit bourrés d'imagination. L'imagination se substitue à notre être profond, c'est comme ça qu'on échappe à soi-même. » Et encore : « On ne triche pas dans ce métier. Mais c'est un métier un peu mystérieux. »

Festival du film de La Rochelle : Jean-François Stévenin, sous influence

Jean-François Stévenin présente ce soir « La Nuit américaine », film de son ami et « patron » François Truffaut



Jean-François Stévenin (et le chien de la tribu), en 2008 à La Rochelle. (photo archives pascal couillaud)

À l'automne 1972, quand l'équipe de tournage investit les studios de la Victorine, à Nice, Jean-François Stévenin est l'assistant-réalisateur de François Truffaut. Il l'est même plutôt deux fois qu'une. Truffaut tourne « La Nuit américaine » et, de la même façon qu'il a recruté le cadreur, Walter Bal, et le photographe de plateau, Pierre Zucca, pour leurs propres rôles, il demande à son deuxième assistant de jouer... le premier assistant.

François Truffaut, lui, s'est rebaptisé Ferrand, se dédoublant pour le rôle du metteur en scène qui a tant de problèmes qu'il se demande s'il pourra terminer son film. Tel est, en deux mots, le sujet de « La Nuit américaine » qui, quarante ans après sa réalisation, est projeté, cette nuit, pour conclure le 40e Festival international du film de La Rochelle (1).

PUBLICITÉ

« La Nuit » et « L'Argent »

Le cinéma rend hommage au cinéma et à cette étrange aventure collective qu'est le tournage d'un film. Qui pouvait mieux parler de « La Nuit » de Truffaut que deux acteurs y ayant participé ? Il reviendra donc à Alexandra Stewart (elle jouait le rôle de Stacey, une actrice enceinte) et à Jean-François Stévenin de lancer la projection du long-métrage qui a obtenu l'oscar du meilleur film étranger en 1973.

« On jouait mais sans se prendre pour des acteurs », raconte Jean-François Stévenin, se remémorant cette expérience avec celui qu'il appelle affectueusement « le patron ». Grand amoureux du cinéma, Stévenin passe aussi bien devant que derrière la caméra (plus souvent devant, quand même). Et c'est au « patron », François Truffaut, qu'il doit ses réels débuts d'acteur. « C'était dans " L'Argent de poche ", où je jouais Richet. Sans lui, je n'aurais jamais tourné. Il m'a mis sur la piste. On n'était pas du tout intimes mais Truffaut a deviné un tas de choses. »

« Beaucoup de ceux de l'équipe de " La Nuit américaine " ont fait du cinéma ensuite, souligne-t-il. Pierre Zucca, Claude Miller, Suzanne Schiffman, tous ont réalisé des films. »

Pourtant, ce n'est pas Truffaut qui a éveillé chez Stévenin le désir de cinéma. Son véritable inspirateur, c'est l'américain John Cassavetes. « Les films pour lesquels je flambais c'étaient des Cassavetes. Il y a un flot de vie dans ses films et je crois qu'il m'a aussi donné le goût des enfants », dit le chef de la tribu Stévenin (père de 4 enfants, Sagamore, Robinson, Salomé, Pierre, tous comédiens).

Continuité : Cassavetes

Le réalisateur de « Passe-montagne » voue un culte à celui d'« Opening night », qu'il appelle d'ailleurs aussi le Patron, avec un grand P, dans le texte qu'il a écrit spécialement pour le catalogue du 40e festival. Car cette année, à La Rochelle, on peut voir cinq films de Cassavetes. « La première fois que j'ai vu " Faces " à la Cinémathèque, poursuit Jean-François Stévenin, c'était en version originale sans sous-titres et je ne parlais pas du tout l'anglais ! Pour moi, il y eut un avant et un après " Faces". »

Si bien qu'au générique de « Passe-montagne », il invente un poste, « continuité », en face duquel il inscrit : John Cassavetes.

La lettre de Boorman

Au début de l'été 1978, Jean-François Stévenin est à La Rochelle, où il présente « Passe-montagne » au festival du film. C'est l'année où John Boorman est l'invité de Jean-Loup Passek. Michel Ciment, l'homme de « Positif », connaît Boorman et propose au jeune Stévenin d'emmener le réalisateur de « Délivrance » à la projection de « Passe-montagne ».

Car Stévenin admire également John Boorman. Mais il débute et, en l'occurrence, il est surtout inquiet et intimidé. Le rendez-vous de La Rochelle est raté. « Je n'ai pas pu attendre la fin de la projection », explique le coupable des années après. « Je suis parti avant et je me suis mis à picoler. Mais quinze jours plus tard Michel Ciment m'a remis une lettre de Boorman, écrite sur du papier à en-tête de son hôtel à La Rochelle. Il disait : " Vous et moi serons toujours un peu étrangers sur cette terre qui est pourtant la nôtre. Sincerely yours. John Boorman ". Je l'ai rangée sur mon cœur. » Depuis Jean-François Stévenin est revenu plus d'une fois à La Rochelle. Notamment en 2008, quand le Festival a rendu hommage à la tribu Stévenin, « y compris le chien ! »

En principe, il aurait dû se trouver parmi les festivaliers, cette semaine, pour présenter les films de son cher Cassavetes. Mais il est retenu par le tournage du « Renard jaune », de Jean-Pierre Mocky, à Brie-sur-Marne. Il fera tout de même le voyage, aujourd'hui, pour « La Nuit » de Truffaut et du cinéma.

(1) « La Nuit américaine », François Truffaut, ce soir à 22 h 30, sur le parvis de la médiathèque. Entrée libre.



Amour d'Haneke ouvre le 40ème festival international du film de La Rochelle

Le 40^e Festival International du Film de La Rochelle (FIFLR) s'est ouvert vendredi 29 juin, avec la projection du film qui a raflé la Palme d'Or 2012 : *Amour* de Michael Haneke.

Le FIFLR ([voir notre annonce](#)) passe le cap de la quarantaine. Pour cette soirée d'ouverture, Maxime Bono, maire de La Rochelle et soutien de Ségolène Royal dans sa guerre fratricide des législatives, a laissé sa ranceur vis-à-vis des rochelais au placard. Il est venu dire tout le bien qu'il pense de cette manifestation qui présente 250 métrages de toutes époques et de tout horizon mais ne décerne aucune récompense.



Toute l'équipe du festival est venue le rejoindre sur la scène de la grande salle du théâtre de la Coursive. Comme à l'accoutumée, le pianiste Jaques Cambra, qui rythmera cette année de ses notes les films muets de Raoul Walsh et Benjamin Christensen, a été le plus acclamé. La cinéaste Agnès Varda, que le festival avait déjà célébrée en 1998, s'est pointée avec une grande besace contenant tous ses films des quatorze dernières années. A ses côtés : son fils, l'acteur Mathieu Demy, qu'elle a si souvent dirigé et qui est passé l'année dernière du côté de la réalisation avec *Americano*, dans lequel il retrace son enfance. L'actrice Anouk Aimée, la *Lola* du père du précédent est arrivée toute de noir vêtue. Elle est cette année à l'honneur à travers dix-sept de ses films. On a cherché des yeux l'habituelle chemise violette de Michel Piccoli, grand habitué du festival. « Il viendra plus tard », souffle-t-on. On espère.

On retiendra la consigne de Michel Ciment, critique de la revue *Positif* dont le FIFLR fête le soixantième anniversaire : « Allez voir cinq films (et légumes ?) par jour. » C'est là le rythme de croisière de pas mal de festivaliers. Ceux-ci sont venus en masse ce soir là, ne laissant pas même un strapontin libre dans la salle de 1000 places. Il faut dire qu'on projetait *Amour*, seconde Palme d'Or pour Michael Haneke. L'actrice principale, Emmanuelle Riva, a répondu présente, « ravie » qu'*Amour* soit montré pour la première fois au public à La Rochelle. Et Cannes alors ? « Le vrai public est ici », a-t-elle assuré.

Amour n'a pas été du goût de notre envoyée spéciale sur la Croisette, ([voir sa critique](#)). Notre profonde admiration pour le film nous incite à lâcher un second son de cloche :



Prologue. Des pompiers forcent la porte d'un appartement. A l'intérieur d'une pièce condamnée, ils découvrent une vieille dame allongée sur un lit. La mort jette son ombre sur son front apaisé. Autour d'elle ont été disposées des fleurs avec amour. Tout est dit.

« Mourir, ce n'est pas facile », déclarait un ex président de la République en 2010. A cette observation pétrie de bon sens, on préfère la belle et noble sentence : « C'est beau, une vie, si longtemps », soufflée par une Emmanuelle Riva feuilletant de ses mains ridées son album de souvenirs.



Depuis Resnais, l'actrice qui n'avait soi-disant rien vu à Hiroshima a vu cinquante ans s'écouler. Chez Haneke, son amour porte le visage de Jean-Louis Trintignant. Anne et Georges sont deux octogénaires qui filent leurs derniers beaux jours dans un grand appartement empli de livres et de musique. Parfois, ils se promènent dans Paris. La caméra les accompagne au concert d'un pianiste célèbre à qui Anne a enseigné ses premières gammes. Cette percée vers le dehors sera la dernière. Ils rentrent chez eux, ravis du spectacle. Au petit matin, entre la tasse de thé et les discussions quotidiennes, Anne fait une attaque. Celle-ci semble fugitive mais la laisse à moitié paralysée. Peu à peu, la vieille dame va décliner.

Aides à domicile, visiteurs, famille défilent entre les quatre murs de l'appartement. La fille du couple (Isabelle Huppert, forcément), toujours un pied vers l'extérieur, aimerait que sa mère soit confiée à une institution spécialisée. Georges préfère prendre soin de sa femme dans la chambre nuptiale. Par pudeur, il la soustrait peu à peu aux regards. Par dignité aussi. Les vieillards se cachent pour mourir. Là est leur dernier espace de liberté. Seule reste la caméra et un pigeon qui passe parfois la fenêtre.

Voyeurisme alors ? Jamais. Les scènes illustrant sans concession la déliquescence des corps ne sont pas épargnées mais toutes les images apportées par les longs plans fixes d'Haneke capturent des souvenirs. Le huis-clos est intense mais jamais carcéral. Georges raconte des histoires à sa femme, la pousse à la chansonnette, la guide sur le chemin du passé, même quand elle ne peut presque plus agiter les lèvres. Quand le vieil homme est à bout de force, les tableaux accrochés aux murs prennent le relais singeant une percée sur l'extérieur. A l'heure qui précède la mort, les paysages intérieurs ne sont plus ceux du vaste monde mais ceux de l'intimité. L'univers tient tout entier dans une maison et le dehors dans la paume d'une main qui agite un rideau. Restent les photos éparses, les petits récits de l'enfance, les mots tendres. Ceux là survivent même quand advient l'irréparable.

Amour est une œuvre terriblement émouvante servie par deux comédiens bouleversants, à mille milles de l'admirable froideur du [Ruban blanc](#). Que reste-t-il à l'aube de la fin ? questionne Haneke. La réponse réside dans le titre de son film.

Les lumières tombent. Le générique défile dans un silence de mort. Lors de la séance d'ouverture de la précédente édition du festival de La Rochelle qui projetait *Habemus Papam* de Nanni Moretti, on avait été marqués par la résonance parfaite entre les applaudissements fusant sur la place Saint-Pierre qui étaient venus clore le film et ceux qui avaient jailli pour saluer Michel Piccoli dans la salle ([voir notre article](#)). Au final extrêmement silencieux d'*Amour* est venu répondre le silence respectueux des mille spectateurs de la salle. Emmanuelle Riva arrive sur la scène, ressuscitée. Standing Ovation, forcément.

Le jury du festival de Cannes a décerné la plus haute récompense au film d'Haneke. Que le vrai public y soit ou pas, on aura rarement été autant de son côté.



Amour de Michael Haneke, avec Emmanuelle Riva et Jean-Louis Trintignant, 2012, 2h07, sortie en salles le 24 octobre 2012

Festival International du Film de La Rochelle du 29 juin au 8 juillet

Toutes les infos [ici](#)



Festival International du film de La Rochelle : Le sommeil d'or de Davy Chou ressuscite le cinéma cambodgien

A l'heure du grand zapping, des Youtube et compagnie, on ne mesure plus forcément la préciosité de certaines images. A croire qu'il suffirait de quelques clics pour que les archives du monde entier se déshabillent devant nos yeux. Pourtant, les films cambodgiens des sixties/seventies ont quasiment tous été rayés de la surface de la Terre. Davy Chou rassemble les traces de ce cinéma disparu dans Le sommeil d'or, documentaire présenté en avant-première lors du Festival International du film de La Rochelle. Il sera projeté dans les salles le 19 septembre 2012. Critique et rencontre avec le cinéaste.



Davy Chou est né à Paris en 1983. Du Cambodge, dont sont originaires ses deux parents, il n'a rien connu... si ce n'est une vague rumeur en forme de légende familiale : son grand-père maternel aurait été un des plus grands producteurs de cinéma du pays. En 2008, le jeune homme part s'installer à Phnom Penh pour capter les fantômes du passé. En grattouillant les plaies de ses ancêtres, il va mettre à jour la tragique épopée cinématographique de toute une nation : en 1960, le Cambodge, qui n'avait jusque-là produit que quelques films, voit l'émergence d'un cinéma populaire à succès. Quinze années de grande productivité se succèdent (pas moins de 400 films) portées par un star system triomphant. Jusqu'à ce que les Khmers rouges prennent le pouvoir en 1975. Les membres des studios de Phnom Penh qui n'ont pas pu s'enfuir sont alors exécutés ou déportés. Quant aux bobines, elles sont impitoyablement détruites.

En 2010, Davy saisit sa caméra affûtée par quelques courts-métrages ([son premier film](#), lyrique et répugnant, présente un mec se perçant les comédons sous les fredonnements de The Mamas and the papas) et part à la rencontre de ceux qui ont conservé la mémoire de cet âge florissant du cinéma asiatique. *Le sommeil d'or* organise son récit à partir de quatre témoins ayant survécu aux vicissitudes de l'Histoire : cinéastes, producteurs et actrice aux visages vieillissés par les ans. À ces entretiens se superposent des incursions dans des lieux où battait autrefois le cœur du septième art. Parfois, les lieux de tournage sont encore habités d'ex figurants se souvenant avec précision de leurs anciennes idoles. Parfois, il ne reste plus rien. La caméra s'efforce alors de capter l'essence filmée sous le vide apparent. On assiste ainsi à l'errance du réalisateur dans un Cambodge disparu dont il ne semble pas encore saisir tous les contours.



Les entretiens finaux viennent compléter le puzzle. Les témoins auditionnés par le réalisateur expulsent la fêlure qu'à provoqué le régime de Pol Pot dans leur vie et le trou béant qu'a engendré la destruction de leurs films. Le producteur Ly You Sreang raconte sa destinée d'émigré, des studios de Phnom Penh à l'atelier Citroën de Paris. Le vieil homme trébuche sur les mots tant il retient ses larmes. Mais la caméra tient bon, frontale et affirmée, sans s'autoriser la moindre coupe. L'humour jaillit, celui d'un homme qui a



su malgré tout rebondir. Dans sa maison fleurie, au cœur d'un Cambodge qu'elle a rejoint après des décennies d'exil, l'ex superstar Dy Saveth convoque le souvenir des acteurs assassinés par les Khmers rouges. « Je suis toute seule maintenant », déclare-t-elle en montrant les visages souriants de ses anciens amis, qu'elle a affiché un peu partout sur les murs afin qu'on ne les oublie pas complètement. Davy Chou les a ramenés à la lumière en redessinant les ombres. Il peut accoucher du présent, via de longs et beaux travellings sur le Cambodge contemporain. A défaut d'être réparé, le mal est apprivoisé.

Tout au long de son film, Davy Chou déploie des photos, posters, chansons à succès comme autant de reliques d'un cinéma disparu dont la couleur rappelle les grosses productions de Bombay. Il filme surtout une absence : celle des films en tant que tels. Les Cambodgiens n'ont plus que leurs souvenirs pour évoquer un patrimoine détruit. Le cinéaste Ly Bun Yim, qui ne se lasse pas de raconter avec une vanité des plus touchantes que les films qu'il tournait avant l'arrivée des Khmers rouges auraient éclipsé tous les autres, se prête au jeu : après avoir fait le récit d'un combat mémorable devant le soleil qui décline, il s'interrompt dans une pincée d'humour triste : « Je m'arrête car cela va vous donner envie de voir le film et celui-ci n'existe plus. »

Une trentaine de ces productions ont récemment été extirpées du néant, grâce à l'action de [passionnés](#) qui ont capturé les contenus d'antiques VHS pour les mettre en ligne sur Youtube. Après avoir entretenu la frustration et éveillé chez le public la conscience de l'importance de ces images, le réalisateur s'autorise à en dévoiler un extrait à la fin de son film. La scène est celle d'une banale amourette mais l'émotion est intense.

Sans doute celle-ci est-elle décuplée par le cadre dans lequel s'effectue la projection. Au festival de La Rochelle défilent quantité de cinéphiles, avides de redécouvrir les grands films qui ont marqué leur vie («Tiens, ya *La dolce vita* à 14h !»). Quel décalage face à ces cinéphiles du bout du monde dont la mémoire balbutiante reste la seule garante d'un monde qui n'est plus !

Après avoir fixé ces souvenirs, Davy Chou ambitionne de restaurer les films du cinéaste Tea Lin Koun, qui a filé au Canada en 1975 avec quelques films sous le bras. Beau métier que celui de recouler de l'or.



Festival International du Film de La Rochelle. Paradis : Amour de Ulrich Seidl, brillant et dérangeant

Vous reprendrez bien une tranche d'amour ? Le jury de Cannes a sacré Amour de Michael Haneke, qui retrace le chemin vers la mort d'un couple d'octogénaires ([voir notre critique](#)), plus grand film de la compétition 2012. Avec Paradis : Amour, les vacances au soleil décrites par Ulrich Seidl livrent une vision paradoxalement plus macabre du sentiment amoureux que celle de son compatriote autrichien. Le film, présenté en avant -première au festival de La Rochelle et dans les salles le 9 janvier 2013 n'en est pas moins une incontestable réussite.

La vie de Teresa, Autrichienne quinquagénaire en surpoids, n'a rien d'un conte de fée. Elle surveille des handicapés mentaux la journée et retrouve son ado de fille qui n'a rien à lui dire le soir. Elle s'offre une soupape de rêve en s'envolant pour le Kenya où l'attendent sea, sex and sun. Teresa va devenir une « sugar mama », payant des jeunes et beaux hommes noirs pour quelques parties de jambes en l'air et, elle l'espère, un peu d'amour véritable.



Les critiques n'ont pas épargné *Paradis : Amour*, qui lui-même n'épargne pas grand chose au spectateur. Le film a en effet tout pour déplaire, mettant en scène une galerie de personnages plus répugnants et caricaturaux les uns que les autres. D'un côté de la ligne de démarcation plage/transat dont l'affiche rend compte : de vieilles femmes blanches dont le physique repoussant n'a d'égale que la bêtise et le racisme. De l'autre : une brochette de noirs souriants agitant des colliers de pacotille près de la piscine ou leurs sexes dans des chambres à coucher décrépies.

Ce tableau sans nuance incarne pourtant à la perfection la façade exotique d'un tourisme qui n'a pas fait le deuil du colonialisme. L'Afrique servie aux occidentaux est aussi peu authentique que les musiciens folkloriques déguisés en zèbre qui reviennent avec la régularité de métronome scander « Djambo » et « Hakuna matata », seuls idiomes locaux acceptés dans le village vacances. On pense aux photographies délicieusement satiriques de [Martin Parr](#) qui a capturé les scènes les plus stéréotypées du tourisme avec un humour grinçant. Comme les clichés de Parr, les plans fixes de Seidl sont lumineux et surcadrés. Aucune chance de s'en échapper pour aller voir ailleurs.

Dernière les cartes postales glauques se dessine la peinture d'une véritable détresse. Seidl filme sa triste héroïne endormie nue sur un lit, en odalisque plus digne de Botero que de Titien, rêvant d'avoir rencontré quelqu'un qui saura l'aimer tandis que son amant fume une cigarette post-coïtale, enfin débarrassé du sourire « Banania » (c'est Teresa qui le dit) auquel le contraint son rôle. Les masques grotesques tombent.

C'est tragique et violent. Mais à aucun moment le film ne verse dans une descente aux enfers conventionnelle qui verrait la caméra s'étourdir. On suit Teresa, désespérément seule, dans ses lentes pérégrinations qui nous montrent une misère qui n'est rien d'autre que l'envers d'un dépliant touristique. Des images brillantes et dérangeantes.



[Paradis : Amour](#) de Ulrich Seidl, avec Margarete Tiesel, 2012, 2h, sortie le 9 janvier 2013

Festival International du Film de La Rochelle, du 29 juin au 8 juillet 2012

Hommage à Francis Lai à La Rochelle



Le 40ème Festival International du Film de La Rochelle, qui débutera le 29 juin, sera l'occasion pour Stéphane Lerouge et Jean-Michel Bernard de rendre hommage à [Francis Lai](#).

«Francis est un grand compositeur, qui me paraît discret et honnête, presque dilettante. Et ça me plaît beaucoup : les dilettantes comme Francis ont leurs propres idées alors que les professionnels ont les idées des autres» (Dino Risi en 1994).

C'est en effet un compositeur important de ces cinquante dernières années dont parle le réalisateur italien. Au-delà de sa précieuse contribution à la filmographie de Claude Lelouch, Francis Lai a touché à tous les styles et toutes les formes de musique pour marquer de son empreinte unique le cinéma français et européen, jusqu'à Hollywood.

Le producteur de la collection *Ecoutez le Cinéma !* animera une «Leçon de Musique autour de Francis Lai» avec la participation de l'actrice Anouk Aimée et du compositeur Jean-Michel Bernard, puis ce dernier dirigera un «Concert hommage à Francis Lai». Ces deux manifestations sont prévues le 1er juillet respectivement à 10h et à 18h. A noter que **Un Homme et une Femme** et **Le Voyou** de Claude Lelouch, évidemment mis en musique par [Francis Lai](#), seront également projetés pendant le festival.

Pour en savoir plus : [le Festival International du Film de La Rochelle](#)

Radios – Télévisions

Radios

Autoroute FM / L'hebdo des festivals

Annonce du festival et interview de Prune Engler

diffusion le 28 juin

Europe 1 / Rendez-vous à l'hôtel

Agnès Varda et Jean-François Stévenin en direct

diffusion le 3 juillet

France bleu La Rochelle

Interview de Prune Engler en direct

diffusion le 3 juin

France bleu La Rochelle

Interview de Prune Engler

diffusion le 28 juin

France bleu La Rochelle

Interview de Prune Engler, Sylvie Pras et matilde incerti en direct

diffusion le 1er juillet

France bleu La Rochelle

Interview de Prune Engler en direct avec Jean-Luc Porte

diffusion le 3 juillet

France bleu La Rochelle

Interview de Sylvie Pras sur le bilan du festival

diffusion le 9 juillet

France culture / Le rendez-vous

Emission spéciale en direct de La Rochelle

diffusion le 29 juin

France culture / La dispute

Interview de Prune Engler

diffusion le 3 juillet

France culture / Projection privée

Emission spéciale La Rochelle

diffusion le 7 juillet

France Info / Les infos

Interview de Anouk Aimée

diffusion le 29 juin

France Info / Tout et son contraire

Interview de Agnès Varda

diffusion le 29 juin

France inter / la matinale, les infos

Annonce et interview de Anouk Aimée

diffusion le 29 juin

France inter / Les affranchis

Dominique Besnehard et Jean-François Stévenin en direct

diffusion le 25 juin

France inter / Les affranchis

Coup de coeur sur l'hommage à Francis Lai

diffusion le 27 juin

France inter / Ouvert la nuit Danielle Arbid en direct	diffusion le 22 juin
France inter / Ouvert la nuit Prune Engler en direct	diffusion le 27 juin
Le Mouv / La matinale Annonce du festival	diffusion le 29 juin
RFI / Culture vive Interview de Prune Engler en direct	diffusion le 29 juin
RTL / A la bonne heure Dominique Besnehard évoque l'hommage à Anouk Aimée	diffusion le 25 juin

Télévisions

Ciné + / La Semaine cinéma Annonce du festival	diffusion le 4 juillet
Canal + / Le Grand Journal Diffusion du FA	diffusion le 27 juin
France 3 La Rochelle / JT Prune Engler en direct	diffusion le 29 juin
France 3 La Rochelle / JT Sujet sur le festival et interview de Prune Engler et Sylvie Pras en direct	diffusion le 29 juin
France 3 La Rochelle / JT Sujet sur Agnès Varda et interview de Sylvie Pras en direct	diffusion le 2 juillet
LCI Emission spéciale sur le festival de La Rochelle	diffusion le 6 juillet